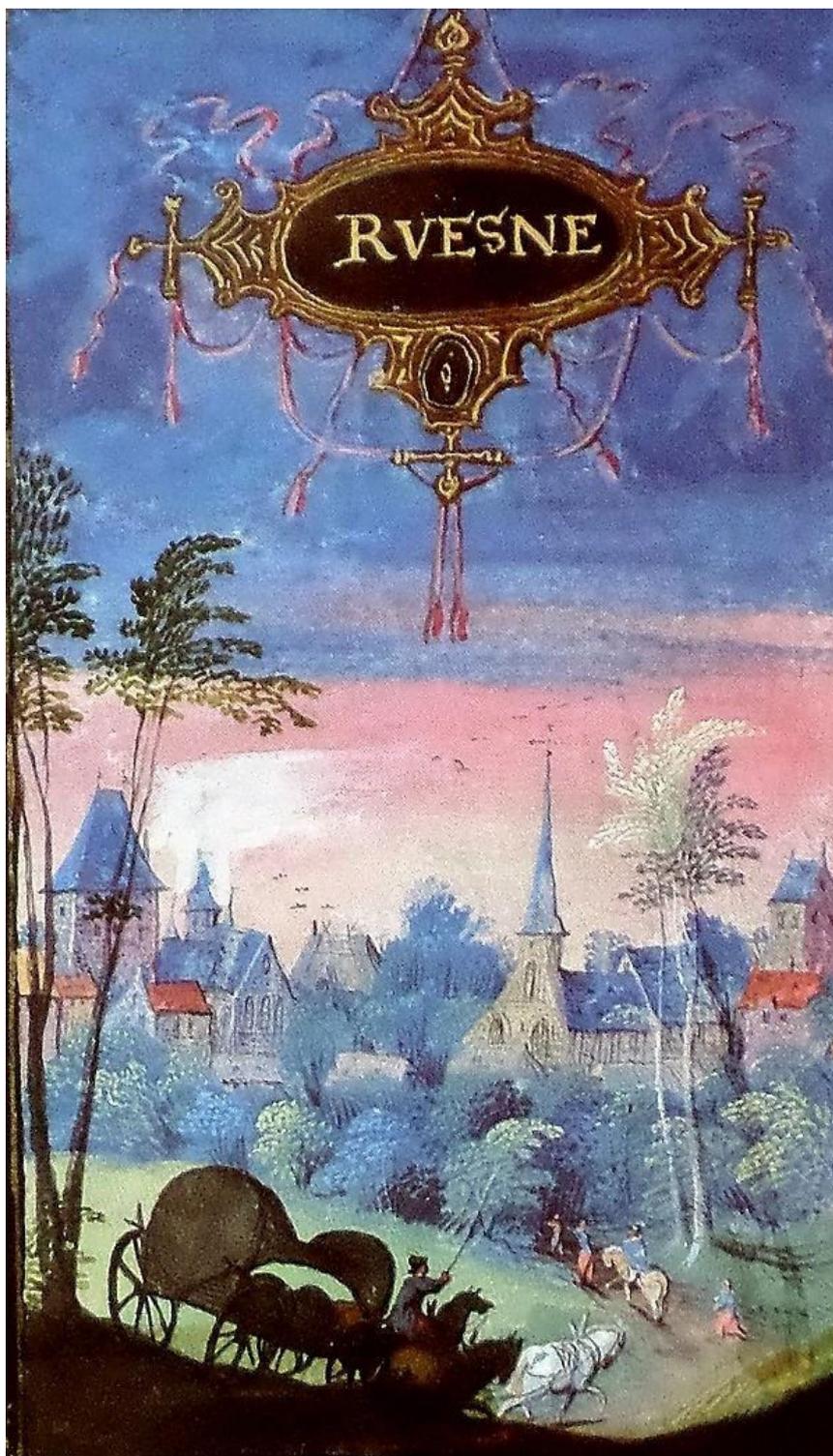


Histoire d'une famille en Avesnois

Vaille de Ruesnes

(XIXe et XXe siècle)



À ma douce Ray

Plan

Histoire d'une famille en Avesnois

Vaille de Ruesnes

(XIXe et XXe siècle)

Introduction **p. 1**

Présentation générale **p. 4**

Première partie : l'Avesnois, un pays p. 11

1- Un pays boisé p. 11

2- Un pays d'élevage et un pays de grains p. 12

3- Un pays du cheval p. 13

4- Un pays de moulins et de meuniers p. 15

5- Un pays de houblon, de la bière, de brasseurs et d'estaminets p. 25

6- Un pays de paysans, d'artisans et de commerçants p. 35

7- Un pays de villes de campagne p. 37

Deuxième partie : Les Vaille p. 47

1- Généralités sur les généalogies (p. 47)

La famille, le mariage et les donations (p.47) ; Les contrats de mariage (p.48) ; La mortalité infantile (p.48) ; L'importance des remariages (p.49) ; Les naissances nombreuses (p.49) ; La nécessité de prendre en compte le contexte d'une époque (p.50)

2- Des charrons (p. 50)

Le prestige du charron (p.50) ; L'ancêtre Jean Vaille (p.50) ; Une famille de charrons de génération en génération (p.53) ; Qu'est-ce qu'un charron ? (p.56) ; Quand les filles épousent des charrons : l'exemple de Clémence Vaille (p.58) ; Charron : un métier d'art (p.61) ; François Vaille (1850 - ?), le charron (p.63)

3- Des douaniers (p. 63)

Une frontière entre la Belgique et la France en 1839 (p.64) ; Douanier : une nouvelle occupation professionnelle ? (p.64) ; Douanier : un genre de vie (p.64) ; Douanier : un contrôle du mariage (p.68) ; Une contrebande coriace à éliminer (p.69) ;

- Hector Vaille (1852-1917), le douanier (p.71) ; Le service militaire : un agent d'émigration et un facteur d'exode rural (p.71) ; L'exogamie professionnelle et géographique d'Hector Vaille (p.71) ; Le mariage d'Hector Vaille (p.72) ; Le changement de résidence (p.81) ; De la campagne à la ville (p.82) ; Les enfants du couple Vaille-Sapart et leur devenir (p.88) ;

- Paul Vaille (1903-1990), douanier de père en fils (p.91) ; Le modèle de limitation volontaire des naissances (p.93) ; Le modèle de réussite et d'ascension sociale des enfants (p.93) ; Elisabeth Bourlet de la Vallée, auteure d'une généalogie (p.93) ; La carrière de Paul Vaille (p.94) ; Des clichés additionnels (p.96) ;

- Edmond, Jean-Baptiste Vaille (1874 - ?), préposé des douanes (p.98)

Quand des filles Vaille épousent des douaniers (p.99) ; Echapper aux conditions de vie de la campagne (p.100) ; Le déclin démographique de Ruesnes (p.101) ;

- Rosémente Vaille (1859- ?), épouse de douanier (p.103) ; le mariage avec Florent Doby, douanier (p.103) ; La carrière de Florent Doby (p.104) ; Du Valenciennois à l'Avesnois (p.105) ; De l'Avesnois vers le Valenciennois (p.109) ; Le devenir des enfants du couple Doby-Vaille (p.109) ; Doby Florent Léonce (1881 - ?), douanier (p.109) ; Paul Doby (1902-1982) , cultivateur à Ruesnes (p.110) ;

- Sophie, Suzanne Vaille (1908-1989), épouse de douanier (p.113) ; le mariage avec Clément Cauchies, douanier (p.115) ; La vie du couple Cauchies-Vaille (p.116) ; Preux-au-Sart (p.116) ; L'épisode de la guerre 1939-1945 (p.117) ; La migration pionnière du couple en Autriche (p.117) ; Le retour dans leur Avesnois natal, à Carnoy (p.121) ; Le modèle de l'enfant unique (p.121) ; Des aspirations à la réussite et à l'ascension sociale de l'enfant (p.122) ; Le mariage de Solange avec Pierre Harbonnier (p.122) : La transmission du modèle de l'enfant unique (p.123) ; Alain Bédenel : sur les traces de ses ancêtres douanier (p.127)

4- Le journalier, devenu charretier (p. 129)

Qui est Amand Vaille (1857-1934) ? (p.129) ; Le journalier (p.131) ; Le voiturier (p.131) ; Amand Vaille, charretier à Raismes en 1906 (p.135) ; Amand Vaille, voiturier entre-les-deux-guerres ? (p.135) ; Le devenir des enfants du couple Vaille-Bruyère (p.137) ;

Henriette Victorine Berthe Vaille (1886-1968) (p.138) ; Le mariage d'Henriette Vaille avec Gaston Piral (p.138) ; Qui est Gaston Piral ? (p.139) ; La carrière de couturière d'Henriette à Paris (p.144) ; Le retour d'Henriette dans son Avesnois natal (p.146) ; La ferme du Futoy (p.146)

5- Le cultivateur (p. 154)

Qui est Léandre Vaille ? (p.154) ; Une erreur de déclaration à l'état civil ? (p.155) ; Le destin de Léandre Vaille (p.157) ; Le mariage de Léandre avec Sophie (p.158) ; Qui est Sophie Renelde Lesur ? (p.159) ; L'essaimage de la famille Lesur à Jolimetz, puis à Ruesnes (p.163) ; La célébration du mariage de Désiré Lesur et de Sophie Noisette en 1850 (p.163) ;

Les enfants du couple Lesur-Noisette (p.166) ; Le modèle de l'agriculture d'autosubsistance (p.169) ; L'utilisation de l'attelage canin : le cheval du pauvre (p.171) ; Les enfants du couple Vaille-Lesur (p.185)

L'histoire des Vaille se poursuit (p.187)

En 1873, le remariage d'Hector Vaille-père avec Juliette Vansteenkiste (p.187) ; Qui sont les Vansteenkiste ? (p.187) ; La naissance de trois enfants (p.190) ; Deux décennies séparent les naissances des enfants des deux fratries (p.190) ; La société traditionnelle change ; les hommes, et leur destin aussi (p.190)

6 - Le militaire (p. 194)

Paul Joseph Vaille (1874-1916), militaire (p.194) ; Qui est Octavie Caton ? (p.194) ; De Ruesnes (Avesnois) à La Nouvelle-Orléans (Etats-Unis), puis à Hanoï (Vietnam) (p.195) ; Le retour en Avesnois de Paul Joseph Vaille, puis la Grande Guerre (p.199) ; Le camp de Dülmen : un « camp de la mort » (p.200) ; La mémoire de Paul Joseph Vaille (p.201) ; Un monument aux morts (p.201) ; Le Livre d'Or 1914-1918 de Ruesnes (p.205) ; Quelques cartes postales (p.207) ; Le tribut des Vaille à la Grande Guerre (p.208)

7- Le paysan, devenu châtelain (p. 209)

Qui est Armand Placide Vaille ? (p.209) ; La contribution d'Armand à la Grande Guerre (p.209) ; La vie d'Armand Vaille après la guerre (p.213) ; Le mariage d'Elise Vaille, la sœur d'Armand (p.214) ; Le mariage d'Armand Vaille (p.215) ; Le veuvage d'Armand Vaille (p.217) ; La gouvernante Josépha Pedrak (1909-2003) (p.218) ; En 1983, décès des inséparables : Maurice et Ferdinand (p.220) ; La ferme a perdu son âme (p.220) ;

Les « Vaille » devenus les maîtres de Ruesnes en 1925 ? (p.221) ; Le château, l'église, le mausolée : évocation de souvenirs d'enfance (p.227) ; Clin d'œil à la famille Prévost (p.239)

8- Le brasseur (p. 240)

Gustave Louis Emile Vaille (1876-1955), brasseur (p.240) ; Une épouse institutrice (p.241) ; Le modèle de limitation volontaire des naissances (p.242) ; Une brasserie créée à Ruesnes en 1902 (p.242) ; Une seconde brasserie créée en 1926 (p.243) ; L'activité brassicole : un bouleversement entre 1900 et 1950 (p.243) ; Qu'en est-il de la brasserie Gustave Vaille à Ruesnes ? (p.247) ; En mémoire de la bière de Gustave Vaille (p.249) ; Le devenir des enfants du couple Vaille-Petit (p.250) ;

- Robert Vaille (1904-1984), le cheminot (p.250) ; Il épouse la fille de la garde-barrière d'Ohain en Avesnois (p.251) ; Le mariage d'un cheminot et d'une comptable (p.251) ; Une endogamie géographique ? (p.251) ; Une exogamie professionnelle ? (p.253) ;

- Simon Vaille (1906-1991), l'arboriculteur (p.253) ; Le mariage de Simon Vaille et de Lucienne Sohet (p.254) ; Qui est Lucienne Sohet ? (p.254) ; Une arboriculture relevant de l'économie de marché (p.255) ; En 1950, Simon Vaille est un homme en avance sur son

époque (p.256) ; En 1963, son fils Francis Vaille crée son entreprise (p.257) ; Simon et Lucienne s'écartent du modèle de la limitation volontaire des naissances (p.258) ; Des aspirations à la réussite et à l'ascension sociale de l'enfant (p.258) ; Cinq bacheliers dans les années 60 : une performance (p.260) ; Retour sur mon parcours scolaire (p.263)

9 – Le cultivateur, devenu agriculteur médaillé (p. 267)

Qui est Georges, Aimé, Michel Vaille (1881-1962) ? (p.267) ; Rappel sur l'histoire de la fratrie (p.267) ; Le mariage de Georges Vaille (p.267) ; Une nouvelle conception de la famille (p.268) ; Georges Vaille, cultivateur à Ruesnes (p.269) ; De Denain à Thiant (p.270) ; Du cultivateur à l'agriculteur médaillé (p.271) ; Les Vaille s'installent durablement à Thiant (p.272) ; Un retour vers le bourg d'origine de l'ancêtre Vaille (p.272)

Conclusion **p. 273**

Annexes **p. 276**

Le faire-part de décès de Léandre Vaille p. 276

Le cadre-photo de Léandre et Sophie p. 277

Léandre et Sophie Vaille, avec leurs enfants : Hélène, Léon et la petite Sophie p. 278

Remerciements **p. 279**

Bibliographie **p. 280**

Introduction

Redonner vie à ceux nous ayant précédés : histoire d'une famille

Les pages qui suivent portent sur le devenir des membres d'une fratrie, et des descendants, nés au milieu du XIXe siècle dans un petit bourg rural de l'Avesnois : Ruesnes.

Il s'agit de la famille « Vaille ».

Les « *Vaille de Ruesnes* » : le sous-titre est ici provocateur. Nous ne sommes ni des bourgeois, ni des nobles. Nous n'avons donc pas d'ascendance royale ou de blason à rechercher ou que sais-je encore. Et ce, même si, dans la famille Vaille, un paysan est devenu propriétaire du château de Ruesnes en 1925 ! Et il n'avait pourtant pas épousé la châtelaine, mais une humble paysanne d'un bourg voisin. De même, dans les années ayant précédé 1900, mon ancêtre Hector Vaille était devenu l'adjoint du Maire de Ruesnes ; ce dernier étant son voisin Isidore Carpentier, un paysan. A la fin du XIXe - début du XXe siècle, les paysans étaient devenus les maîtres des villages.

L'histoire des gens d'en bas

Les « *Vaille de Ruesnes* » font partie des gens d'en bas, de ceux qui ont fait vivre le pays par leur travail dans la diversité des métiers formant la structure sociale des bourgs ruraux de la société traditionnelle du XIXe siècle, voire après : cultivateur, journalier, charretier, charron, brasseur, maréchal-ferrant, cordonnier, meunier, cabaretier, etc. Ils ont fait en sorte que la société tourne. Par leur travail, ils nous ont permis de devenir ce que nous sommes aujourd'hui. La reconnaissance envers eux est ici sans réserve. Mon travail leur est dédié.

Les ancêtres de l'auteur

L'auteur de ces pages est né à Ruesnes en 1948. C'est dans ce bourg que j'ai eu mon enfance, que j'ai grandi, que j'ai côtoyé les « *Vaille de Ruesnes* » et que j'ai partagé l'habitation de ma grand-mère. En effet, je me rattache à cette famille par ma grand-mère maternelle, Hélène Vaille ; par mon arrière-grand-père, Léandre Vaille ; par mon arrière-arrière-grand-père, Hector Vaille ; nés respectivement en 1899, en 1861 et en 1831. Un des ancêtres est né deux siècles auparavant, bien avant la Révolution Française : la consultation de l'arbre généalogique de Monique Chailloux permet de repérer un certain Jean Vaille, charron, né à Ruesnes avant 1650. Deux générations avant lui, vers la fin des années 1500, mais sans que la date soit précisée, un autre ancêtre André Vaille, charron également, est né à « Saint Preux au Sart ». C'est dans ce bourg que réside plusieurs siècles après cet ancêtre, le couple Cauchies-Vaille, tous deux nés à Ruesnes, et qu'y naîtra leur fille Solange en 1929 ; soulignant ici l'importance de l'endogamie géographique, et surtout, de sa persistance dans le temps long. On aura l'occasion de la vérifier à de multiples reprises.

Mes autres grands-parents, et même mes autres ancêtres sont principalement originaires de l'Avesnois, de villages proches de celui de Ruesnes. Ainsi en est-il, côté paternel, de la famille « Sueur » dont le berceau se trouve à Maresches, et dont je suis un

descendant. La généalogie consultée permet de repérer un « Charles Sueur » né dans ce bourg vers le milieu du XVIIe siècle. Ensuite, de nombreux enfants y sont nés. Mes racines paternelles sont à Maresches. Si les « Vaille » sont à l'origine une famille de charrons, celle des « Sueur » sont une famille de cordonniers. Sur le plan étymologique, le nom « Sueur » signifie « cordonnier ». En consultant la généalogie, il est tout-à-fait surprenant de découvrir un ancêtre cordonnier ! Et des enfants qui deviennent aussi cordonniers. Le nom « Vaille » signifie quant à lui « homme de valeur ». En racontant une histoire de cette famille, on laissera le soin au lecteur de juger si les membres de cette famille ont été des « hommes, et des femmes, de valeur ».

Comme les « Vaille de Ruesnes », les « Sueur de Maresches » ont exercé les divers métiers de la société traditionnelle du XIXe siècle et des décennies suivantes. Ils ont notamment été propriétaires d'un moulin et d'une brasserie. Je me rattache à cette famille de brasseurs par mon grand-père paternel, Dieudonné, Charles, Camille, César Sueur ; par mon arrière-grand-père, Charles, Joseph, « Dieudonné » Sueur ; par mon arrière-arrière-grand-père, Charles Sueur ; nés respectivement en 1881, en 1856 et en 1828. Un des ancêtres est né deux siècles auparavant, bien avant la Révolution Française : la consultation de divers arbres généalogiques permet de repérer un certain Charles Sueur, cordonnier, né dans les années 1660. Marié à Madeleine Guyot, née à Villers-Pol, le couple a deux enfants André Joseph Sueur (1687-1775) et Pierre Sueur (1690-1750) ; tous deux cordonniers, un métier qui se transmettra sur plusieurs générations. Ce sont des artisans, nombreux dans la société traditionnelle, en milieu rural. Mais les « Sueur », les hommes et les femmes, ont aussi été occupés par le travail de la terre (laboureur, journalier, cultivateur, etc.). Comme de nombreuses autres familles en milieu rural, à cette époque, il était difficile de vivre d'un seul métier. Le travail de la terre permettait alors de nourrir des familles entières, souvent nombreuses.

J'ai également des attaches avec la famille « Finet » dont le berceau se trouve à Onnaing, près de Valenciennes ; ce sont des villes. Leurs membres sont, au milieu du XIXe siècle, au moment de la révolution industrielle, des ouvriers qualifiés de la fonderie (mouleur sur sable). Leur mode de vie est ouvrier et citadin, différent de celui des artisans ruraux et des paysans. Toutefois, à la fin du XIXe siècle, un membre de la famille Finet d'Onnaing trouve l'âme sœur à Beaudignies, un petit bourg de l'Avesnois, proche de Ruesnes. Il s'agit de Céline Grevin, modiste ; mon arrière-grand-mère, côté Finet.

La démarche de l'auteur

Le travail présenté ci-après s'appuie sur des données de généalogie accessibles aujourd'hui sur différents sites, principalement celui de Geneanet. Leur intérêt est de présenter des arbres généalogiques ascendants et descendants, les liens existants entre les différents membres les constituant, avec pour chacun d'eux, outre le métier exercé, les éléments relatifs à l'état civil (naissance, mariage, décès). Elle permet de nous situer les uns par rapport aux autres et c'est sans difficulté que j'ai trouvé l'arbre généalogique auquel j'appartiens ainsi que les membres de ma famille.

Comment aller au-delà d'une présentation sous la forme d'arbres généalogiques ?
Peut-on raconter une histoire de la famille ?

Raconter une histoire possible

Raconter une histoire possible, c'est ce que l'auteur se propose de faire en situant les membres dans un contexte et à l'appui de lectures.

Le contexte : il est à la fois géographique et historique.

Les lectures : on s'appuie essentiellement sur des travaux d'historiens. Le passé est connu.

On complète cette approche en mobilisant des souvenirs et des photos de famille.

A partir de ces éléments, il s'agit de raconter une histoire, parmi les histoires possibles. C'est de cette façon que l'historien Fernand Braudel la définit : « l'histoire est la somme de toutes les histoires possibles ».

Une histoire tenant compte de la géographie d'un territoire

Mais on ne peut pas raconter une histoire sans tenir compte de la géographie d'un territoire. Quelles sont ses caractéristiques ? Quelles sont ses ressources ? C'est l'objet de la première partie de cet ouvrage qui s'attache à présenter l'Avesnois en tant que « pays » dont ses habitants ont des choses en commun qui les rendent différents des autres. On présente aussi de nombreuses cartes. Elles sont, pour l'auteur, d'une grande utilité pour situer les bourgs les uns par rapport aux autres, comprendre comment les déplacements des hommes et des femmes se sont opérés, à un moment donné, dans un espace géographique.

En racontant une histoire possible qui tient compte de la géographie d'un territoire, l'objectif est de faire revivre ceux qui nous ont précédés et d'en garder la mémoire.

Dans un monde qui avance aujourd'hui sans mémoire, savoir d'où l'on vient permet de savoir où on va.

Présentation générale

Nous sommes tous nés quelque part, nous appartenons à une famille, nous sommes issus d'un milieu social déterminé. Ce sont les familles qui font l'histoire du bourg dans lequel elles vivent. L'histoire d'une famille n'est pas indépendante du contexte dans laquelle elle se trouve à un moment donné. Ce contexte est à la fois géographique et historique.

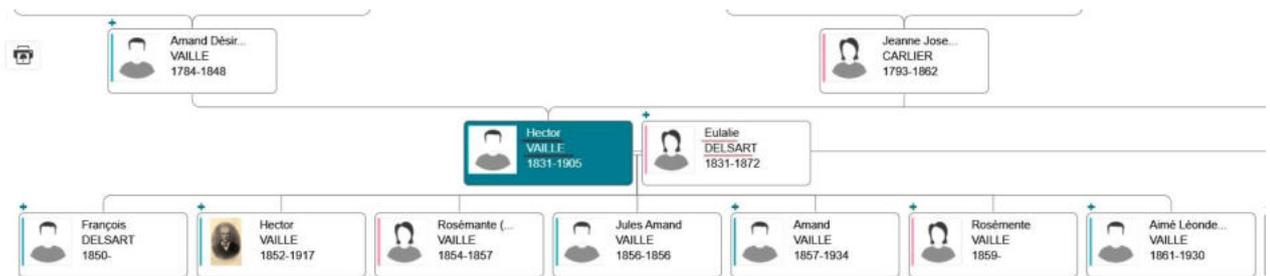
Quel est-il pour les « Vaïlle de Ruesnes » au cours des XIXe et XXe siècles ?

Quel est le devenir des membres d'une famille, et de leurs descendants, tous nés dans les années 1850, et dans les décennies suivantes, à Ruesnes ?

Une famille de dix enfants

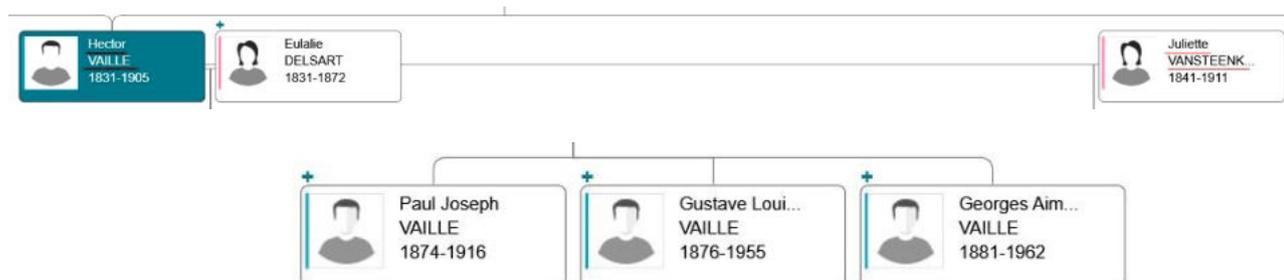
Les dix enfants appartiennent à deux familles ayant deux mères différentes mais un même père : Hector Vaïlle.

Les sept premiers enfants sont nés d'un premier mariage entre Hector Vaïlle (1831-1905) et Eulalie Delsart (1831-1872). Sur l'arbre généalogique ci-dessous, occupant le 7^{ème} rang, Aimé Léonde Vaïlle (1861-1930) le cadet, est mon arrière-grand-père maternel.



Aimé, Léonde Vaïlle (1861-1930)

Suite au décès prématuré de sa première épouse, Hector Vaïlle (1841-1905) se remarie avec Juliette Vansteenkiste (1841-1911). De cette union naissent trois autres enfants.



Source : **Généalogie d'Elisabeth Bourlet de la Vallée**

Qui sont les parents ? Quel est le devenir de leurs enfants et des descendants ?

Répondre à cette question, c'est nécessairement prendre en compte le contexte historique des XIXe et XXe siècles dans lequel se trouvent les membres d'une famille.

On le précisera au fur et à mesure qu'on s'interrogera sur leur devenir.

Il convient aussi prendre en compte l'appartenance d'un bourg (Ruesnes), à un territoire plus vaste (l'Avesnois) qui dépend lui-même d'une zone géographique plus importante : le Nord, frontalier avec un autre département : l'Aisne, mais aussi avec un autre pays : la Belgique.

On présente ci-après succinctement le Nord (§1), l'Avesnois (§2) et Ruesnes (§3).

1- Le Nord

Le Nord est le département français comprenant les territoires les plus septentrionaux de la France. Lille en est la préfecture et la plus grande ville.

Carte des départements



Source : Wikipedia

Le département du Nord s'étire sur 200 km depuis Dunkerque à l'ouest avec la mer du Nord et la vue sur les côtes de l'Angleterre par temps clair ; à l'autre extrémité, vers l'est, Avesnes avec les contreforts du massif des Ardennes, constituant un arrondissement limitrophe du département de l'Aisne. Ces découpages sont nés en 1790, après la Révolution française, en tant qu'entités administratives.

Le département du Nord est frontalier avec la Belgique



Un département frontalier avec la Belgique

Cette configuration géographique particulière a son importance pour la suite de notre propos. On donne ici l'exemple de l'importance de la migration d'ouvriers belges, notamment au cours de la période 1800-1900. Au milieu du XIXe siècle, la moitié des habitants de Roubaix et de Tourcoing sont des belges. Et, à Lille, le célèbre quartier de Wazemmes forme une « petite Belgique ».

L'importance des migrations d'ouvriers belge

Jean-Paul Tricart a rédigé dans la Revue Française de Sociologie (1977, 18-4) un compte-rendu de l'ouvrage de Firmin Lentacker Firmin, *La frontière franco-belge. Etude géographique des effets d'une frontière internationale sur la vie de relations*. Il rapporte que :

« Dès la fin de l'Ancien Régime, et plus encore à partir du XIXe siècle, un nombre considérable de ressortissants belges se sont tournés vers la France pour échapper à la profonde misère que connaissaient alors les Flandres rurales et surpeuplées. Ces migrations

ont d'abord été saisonnières et itinérantes, et orientées vers les campagnes françaises dont l'agriculture et les activités artisanales manquaient de bras. Un mouvement analogue s'est développé vers les bourgades et les villes, mais sous forme de migrations définitives le plus souvent, lorsque la conjonction du protectionnisme douanier et de la révolution industrielle multiplia les implantations d'entreprises sur le versant français de la frontière. Enfin, l'extension des transports collectifs de longue distance a permis le développement d'un important mouvement de travailleurs frontaliers venus de Belgique, qui atteignit son maximum d'intensité dans la première partie du XXe siècle parce qu'il associait les avantages du travail en France — salaires plus élevés — et de la résidence en Belgique — moindre coût de la vie et statut de citoyen belge ».

Deux villes peuplées de belges en 1850 : Roubaix et Tourcoing

Au milieu du XIXe siècle, et dans les deux décennies ayant suivi, plus de la moitié de la population de grandes villes comme Roubaix et Tourcoing sont des belges ! C'est pour répondre au besoin impérieux de main-d'œuvre dans l'industrie que des ouvriers belges affluent dans le Nord.

On s'appuie ici sur l'ouvrage *Faire musée d'une histoire commune*, 2019, selon lequel « Un réseau migratoire structuré autour d'Halluin se met en place et permet le développement de véritables colonies ouvrières belges dans les villes industrielles du département : ainsi, en 1872, 55% de la population de Roubaix est-elle belge. Il en va de même à Tourcoing, où l'on compte 50% de Belges dès 1850 ».

Une « petite Belgique » à Lille

A Lille, le quartier de Wazemmes forme une « petite Belgique ».

C'est dans ce quartier que j'ai pris ma première chambre d'étudiant, lors de l'année universitaire 1968-1969 afin de me rendre à la Faculté des Lettres de Lille, rue Angellier. Elle était située dans une petite rue étroite dont le nom évoque la Belgique : la rue de Flandres, au numéro 56 (si mes souvenirs sont bons).

J'ignorais à l'époque, et jusqu'à aujourd'hui, qu'elle faisait partie d'une « petite Belgique » ! La chambre était à l'étage dans une maison ayant une façade en planches de bois peint de couleur verte. Elle était sans confort. Je partageais le cabinet de toilettes avec les habitantes (une mère et sa fille). J'avais un chauffage d'appoint fonctionnant au pétrole, un bureau pour travailler et un lit pour dormir. Une nuit, la fille vint à me réveiller pour me demander à l'aider à relever sa mère qui était tombée.

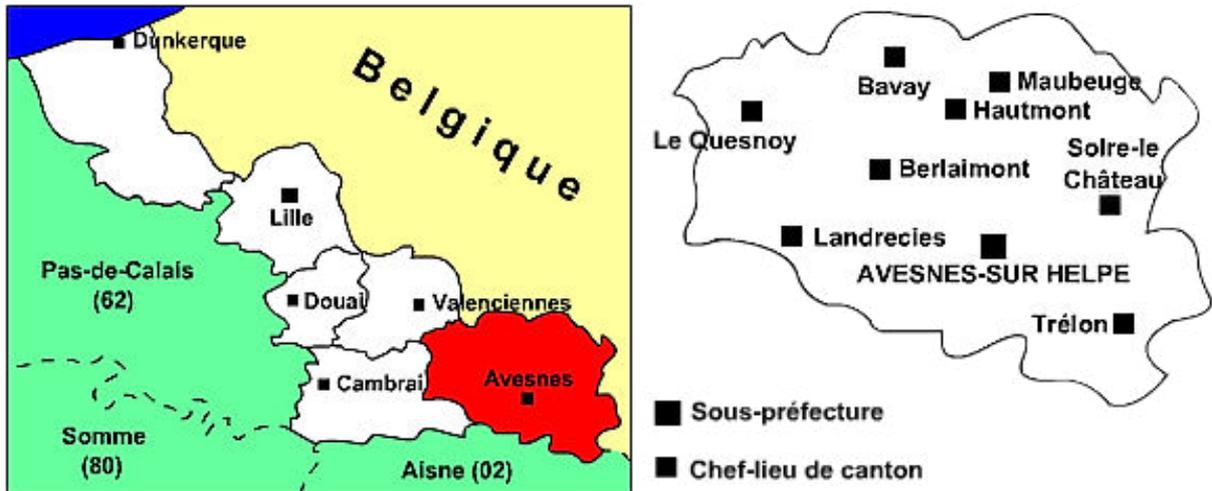
2- L'Avesnois

L'Avesnois est le territoire situé le plus à l'est du département du Nord.

Une de ses caractéristiques est d'être un territoire rural, notamment si on le compare à celui du Valenciennois, nettement plus urbain.

Un territoire rural

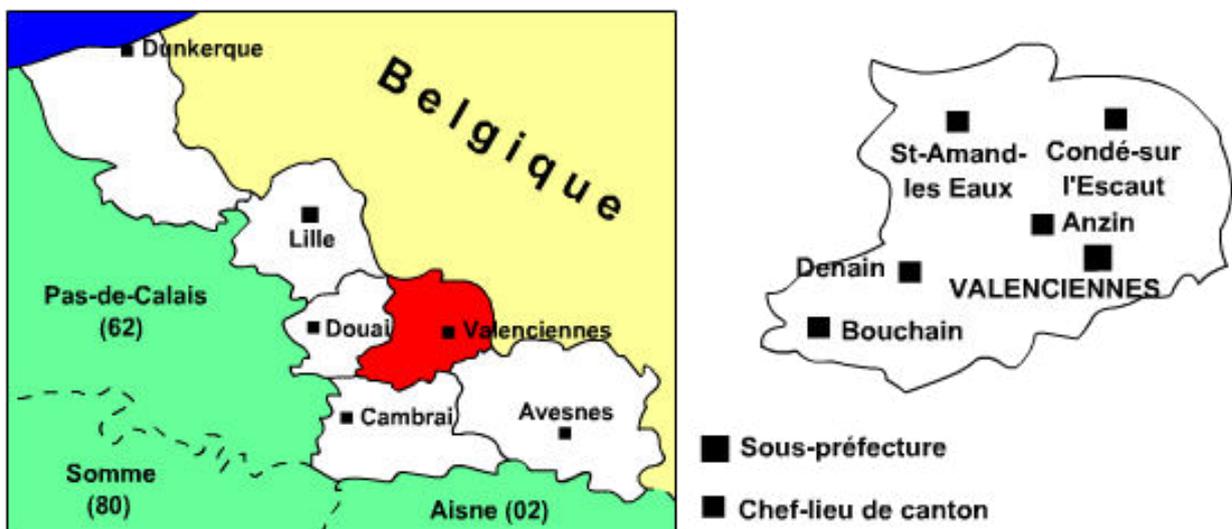
La plupart des habitants habite dans des bourgs ruraux. On s'appuie sur l'Annuaire statistique du département du Nord qui a recensé en 1836 la population, le nombre de communes et leur importance.



Selon ce recensement, l'arrondissement d'Avesnes compte 5 villes, dont trois sont des places fortes: Avesnes, chef-lieu (3.030 habitants en 1836) ; Maubeuge (6.363 habitants en 1836), Le Quesnoy (3.281 habitants en 1836), Landrecies (3.679 habitants en 1836), places fortes ; Bavay (1.650 habitants), ville ouverte ; 3 bourgs ; 144 communes rurales ; 24.528 maisons ; 26.348 feux, et une population de 127.353 âmes.

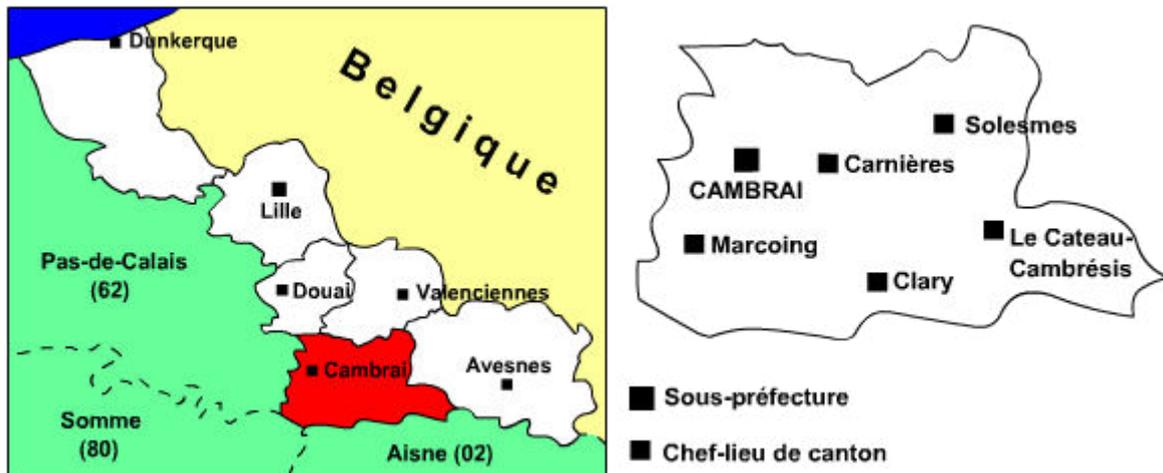
Le Valenciennois : un territoire urbain

A titre comparatif, l'arrondissement de Valenciennes a une population similaire à celui d'Avesnes (125.000 habitants), mais plus urbain avec presque moitié moins de communes rurales qu'en Avesnois (respectivement, 76 et 144) et quatre villes de taille importante. Valenciennes comptait à cette époque 19.000 habitants (annuaire statistique 1832). Mais aussi : St Amand (9.142 habitants), Condé (6.889 habitants), Bouchain (1.256 habitants).



Un territoire rural semblable à celui d'Avesnes : le Cambrésis

L'arrondissement de Cambrai est un territoire rural. Limitrophe avec celui d'Avesnes, il présenterait des caractéristiques proches de ce dernier : 152.000 habitants, 113 communes rurales, deux villes : Cambrai (17.646 habitants au 1^{er} janvier 1832) et Le Cateau-Cambrésis (5.946 habitants, même date), deux bourgs : Solesmes (4.995 habitants) et Catillon (3.151 habitants) (annuaire statistique 1833).



3- Ruesnes

Ruesnes est une des 150 communes de l'arrondissement d'Avesnes. C'est une petite commune rurale ayant compté jusqu'à 530 habitants au milieu du XIX^e siècle. Ce bourg est proche de Le Quesnoy, une petite ville de quelques milliers d'habitants.

Un bourg limitrophe du Cambrésis et du Valenciennois

Ruesnes présente la particularité d'être limitrophe avec les arrondissements de Cambrai, d'une part ; Valenciennes, d'autre part. Cette position géographique est à prendre en compte dans la circulation des personnes en quête de l'âme sœur ou d'un travail. Les frontières administratives ne sont pas étanches, même si le modèle de l'endogamie géographique domine.

Le modèle de l'endogamie

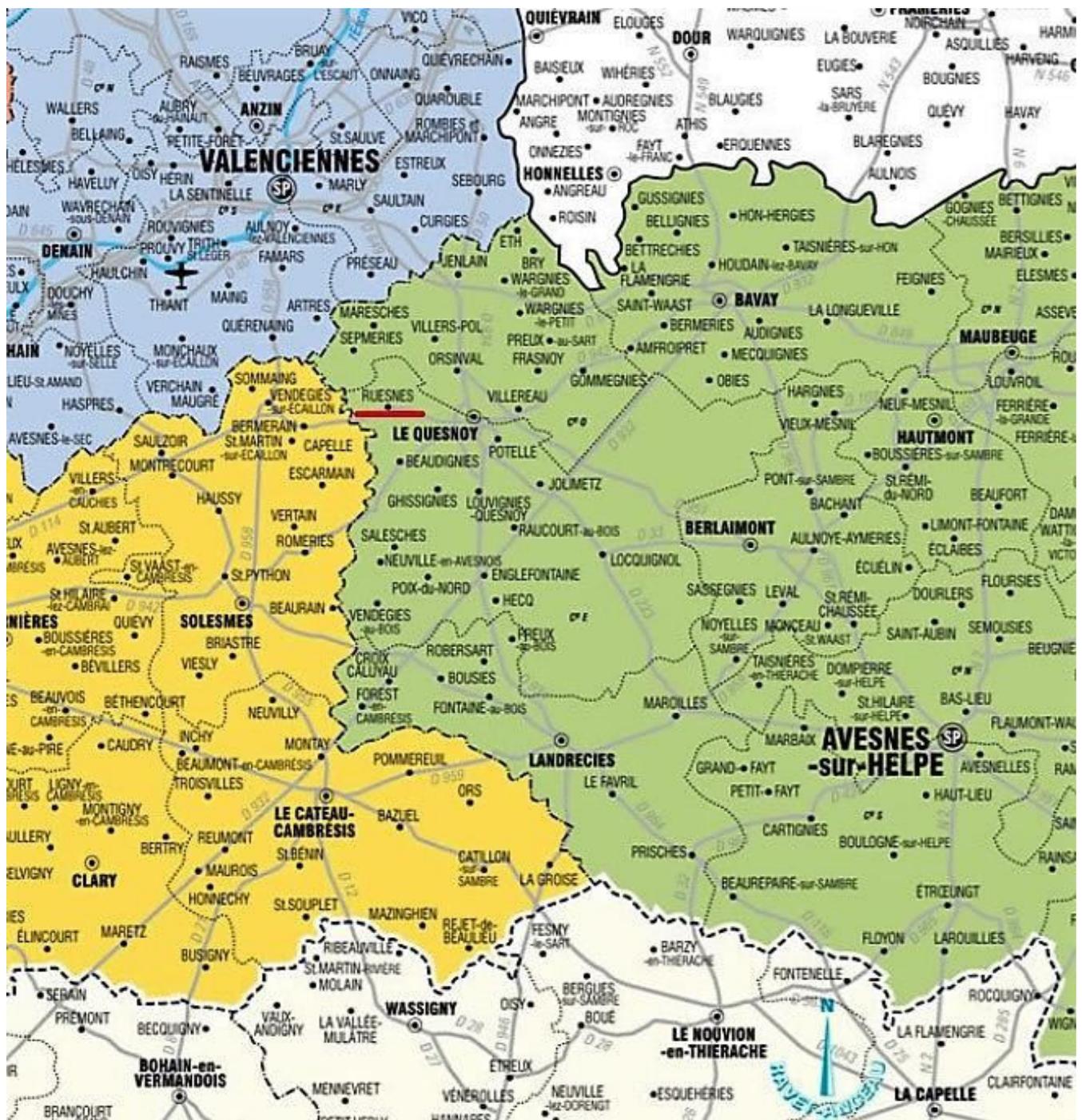
Selon le dictionnaire Wikipédia, « L'endogamie, pratique observée chez tous les peuples de la Terre, consiste à choisir prioritairement et majoritairement son futur conjoint à l'intérieur soit : de l'aire géographique dont on fait partie (endogamie géographique) ; de la classe sociale à laquelle on appartient (endogamie sociale) ; du métier que l'on exerce (endogamie professionnelle) ; de la religion que l'on pratique (endogamie religieuse) ».

Pour ce qui est de l'endogamie géographique, « la démographie historique a démontré que jusqu'au XIX^e siècle [et même encore au cours du XX^e], le conjoint était choisi dans 80 à 90 % des cas dans un rayon de 8 à 10 km. C'est-à-dire les deux heures que mettait à pied le jeune homme pour aller courtiser sa fiancée. Les flux matrimoniaux peuvent être freinés par de mauvaises voies de communication, ou par tout obstacle naturel (montagne, fleuve...).

L'aire géographique initiale (8 à 10 km) s'est accrue au fil du temps en fonction par exemple de changements sociaux (la démocratisation de l'enseignement a favorisé les rencontres à l'école) ou du développement des voies et moyens de communication ».

Dans la suite de notre propos, nous aurons l'occasion de vérifier à de multiples reprises le modèle de l'endogamie, et de sa persistance au fil du temps. Dans la famille « Vaile de Ruesnes », au cours du XIXe et du XXe siècle, la plupart des événements importants de leur vie, ont eu lieu dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, souvent moins, autour de Ruesnes.

Ruesnes, un bourg de l'Avesnois limitrophe du Cambrésis et du Valenciennois



Première partie : L'Avesnois, un pays

On emploie ici volontairement la notion de « pays », en tant qu'entité dont les membres ont quelque chose en commun et qui les rend différents des autres.

De ce point de vue, l'Avesnois est un « pays ». Tout en appartenant à un département (le Nord), proche d'un autre (l'Aisne) et tout en étant frontalier avec un autre pays (la Belgique), ses habitants ont des choses en commun qui les rendent différents des autres.

Comme on va le voir, les habitants de l'Avesnois ont en commun avec ceux du reste du département du Nord, la frontière belge, la bière et les estaminets, par exemple. Mais ils s'en différencient par d'autres éléments qui font de l'Avesnois un « pays », non seulement rural comme on vient de le voir, mais également un pays boisé (§1), un pays d'élevage et de grains (§2), un pays du cheval (§3), un pays de moulins et de meuniers (§4), un pays de houblon, de la bière, de brasseurs et d'estaminets (§5). Cet ensemble fait de l'Avesnois un pays de paysans, d'artisans et de commerçants (§6). Enfin, c'est un pays de villes de campagne (§7).

1- Un pays boisé

Cette partie du département du Nord est la plus riche en forêts : on en compte plus de 18.000 hectares !!! La moitié est constituée par la plus grande et la plus célèbre : la forêt de Mormal.

L'annuaire statistique relève ce point de la façon suivante : « On y remarque [...] le long de la Sambre, la fameuse forêt de Mormal, contenant près de 9.000 hectares

A laquelle on peut ajouter plus de 9.000 hectares répartis dans d'autres communes de l'Avesnois : La Fagne de Trélon (3.300 hectares) et de Sains (970 hectares) ; la Haie d'Avesnes (3.150 hectares) et de Fourmies (615 hectares) ; les bois Labbé-Chatenière et Beusart, de 1.430 hectares.

A propos de ces forêts, l'annuaire précise qu'elles sont : « toutes futaie sur taillis, essences de chêne, hêtre, frêne et bois blanc. Les propriétés particulières de cet arrondissement sont généralement bien plantées, ce qui contribue à rendre l'aspect du pays agréable. »

Un régime sylvicole de taillis sous futaie

Répondant aux besoins locaux, ces forêts étaient exploitées en taillis sous futaie.

Qu'est-ce que le taillis sous futaie ?

Selon le Dictionnaire Wikipédia en ligne, le taillis sous futaie « est un régime sylvicole qui mélange le régime de futaie et le régime de taillis. On y trouve donc deux niveaux de végétations bien distincts ».

Son intérêt ?

Toujours selon Wikipédia, « Le taillis-sous-futaie permettait autrefois de produire du bois de chauffage, des piquets, des manches d'outils, ainsi qu'une petite quantité de bois d'œuvre (tiges pour la structure-support des torchis par exemple) ».

Dans un arrondissement rural comme celui d'Avesnes, ce régime sylvicole répondait aux besoins de l'époque : du bois de chauffage dans un territoire dépourvu de charbon et ce, à la différence du Valenciennois ; des piquets quand il fallait clôturer les nombreuses parcelles de terrain ; des manches d'outils nécessaires aux travaux dans les champs qui étaient manuels et qui se faisaient en famille. Enfin, dans le domaine de la construction (de maisons, par exemple), le bois du taillis sous futaie permettait de réaliser une structure porteuse en bois (appelée le pan de bois ou le colombage), remplie avec du torchis. A la fois un matériau et une technique, le torchis (l'ancêtre du béton) était typique de certaines régions, très répandu dans le Nord-Pas-de-Calais. Sa composition était variable : mélange de terre argileuse et d'adjuvants divers où dominant les fibres végétales, il pouvait y être ajouté des poils et des crins d'animaux. Or, ceux-ci étaient nombreux dans l'Avesnois ; on le montrera ci-après.

Que reste-t-il aujourd'hui de ce régime sylvicole ?

Abandonné, il reste aujourd'hui des traces de ce régime sylvicole de taillis-sous-futaie.

Selon Wikipédia, « L'arrivée d'autres sources d'énergie, comme le charbon ou le pétrole, a entraîné la disparition progressive du taillis-sous-futaie dans la plupart des pays d'Europe où il a été remplacé par le régime de futaie. Cependant, de nombreux peuplements feuillus, surtout de chênes, gardent encore des traces d'un ancien traitement en taillis-sous-futaie ».

2- Un pays d'élevage et un pays de grains

On s'appuie ici sur l'annuaire statistique de 1837 qui souligne l'existence de « pâturages fertiles nourrissant d'innombrables bestiaux » dans le canton d'Avesnes. Dans celui de Landrecies, le bourg de Maroilles est cité pour sa prospérité grâce à son commerce et à son célèbre fromage déjà connu à l'époque dans une grande partie de la France.

Des pâturages fertiles

Le canton d'Avesnes regroupe 25 communes (sur 150 pour l'arrondissement) ; il est traversé par deux rivières (l'Helpe-Majeure et l'Helpe-Mineure). Selon l'annuaire statistique, ce canton « présente des pâturages d'une rare fertilité ». Ils nourrissent « d'innombrables bestiaux » dont une partie va alimenter les marchés de Sceaux et de Poissy pour l'alimentation de la capitale, « et l'autre procure le lait qui sert à l'alimentation du pays et à la fabrication du beurre et des fromages dits de Maroilles, en grande réputation ».

Il avait même été décidé en 1829 un projet de canal d'embranchement reliant l'Helpe-Majeure à la Sambre, avec celui entrepris reliant la Sambre à l'Oise. Avesnes se serait alors

retrouvé en communication par eau avec la capitale. « Ses bois, ses marbres, ses clous et fers auraient obtenu par là un nouveau débouché bien précieux ».

Avesnes

Chef-lieu, cette commune possédait en 1835 « une sous-préfecture, un tribunal de première instance, deux justices de paix, un bataillon de garde nationale, une compagnie de pompiers, une église paroissiale, un collège, un hospice civil pour les malades et les vieillards, une direction des contributions indirectes, poste aux lettres, poste aux chevaux, etc. On construit en ce moment un abattoir public en cette ville. »

« Son territoire rural est principalement composé de prairies. Il n'y a pas d'industrie spéciale dans cette ville : on y trouve une marbrerie, 2 salines, une savonnerie, une clouterie, 4 tanneries, 4 brasseries, une teinturerie et un moulin à blé.»

Maroilles, un bourg prospère

Maroilles est une commune prospère. Son fromage connaît, déjà à cette époque, une grande renommée. Il est consommé dans une grande partie de la France et son commerce est important.

Selon les auteurs de l'annuaire statistique, « Maroilles est une commune parmi les plus prospères de l'arrondissement d'Avesnes; elle est le centre de l'immense fabrication de ces excellents fromages qui se consomment dans une grande partie de la France. » Il est souligné par ailleurs que la commune de Maroilles « est renommée pour les fromages, dont elle fait un commerce considérable ».

Il existe dans ce village 3 brasseries et 2 moulins à farine mus par l'eau.

3- Un pays du cheval

A la fois pays de grains et pays d'élevage, dans l'Avesnois on utilise le cheval à la fois pour l'agriculture (ce sont alors des mâles adultes, utilisés comme cheval de trait) et pour l'élevage (ce sont alors des juments, utilisées pour la reproduction).

Pays « utilisateur » et pays « naisseur »

C'est là une des particularités de l'Avesnois qui est à la fois pays « utilisateur » et pays « naisseur ». La densité de chevaux est alors considérable.

Et ce, à la différence du Cambrésis où on n'élève pas de chevaux. Les cultivateurs s'en servent, « tirés en très grande partie du département des Ardennes et de la province belge du Hainaut ».

Le pays « naisseur » n'est peuplé que de juments, de poulains et de pouliches. Les jeunes mâles sont vendus à dix-huit mois et commencent leur vie de travail dans le pays de grains, avant d'être exportés, adultes et dressés au travail. Les pouliches sont gardées pour assurer le renouvellement et l'extension éventuelle du cheptel.

Le pays « utilisateur » se sert du cheval pour l'agriculture comme « moteur » (sans doute depuis le Moyen Âge), et c'est le mâle qui est presque seul employé à la traction.

Une densité considérable de chevaux

De ce fait, on compte dans l'Avesnois un cheptel considérable. On peut l'évaluer à 1 cheval pour 8 habitants ; plus d'une centaine de chevaux par commune.

Un cheval pour 8 habitants ; plus de 100 par commune

Le cheptel est constitué de 14.500 chevaux auxquels il faut ajouter 1.200 poulains qui naissent annuellement ; on en exporte tous les ans, 7 à 800 de l'âge de 18 mois à deux ans.

Rapporté aux 150 communes de l'arrondissement et à ses 127.353 habitants, ce cheptel représente en moyenne plus d'une centaine de chevaux par commune ; un cheval pour 8 habitants !

Voici comment les auteurs de l'annuaire statistique rapportent la situation de l'élevage et de l'utilisation du cheval dans l'Avesnois:

« On y compte environ 4.000 chevaux entiers [cheval mâle non castré] et hongres [cheval châtré], 6.500 juments et 4.000 poulains de l'âge de trois ans. Ils appartiennent en grande partie à deux espèces, dont l'une, la plus répandue, a beaucoup des caractères de la race ardennaise, et l'autre, qui ressemble à la race flamande, n'est propre qu'au service du gros trait. Le nombre des poulains qui naissent annuellement dans l'arrondissement est à-peu-près de 1.200 ; on en exporte tous les ans 7 à 800 de l'âge de 18 mois à deux ans ; on les conduit aux foires de Chauny et La Fère, où ils sont achetés pour repeupler la Picardie, pays où on se livre moins que dans celui-ci à l'élevage [l'élevage] du cheval. »

Moyen de transport multi millénaire l'utilisation du cheval comme moteur progressera partout en France jusqu'à la diffusion du tracteur, suite à l'avènement des véhicules à moteur.

L'avènement des véhicules à moteur

Les usages du véhicule à moteur nous semblent évidents aujourd'hui. Or, cela n'a pas toujours été le cas. Pendant très longtemps les besoins de transports terrestres ont été satisfaits par les chevaux ; complétés par le chemin de fer, bien plus tard. L'invention du moteur mit du temps à prendre le pas sur ces moyens de transport. C'est avec la Grande Guerre que l'armée se rendit compte qu'elle avait besoin de camions. L'entre-deux-guerres sera une période favorable pour le service des incendies : les véhicules à moteur vont le révolutionner.

Le cheval : un moyen de transport multi millénaire

Selon Jared Diamond, « Lorsque Nikolaus Otto mit au point son premier moteur à gaz, en 1866, cela faisait près de 6 000 ans que les besoins de transports terrestres étaient satisfaits par les chevaux, de plus en plus complétés depuis quelques décennies par les chemins de fer et les locomotives à vapeur. Il ne manquait pas de chevaux et les chemins de fer donnaient toute satisfaction ». Selon l'auteur, « Il fallut l'introduction des camions et des chars au cours

de la Première Guerre mondiale pour que les chevaux perdirent enfin leur rôle de principal véhicule d'assaut et de moyen de transport rapide dans la guerre ».

Dans les nombreux exemples qu'il donne, il montre que « des peuples disposant de chevaux [ou de chameaux domestiques], ou de meilleurs moyens de s'en servir, ont bénéficié d'un avantage militaire considérable sur ceux qui en étaient dépourvus ».

Une invention qui mit du temps à prendre le pas sur les chevaux

L'invention du moteur à gaz mit du temps à prendre le pas sur les chevaux. En effet, toujours selon l'auteur, « Le moteur d'Otto étant faible, lourd et de plus de 2 mètres de haut, il ne représentait guère un avantage sur les chevaux. Il fallut attendre 1885 pour que, le moteur ayant été suffisamment amélioré, Gottfried Daimler entreprît d'en installer un sur une bicyclette et de créer ainsi le premier cyclomoteur. Il attendit 1896 pour construire le premier camion.

En 1905, les véhicules à moteur étaient encore des jouets pour les riches, coûteux et peu fiables. On resta largement satisfait des chevaux et des chemins de fer jusqu'à la Première Guerre mondiale, où l'armée se rendit compte qu'elle avait réellement besoin de camions. Après la guerre, le lobbying intensif des fabricants de camions et des armées finit par convaincre le public de ses besoins, permettant ainsi aux camions de supplanter les chariots dans les pays industrialisés. Même dans les plus grandes villes américaines, le changement prit cinquante ans ».

4- Un pays de moulins et de meuniers

L'Avesnois est un pays de moulins et de meuniers. Chaque bourg en possède un voire plusieurs. Gommegnies était de loin la commune qui en possédait le plus dans l'Avesnois : onze moulins ! A Maresches, berceau de la famille Sueur, on compte trois moulins à eau ; l'un d'entre eux a appartenu à un membre de ma parentèle : le « Moulin Sueur ». De même, le bourg de Ruesnes a eu son moulin à vent en 1780, jusqu'à ce que l'ouragan de 1873 l'emporte. C'est donc leur histoire qui est ici contée. On s'appuie sur le site web :

<http://www.moulins-avesnois.fr/>

Voici de larges extraits

« Les moulins ont été le siège d'une activité économique fondamentale au sein de l'économie rurale et leur fonctionnement a constitué souvent l'élément essentiel d'une communauté villageoise. Ils furent au cœur de la vie des villages, du Moyen-âge au XIXe siècle. Avant la Révolution, leur utilisation était sous le contrôle d'un abbé ou d'un seigneur. Ils étaient appelés moulins banaux car leurs propriétaires percevaient une redevance, un ban. La recherche de leur passé est d'autant plus motivante qu'elle concerne aussi la découverte de la vie des meuniers qui les ont habités ».

« L'Avesnois aux nombreux moulins à usages multiples »

Le réseau hydraulique de l'Avesnois est dense et ses multiples cours d'eau ont possédé de nombreux moulins.

Il y eut différents types de moulins à eau, moulins à blé, moulins à huile, à papier. Leur mécanisme servait aussi à scier le marbre, à fouler le tissu, à broyer l'écorce, à écraser le brai (braye) c'est-à-dire l'orge ou l'épeautre utilisés par les brasseries...etc. Il y eut aussi les ouvrages à usages industriels : forges, fourneaux, fenderies et platineries. Certains moulins à farine se verront remplacés par des scieries ou des filatures [par exemple, le moulin Sueur à Maresches]. Il y eut aussi un moulin à faïence et à couleurs à Ferrière-la-Grande.

Aujourd'hui beaucoup de ces moulins, situés alors sur de petits ruisseaux plus ou moins asséchés l'été et gelés l'hiver, ont disparu et d'autres sont laissés à l'abandon voire en ruine. Certains ont été transformés en demeure. Fort heureusement un petit nombre d'entre eux ont été restaurés. L'Avesnois compte ainsi les plus beaux moulins avec ceux de Maroilles, Grand-Fayt, Liessies...

La grande diversité des cours d'eau de l'Avesnois constitue une caractéristique importante de son paysage, marquant de son empreinte, ici et là, les plaines et les vallées. L'Avesnois est un pays de rivières qui a su jouer de l'eau au cours du temps.

Un moulin à eau pour 100 habitants

L'Avesnois comptait avant la Révolution de 1789, 159 moulins à eau. [.....] L'inventaire de 1804 en dénombrait 151, ce qui faisait en moyenne un moulin pour 100 habitants. L'inventaire de 1873 de MP Chevalier en répertoriait 146, forges et scieries de marbre non comprises. (cf. Inventaire des moulins en Avesnois). En 1885 l'arrondissement d'Avesnes en possédait encore 150. L'évolution technologique et la première guerre mondiale modifièrent radicalement le tissu économique lié à l'activité de minoterie. En 1960 seuls trois moulins tournaient encore : Sars-Poteries, Beaudignies et Wattignies-la-Victoire, tous arrêtés respectivement en 1963, 1991 et 1995.

Ces moulins ont d'abord servi bien sûr à nourrir la population, avec le souci constant du pain quotidien. Certains ont été transformés en filature créant une activité textile comme à Fourmies, Glageon, Wignehies, Trélon Anor et d'autres reconvertis en scierie de marbre engendrant une véritable industrie de la pierre comme à Wallers-en-Fagne ou à Marbaix. En plus de créer de multiples emplois, ils nous ont laissé de très beaux villages construits de cette jolie pierre calcaire gris bleutée.

Les trois moulins à eau de Maresches

La Rhônelle traverse alors le dernier village de l'Avesnois : Maresches.

Les moulins de Maresches

Là aussi trois moulins donnaient de l'activité à cette localité dont un, banal, qui appartenait au Chapitre de Cambrai.

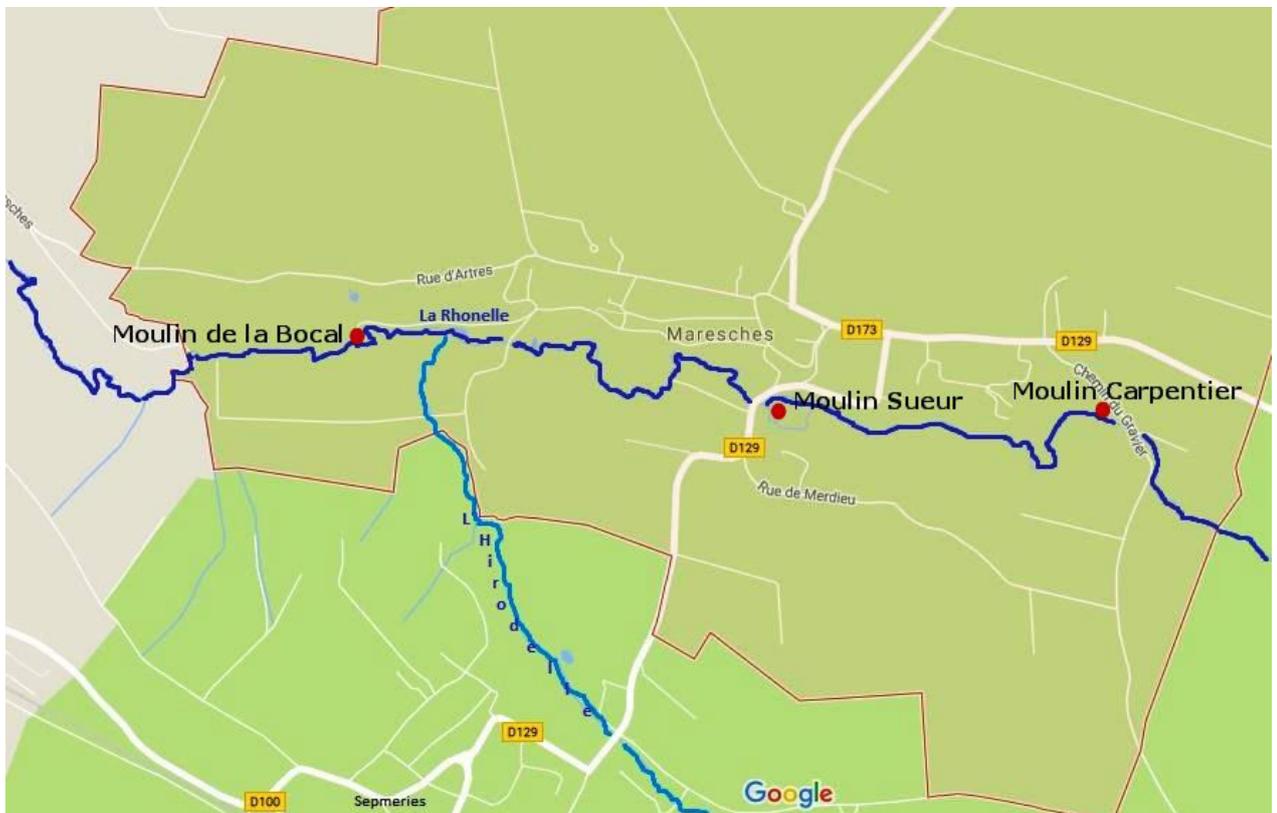
Le Moulin Carpentier

Mais tout d'abord intéressons-nous au moulin Carpentier du nom de son propriétaire Philippe Carpentier qui demanda au Préfet le 17 novembre 1844 l'autorisation d'ériger un moulin à eau à farine ayant deux paires de meules et qui en obtint l'accord par arrêté préfectoral du 5 août 1848 avant un décret présidentiel du 27 février 1849 signé Louis Napoléon Bonaparte.

Il était composé de trois vannes de 93 cm de hauteur et d'un déversoir de 4 m.

En 1880 il fut mis en vente et était appelé le moulin du Gravier. Il fut converti dans les années 1910 en taillanderie (fabrique de fer : ciseaux, serpes, enclumes...). C'est aujourd'hui une habitation.

Les trois moulins de Maresches



Le Moulin Sueur

Selon le site web les moulins en avesnois, « Le second moulin, le moulin à eau du Chapitre Métropolitain de Cambrai fut probablement vendu à la Révolution comme bien national et appartenait en 1809 à François Tendard marié en 1795 à Souain (Marne) avec Hélène Bisieau.

En 1826 le moulin était détenu par le meunier Pierre Charles Sueur (1754-1831), marié à Marie Michelle Malard, puis à leur fils Louis (1796-1859) époux de Rosalie Cordier.

A son tour leur fils Louis Julien marié en 1853 à Lidivine Françoise Adéline Regnier devint le meunier et le modernisa vers 1858 ».

Trois générations de meuniers chez les Sueur

Nos ancêtres, côté Sueur, sont des cordonniers dès la fin du XVIIIe siècle ; et ils le demeureront pendant plusieurs générations. Ils deviennent ensuite des meuniers au cours du XIXe siècle et ce, pendant trois générations. On s'appuie ici sur les données généalogiques de Didier Dujacquier ; confortant les éléments ci-dessus.

Une famille de cordonniers devenus meuniers

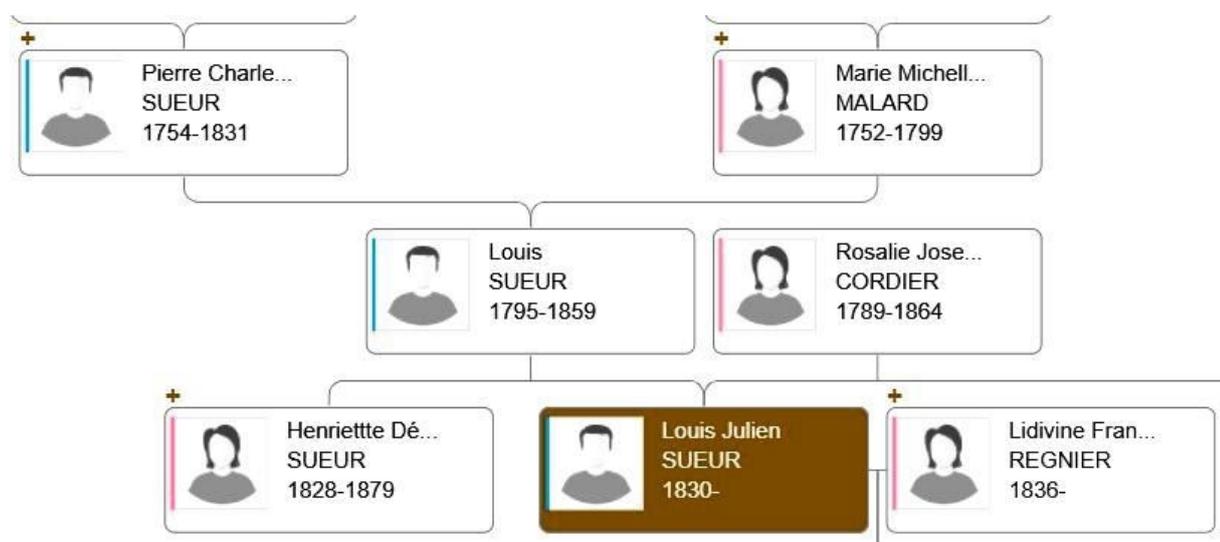
Le Moulin Sueur a été la propriété d'une branche de cette famille pendant trois générations. Acquis en 1826, pendant plusieurs décennies, les Sueur sont restés propriétaires.

Précisons que, à la différence des Sueur devenus brasseurs au XIXe siècle (voir ci-après), Pierre Charles n'est pas un membre en descendance directe avec ma famille, mais un membre collatéral. Quand Pierre Charles a acquis le moulin en 1826, il est âgé de 62 ans. Cinq années après cette acquisition, son fils Louis Sueur (1795-1859) devient meunier.

C'est son fils, Louis Julien Sueur, né également à Maresches, mais en 1830 qui modernise le moulin vers 1858. Il était alors relativement jeune (moins de 30 ans). On ne sait pas jusqu'à quelle date il a détenu ce moulin. Peut-être en est-il resté propriétaire jusque vers la fin du XIXème siècle ? La question reste posée.

Vers 1900, le moulin Sueur fut converti en usine d'électricité, puis en bonneterie jusqu'en 1972.

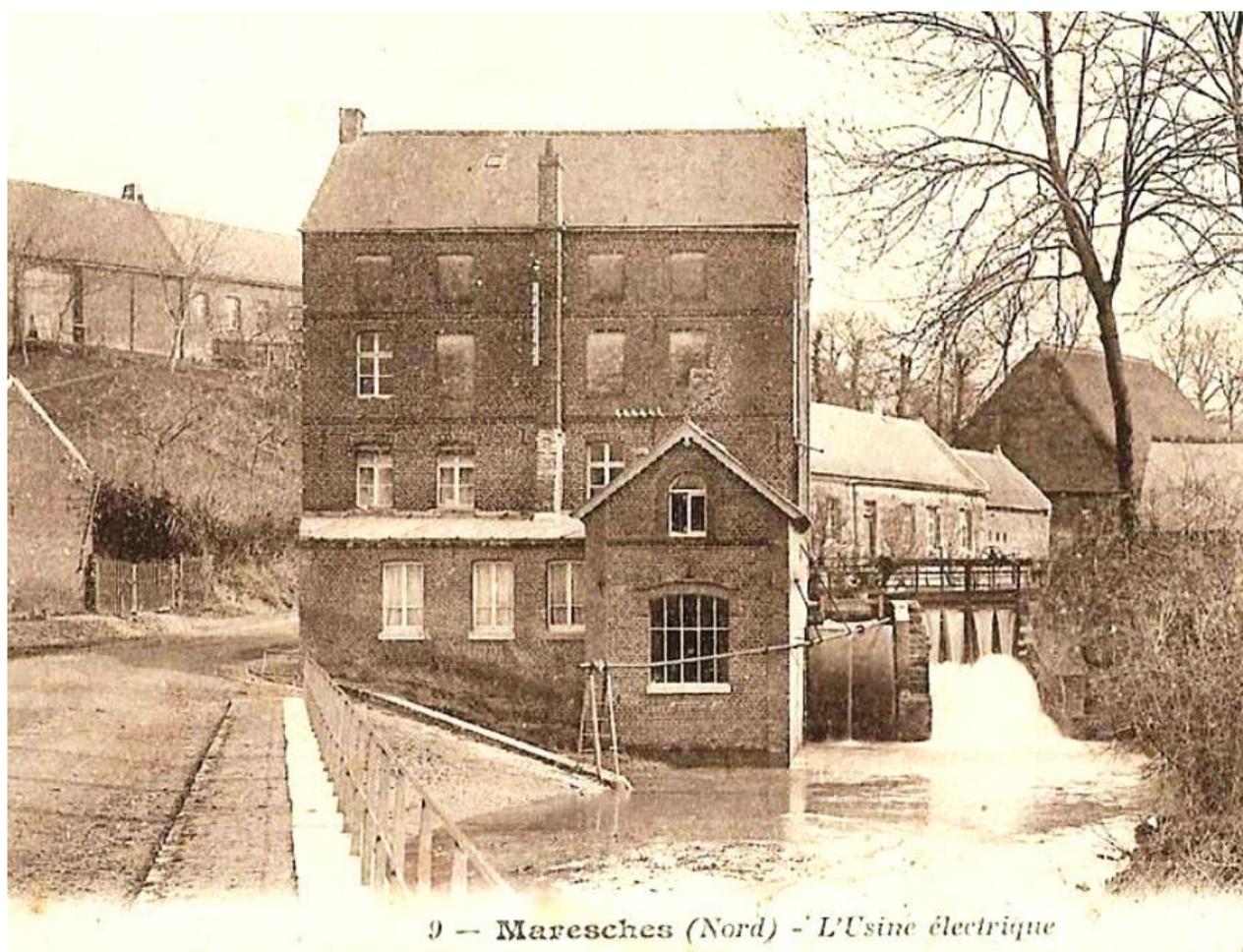
Trois générations de meuniers chez les Sueur



[Pierre Charles SUEUR - Geneanet](#)

<p>Pierre Charles SUEUR <i>cultivateur, meunier</i></p> <p>Naissance 21 févr. 1754 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p> <p>Bans de mariage 22 oct. 1780 avec Marie Michelle Joseph MALARD Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p> <p>Mariage 24 oct. 1780 avec Marie Michelle Joseph MALARD Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p> <p>Résidence 1802 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p> <p>Décès 19 juin 1831 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p>	<p>Louis SUEUR <i>cultivateur, meunier</i></p> <p>Naissance 28 sept. 1795 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p> <p>Mariage 9 nov. 1825 avec Rosalie Joseph CORDIER Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p> <p>Décès 20 avr. 1859 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p>	<p>Louis Julien SUEUR <i>meunier</i></p> <p>Naissance 28 avr. 1830 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p> <p>Mariage 19 janv. 1853 avec Lidivine Françoise Adelaïde REGNIER Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p>
--	--	---

Le moulin Sueur



Moulin converti en usine d'électricité vers 1900, puis en bonneterie jusqu'en 1972

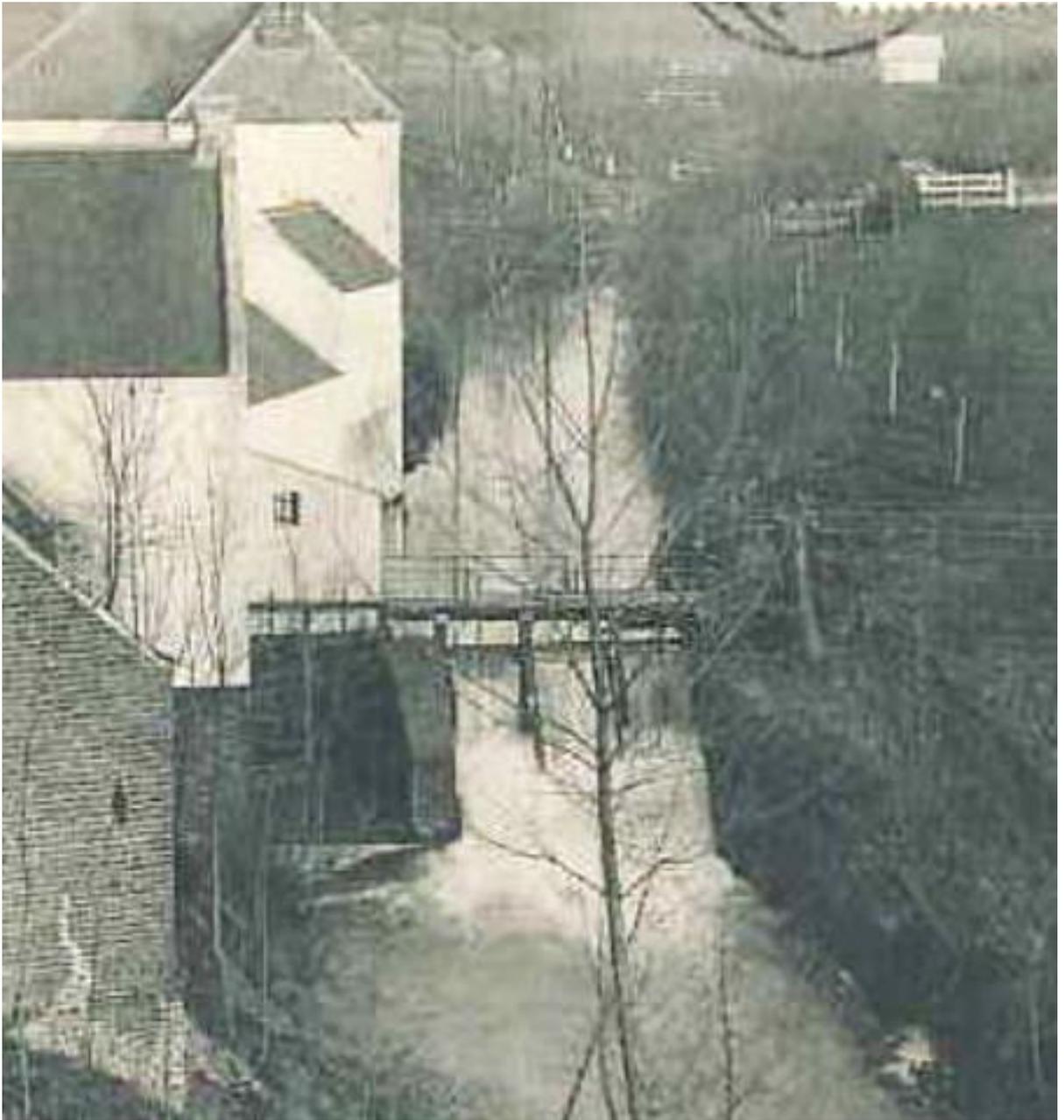
Le moulin Sueur



Le Moulin de la Bocal

Le dernier moulin appelé moulin de la Bocal fut l'œuvre d'Euphroisine Bisiaux, veuve de Pierre Amand Hautcoeur, qui en janvier 1847 sollicita l'autorisation de construire un moulin sur la Rhônelle. Le préfet signa son arrêté d'autorisation le 11 février 1848 alors que le moulin fonctionnait déjà depuis le 15 août 1847. Le barrage se composait de quatre vannes de 1 m de large chacune et de 1,30 m de hauteur. Le déversoir faisait 4 m de large alors que les Ponts et Chaussées préconisaient 3 m. Par acte du 19 avril 1856 devant Me Lefebvre, Euphroisine Bisiaux vendit le moulin à Antoine Cirez, propriétaire à Macou près de Condé sur Escaut. Il le revendit le 10 novembre 1862 devant le même notaire à Philippe Joseph Lecaille, meunier à Artres puis à Maresches en 1864. Philippe Joseph Lecaille, veuf en premières noces de Françoise Belot, époux en secondes noces de Zoé Lebrun, originaire de Sepmeries décéda le 27 juillet 1887 à l'âge de 73 ans en sa demeure la Bocaille. Son beau-frère Jean Baptiste Lebrun était le meunier en 1888. En 1890 Philippe Lecaille, fils de Philippe et de Françoise Belot marié à Prudence Delgrange, le remplaça. Il vendit le moulin vers 1899 à Augustin Decroué né en 1831, fils de Jean Baptiste et d'Agnès Buse. Il appartint ensuite à ses neveux Charles Aimé marié à Anna Guéry et Placide marié à Alcidie Maillet, lequel semblait le détenir seul en 1909. Il était à la fin du XX siècle la propriété de Francis Decroué petit fils de Placide.

Le Moulin de la Bocal



Le moulin possède encore ses deux paires de meules qui ne fonctionnaient qu'une à la fois et qui furent remises en activité lors de la seconde guerre mondiale.

Les moulins à vent

Outre ceux fonctionnant à eau, 90 moulins à vent ont été recensés en Avesnois,

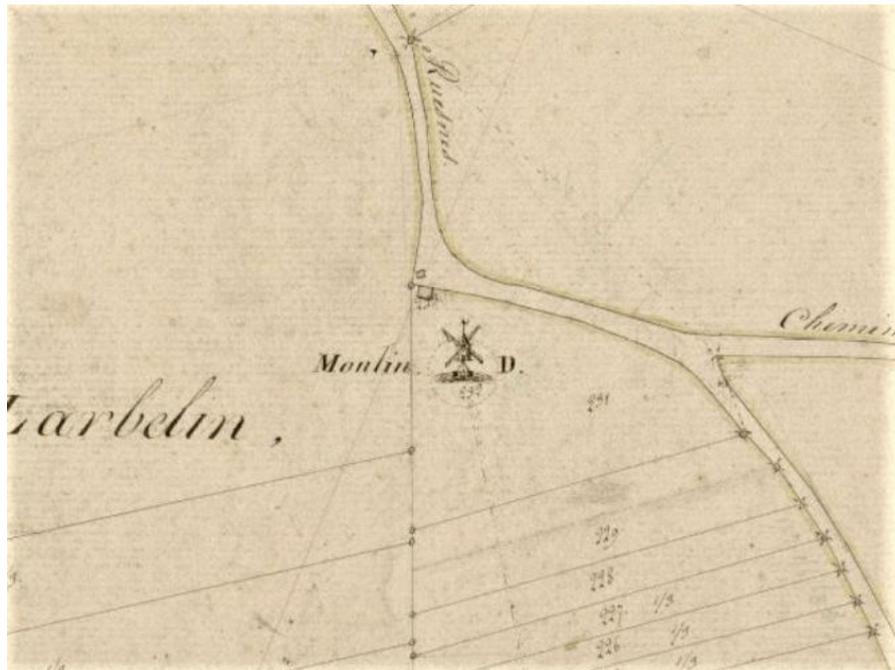
Selon l'auteur, « Ces moulins ont été construits essentiellement au cours du XIX^e siècle. Ils étaient à l'origine en bois et sur pilotis. De ce fait ils n'ont pas résisté au temps et notamment à l'ouragan de 1873. D'autres sont des moulins de type « Tour » construits en bois, puis par la suite en pierres ou en briques. Seuls quelques-uns en maçonnerie sont parvenus jusqu'à nous ».

Le moulin à vent de Ruesnes

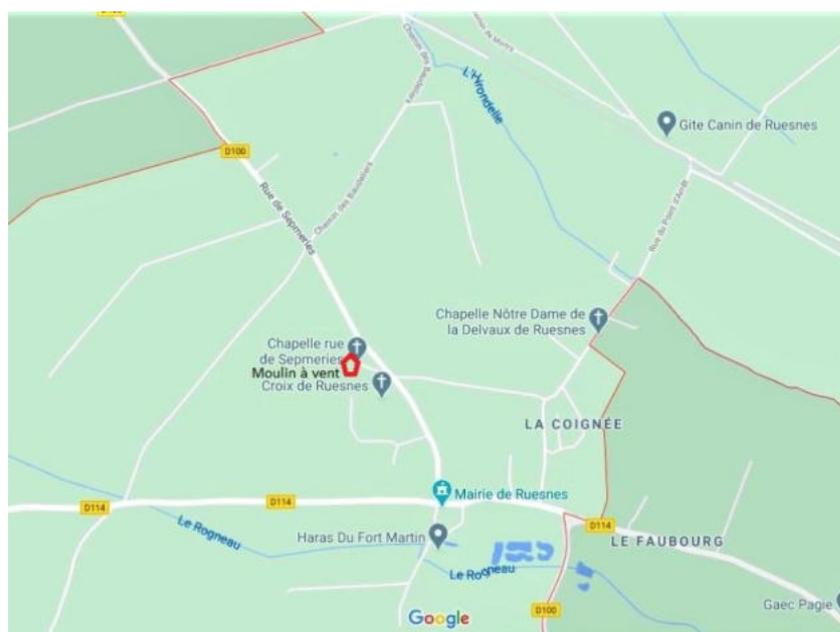
Il a été construit en 1780. Il fait partie de ceux qui n'ont pas résisté au temps et à l'ouragan de 1873. Il fut détruit en 1884 et remplacé à cette date par une chapelle.

Pour mémoire, le 23 mai 1708 à Ruesnes, « un ouragan terrible causa d'immenses dégâts dans ce village » (source : annuaire statistique). Les phénomènes météo exceptionnels ne datent donc pas d'aujourd'hui. Sont-ils pour autant plus fréquents ?

Cadastre Ruesnes 1831 ADN P 31 / 769 Moulin à vent S B 232 Vue 3/12



Position fictive du Moulin à vent de Ruesnes sur une carte actuelle





Endroit où se dressait le Moulin à vent de Ruesnes (à la place de la chapelle) Rue de Sepmeries



Chapelle N.D de la Paix (1884) Rue de Sepmeries

Voici son histoire :

« Maximilien Augustin CAPY (°1663 Le Quesnoy + 1744 Le Quesnoy) marié avec Marie Catherine de la PLACE succède à son père dans la charge de conseiller du Roi, charge confirmée par lettres patentes du roi Louis XIV en 1692. Propriétaire des terres et seigneuries de Louvignies, il achète celles de Ruesnes. Son fils Nicolas François CAPY (°1703 + 1782 Belfort) est Major des châteaux et ville de Belfort. Il écrit le 7 Novembre 1779 au sieur Debonnaire Deforges en vue d'obtenir la permission de faire construire un moulin à vent à moudre blé sur une pièce de terre de la seigneurie de Ruesnes.

Une réponse positive est adressée le 27 Novembre (1). Il est acquis par Pierre Joseph BOURSIER (°1733 Onnaing + 1793 Valenciennes) juge consul de Valenciennes ou par sa veuve Reine Melchior DIDIER (°1753 – Coudekerque-Branche +1809 Valenciennes) car il appartient sur le cadastre en 1831 à leur fils Melchior BOURSIER (°1780 Valenciennes +1850 Valenciennes) maire de Ruesnes.

En 1853 toujours selon le cadastre le moulin à vent est la propriété de son fils Jules BOURSIER, propriétaire à Valières près de Metz. En 1856 le moulin reste dans la famille et ce à double titre : il est en effet détenu par Paul HAMOIR (°1809 Valenciennes+1872 Valenciennes Inhumé à Ruesnes) fils de Amédée et de Désirée BOURSIER (sœur de Melchior) marié avec Reine BOURSIER (°1810 Valenciennes +1897 Louvroil) fille de Melchior.

Au moment où le moulin à vent de Ruesnes est renversé par l'ouragan du 12 Mars 1876 Reine BOURSIER est veuve et n'a qu'une fille Elisa née en 1848 qui depuis son mariage en 1867 habite Bruxelles. Le moulin est détruit et remplacé par une chapelle datée de 1884. »

(1) ADN C 19061

Onze moulins à Gommegnies

Le Moulin du Cheval Blanc avec sa dernière paire d'ailes flamandes...moulin à pivot fixe : ce moulin tout en bois était le type le plus ancien et le plus répandu dans le nord de la France. Le mécanisme se trouvait à l'intérieur d'une cage habillée de planches, accessible par un escalier-queue servant à équilibrer le poids des ailes et surtout orienter le moulin face au vent ; il se manœuvrait à la main. Les ailes sont généralement du type "flamandes dissymétriques" avec d'un côté le lattis d'entoilage et de l'autre une planche à vent.

Au XIXème siècle Gommegnies était de loin la commune qui possédait le plus de moulins dans tout l'arrondissement. Elle en comptait en effet pas moins de onze : 2 moulins à eau, 6 moulins à vent et 3 moulins à braie.

Source : <https://villesetvillagesdelavesnois.org/gommegnies/gommegnies.html>



Ancien moulin de Gommegnies

5- Un pays de houblon, de la bière, de brasseurs et d'estaminets

L'Avesnois : un pays de houblon

En 1903, l'Avesnois est un pays de houblon : il y avait 220 hectares de houblonnières. Mais cette plante était déjà cultivée bien avant. L'annuaire statistique de 1835 précise qu'à cette date, outre les cultures céréalières importantes, on cultivait aussi du houblon sur des superficies parfois variables, comme à Bousies (91 hectares en houblonnières) et à ... Ruesnes (1 hectare en houblonnières) !

Du houblon à Bousies et à Ruesnes en 1835

A Bousies la culture consiste principalement en blé et houblon : sur un territoire de 979 hectares, on en compte 384 en terres labourables, 288 en bois, 164 en prés et pâtures et 91 en houblonnières.

La culture du houblon à Bousies avait même une certaine réputation pour sa qualité à cette époque. Dans son ouvrage intitulé : *Description du Nord 1825-1838*, François-Joseph Grille (1782-1853) écrit : « Cette plante [le houblon] a la réputation d'y être d'une qualité

supérieure. Les gourmands en font mettre les pointes en ragoût, et les font servir avec une sauce blanche, dans leurs plus grands repas, comme entremets ».

A Ruesnes, la culture ordinaire est le blé, l'orge, l'avoine, le colza, les fèves et aussi un peu de houblon ; sur un territoire de 666 hectares, on en compte 601 en terres labourables, 14 en prés, 1 en houblonnières.

En 1903, dans le Cambrésis tout proche, il y avait un peu plus de houblonnières que dans l'Avesnois (237 hectares).

Mais c'est dans l'arrondissement d'Hazebrouck qu'on comptait le plus de houblonnières en 1903 (496 hectares). Selon Jean-François Vanhove dans son ouvrage, intitulé : *Nord-Pas-de-Calais d'antan*. (2012, pour la 1^{ère} édition), cette plante est connue en Flandre depuis le XI^e siècle.

Jean-François Vanhove précise que dans le Nord, en 1903, ces trois arrondissements (Avesnes, Cambrai, Hazebrouck) « sont parmi les plus importants producteurs nationaux. Ailleurs, dans la région, cette culture est peu répandue, voire inexistante ».

C'est aussi le cas du reste de la France : le Sud a la vigne, le Nord a le houblon !

Le houblon est mis à sécher puis est commercialisé par un négociant, intermédiaire entre le planteur et le brasseur.

Un pays de brasseries et de brasseurs

Toujours selon cet auteur, « Avec 1353 brasseries dans le Nord et 575 dans le Pas-de-Calais, la région concentre en 1910 plus des deux tiers des unités de production françaises ».

C'est là un savoir-faire spécifique à cette région qu'on trouve aussi en Avesnois.

La bière : un savoir-faire en Avesnois

Selon le site web des « brasseries de l'Avesnois », bien rares sont les villages à ne pas posséder leur brasserie. En 1900, il y avait 241 brasseries. Certains villages en possèdent même plusieurs, comme à Hautmont, qui avec 8 brasseries est un centre brassicole important. On y trouve une des premières brasseries coopératives, fondée en 1881 !

Ruesnes et Maresches ont également possédé leur brasserie, et même plusieurs !

Des brasseries à Ruesnes et à Maresches

A Ruesnes, deux brasseries ont existé. L'une est créée par Gustave Vaille en 1902 ; l'autre par Achille Egot en 1926. Leur histoire sera contée ultérieurement.

A Maresches, berceau de la famille Sueur, cinq brasseries ont existé. L'une d'elle a pris pour nom : « Brasserie Sueur Ch. » de 1890 à 1902, puis « Brasserie Sueur-Delsart Vve » jusqu'en 1908. Cette brasserie Sueur a été en activité pendant dix-huit années (1890-1908). C'est la période pendant laquelle l'activité brassicole est à son apogée. Le décès en 1908 à

l'âge de 78 ans, de Ve Rosalie Delsart, épouse Sueur semble avoir compromis l'avenir de cette brasserie. Le couple avait un fils, Charles, Joseph, Dieudonné Sueur né en 1856 à Maresches. Il était brasseur, mais il décède prématurément en 1896, trois années après son père, à l'âge de 40 ans. C'est donc sa mère qui a assuré la pérennité de la brasserie jusqu'en 1908. Le savoir-faire de brasseur a néanmoins été transmis à la génération suivante, mon grand-père paternel (voir ci-après).

Charles SUEUR <i>cultivateur, brasseur</i>	Rosalie Marie Thérèse DELSART <i>cultivatrice</i>
Naissance 25 oct. 1828 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	Naissance 29 nov. 1829 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France
Mariage 29 déc. 1852 avec Rosalie Marie Thérèse DELSART Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	Mariage 29 déc. 1852 avec Charles SUEUR Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France
Titre 1863 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	Résidence 14 juin 1879 avec Charles SUEUR Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France
Résidence 24 févr. 1877 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	Recensement 1906 Tour du Jeu de Balle - Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France
Résidence 14 juin 1879 avec Rosalie Marie Thérèse DELSART Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	
Décès 14 févr. 1893 Place communale - Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	

Source : généalogie de Didier Dujacquier

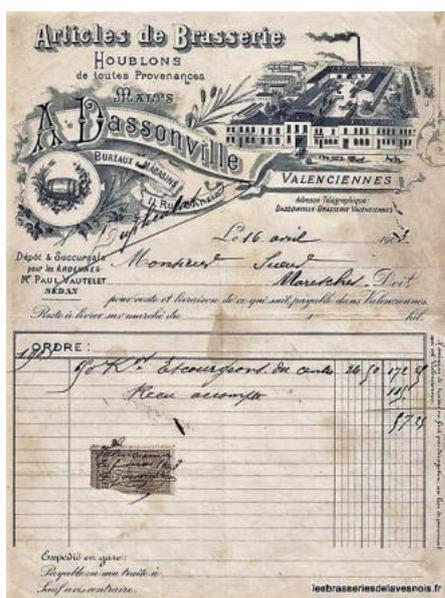
Cinq brasseries à Maresches

5 brasseries ont existé à Maresches

- Brasserie **AIME O.** en **1902**
- Brasserie **DELSART** en **1890**
- Brasserie **SUEUR Ch.** de 1890 à 1902
.Brasserie SUEUR-DELSART (Vve) jusqu'en 1908
SUEUR A.
- Brasserie **CARPENTIER-CARLIER** Aimé de **1890** à 1910
.Brasserie **NOEL** Emile jusqu'en 1939
La brasserie produisait 4500 hectolitres de bière.
.Brasserie **NOEL-DUROUX** jusqu'en 1950
.Brasserie **DINOIR** jusqu'en **1955**
- Brasserie **CHUFFART-DELACROIX** (Rue de Villers) de **1890** à 1899
.Brasserie **CARRETTE-LUSTREMANT** jusqu'en **1931**
En 1899, Ernest CARETTE, rachète à Léon CHUFFART-DELACROIX, ancien marchand brasseur, des bâtiments où il installe une brasserie malterie qui produira 4000 hectolitres de bière.
Fermeture en 1931, suite à un incendie qui ravage la brasserie et le logement. Les bâtiments (26 rue de l'église) ont été convertis en logement puis en ateliers.

Source : site web des « brasseries de l'Avesnois »

Facture d'escourgeons du 16 avril 1903



Source : site web des « brasseries de l'Avesnois »

Trois générations de brasseurs chez les Sueur

On rappelle ici que nos ancêtres, côté Sueur, sont des cordonniers dès la fin du XVIII^e siècle ; ils le demeureront pendant plusieurs générations. Si certains sont devenus meuniers, d'autres sont devenus brasseurs au cours du XIX^e siècle et ce, pendant trois générations. On s'appuie ici sur les données généalogiques de Didier Dujacquier.

Une famille de cordonniers devenus brasseurs

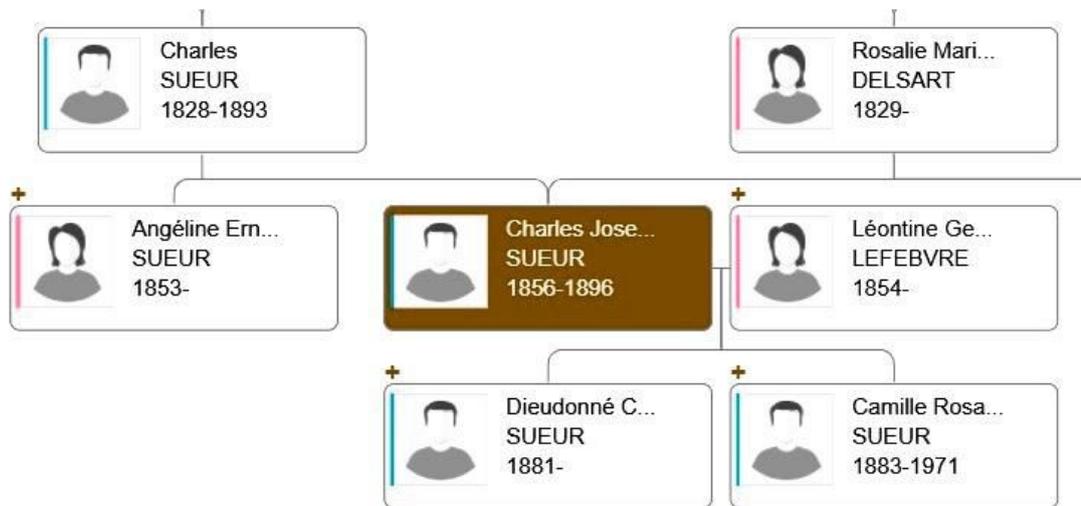
En effet, Charles Sueur (1828-1893) est un membre de ma parentèle, en descendance directe. On rappelle qu'il crée sa brasserie à Maresches en 1890. Il transmet son savoir-faire de brasseur à son fils Charles, Joseph, « Dieudonné » Sueur (1856-1896). Décédé prématurément à l'âge de 40 ans, son fils Dieudonné, Charles, Camille, César Sueur (1881-1947) prend la relève ; il est « journalier, garçon brasseur » (source : généalogie de Didier Dujacquier). Il s'agit de mon grand-père et de mon arrière-grand-père paternel.

Mon arrière-grand-père paternel - « journalier, garçon brasseur »



Sueur Dieudonné, Charles, Camille, César (1881-1947)

Trois générations de brasseurs chez les Sueur



Source : généalogie de Didier Dujacquier

Charles Joseph "Dieudonné" SUEUR
brasseur

Naissance 13 sept. 1856
Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France

Dieudonné Charles Camille César SUEUR
journalier, garçon brasseur

Naissance 5 sept. 1881
Sepmeries, 59565, Nord, Hauts-de-France, France

Décès 8 août 1896
Rue du Pavé - Artres, 59019, Nord, Hauts-de-France, France

(1881-1947)

Un pays d'estaminets

En 1835, on compte plus de 1.000 établissements vendant de la bière soit plus de 7 débitants de bière ou cabaretiers et près d'un brasseur par commune ! C'est considérable.

L'Avesnois : une terre de brasseries et d'estaminets ?

Sur les 5.100 établissements recensés dans le pays, 1.100 d'entre eux (plus de 20%) sont des « débitants de bière, cabaretiers ». Et il y a 130 brasseurs répartis sur 150 communes.

Ce constat est similaire dans les arrondissements voisins qu'il s'agisse du Valenciennois (837 débitants de bière ou cabaretiers et 134 brasseurs pour 4 villes et 76 communes rurales) ou du Cambrésis.

Il n'y a donc pas que l'Avesnois qui soit une terre de brasseries et d'estaminets.

Et, pour le comprendre il nous faut savoir que la bière est une boisson millénaire et que le Nord-Pas-de-Calais est une terre de brasseries ; un fleuron d'une région entière. Il y a une histoire de la bière qu'on se propose de rapporter à partir d'un document d'archives sur lequel on s'appuie et que nous citons.

Source : [La bière, l'or liquide du Nord-Pas de Calais - Un document à l'honneur - Découvrir - Archives - Pas-de-Calais le Département \(archivespasdecalais.fr\)](http://archivespasdecalais.fr).

La bière : une mixture très ancienne, devenue le fleuron d'une région

La bière, cette mixture très ancienne, composée d'eau, de houblon, d'orge et de levure, est devenue au fil des siècles un fleuron de notre région. Et pourtant ses origines sont bien lointaines, puisqu'elles nous conduisent en Mésopotamie en l'an 9000 avant Jésus-Christ.

Une boisson millénaire

La bière, ou tout au moins ce qui y ressemblait, était déjà consommée par les hommes de la haute Antiquité. On trouve des traces de rites l'utilisant dans les temples babyloniens sous le règne de Nabuchodonosor. On dit aussi qu'elle était l'une des principales boissons des Égyptiens dès le deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

En Gaule, la cervoise (infusion d'orge-germé, de blé, de seigle et d'avoine, non houblonnée) est aussi très appréciée. Mais cet engouement prend fin avec l'introduction du vin lors des conquêtes romaines. Seuls les territoires situés au nord de la Loire continuent à en boire autant, du fait notamment de l'importance des cultures céréalières.

À cette époque, il n'y a pas de recette définie, on mêle diverses épices à une décoction d'orge et d'eau. C'est l'ajout du houblon qui donne naissance à la dénomination de bière en 1435 (époque à laquelle le mot apparaît dans un texte officiel régissant l'activité des brasseurs). Car le pouvoir antiseptique du houblon est capable d'épurer la fermentation, et son amertume, aux qualités digestives et apéritives, fait qu'en moins de deux siècles, il supprime définitivement les autres aromates employés.

Au Moyen Âge, la production est avant tout familiale, mais elle dépasse rapidement le stade domestique. En effet, exemptés des taxes touchant cette activité, les moines du Nord de la France s'intéressent très tôt à une source de revenus non négligeable. À la suite de leurs collègues irlandais, ils contribuent dès le VIIe siècle au développement de la culture de la bière, allant jusqu'à en faire une vraie science qui atteint son apogée aux XIe et XIIe siècles. L'activité prend de l'ampleur, au-delà des portes des abbayes, puisque les religieux forment également des apprentis laïcs. On assiste ainsi au XIIIe siècle à l'émergence de corporations de brasseurs à Aire, Arras et Saint-Omer.

Au XVe siècle, la recette de ce breuvage se fixe pour atteindre la forme que nous connaissons aujourd'hui. Les textes réglementant la fabrication se succèdent alors jusqu'au début du XIXe siècle, afin d'éviter toute tentative de fraude. En voici un extrait, relevé dans

une Ordonnance sur règlement pour composition, vente et distribution de bière, éditée à Saint-Omer en 1736 (Archives départementales du Pas-de-Calais, BHA 1191) : Faisons deffenses aux brasseurs de faire entrer dans la composition de leurs bières de la chaux, savon et autres ingrédients nuisibles à la santé, à peine de soixante livres d'amende ou autre arbitraire proportionnée à la nature du delit . Le règlement des "goudaliers brassans goudale à Arras" (6 septembre 1394) établit des "eswards", nommés par l'échevinage pour contrôler la qualité des bières.

Le Nord-Pas-de-Calais, terre de brasseries

Ce stade artisanal perdure jusqu'au XIXe siècle. À cette époque, les nouvelles techniques issues de la révolution industrielle (vapeur, acier, chemin de fer, électricité, pétrole, motorisation) sont appliquées, de l'élaboration à la commercialisation, menant à une concentration des moyens de production et à l'arrêt de nombreuses brasseries artisanales.

Au début du XXe siècle, on recense toutefois plus de 2 600 brasseries dans la région. Plusieurs facteurs contribuent à entretenir ce savoir-faire sur le territoire. Les matières premières y sont depuis longtemps présentes : la terre et les conditions climatiques sont idéales pour la culture de l'orge et des autres céréales ; la qualité de l'eau est de même excellente, car naturellement riche en éléments minéraux. Enfin, il ne faut pas oublier que, depuis le Moyen Âge, c'est "la boisson ordinaire des Flamands" et qu'elle bénéficie d'un très bon écoulement local. Sa consommation est appréciée dans toutes les couches sociales, tant pour son goût que pour ses qualités nutritionnelles et caloriques (on l'appelle aussi "pain liquide"). Ces vertus, ajoutées à son coût peu onéreux, en font la boisson quotidienne d'une région très industrialisée où pullulent les estaminets, principal cadre de la sociabilité pour les ouvriers (à Arras en 1923, on en compte pas moins de 268). Un grand nombre d'entre eux sont d'ailleurs loués, achetés ou bâtis par les brasseries elles-mêmes, afin d'assurer la distribution et le débit d'une partie importante de leur production.

La bière, l'or liquide du Nord-Pas de Calais

Le document présenté ci-après (1907) a attiré l'attention des auteurs en raison des idées qu'il véhicule et qui, à notre époque, prêtent à sourire. Car cette page, tirée de *La bière. Procédés modernes de fabrication et utilisation des sous-produits*, un volume de l'Encyclopédie agricole pratique publié en 1907 par un professeur de brasserie à l'École nationale des industries agricoles de Douai, vante à outrance les bienfaits de la bière. Alors qu'aujourd'hui on prône une consommation modérée de ce breuvage (l'abus d'alcool étant dangereux pour la santé), cette apologie minimise le degré d'alcool présent pour mettre en avant ses bienfaits nutritifs et désaltérants.

Selon son auteur, la bière est rafraîchissante, nourrissante, reconstituante, apéritive, digestive, un aliment complet etc...

Et de conclure : « La bière est donc, à tous égards, une boisson saine, bienfaisante ».

CHAPITRE VII

LA BIÈRE AU POINT DE VUE HYGIÉNIQUE

37. Si nous considérons les principaux éléments qui constituent une bière normalement fabriquée, nous voyons que ces éléments en font une boisson éminemment hygiénique.

La bière est rafraîchissante. L'eau qu'elle contient en assez grande quantité apaise la soif, en même temps que l'acide carbonique qu'elle renferme augmente ses qualités rafraîchissantes et digestives, et l'assimile aux eaux minérales naturelles.

La bière est nourrissante, parce qu'elle contient des substances essentiellement nutritives. Ce sont des sucres non fermentés, des matières dextrineuses et surtout des matières azotées, dont la forme liquide en facilite l'assimilation.

La bière est reconstituante. Son alcool en fait une boisson stimulante et elle n'en contient pas des quantités assez fortes pour amener des troubles physiologiques. Elle renferme des matières minérales, notamment des phosphates, que l'acide carbonique et les acides lactique et acétique, toujours présents dans la bière, maintiennent à l'état de dissolution et dont l'action ne peut être que favorable.

La bière est donc, par excellence, un aliment complet, apportant à l'organisme les aliments destinés à être brûlés, les aliments plastiques et les aliments minéraux dont il a besoin, sous une forme qui favorise leur assimilation et qui justifient le nom qu'on lui a donné de *pain liquide*.

Les principes qu'elle tire du houblon et qui lui communiquent leur amertume, la rendent tonique et lui donnent la propriété d'exciter lentement et insensiblement l'action organique des systèmes de l'économie. C'est à ces principes qu'elle doit d'être à la fois apéritive et digestive. C'est par eux qu'elle excite la chymification, qu'elle est diurétique, qu'elle active les sécrétions muqueuses et produit des effets salutaires dans l'hygiène ordinaire.

La bière est donc, à tous égards, une boisson saine, bienfaisante, dont l'usage journalier ne peut être que recommandé, et qui peut rendre de grands services à la ferme, comme boisson rafraîchissante, pendant les chaleurs de l'été et les lourds travaux de la campagne.

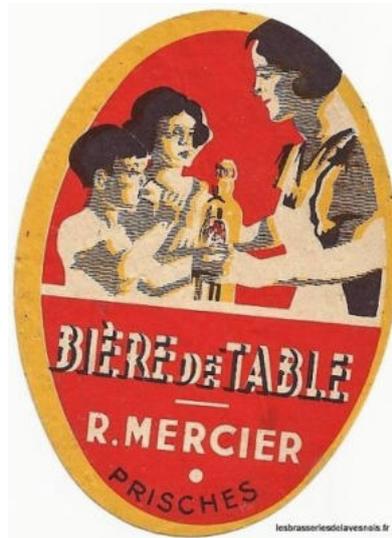
A. MOREAU, *La bière. Procédés modernes de fabrication et utilisation des sous-produits*, Paris, Hachette & Cie, 1907. Archives départementales du Pas-de-Calais, BHA 585/16.

Deux qualités de bière : la « bonne » et la « petite »

On s'appuie ici sur Jean-François Vanhove dans son ouvrage intitulé : *Nord-Pas-de-Calais d'antan*, publié en 2012 pour la 1^{ère} édition. Selon cet auteur, « La plupart des brasseurs produisent deux qualités de breuvage : la « bonne bière », plus forte, généralement réservée à la consommation des hommes dans les estaminets, et la « petite bière » avec laquelle toute la famille, enfants compris, se désaltère à table ou entre les repas ».

L'étiquette ci-après apposée sur une bouteille de bière est sans équivoque sur l'idée selon laquelle la bière désignée ici comme étant une « bière de table », se consomme en famille, enfants compris.

Une « petite » bière de table ?

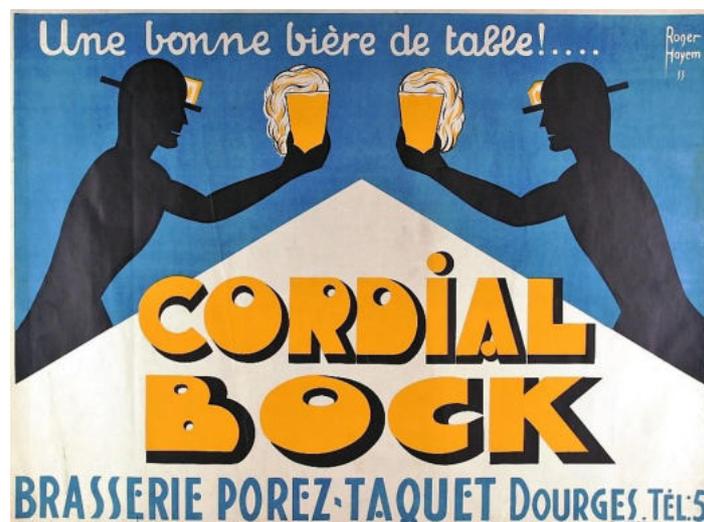


Source : site web des brasseries de l'avesnois

Cette « bière de table » était fabriquée en Avesnois, à Prisches par la brasserie coopérative Le Progrès de 1897 à 1939. Dirigée par Mr Lallemand en 1910, puis par Lucien Mercier en 1931, la bière portait le nom de cette famille : « R. MERCIER ».

Une « bonne bière de table »

L'idée d'une « bonne bière de table » est reprise en 1933 par l'affiche ci-dessous qui en fait son titre. Elle s'adresse à deux hommes portant un chapeau de mineur dont on montre le profil et tenant deux bières dont la mousse déborde.



"Une bonne bière de table !... Cordial bock. Brasserie Porez-Taquet, Dourges", dessin de Roger Hayem, Croix-Lille, impr. Nisse, 1933. Archives départementales du Pas-de-Calais, 17 FIC 2936.

La bière, un élément de sociabilité

Le cliché ci-dessous est celui d'un char tiré par un cheval et portant la pancarte : "La Brasserie", passant devant une usine. Des jeunes filles habillées en moissonneuses s'y tiennent debout, entourées de branches de houblon et de fûts. Derrière suit un cortège.



Élément fondamental de la sociabilité de notre région, la bière accompagne fêtes privées ou publiques, manifestations et cortèges carnavalesques à la gloire de Cambrinus ou Gambrinus (inventeur mythique du breuvage, dont la légende est relatée en 1868 par Charles Deulin dans ses Contes d'un buveur de bière : Archives départementales du Pas-de-Calais, BHB 6106) et sous le patronat de l'évêque de Bruges saint Arnoult, qui, pour éradiquer une épidémie de peste au XIe siècle, aurait préconisé de boire de la bière plutôt que de l'eau (en effet, l'eau bouillie tue les microbes et les bactéries). En reconnaissance, les habitants l'auraient proclamé saint patron de la bière.

Les conséquences des deux conflits mondiaux sur l'activité brassicole

Mais les deux guerres mondiales ont porté un préjudice considérable à cette industrie, surtout dans le Pas-de-Calais où l'on constate un grand nombre de destructions (les dossiers de brasseries détruites pendant la Grande Guerre sont conservés aux archives du Pas-de-Calais en sous-série 10 R). Ces catastrophes précipitent l'accélération d'un mouvement de concentration déjà entamé, tandis que la taille des brasseries évolue en sens inverse.

Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui, la région possède encore quelques brasseries artisanales de tradition familiale, mais aussi des établissements d'envergure nationale et internationale, soit plus d'une vingtaine d'entreprises qui diffusent près d'une centaine de bières différentes et pérennisent la région comme terre de brasseries (2/3 des brasseries françaises sont toujours localisées dans le Nord-Pas-de-Calais).

6- Un pays de paysans, d'artisans et de commerçants

Dans la société traditionnelle, nombreux sont ceux occupés par le travail de la terre. Mais on compte néanmoins un nombre important d'artisans et de commerçants. C'est l'atelier, de taille modeste, ou la petite échoppe qui dominent. Toutefois, par exemples, à Bavai une clouterie occupe 400 ouvriers ; à Maubeuge, une manufacture royale d'armes, créée en 1704 occupait jusqu'à 1.200 ouvriers dans les temps des plus fortes commandes, pour n'en compter ensuite que 4 à 500, avant d'être fermée par le gouvernement de l'époque en décembre 1835.

En 1835, on a relevé près de 5.100 « établissements » (soit plus d'une trentaine par commune, en moyenne) ayant une multitude d'occupations professionnelles différentes dans le domaine de l'artisanat et du commerce ainsi que dans l'exploitation des ressources du sous-sol (le fer, le marbre, l'argile, etc.).

Mais seulement une dizaine d'occupations professionnelles (11) concernent plus de la moitié (55%) des activités recensées. L'autre (petite) moitié des « établissements » regroupe une variété considérable d'occupations professionnelles (plus de 170 activités différentes).

En effet, parmi ces 5.100 « établissements », on compte près de 1.100 « débitants de bière, cabaretiers », 343 épiciers, 237 maréchaux, 171 meuniers, 164 boulangers, 155 charrons, 143 revendeurs, 141 cordonniers-bottiers, 132 bouchers ou charcutiers, 130 brasseurs, 124 menuisiers.

Parmi les 170 activités différentes, il est difficile ici d'en faire l'énumération.

On se propose de les présenter selon la probabilité de les trouver dans une commune. En sachant qu'en Avesnois la quasi-totalité des communes sont rurales, même si le nombre d'habitants est variable.

En moyenne, dans chaque commune, on trouve:

Un charron et, au moins, un maréchal ferrant ; un meunier et un boulanger, au moins ; près d'un boucher ou charcutier ; près d'un menuisier ; un cordonnier-bottier ; un brasseur ; un revendeur ; deux épiciers ; sept débitants de bière ou cabaretier ; près d'un marchand de bois ou de charbon.

En moyenne, dans une commune sur deux, on trouve :

Un sabotier ; un bourrelier ; un tisserand ; un tonnelier ; près d'un fabricant ou marchand de bas ; près d'un fabricant ou marchand d'étoffes.

Et dans une commune sur trois, on trouve en moyenne :

Un tailleur d'habits et un potier, au moins ; un voiturier (le taxi de l'époque) ; un maçon ou un charpentier (le plus ancien métier du bâtiment) ; un marchand de sel, au moins et un marchand de fromages ; un marchand de grains ; un marchand de bestiaux ou de chevaux ; un médecin ou chirurgien.

Le rôle des artisans dans la société traditionnelle

Dans la société traditionnelle les artisans étaient très nombreux. De nombreux métiers ne constituaient pas des occupations à plein temps, sauf peut-être celui de forgeron. Peu d'artisans de village pouvaient gagner leur vie en ne pratiquant qu'un seul métier.

Deux institutions importantes : la forge et le moulin

La forge et le moulin ont été deux institutions importantes dans la société traditionnelle. La forge était le lieu de rencontre pour les hommes du village ; le moulin de la campagne était le journal des paysans.

La forge, un lieu de rencontre

Selon Eugen Weber, « La forge du village et le moulin de la campagne ont été deux institutions importantes, ayant décliné en même temps. Tout comme le lavoir public était le centre social des femmes, la forge était un lieu de rencontre pour les hommes du village, particulièrement lors des journées pluvieuses ».

Dans les années 1930, la plupart des forgerons se sont réadaptés au fur et à mesure que les tracteurs et les automobiles remplaçaient les chevaux.

Le meunier : le journal des paysans

« Si la forge était le centre social du village, le moulin était le centre social des campagnes [...]. Le meunier, lui, était le journal des paysans, parce que, comme les forgerons, il voyait beaucoup de monde. Dans les régions viticoles, les gens se réunissaient au moulin même quand ils n'avaient rien à faire, pour parler « au cul des barriques », tout en sirotant le vin de l'année. Là, on pouvait s'enquérir de l'état des cultures d'un voisin, demander l'heure d'un train, ou simplement écouter les derniers commérages. Comme en bien d'autres endroits, la femme du meunier tenait une sorte de café-restaurant pour ses clients, et le fils, lui faisait parfois office de barbier ».

Des métiers liés à l'exploitation de ressources géologiques variées

Malgré son caractère rural, on mentionne ici l'existence d'industries en Avesnois. L'annuaire statistique de 1835 précise que l'arrondissement d'Avesnes « donne une grande variété de produits minéralogiques ; on y exploite la mine de fer, le marbre de différentes couleurs, les pierres de taille et moellons calcaires bleus et blancs en grande quantité dans plus de quatre-vingts communes ; du grès à paver, du sable, des cendres fossiles pour engrais, de la marne et de l'argile à potier d'une excellente qualité. L'industrie de cet arrondissement est principalement dirigée vers l'exploitation de produits du règne minéral ; il y a des usines nombreuses en fer, telles que fourneaux, forges, fenderies, platineries, carillons, cuirasseries, manufacture royale d'armes, fabriques de cristaux, verreries en noir et blanc, faïenceries, poteries en grès et en terre, fabriques de pannes, carreaux, tuiles, briques, chaux etc, etc... ».

Ci-après, quelques exemples en Avesnois.

Le canton de Bavai

Le canton de Bavai est connu pour « ses très belles carrières de marbre, surtout à Hon-Hergies ; des clouteries et platineries, etc. ».

A Bavai, on trouve une clouterie occupant 400 ouvriers ; 5 tanneries, 2 corroieries, 4 ateliers de peignage de laine, 1 saline, 3 brasseries, 1 fabrique de chandelles et une fabrique de sucre de betteraves, récemment établie. »

A Englefontaine

Au XIX^e siècle, l'un des atouts du village est la présence d'[argile](#) d'excellente qualité. L'activité liée à la [tuilerie](#) se développe. Il y avait une rue complète consacrée à cette activité, la rue des Tuileries. Le village atteint 2 000 habitants dont un tiers travaille dans la fabrication de [terre cuite](#) (source : Wikipedia).

A Cousolre

Le village de Cousolre est important par son industrie ; on y trouve six carrières importantes de marbre, 5 scieries de marbre, 2 forges, 1 platinerie, 1 fonderie, 1 moulin à farine, tous mus par l'eau, 6 chantiers à travailler et polir le marbre, une brasserie et 3 ateliers de tisserand.

7- Un pays de villes de campagne

Dans son ouvrage, Eugen Weber consacre un chapitre intéressant intitulé : « *La campagne dans la ville* ». En prenant l'exemple de villes du Sud-Ouest comptant quelques milliers d'habitants, il montre que la ville et la campagne s'y interpénètrent. Ce sont, écrit-il, des villes de campagne, des « petits centres endormis » qui jouent le rôle de « petites capitales » pour moins d'une demi-douzaine de communes et « qui se réveillaient périodiquement quand la brève animation du marché hebdomadaire ou de la foire saisonnière rompait leur sommeil ».

Ces villes, petits centres de campagne, sont restés pendant longtemps, plus proches des modèles ruraux que des modèles urbains.

Autre particularité de ces villes à la campagne évoquée par Eugen Weber, prenant l'exemple de Mende (Lozère) en 1904, « véritable lieu d'exil pour les enseignants, les fonctionnaires et les employés obligés d'y travailler. Le nombre de ces exilés à la campagne était parfois très élevé ; à Mende par exemple, ils étaient avec leurs familles, 1 243 habitants sur 5 261. En pareil cas, le commerce et la vie de la ville tournaient autour de leur activité ».

Selon l'auteur, il y avait un grand nombre de villes semblables qui ne vivaient « que par sa sous-préfecture, son tribunal et les étrangers qui attirent les deux administrations ; en les lui retirant on réduit à la misère la moitié de ses habitants ».

Ces villes sont des extensions de la campagne : « en gros, les conditions de vie y étaient les mêmes ; et cela d'autant plus qu'une bonne proportion de leurs habitants avait bien souvent des activités agricoles ».

Autre particularité de ces villes à la campagne : la monotonie. « La petite ville avait tendance à être mortellement monotone ».

Alors que la grande ville est une fête ou une foire incessante avec une animation constante de ses voies publiques, ses rues illuminées, ses boutiques, ses spectacles bon marché, ses femmes faciles, « l'ennui semble avoir été le principal passe-temps de la bourgeoisie des petites villes, et cela peut avoir été le cas pour la plupart des moments de loisirs dans les sociétés traditionnelles. Mais ceux qui travaillaient pour vivre avaient peu d'heures de loisir. Ceux qui ne travaillaient pas étaient concentrés pour la plupart dans les petites villes, et l'ennui était pratiquement chez eux un mode de vie ».

« Il y avait les cartes et la pipe. Il y avait les promenades rituelles. Il y avait de temps en temps un procès excitant, auquel se rendait une quantité de gens telle que parfois le plancher s'effondrait, comme à Vic-Fezensac (Gers) en 1874. Il y avait la gare : les badauds oisifs s'y retrouvaient pour regarder passer les trains.

Il y avait les enterrements ; « un bel enterrement » était une chose qu'on ne boudait jamais.

Il y avait aussi, bien sûr, les ragots et les bruits.

Et par-dessus tout, il y avait le club et le café ».

La campagne dans la ville en Avesnois

Cette description de la campagne dans la ville nous semble ici correspondre à la situation des villes de l'Avesnois (Avesnes-sur-Helpe, Maubeuge, Landrecies, Le Quesnoy, etc.).

Avesnes-sur-Helpe

On peut donner l'exemple de la ville d'Avesnes-sur-Helpe qui n'aurait pas été grand-chose si elle n'avait pas été chef-lieu d'arrondissement.

Selon l'annuaire statistique du département du Nord, en tant que chef-lieu, cette commune possédait en 1835, « une sous-préfecture, un tribunal de première instance, deux justices de paix, un bataillon de garde nationale, une compagnie de pompiers, une église paroissiale, un collège, un hospice civil pour les malades et les vieillards, une direction des contributions indirectes, poste aux lettres, poste aux chevaux, etc. On construit en ce moment un abattoir public en cette ville ». Elle avait peu d'industries : « Son territoire rural est principalement composé de prairies. Il n'y a pas d'industrie spéciale dans cette ville : on y trouve une marbrerie, 2 salines, une savonnerie, une clouterie, 4 tanneries, 4 brasseries, une teinturerie et un moulin à blé ».

Début du XXe siècle, deux lignes de chemin de fer arrivent à Avesnes-sur-Helpe, donnant de l'importance à cette commune.

En 1901, mise en service de la ligne de chemin de fer Avesnes-sur-Helpe - Sars-Poteries. Elle relie Avesnes sur Helpe à Solre-le-Château, via le Flaumont-Waudrechies, Sémeries, Felleries, Beugnies, Sars-Poteries.

En 1907, mise en service la ligne de chemin de fer Avesnes-sur-Helpe - Solesmes (47 km) via Avesnelles, Étrœungt, Boulogne/Helpe, Cartignies, Landrecies...

On ne connaît pas le nombre d'exilés vivant à Avesnes-sur-Helpe, mais cette ville abritait le 84^e régiment d'infanterie dans la Caserne Chémernaut jusqu'à la Grande Guerre, fermée depuis. Cette caserne importante disposait à proximité d'un jardin potager, d'un champ de tir, d'un site de stockage de munitions et d'un champ de manœuvre dit « de Haut-Lieu ».

Des villes comme Maubeuge ou Landrecies comptaient également un nombre important d'exilés sans qu'on puisse ici préciser leur nombre. Il y avait un nombre important de garnisons ou de régiments. L'annuaire statistique du département mentionne pour Maubeuge, en 1832 « la présence constante d'une régiment entier de cavalerie, depuis la chute de l'empire ». Il précise même sa contribution à la prospérité de l'agriculture locale « par la masse d'engrais que fournissent chaque jour les écuries » ! La garde nationale y est composée d'un bataillon communal et de trois bataillons cantonaux ; les célibataires mobilisables inscrits en 1835 sont au nombre de 827 ». A noter que la population de Maubeuge est de 6 300 habitants à cette époque.

Il en est de même pour Landrecies, une place forte également, de grande importance.. La garde nationale est composée de trois bataillons ; les célibataires mobilisables sont au nombre de 556. La population de Landrecies est de 3 600 habitants à cette époque.

En 1825, Landrecies est une ville humide, triste et peu animée

François-Joseph Grille (1782-1853) fait une description du Nord sur la période 1825-1838. Il a publié un ouvrage intitulé : *Description du Nord 1825-1838*.

Voici ce qu'il écrit sur la ville de Landrecies dans les années 1825.

« Sur les hauteurs du Cambrésis, l'air est vif et sec; mais dans le Hainaut l'atmosphère est brumeuse et lourde, et quand on arrive à Landrecies, on sent l'humidité qui vous pénètre, et passe à travers vos habits. Cette ville est située sur la Sambre, qui commence là à être navigable. Beaucoup de bateaux amènent du charbon de terre que l'on importe de Charleroi. Près de la ville, à l'ouest, est une verrerie considérable, et qui s'augmente tous les jours.

Le gros bétail et les fromages sont les branches principales du commerce du pays.

Landrecies n'a que deux portes celle du Quesnoy, au nord; celle de Guise et d'Avesnes, au sud. C'est une ville triste et peu animée. Les marchands et les aubergistes voient à regret que la garnison ne se compose que d'une ou deux compagnies d'infanterie ».

Le Quesnoy

Au sujet de ces petites villes évoquées par Eugen Weber, « qui se réveillaient périodiquement quand la brève animation du marché hebdomadaire ou de la foire saisonnière rompait leur sommeil », on peut donner l'exemple du marché hebdomadaire du vendredi et de la traditionnelle foire saisonnière de Le Quesnoy dite « Foire Saint-Crépin », se déroulant à l'automne (de la fin du mois d'octobre à début novembre).

Cliché de la Foire Saint-Crépin (vers le milieu des années 1950)



Michel Sueur, Jean-Marc Finet, Marie-France Sueur



Des petites villes qui n'ont pas connu l'essor démographique des grandes

Dans ces villes de campagne, le déclin démographique y a été moins important que dans les bourgs ruraux, certes. Mais la population n'a pas connu l'essor d'une grande ville comme celle de Valenciennes.

La population d'Avesnes-sur-Helpe s'accroît entre 1872 et 1891, passant de 3 600 à 6 500 habitants, grâce sans doute à son statut de chef-lieu. Mais elle décline ensuite pour atteindre 5 800 habitants avant la Grande Guerre. Sur la même période, celle de Landrecies évolue peu passant de 3 990 à 3 880 habitants ; ce qui signifie que cette commune ne bénéficie pas de l'exode rural des bourgs ruraux. Il en est de même de Le Quesnoy dont la population, après avoir connu un pic de 4 000 habitants en 1881, stagne ensuite jusqu'en 1911, autour de 3 800 habitants, pour diminuer ensuite.

C'est la grande ville qui bénéficie de l'exode rural. Et, dans cette partie située à l'est du département du Nord qu'est l'Avesnois, la grande ville la plus proche, c'est Valenciennes. La révolution industrielle est passée par là ! Entre 1872 et 1911, la population passe de 24 662 à 34 706 habitants, soit une augmentation de plus de 40% en quarante ans.

Il y a également les villes satellites. Par exemple, Raismes qui, sur la même période (1872-1911), double presque, sa population : elle passe de 4 500 à 8 700 habitants ! Les villes de la banlieue de Valenciennes connaissent la même expansion sur le plan démographique. Il en est ainsi d'Anzin, premier site minier du Nord à exploiter la houille, qui double sa population entre 1866 (7 200 habitants) et 1911 (14 400 habitants).

L'importance de Valenciennes

L'annuaire statistique de 1838 soulignait déjà à cette époque que Le Quesnoy « voit son commerce presque annihilé par le voisinage de Valenciennes aussi n'y trouve-t-on pas, comme à Avesnes et Maubeuge, villes du même rang, ces beaux magasins dans lesquels le riche provincial peut se fournir de tous les objets de luxe qui sont à sa portée ».

Pourtant, toujours selon l'Annuaire statistique, « La ville du Quesnoy est aujourd'hui [en 1838] le chef-lieu de deux cantons ruraux et le siège de deux justices de paix ; elle possède un comité supérieur d'instruction primaire pour les cantons du Quesnoy et de Landrecies ; un collège communal ; un hospice civil pour les vieillards et les orphelins ; un bureau de recettes des douanes ; un bureau de recettes de l'enregistrement et des domaines ; une direction des postes, et un bureau de bienfaisance. La population de Le Quesnoy est de 3.281 habitants ».

Et à Ruesnes ?

On peut évoquer les cortèges religieux et les processions qui comptaient parmi les rares événements égayant les jours autrement mornes. Ils relèvent d'une tradition dans les campagnes qui a perduré jusque vers les années 1950-60 comme en témoigne les éléments apportés ci-après.

La photo d'une procession le 19 juin 1955 (un dimanche)





Lors de l'année 55, on avait peut-être gardé en mémoire à Ruesnes le terrible hiver 1954 au cours duquel en janvier et en février des vagues de froid s'étaient abattues, dix-huit mois plus tôt en France, notamment dans le Nord et l'Est.

Or, en juin, ce sont les saints qui font la pluie et le beau temps !

Le dimanche 19 juin 1955 était un jour spécial, celui de la fête des pères.

Mais c'est aussi la St Gervais et il y a un proverbe qui dit : « S'il pleut le jour de la Saint-Gervais, il pleut quarante jours après ». Voici les proverbes associés aux saints de juin

En juin : les saints qui font la pluie et le beau temps

8 juin : Quand il pleut à la Saint Médard, il pleut quarante jours plus tard.

13 juin : Saint Antoine clair et beau emplît cuves et tonneaux.

19 juin (rappel) : S'il pleut le jour de la Saint Gervais, il pleut quarante jours après.

24 juin : Pluie de la Saint Jean, pluie pour longtemps.

29 juin : Saint Pierre et Paul pluvieux, pour 30 jours dangereux.

D'où l'importance des processions et cortèges religieux en juin, s'agissant de prier des saints si le temps était beau ou pour obtenir leurs faveurs afin d'avoir une bonne récolte. On ne s'adressait pas directement à Dieu, mais on priait les saints. Sachant que, reprenant ici la phrase d'Eugen Weber : « La plus grande de toutes les saintes, bien sûr, c'était la Vierge – une source de guérison des maux sans égal ».

Et à Ruesnes, il y avait la traditionnelle procession le 15 août, depuis l'église jusqu'à l'une des 3 ou 4 chapelles du village. J'en garde ici le souvenir pour y avoir participé avec un groupe de clairons dont je faisais partie.

Des souvenirs : le clairon accompagne les processions, début des années 60

A Ruesnes, nous étions un tout petit groupe de jeunes adolescents ayant appris à jouer du clairon sous la direction d'un adulte, Simon Crapet qui avait sans doute été « clairon » à l'armée ou était-ce son père qui lui avait appris : il savait en jouer. C'était une famille qui possédait plusieurs instruments et eu la gentillesse de nous en prêter un, à condition d'en prendre soin. Ce que nous faisions en astiquant le cuivre !

Selon Wikipedia, « Le clairon est un instrument à vent de la famille des cuivres. C'est un des cuivres les plus simples puisqu'il ne possède ni piston ni coulisse et fait donc partie des instruments à son naturel ».

N'ayant jamais fait de solfège ni eu l'envie d'en faire, c'est sans doute parce que c'était un instrument simple qu'il m'intéressait. Mais il fallait travailler. Des répétitions chaque semaine pour apprendre les gammes de sons, à les monter, puis à les répéter chez soi.

Puis, petit à petit, avec persévérance, nous apprenions des morceaux. Et enfin, nous avons pu les jouer en accompagnant les processions au son du clairon.

La salle des fêtes de Ruesnes

On évoque ici l'existence d'une salle des fêtes. Comme les processions religieuses, elle égayait les jours autrement mornes. Le cliché ci-après a été pris vers 1955, au moment d'une manifestation ayant eu lieu dans cette salle. Mes parents et des voisins, accompagnés des enfants s'étaient déplacés à cette occasion; le photographe professionnel aussi.

Familles Frison, Deresmes, Longle et Sueur, 1955 environ



Michel, âgé de 7 ans environ, un sandwich dans les mains

Marie-France, visage un peu caché, âgée d'environ 10 ans

Mes parents, âgés de 35 ans environ

Deuxième partie : Les Vaille

Qui sont les Vaille ? Quelle est leur origine géographique ? Depuis quand résident-ils à Ruesnes ? Quel a été leur rôle dans ce bourg et dans la société traditionnelle ? Qui sont leurs descendants ? Que sont-ils devenus ?

Ce sont là de vastes questions sur lesquelles on peut apporter quelques réponses.

Pour ce faire, on s'appuie sur des lectures, mais également sur des données généalogiques accessibles en grand nombre sur le site web geneanet. On souhaite ici apporter quelques généralités sur les constats observés à partir de la consultation d'arbres généalogiques. Par ailleurs, il m'apparaît difficile d'exploiter des données généalogiques indépendamment du contexte d'une époque.

1- Généralités sur les généalogies

La famille, le mariage et les donations

Selon Eugen Weber, « Le mariage était l'un des grands événements de la société française traditionnelle, une énorme fête qui pouvait réunir près de cinq cents invités et qui constituait pour la plupart d'entre eux l'un des rares répit venant interrompre la routine, le travail harassant et les privations. Mais le mariage n'était pas seulement l'occasion d'entretenir des rapports sociaux, de resserrer des liens d'amitié, de parenté et d'obligation sociale. C'était plus que l'affaire de deux individus ; il concernait deux clans, et toute la société dans laquelle ils vivaient était touchée par leurs arrangements. [...] La formation des couples n'était pas du domaine privé.

« Le mariage était avant tout un arrangement d'affaires, d'abord entre les familles, qui examinaient avec un soin particulier et réciproque les compatibilités et la valeur des biens dont jouissait l'autre partie, ensuite entre deux individus qui allaient s'unir... D'où des préliminaires qui ôtaient à la « cour » toute spontanéité et en faisaient quelque chose de pratique et de calculé. »

On se mariait « dans une famille », et c'était aussi les familles qui se mariaient.

Selon Eugen Weber, « Une famille pouvait former pratiquement la totalité de la population d'une commune. Entre 1876 et 1936, le nombre de communes de 100 à 200 habitants doubla presque, et passa de 3 295 à 6 158 ; le nombre de communes ayant moins de 100 habitants quadrupla, passant de 653 à 2 512. Cela permet de comprendre le foisonnement de sobriquets, nécessaires pour opérer une distinction entre des groupes familiaux portant le même nom. Beaucoup étaient des surnoms, bien sûr, mais beaucoup, aussi, se rattachaient aux maisons. »

A Ruesnes, nous ne savons pas si les Vaille avaient des sobriquets. Par contre, ils ont habité dans plusieurs maisons du bourg, dont le château !

Les contrats de mariage

Selon l'auteur, « Dans un village de l'Eure, le tournant du siècle marqua une rupture brutale avec la coutume qui voulait que les mariages furent établis sur contrat. Dans la décennie 1883-1892, 26 mariages sur 32 étaient réglé par contrat ; entre 1903 et 1912, on n'en trouve plus que 6 sur 26. Ce revirement suggère que les mariages, désormais, s'appuyaient moins sur la propriété familiale que sur le couple lui-même, son travail et ses propres efforts. A Vraiville, dans le passé, les seuls mariages établis sans contrat avaient été ceux des familles d'artisans - des tisserands -, pour lesquelles le mariage ne rapprochait pas des propriétés, mais des travailleurs. A présent, l'époque des alliances de clans qui réunissaient des terres cédait la place à une époque nouvelle, dans laquelle le mariage mettait en relation des individus, non des membres de clans. La famille, en tant qu'unité de production, avait été maintenue par des nécessités inhérentes au mode de production auquel elle était liée. Elle se désintégra quand les exigences de la production changèrent, quand l'unité de production devint l'usine, la boutique, le bureau, domaines dans lesquels la cohésion familiale paraissait moins importante. »

La mortalité infantile

Une mortalité infantile très élevée au XIXe siècle

Selon Aline Lesaege-Dugied, dans un article intitulé : *La mortalité infantile dans le département du Nord de 1815 à 1914*, publié en 1972, « Le département du Nord a, au XIXe siècle, une mortalité infantile très élevée : pour la période allant de 1815 à 1914, le taux moyen est de 177‰. Mais si l'on excepte les premières années du XXe siècle, très différentes du XIXe siècle, il est de 185‰. Donc dans le Nord au XIXe siècle, près d'un enfant sur cinq meurt avant l'âge d'un an ».

Cette réalité-là, je l'enseignais aux étudiants, chiffres à l'appui, en leur précisant que la mortalité infantile était restée importante en France durant tout le XIXe siècle. Puis la situation change.

« A partir de 1901, la baisse est spectaculaire, puisque le taux passe de 194 en 1900 à 128 en 1914, et même 116 en 1912, ce qui fait une diminution de 3% par an ; c'est le début de la baisse de la mortalité infantile qui caractérise le XXe siècle ».

Et elle s'est poursuivie.

L'article cité précise que, « Les découvertes médicales ne suffisent pas à expliquer l'importante baisse de la mortalité infantile dans les années 1900. Les facteurs décisifs furent la diffusion des règles d'hygiène et ce qu'on pourrait appeler « une démocratisation de la médecine infantile », grâce, principalement aux consultations de nourrissons. Les connaissances médicales permettaient de sauver beaucoup plus d'enfants, puisque la mortalité infantile était faible dans certains milieux. Les mauvais soins donnés aux enfants étaient donc la principale cause de cette énorme mortalité ».

Il y avait également des fluctuations dans la mortalité infantile. Selon l'auteur, « Ces fortes mortalités sont dues à des crises économiques (1847-49), des épidémies (220‰ avec le choléra en 1832. 217‰ avec une épidémie d'entérite en 1868), à des hivers rigoureux (220‰ en 1880) ou des étés très chauds (196‰ en 1898, 187‰ en 1911), et à la guerre en 1871 (266‰) ».

Dans son ouvrage, Michel Winock évoque la mortalité infantile dans sa famille de la façon suivante :

« Dans les faubourgs où habitent les miens [Arcueil, une commune de la banlieue rouge de Paris], on passe une grande partie de son temps à suivre l'enterrement des nourrissons – ceux de la parentèle, des voisins, des amis –, emportés par les maladies infantiles, la diphtérie, la variole, la déshydratation due à la « diarrhée verte ». De cette histoire de l'homme et de la femme devant la vie et devant la mort, j'avais une connaissance livresque. Ce fut un choc que de la vérifier dans ma propre famille et d'apprendre que ma grand-mère non seulement avait perdu cinq enfants en bas âge sur douze, mais que, harassée par ces grossesses répétées, elle était morte en 1912, à cinquante-quatre ans ».

En consultant les arbres généalogiques on se rend compte de l'importance de la mortalité infantile dans les familles. Ce fut également pour moi un choc de la constater dans la mienne au XIXe siècle, et après ; les exemples sont nombreux.

L'importance des remariages

Les remariages sont nombreux. Ils ne sont pas tant liés aux divorces, mais aux décès prématurés dont les causes sont multiples : les maladies, mais aussi les grossesses répétées dont seul l'allaitement les espace.

Il n'en est pas rare d'avoir des familles composées d'enfants issus de deux fratries. J'ai pu le vérifier chez les miens.

Les naissances nombreuses

En l'absence de moyens de contraception, les naissances étaient nombreuses. Elles se succédaient aussi régulièrement que le permettait la fécondité.

Des naissances illégitimes

Parmi ces naissances, certaines sont illégitimes. Les cas sont fréquents et on aura l'occasion de le vérifier dans la parentèle. Pour Eugen Weber, « La grossesse prémaritale n'était pas un déshonneur, mais une preuve de future fécondité... En tout cas, la fille n'était pas déshonorée... Enfin, la fécondité d'une épouse permettait à la famille de garder la dot, qu'on aurait pu lui réclamer si elle était morte sans enfants. »

Les naissances illégitimes ont pour effet de retarder l'âge au mariage des femmes. Lorsque le mariage a lieu, l'enfant est alors légitimé. On aura l'occasion de le vérifier à de multiples occasions.

La nécessité de prendre en compte le contexte d'une époque

Il me paraît difficile d'explorer les généalogies indépendamment du contexte d'une époque : celui des changements au cours de la période 1880-1910, d'une part ; celui du rôle des deux conflits mondiaux, d'autre part.

Les changements au cours de la période 1880-1910

Nous appuyant sur l'ouvrage d'Eugen Weber, il montre « Qu'entre 1880 et 1910, des changements fondamentaux se sont produits au moins dans trois domaines. Les routes et les chemins de fer ont permis à des régions jusque-là fort éloignées et inaccessibles d'entrer en contact avec les marchés et les modes de vie du monde moderne. L'école a enseigné à des millions d'individus, jusqu'alors indifférents, le langage de la culture dominante et de ses valeurs, parmi lesquelles il faut compter le patriotisme. Le service militaire, quant à lui, a implanté cet enseignement dans les foyers. [...] Les régions de France étaient beaucoup plus semblables entre elles en 1910 qu'elles ne l'avaient été avant Jules Ferry, Charles de Freycinet et Jules Rieffel ».

Le rôle des deux conflits mondiaux

Les deux conflits mondiaux (1914-1918 ; 1939-1945) ont des conséquences importantes sur la vie des familles. On aura l'occasion de le montrer.

2- Des charrons

Les Vaille sont une famille de charrons. Ce sont des artisans qui jouissaient d'un certain prestige. Les filles leur accordaient leurs préférences.

Le prestige du charron

Dans la société traditionnelle, les charrons étaient des artisans et, avec les commerçants, ils étaient enviés. C'étaient des hommes d'affaire ; ils jouissaient d'une situation reconnue. Les filles leur accordaient leurs préférences. Selon Eugen Weber, prenant l'exemple de la Loire, ils étaient hautement considérés : « Une fille sent qu'elle monte dans le monde quand elle épouse un charron au lieu d'un humble paysan. Ce sont souvent les hommes d'état qui comptent au village. Ils ont le temps de lire le journal, et savent tout ce qui se passe de nouveau sur la place ».

A Ruesnes, on peut donner l'exemple de Clémence Vaille, née en 1859, banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes. D'origine paysanne et suite à une migration de sa famille en Picardie, elle accorde sa préférence à un charron d'un bourg rural, distant de plus de 70 km de son village natal.

L'ancêtre Jean Vaille (baptisé en 1650 ; décédé avant 1722)

Hautement considéré, les alliances matrimoniales des charrons ne se faisaient pas au hasard. On le vérifie pour notre ancêtre Jean Vaille, baptisé à Ruesnes en 1650. Devenu charron, son métier se transmettra pendant sept générations.

Des alliances matrimoniales qui ne sont pas le fait du hasard

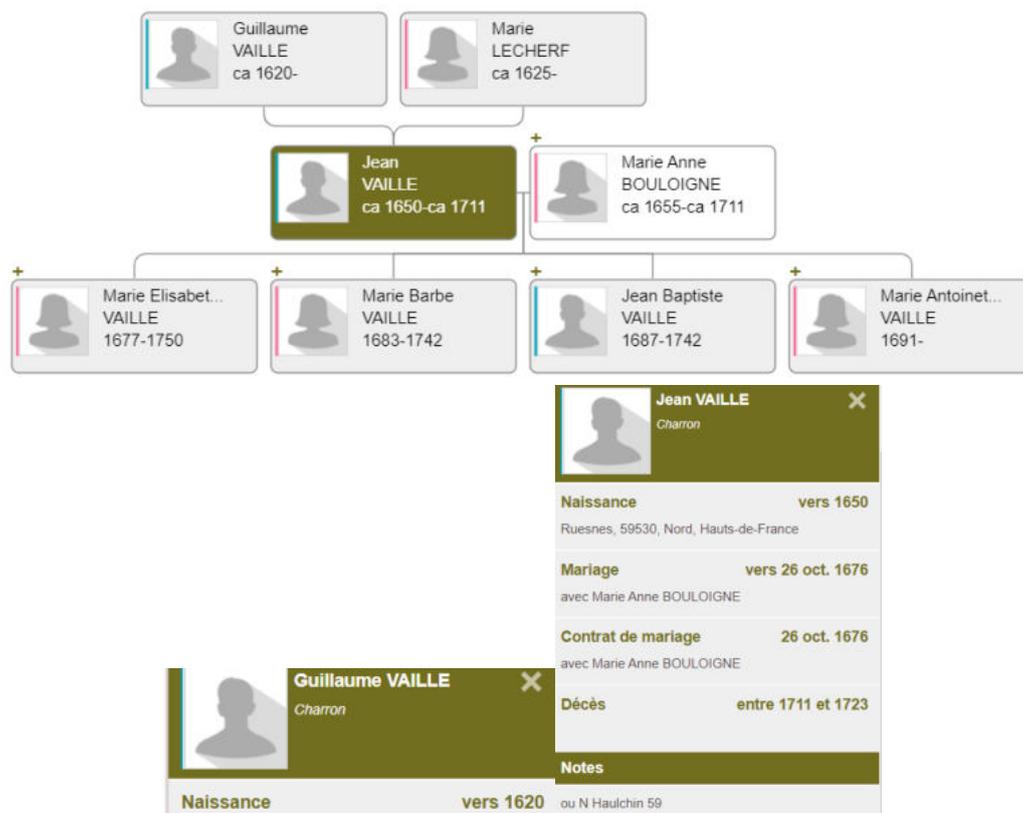
Jean Vaille épouse en 1676 une fille appartenant à une très ancienne famille du XIIIème siècle d'Englefontaine, ayant un statut social important. Plusieurs générations de cette famille se succèdent à la fonction d'échevin ou de mayeur d'Englefontaine !

On précise ici que, selon la définition du Larousse en ligne, l'échevin est « le magistrat municipal dans les villes du nord de la France, qui assistait le maire au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime ». Toujours selon la même source, le mayeur est « En Belgique, le premier magistrat municipal d'une commune rurale, appelé bourgmestre dans les villes ».

L'origine géographique de l'ancêtre Jean Vaille

Il est difficile d'établir l'origine géographique de l'ancêtre Vaille à partir des arbres généalogiques consultés sur le site Geneanet. On restera donc ici très prudent. Il est peut-être originaire d'Haulchin, une commune située près de Denain et distante de 17 kilomètres de Ruesnes.

L'arbre généalogique de Luc Thebaud, comme celui de Claude Lhussier, mentionne un Jean Vaille né à Ruesnes. Tandis que celui d'Elisabeth Bourlet de la Vallée mentionne ce Jean Vaille comme étant probablement originaire d'Haulchin où il aurait été baptisé vers 1650. Son père (mais la filiation est supposée, non vérifiée) pourrait être Guillaume Vaille, baptisé vers 1620, décédé à Haulchin le 14 novembre 1689.

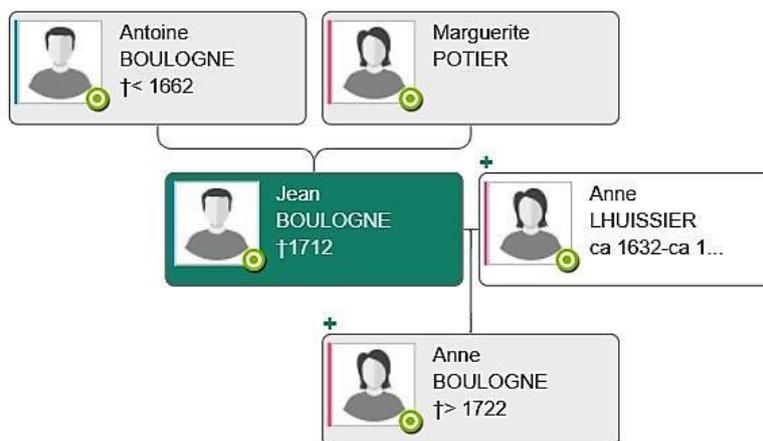


Auteur de cet arbre : bensì

<https://gw.geneanet.org/bensì?lang=fr&n=vaille&nz=singre&oc=0&p=jean&pz=benoit+etienne+joseph&type=tree>

Nous appuyant sur la généalogie de Claude Lhussier, Jean Vaille épouse une fille d'Englefontaine en 1676 (contrat de mariage) : Marie Anne Boulogne.

Son père Jean Boulogne est « mayeur » de cette commune, dans la tradition de cette famille ; il est également charron. On vérifie ici l'existence d'une endogamie professionnelle.



✕

Jean BOULOGNE
Charron et mayeur d'Englefontaine

Mariage avant 28 avr. 1662 >
avec Anne LHUISSIER

Testament 1686 >

Décès 21 août 1712 >
Englefontaine, 59194, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France

Relations

Témoin (1676): contrat de mariage

Jean VAILLE
vers 1650 Ruesnes, 59518, Nord, N...
avant 06/02/1720

Anne BOULOGNE
Englefontaine, 59194, Nord, Nord-P...
après 22/04/1722

Sources

Décès : Englefontaine Actes Echevinage 1700-1790 par A. et M. Dewerd (A.G.F.H. n°322)

Source : généalogie de Claude Lhussier

De façon plus sûre, c'est par son mariage à Ruesnes en 1676 que Jean Vaille s'est solidement implanté dans cette commune. Les éléments ci-après s'appuient sur l'arbre généalogique d'Elisabeth Bourlet de la Vallée.

L'ancêtre Jean Vaille (1650 [baptême] – 1722 [décès avant]), un Ruesnois

Marié à Marie « Anne » Boull(i)on / Bouloigne le 26 octobre 1676, ils auront 12 enfants (6 garçons et 6 filles), tous nés à Ruesnes entre 1677 et 1700 !

La famille Boull(i)on / Bouloigne

La famille Boull(i)on / Bouloigne est une très ancienne famille du XIII^{ème} siècle, d'Englefontaine, ayant un statut social important.

Il est intéressant de noter que la famille Boull(i)on / Bouloigne est originaire d'Englefontaine et que l'auteur de la généalogie (Elisabeth Bourlet de la Vallée) a pu trouver un ancêtre de cette famille, Frédéric Boull(i)on / Bouloigne, ayant vécu au XIII^{ème} siècle et décédé après 1401 !

Les descendants de cet ancêtre ont un statut social important. Ils le garderont pendant plus de trois siècles, du XIV^{ème} au XVIII^{ème} siècle. Plusieurs générations de cette famille se succèdent à la fonction d'échevin ou de mayeur d'Englefontaine: Mikiel (décédé après 1478), Nicaise (décédé avant 1519), Bertrand (décédé avant 1543), Miché (décédé vers 1589), [.....], Jean [le père de Marie « Anne »], décédé en 1712.

Selon la définition du Larousse en ligne, « L'Ancien Régime est le Régime social et politique de la France depuis le règne de François Ier (1515-1547) jusqu'à la proclamation de l'Assemblée nationale le 17 juin 1789 et l'abolition des privilèges dans la nuit du 4 août, lors de la Révolution ».

Jean Vaille est décédé avant 1722.

Son métier : charron. Il se transmettra au fil de nombreuses générations, faisant des Vaille une famille de charrons, dont les enfants sont généralement issus de fratries importantes (jusqu'à 12 enfants).

A Ruesnes, les descendants de cet ancêtre sont très nombreux. Les Vaille s'établissent en force dans cette commune !

Une famille de charrons de génération en génération

Les Vaille sont, avec Jean, une famille de charrons depuis le dernier quart du XVII^{ème} siècle ; ils le demeureront jusqu'au début du XX^e siècle, soit au cours de 7 générations !

En effet, deux des 12 enfants de Jean Vaille et de Marie Anne Boulogne (Antoine et Jean-Baptiste) deviennent charron :

a) Antoine Guillaume Vaille, né le 17 janvier 1679 à Ruesnes. Marié à (?), ils auront un fils Jérôme François Vaille (baptisé à Preux-au-Sart vers 1715) ; il devient charron.

b) Son frère Jean Baptiste (1687-1742) est également charron. Marié à Barbe Cambier (1678-1742), c'est leur fils Jean-François (1718-1774) qui prend la relève.

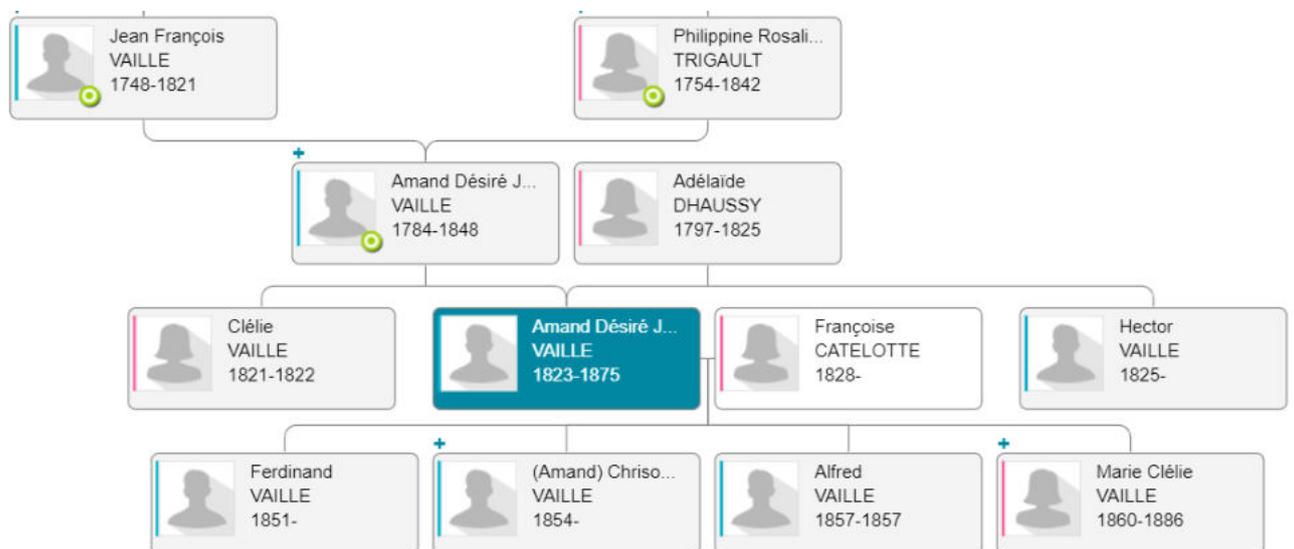
C'est (avec son cousin Jérôme) la 3^{ème} génération de charrons.

Jean-François épouse Anne Marguerite Dreumont (1718-1783), née à Englefontaine. Ils auront 12 enfants (8 garçons et 4 filles), tous nés à Ruesnes entre 1743 et 1762.

L'un d'eux, Jean-François, portant le même prénom que son père, né en 1748 (décédé en 1821), assure la continuité du métier de charron (tout en étant cultivateur) pour la 4^{ème} génération. Il épouse une fille de Jolimetz dont le père est charron (Druon Trigault, né dans cette commune en 1721) : Philippine Rosalie Trigault (1754-1842), née à Jolimetz. De cette union naissent 12 enfants (7 garçons et 5 filles) entre 1775 et 1791.

C'est Amand, Désiré, Joseph Vaille (1784-1848) qui prend la relève du métier pour la 5^{ème} génération.

Marié en 1^{ères} noces en 1820 avec Adélaïde Dhaussy (1797-1825), née à Ruesnes et décédée à l'âge de 28 ans, ils auront 4 enfants.



L'un d'eux, Amand, Désiré, Joseph Vaille, né en 1823, portant le même prénom que son père, devient charron pour la 6^{ème} génération. Mais il décède en 1875 à l'âge de 52 ans.

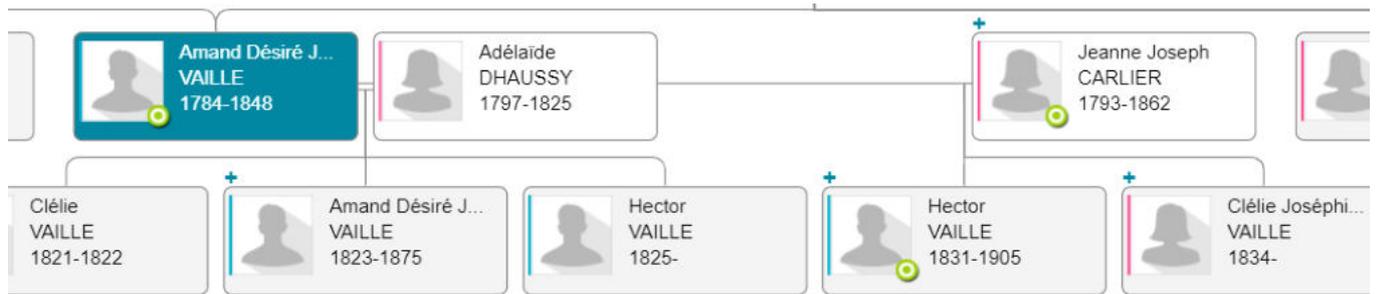
Son frère Hector Vaille, né d'un second mariage prend le relais de cette 6^{ème} génération de charrons qu'il poursuivra jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle.

Il s'agit de mon A-A grand-père maternel.

<https://gw.geneanet.org/monique0207?lang=fr&n=vaille&oc=1&p=hector&type=tree>

En effet, Amand, Désiré, Joseph Vaille (1784-1848) se marie en secondes noces en 1830 avec Jeanne Joseph Carlier (1793-1862), née à Mecquignies.

Deux autres enfants naîtront de cette union dont Hector Vaille (1831-1905) qui devient cultivateur et charron.



✕

Hector VAILLE
cultivateur(1873) charron(1876)
 Adjoint au maire(1896)

Naissance 20 août 1831
 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-De-Calais, FRANCE ➤

Mariage 29 juin 1852
 avec Eulalie DELSART
 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-De-Calais, FRANCE

Résidence 9 juil. 1872
 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-De-Calais, FRANCE ➤

Bans de mariage 13 avr. 1873
 avec Juliette VANSTEENKISTE ➤
 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-De-Calais, FRANCE

Contrat de mariage 18 avr. 1873
 avec Juliette VANSTEENKISTE ➤
 Le Quesnoy, 59530, Nord, Nord-Pas-De-Calais, FRANCE

Bans de mariage 20 avr. 1873
 avec Juliette VANSTEENKISTE ➤
 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-De-Calais, FRANCE

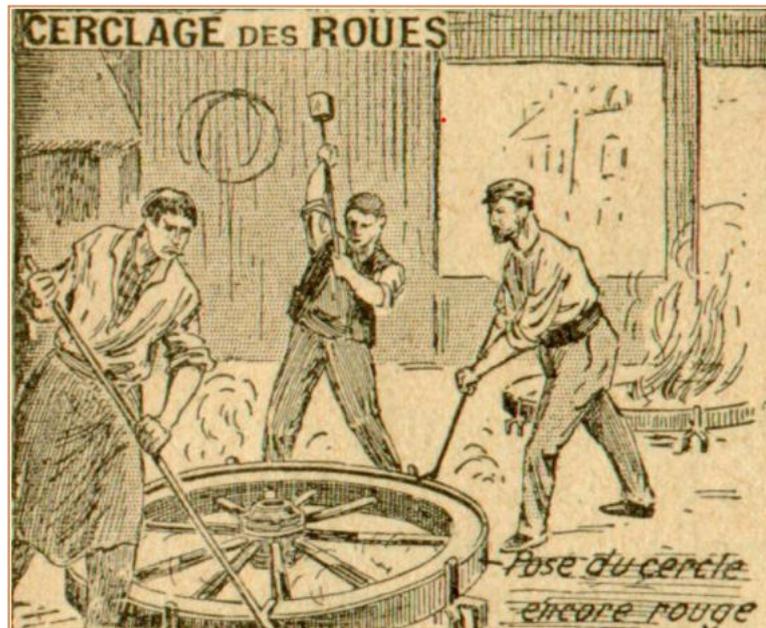
Source : généalogie de cfrancois64

<https://gw.geneanet.org/cfrancois64?lang=fr&n=vaille&nz=francois&oc=0&p=hector&pz=christian+robert+john+pierre&type=tree>

Qu'est-ce qu'un charron ?

Selon la définition du dictionnaire Larousse en ligne, le charron est la « Personne spécialisée dans la construction et la réparation des véhicules à traction animale, notamment dans le cintrage et le cerclage des roues ».

Le cerclage des roues



Au cours du dernier tiers du XIXe siècle, avec le progrès des routes (et des chemins de fer), les charrettes sont apparues en plus grand nombre. Elles ont été le signe d'un nouvel ordre dans les transports. Plus de charrettes, c'est aussi plus de charrons pour les fabriquer, les entretenir ou les réparer !

Un charron dans chaque village

Selon Jean-Pierre Puzat, auteur d'un blog généalogique, « L'atelier de charbonnerie était indispensable à chaque village, au même titre que celui du forgeron ou du maréchal ferrant. En 1840, on estimait qu'en Lorraine il y avait environ un charron pour 300 habitants. Mais à partir du milieu du 20e siècle, ce métier devint obsolète ».

Les données en notre possession permettent de faire le même constat pour ce qui est de l'Avesnois, à la même époque. Comme en Lorraine, dans chaque village de l'Avesnois, il y avait un charron et un maréchal ferrant.

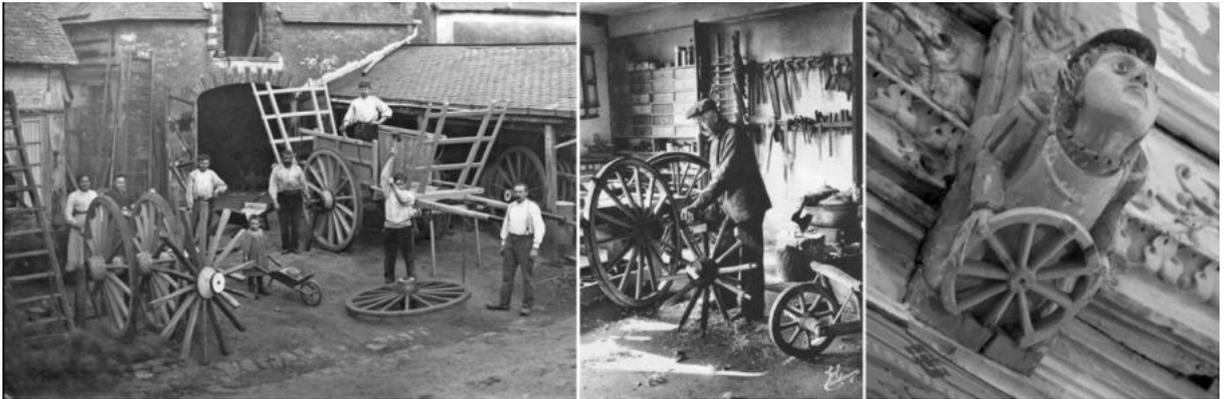
Le métier de charron

En quoi consiste le métier de charron ? Interroge Jean-Pierre Puzat, auteur d'un blog généalogique consultable sur :

<http://geneapuzat.blogspot.com/2018/12/nos-ancestres-charrons.html>

<http://geneapuzat.blogspot.com/>

Un charron est une personne spécialisée dans la construction et la réparation des véhicules à traction animale, notamment dans le cintrage et le cerclage des roues.



Ateliers de charrons et sculpture d'un charron à l'église de Heudicourt dans l'Eure

De façon plus précise, citons :

« À partir du moment où l'homme a utilisé la roue pour construire des véhicules, il y a eu des charrons. Ce métier existe probablement depuis plus de 4000 ans.

Charron vient tout droit du métier de charpentier puisque déjà dans le haut Moyen Âge, il faut maîtriser le travail et l'assemblage du bois pour bâtir châteaux et cathédrales. Parmi les différentes spécialisations est né le métier de charron qui s'est consacré à la fabrication des charrettes et autres moyens de roulage même si à la campagne, le métier présentait une polyvalence plus large.

Tout d'abord le charron s'occupait de l'outillage du jardinage et des champs et des bois. Il façonnait de nouveaux manches pour les bêches, fourches, les râteliers, les haches et les pioches. En morte-saison, il fabriquait et réparait les râteliers pour retourner le foin. Mais le gros de son travail consistait à construire les charrettes, tombereaux, surtout les voitures des paysans du village.

La fabrication de la charrette demandait une dextérité et un savoir-faire importants notamment pour la confection des roues qui constituait la partie la plus délicate du travail ; c'est à leur solidité et à leur longévité que le charron devait sa renommée. Leur réalisation reposait sur de longs mois d'apprentissage et faisait appel à des notions de physique, de géométrie, de dessin, plus une connaissance affirmée du bois et de son travail ».

Un métier qui demande du savoir et du savoir-faire

Nous appuyant sur le paragraphe ci-dessus de Jean-Pierre Pauzat, le métier de charron nécessitait du savoir (notions de physique, de géométrie) et du savoir-faire (dextérité, confection de la roue, connaissance du bois et de son travail). Sa renommée est liée à la solidité et à la longévité de la roue.

Voilà sans doute pourquoi le charron avait un certain prestige dans la société traditionnelle. Notre analyse a vérifié que les « Vaille » ont veillé à transmettre ce savoir et ce

métier de génération en génération. Et que certains d'entre eux ont épousé des filles dont le père était charron.

De même, des filles d'origine paysanne ont donné leurs préférences à des charrons. On a donné l'exemple de Clémence Vaille. C'est un point sur lequel on revient ici pour montrer que, dans un autre département (l'Aisne) et dans d'autres familles de charrons -les Ledouble-, le métier jouissait aussi d'un certain prestige et qu'il a été transmis pendant de très nombreuses générations.

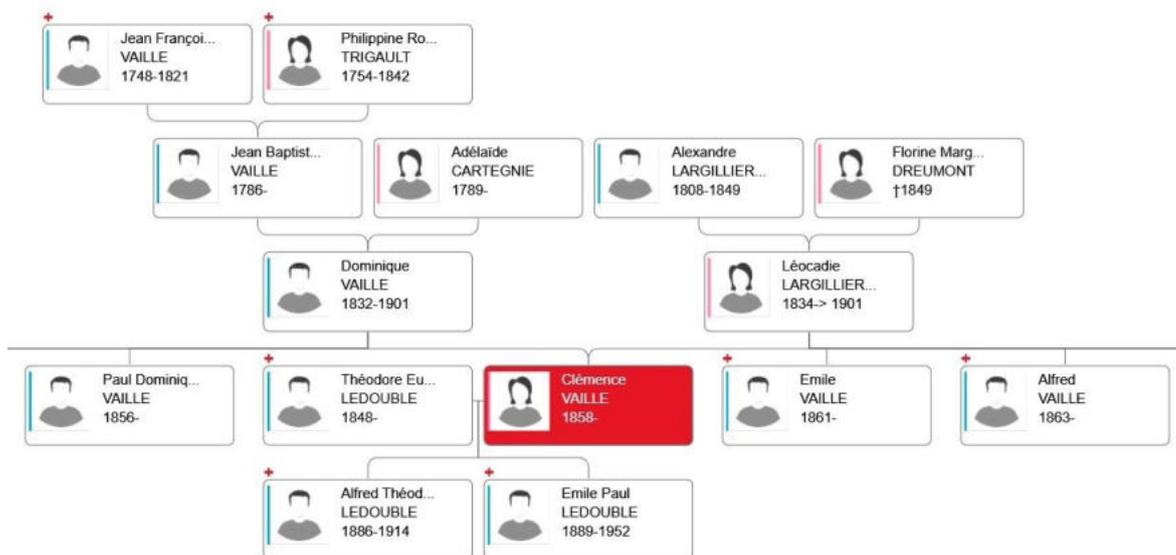
Quand les filles épousent des charrons : l'exemple de Clémence Vaille

Clémence est une fille de paysan. Son père, Dominique Vaille, né en 1832 à Ruesnes est cultivateur ; son grand-père est mulquinier. Au moment de son mariage en 1886, à l'âge de 27 ans, elle déclare être « ménagère, couturière à façon », et non pas « cultivatrice ». Elle épouse Théodore, Eugène Ledouble, né dans le département de l'Aisne, à Aubenton en 1848, un charron. Il est âgé de 38 ans au moment du mariage. Le couple résidera à Aubenton. A ce moment-là, il y avait 1.400 habitants.

Les Ledouble d'Aubenton : une famille de charrons

Les Ledouble sont une famille de charrons d'Aubenton depuis la fin du XVIIIe siècle, au moins. Clémence épouse un membre de la cinquième génération de charrons de ce bourg. Comme pour les Vaille, on vérifie ici que, lié à un certain prestige, le métier de charron s'est transmis au sein de cette famille pendant de très nombreuses générations.

Les enfants de Clémence et de Théodore poursuivront à Aubenton la tradition de la charronnerie jusqu'au début du XXe siècle. L'un d'entre eux, Alfred, est décédé au moment de la Grande Guerre. Son frère Emile poursuivra la tradition du métier de la famille. Décédé en 1952, il est intéressant de noter qu'il s'est reconverti dans les métiers de charpentier et de menuisier ; c'est la preuve que le charron avait la connaissance du bois et de son travail.



Source : généalogie de Chantal Merkes Contopanos

La migration des parents de Clémence Vaille

Vers le milieu des années 1870, Dominique Vaille, son épouse et leurs enfants quittent leur bourg natal pour le département de l'Aisne. La cadette de la fratrie de dix enfants, Marie Zélie Vaille, est née le 27 août 1874 à Le Quesnoy (banlieue, vers Ruesnes). La famille s'inscrit ici dans le courant d'exode rural observé à Ruesnes à partir du dernier tiers du XIXe siècle ; un point qui sera développé ultérieurement. Elle s'établit dans une petite commune rurale d'environ 700 habitants, Besmont, sans qu'on puisse préciser ici les motivations ayant présidé au choix de ce bourg ; distant d'environ 70 kilomètres de Ruesnes. Besmont est situé à douze kilomètres au sud d'Hirson et il n'est qu'à six kilomètres d'Aubenton ; le bourg d'où va venir le prétendant de Clémence. On vérifie ici la règle de l'endogamie.

Une migration de Ruesnes à Besmont

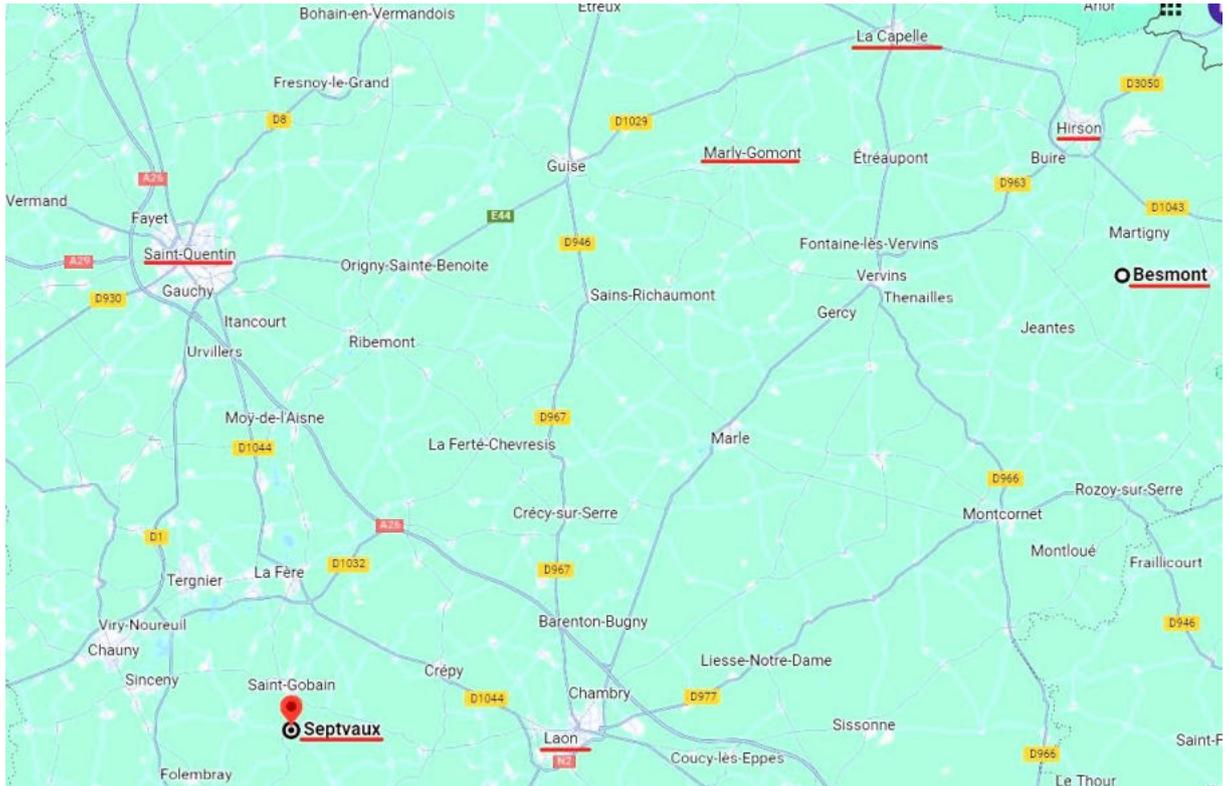


La famille réside à Besmont pendant une dizaine d'années environ : de 1875 à 1885 ? Puis elle migre de nouveau pour s'établir à Septvaux où le mariage de Clémence et de Théodore est célébré en 1886. A cette date, Septvaux est un bourg rural comptant 250 habitants. Distant de 70 km de Besmont, il est situé à vingt kilomètres à l'ouest de Laon.

La migration de l'Avesnois à la Picardie (de Ruesnes à Besmont, puis à Septvaux)

On s'appuie ici sur la généalogie de Chantal Merkes Contopanos selon laquelle « Dominique Vaillie et ses enfants semblent avoir quitté le Nord [Banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes] pour l'Aisne dans les années 1870. En 1877, Dominique Vaillie est témoin à Besmont où il est domicilié, au mariage de J.-B. Carlier avec Célinie Dutry. En 1890, il est domicilié à Septvaux [où il est garde champêtre]. A son décès il réside à Amigny-Rouy ».

La migration de Besmont à Septvaux (70 km)



Si la migration de cette famille n'est pas exceptionnelle, elle est plutôt rare quand on sait que l'endogamie est la règle. Peut-on voir ici le rôle du chemin de fer ?

Le rôle du chemin de fer dans la migration

Au moment où les parents de Clémence migrent de Ruesnes vers le département de l'Aisne, les travaux de la ligne de chemin de fer Valenciennes - Le Quesnoy - Hirson viennent de se terminer ; ils s'étaient échelonnés de 1868 à 1872. Tout un réseau dense de lignes de chemin de fer existait en Thiérache avant la Grande Guerre. Un tronçon reliait Hirson et Laon ; permettant ainsi de rejoindre le bourg de Septvaux. D'Hirson, une autre ligne de chemin de fer passait par Aubenton où il y avait une gare.

Au fond, le chemin de fer a fait se rapprocher des bourgs autrefois isolés, vivant en autarcie ; il a aussi fait se rapprocher des personnes, multipliant ainsi les occasions de rencontre et facilitant les migrations.

Pour en savoir plus, voir l'article de Bernard Choquet intitulé : *Les chemins de fer en Thiérache de l'origine à 1914 Projets, construction des lignes et mise en exploitation*. In Société archéologique et historique de Vervins et de la Thiérache. Il est accessible sur le site web :

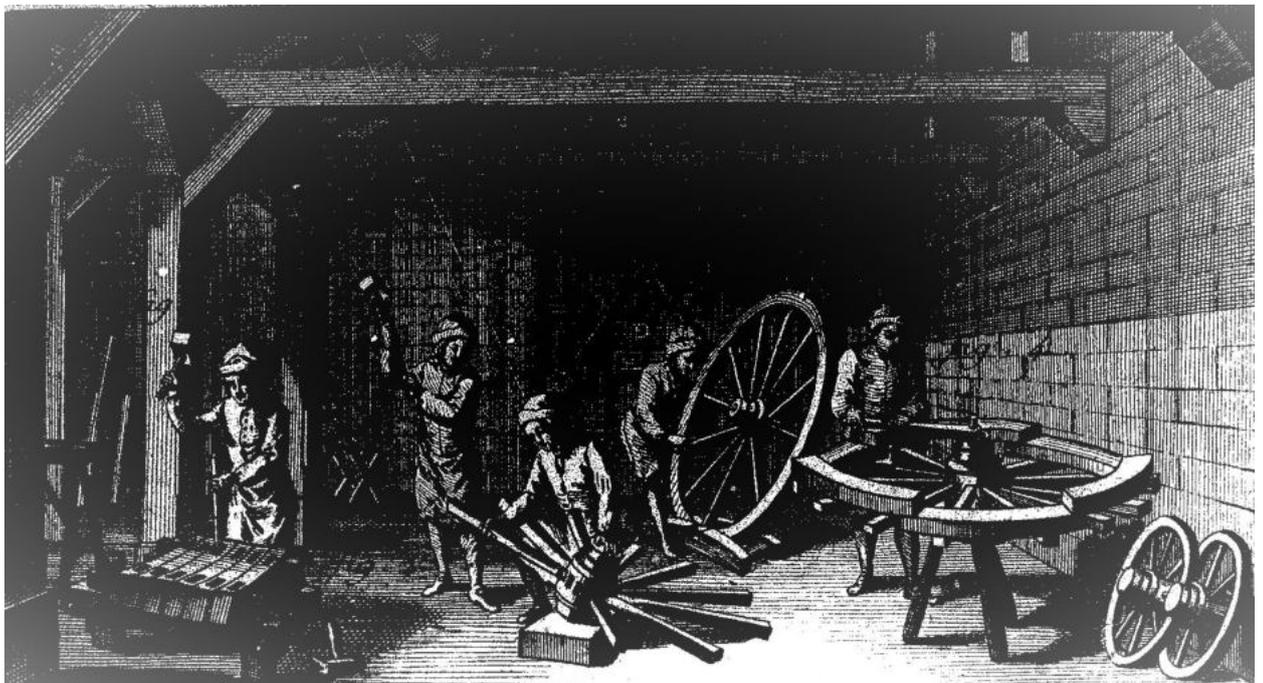
[Les Chemins De Fer En Thiérache De L'origine À 1914 Projets - DocsLib](http://www.docslib.com/chemins-de-fer-en-thierache-de-l-origine-a-1914-projets)

Charron : un métier d'art

Le charron était capable de concevoir une forme de roue légèrement conique pour renforcer, par son montage, la stabilité et la résistance des trains de véhicules. Même si l'asymétrie semble exclue par la nécessaire symétrie du roulement, un charron est attentif à l'usure différentielle des roues gauches et droites.

Les différentes opérations de l'art du charron

L'illustration ci-dessous représente un atelier de charron et plusieurs ouvriers occupés à différentes opérations de l'art du charron.



Source : Planches de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, volume 2b

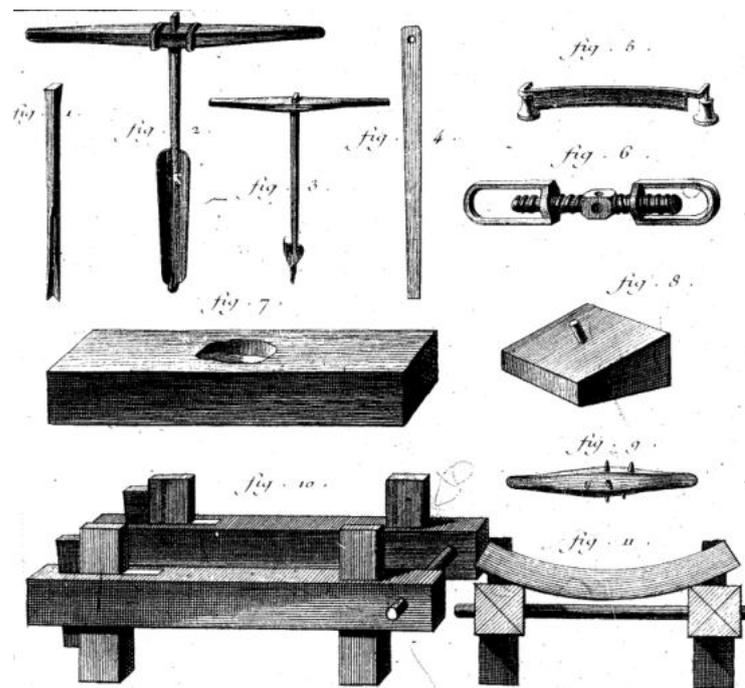
<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=1870912>

1. Ouvrier qui achève d'évider les mortaises des jantes avec la gouge carrée.
2. Ouvrier qui, à grands coups de masse, fait entrer les rais d'une grande roue dans le moyeu. Les tenons qui doivent entrer dans les mortaises des jantes, ne sont point encore formés.
3. Ouvrier qui présente les rais aux mortaises du moyeu qui est posé sur l'enrayoir.

4. Ouvrier qui ceintre une roue, et qui va tracer les coupes des joints avec la pierre noire, le long de l'alidade ou règle, qui est fixée au centre du moyeu. On appelle cette règle ceintre.

5. Ouvrier qui se sert de la plane pour achever les rais du côté des jantes, et arrondir leurs rives en-dedans.

L'illustration ci-dessous présente les outils du charron



Source : Planches de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, volume 2b

Les outils du charron

1. Gouge carrée pour vider les mortaises des moyeux et des jantes, et dont l'ouvrier, fig. 1. se sert.

2. Grande tarière pour accroître les trous des moyeux.

3. Amorçoir.

4. Ceintre.

5. Plane vue du côté du biseau.

6. Vis et moufles de la chaîne servant à serrer en joint les jantes, quand on les assemble sur les rais.

7. Mouillet ou enrayoir pour les grandes roues.

8. Petit enrayoir pour les petites roues.

9. Compas pour tracer sur les bouts des moyeux différents cercles concentriques au trou qui a servi de centre pour les tourner, afin de régler la grandeur du trou qui doit recevoir l'essieu.

10. Jantier en perspective, dont se sert l'ouvrier, fig. 1. pour tenir en état les jantes qu'il veut percer.

11. Jantier vu de profil.

François Vaille (1850 - ?), le charron

François Vaille, est l'aîné de la fratrie des sept enfants. Il devient la 7^{ème} génération de charron. Il est né Delsart en 1850 et il sera légitimé par le mariage de ses parents (le couple Hector Vaille-Eulalie Delsart) en 1852. Il épouse Virginie Ethuin en 1880 à Wargnies-le-Petit où elle était ménagère. Elle est née en 1849 à St-Waast-la-Vallée.

Le couple Vaille-Ethuin a comme lieu de résidence tantôt Ruesnes, tantôt Le Quesnoy. Selon la généalogie de Monique Chailloux, en 1880, année de son mariage, il est charron à Ruesnes ; l'année suivante il est charron à Le Quesnoy. Ce lieu concerne une maison située sur la banlieue de Le Quesnoy vers Ruesnes, tout juste en limite de ces deux communes. En 1900, à l'âge de 50 ans, il est de nouveau charron à Ruesnes.

La naissance de trois enfants

L'arbre généalogique consulté [Edmond Jean Baptiste VAILLE - Geneanet](#) mentionne trois enfants :

Edmond Jean-Baptiste Vaille naît en 1874 à Wargnies le Petit. Né Ethuin, il sera légitimé par le mariage de ses parents six années après sa naissance. Il épouse à Ruesnes en 1900 Philomène Octavie Cabusel, née dans cette commune en 1873.

Jeanne Eulalie Vaille naît en 1881 à Le Quesnoy, décédée dans cette commune en 1971, à l'âge de 90 ans, sans postérité. C'est elle qui habitera la maison de ses parents jusqu'à son décès.

Elle partagera ce logement avec son frère Nestor né en 1882, décédé également sans postérité en 1951, à l'âge de 69 ans.

3- Des douaniers

Avec la création d'une frontière franco-belge dans les années 1830, de nouvelles opportunités vont s'offrir aux hommes des campagnes sur un plan professionnel. Les filles quant à elles vont conclure des alliances matrimoniales qui vont les amener à quitter leur village natal.

En consultant les arbres généalogiques de notre famille, on est surpris du nombre de ceux ayant comme occupation celle de « préposé aux douanes » ou de « douanier ». De même, des filles deviennent des épouses de douanier. Cela les amène à quitter leur lieu de naissance et à opérer une mobilité sur le plan géographique.

Une frontière entre la Belgique et la France en 1839

Selon Wikipédia en ligne, la frontière entre la France et la Belgique est longue de 620 kilomètres. Elle a été créée et tracée dans les années 1830 (création en 1830 lors de la proclamation de l'indépendance de la Belgique ; tracé actuel en 1839 lors de sa reconnaissance). La Belgique fit sécession du Royaume uni des Pays-Bas lors de la Révolution belge en 1830. Cette sécession fut reconnue par la France en 1839 et la frontière entre la Belgique et la France date de cette époque.

Douanier : une nouvelle occupation professionnelle ?

Dans l'arbre généalogique consulté, côté Vaille, il est intéressant de noter que plusieurs membres de cette famille, et sur plusieurs générations, ont eu comme occupation professionnelle celle de douanier ! C'est dans la génération née dans les années 1850 qu'on compte les premiers douaniers; une occupation qui s'est transmise parfois de père en fils ! On quittait alors souvent ou parfois son village natal pour la vie citadine au prix d'une mobilité géographique.

Des filles de la famille Vaille sont également devenues des épouses de douaniers, parfois au prix d'une mobilité géographique. Elles n'étaient pas cultivatrice, mais ménagère, couturière-brodeuse, etc.

Devenir douanier n'est pas seulement une occupation professionnelle. C'est aussi un genre de vie.

Douanier : un genre de vie

Pourquoi devenir douanier ? Interroge Roger Tardy, auteur d'un article sur « *L'origine et de la carrière des douaniers de Bellegarde au XIX^e siècle* ». Quels sont les avantages et les inconvénients ? Les salaires modestes mais réguliers ; des promesses de retraite, l'arrêt du service à 50 ou 55 ans en comptabilisant les années de régiment, constituent des avantages. Les inconvénients : une rémunération inférieure à celle des ouvriers, la durée du travail, la soumission à une discipline d'horaires de jour et de nuit ; le casernement, avec sa réglementation de type militaire ; des marches, des guets nocturnes par tous les temps qui se terminent fréquemment par de dangereuses agressions.

Les clichés ci-après représentent des douaniers en action.

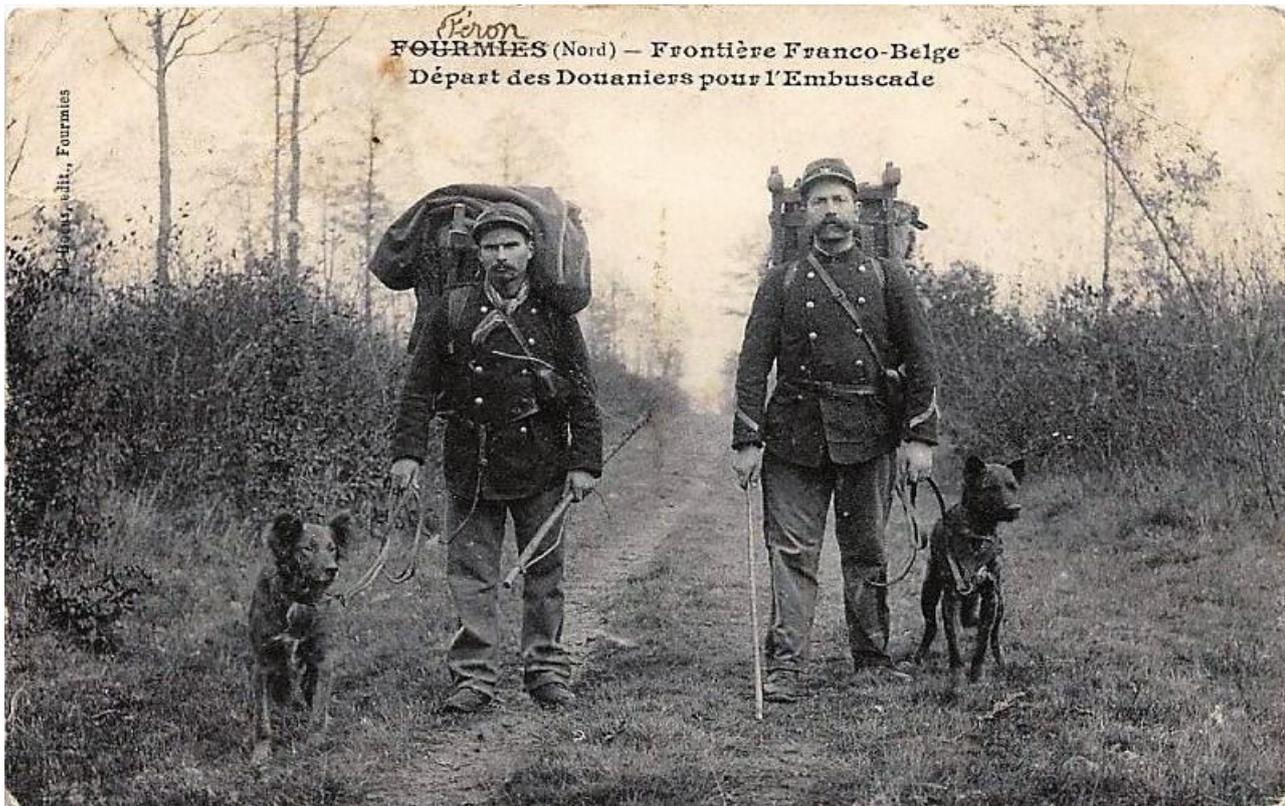
Clichés 1 et 2 : départ de deux douaniers pour l'embuscade, accompagnés de deux chiens ; puis ils attendent les contrebandiers dans un sac de couchage utilisé lors des tours de veille.

Clichés 3 et 4 : des douaniers procédant à une arrestation de contrebandiers.

Clichés 5 et 6 : le bureau des douanes françaises d'Hestrud et un contrôle douanier à ce poste frontière.

Cliché 7 : une visite de la douane à la frontière franco-belge.

Départ de deux douaniers pour l'embuscade



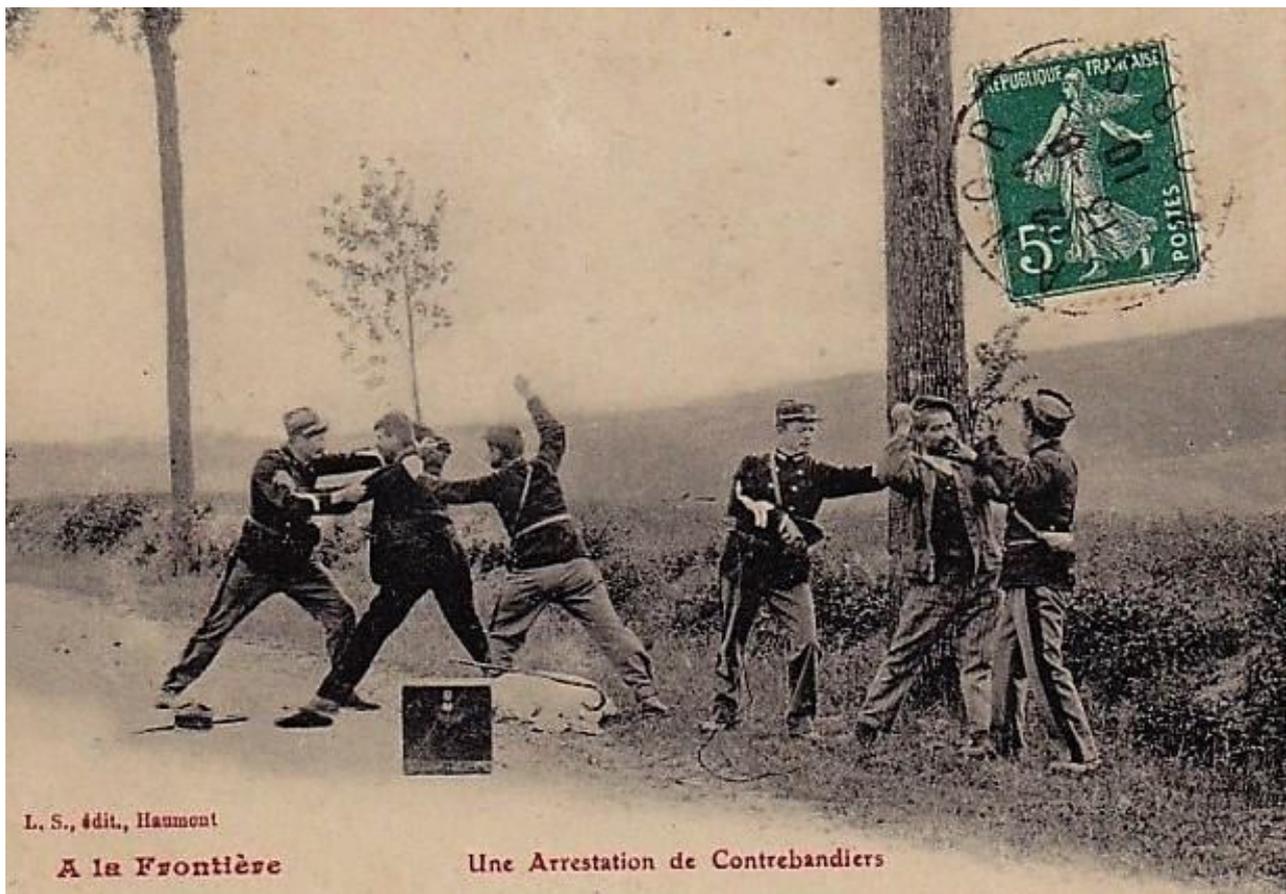
Douaniers en embuscade – Le tour de veille



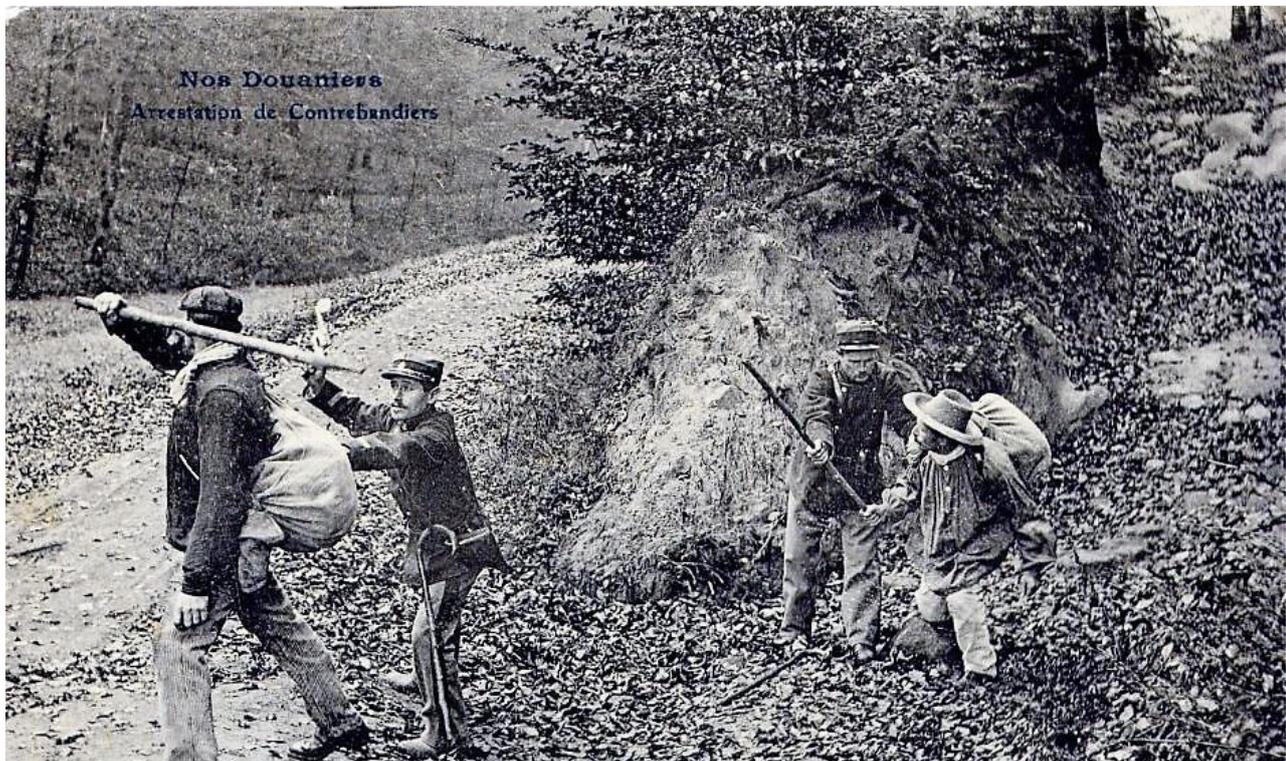
En attendant les contrebandiers (d'après une carte postale)

Source : Musée de la Douane d'Hestrud (Avesnois)

Des arrestations dangereuses de contrebandiers



Des douaniers procédant à une arrestation de contrebandiers



Le bureau des douanes françaises d'Hestrud



Un contrôle douanier au poste frontière d'Hestrud



Un musée de la douane d'Hestrud

Le village d'Hestrud a compté jusqu'à quatorze familles de douaniers. Jusqu'en 1989, la douane y a joué un rôle important. Il semblait important de conserver la mémoire du passé où un musée de la douane et des frontières existe depuis 1996. Il est l'un des 27 musées de l'Avesnois. Répartis sur les 151 communes de l'arrondissement, essentiellement des petites communes rurales, la densité y est importante : près de 1 musée pour 5 communes. On souligne ici les capacités d'initiatives locales en Avesnois qui ont su valoriser les richesses historiques et culturelles de ce territoire. Pour en savoir plus :

<https://www.hestrud.fr/le-musee-de-la-douane.html>

Une visite de la douane à la frontière franco-belge



Douanier : un contrôle du mariage

Il y avait une surveillance exercée par l'autorité administrative sur certains aspects de la vie privée du douanier (fréquentations, train de vie, attitude politique). Elle concernait également l'obligation qui lui est faite de solliciter l'autorisation de contracter mariage ; une ingérence de l'Administration des Douanes dans la vie privée, inconcevable aujourd'hui, ayant eu cours au XIX^{ème} siècle et encore au début du XX^{ème}.

On s'appuie ici sur un article de Joséphine Lefoulon intitulé : « *Un aspect de la vie quotidienne du douanier au XIX^e siècle : Le mariage des agents des brigades* ».

« Longtemps, le recrutement du douanier s'est effectué exclusivement parmi les hommes célibataires. La précaution prise de recruter des célibataires s'explique dans la mesure où l'Administration doit s'assurer les services d'employés honnêtes, non corrompus, fidèles et dociles, dont elle connaît bien les habitudes et les fréquentations. Bien entendu, il n'est nullement question d'interdire à un agent de fonder une famille. Cette demande est adressée, par voie hiérarchique, au directeur des Douanes, seul habilité à délivrer l'autorisation nécessaire.

Le plus souvent le directeur accorde l'autorisation de mariage : le préposé est un bon employé, connu de ses chefs ; sa fiancée jouit d'une bonne réputation, L'autorisation de mariage donnée à un agent par le directeur des Douanes avait une conséquence directe : le changement de résidence. Cette mesure n'était pas systématique, mais elle intervenait très fréquemment.

Le changement de résidence d'un agent des brigades nouvellement marié semblait se justifier pour plusieurs raisons : il fallait éloigner l'agent de la région d'où souvent était originaire son épouse, afin de ne pas risquer de voir survenir des situations embarrassantes pour l'agent lui-même. En effet, le préposé, le sous-brigadier ou le brigadier pouvait être amené à arrêter un fraudeur appartenant à la famille de sa femme, et se laisser attendrir par ses liens familiaux. Les fraudeurs, familiers de douaniers par alliance, pouvaient aussi observer la façon dont était effectué le service des Douanes, et ainsi recueillir de précieuses informations sur la manière de déjouer les embuscades des douaniers.

Pour l'Administration le changement de résidence consécutif à un mariage est un moyen efficace d'éviter que ses agents ne se posent de problèmes de conscience et surtout ne cèdent à la tentation de faire alliance avec des fraudeurs. Ce changement est aussi, bien sûr, une garantie de secret nécessaire au bon fonctionnement du service.

Le changement de résidence ne sera plus systématique après le 25 octobre 1897 ».

Cette surveillance par l'administration des douanes sur certains aspects de la vie privée du douanier peut paraître aujourd'hui excessive. Au XIX^{ème} siècle, elle ne l'était pas. Elle pouvait se comprendre à cette époque pour au moins deux raisons. Au sein des familles, le mariage n'était pas une affaire privée ; il concernait deux clans. Par ailleurs, la contrebande jouait un rôle dans l'économie locale : elle était une activité utile et, bien qu'illégal, elle ne constituait pas un délit aux yeux de ceux qui s'adonnaient à cette pratique et de ceux qui en profitaient, évitant ainsi impôts et taxes ! Bref, la contrebande était coriace à éliminer.

Une contrebande coriace à éliminer

Eugen Weber décrit cette situation de la façon suivante.

« Tout le monde jugeait la contrebande comme une activité utile, et peu de gens la considérait comme un crime. Elle jouissait en réalité d'une grande faveur. La renommée légendaire de Mandrin, le bandit du XVII^e siècle, vient sans nul doute de là. Comme du sentiment partagé qu'on ne commettait pas nécessairement un acte immoral – quoique ce fût illégal – en évitant les impôts et les péages. C'est pourquoi certains membres du clergé basque enseignaient explicitement à leurs ouailles que puisque les impôts indirects étaient contraires à la justice canonique et sociale, la contrebande n'était pas un péché. Les gens étaient sûrement d'accord avec eux. Un roman pour enfants des années 1830 qui connaissait sa quinzième impression en 1889, enseignait à peu près la même chose : des contrebandiers peints sous le jour le plus aimable, le héros et le maire local leur prêtant main forte contre les douaniers sans le moindre scrupule. Il est vrai, comme l'expliquaient à l'époque des observateurs militaires, que pour les habitants des Pyrénées, la contrebande était la seule ressource, le seul commerce possible ; elle faisait également partie des coutumes locales. Avec le temps, les montagnards trouvèrent de nouveaux moyens d'existence et elle cessa d'être leur activité principale, même dans les vallées les plus pauvres. Toutefois, le monopole d'Etat de la production des allumettes provoqua la naissance d'un nouveau délit : la fabrication et la vente d'allumettes de contrebande, ressource des pauvres destinée à approvisionner les pauvres, au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle. »

Eugen Weber s'appuie alors sur l'analyse des dossiers du tribunal de Sainte-Menehould (Marne) montrant qu'il y eut des poursuites jusqu'en 1885 pour la contrebande de tabac, jusqu'en 1888 pour la possession d'allumettes de contrebande et jusqu'en 1908 pour la contrebande et la vente illégale d'allumettes.

De la pacotille à la contrebande organisée

Café, sucre, alcool, tabac, allumettes, dentelle, chocolat... Autant de produits qu'il est avantageux pour les frontaliers d'acheter en Belgique, à condition de ne pas avoir à régler les droits sur leur importation en France.

Mais, la contrebande revêt différents aspects : elle est le fait de pacotilleurs, mais aussi de contrebandiers organisés utilisant différentes techniques de fraude. Par ailleurs, le contrôle douanier s'exerce à des points fixes comme sur une route ou à une gare, mais également sur une penthière ; c'est-à-dire sur secteur géographique attribué à un service douanier dans lequel celui-ci exerce son activité de contrôle.

On s'appuie ici sur Jean-François Vanhove dans son ouvrage intitulé : *Nord-Pas-de-Calais d'antan*, publié en 2012 pour la 1^{ère} édition.

« Tout en bas de l'échelle de la contrebande, on trouve les pacotilleurs. C'est la ménagère qui va passer la frontière en affirmant ne rien avoir à déclarer tout en dissimulant sous ses jupons quelques douceurs destinées à améliorer l'ordinaire du foyer. Ce sont les enfants qui feront leur sourire le plus innocent en espérant ne pas être fouillé par le douanier.

Au-delà de ces pratiques qui relèvent presque du folklore des régions frontalières, il existe une véritable contrebande organisée. Elle se passe le plus souvent la nuit et prend plusieurs formes. La marchandise –tabac ou autre- qui doit passer d'un pays à l'autre peut être transportée à dos d'homme dans des paniers. Les grandes routes sont évidemment laissées de côté pour des itinéraires discrets à travers les champs. Autre technique, la fraude à l'aide de chiens. Les contrebandiers utilisent des animaux de grande taille dressés à suivre un itinéraire précis. Ils les emmènent en Belgique et les blattent, opération qui consiste à leur enfiler sur le dos une pièce de tissu dans les poches de laquelle est disposée la marchandise. Ils garnissent le cou de la bête d'un collier à pointes destiné à lui éviter d'être mordue à la gorge en cas de rencontre avec un chien de douanier. Le chien de fraude, dont on a réduit au préalable l'alimentation, va foncer pour retrouver son foyer où l'attend une écuelle bien garnie.

Les douaniers connaissent les procédés des contrebandiers et ne se contentent pas de la présence réglementaire aux points fixes (gares, routes, ports fluviaux...). Chaque brigade travaille sur une penthière, secteur géographique dont la carte est truffée de noms de code afin de pouvoir communiquer sans risquer d'être compris par d'éventuelles oreilles indiscretes.

La surveillance de ce territoire se fait par équipe de deux douaniers se tenant en embuscade. La nuit, pendant que l'un prend du repos, son collègue qui est de veille doit serrer dans sa main un marron. Si un supérieur faisant une inspection surprend les deux douaniers en train de dormir, seul celui qui a le marron sera réprimandé ».

Des douaniers chez les Vaille

Dans la famille Vaille, on compte plusieurs douaniers. Le premier à avoir tracé le sillon est Hector Vaille. Qui est-il ?

Hector Vaille (1852 - 1917), le douanier

Fils de charron, Hector Vaille est le second d'une fratrie de sept enfants nés à Ruesnes entre 1850 et 1861. Leur mère décède en 1872 à un âge relativement jeune (41 ans). Le plus âgé des enfants a 22 ans ; le plus jeune est âgé de 11 ans (Léandre, mon arrière-grand-père maternel).

C'est François, le frère aîné, qui devient charron.

Hector Vaille, né en 1852 à Ruesnes devient quant à lui « préposé des douanes ». Compte-tenu des éléments ci-dessus, il est probable qu'il ait été recruté par l'administration des Douanes en tant que célibataire, à l'âge d'au moins 25 ans, après son service militaire qui était en 1872, de cinq ans. Son affectation a lieu dans les environs d'Avesnes-sur-Helpe et de Solre-le-Château.

Le service militaire : un agent d'émigration et un facteur d'exode rural

On ne connaît pas les mobiles de la décision d'Hector Vaille de devenir douanier. Il part au service militaire juste après la fin de la défaite de la France avec l'Allemagne (conflit de 1870-1872). Mais son service militaire a sans doute été un élément important.

En effet, dans son ouvrage, Eugen Weber analyse le rôle du service militaire comme agent d'émigration et facteur d'exode rural. Il observe que par « la nourriture, le logement, le lit, l'hygiène, l'habillement.., la situation du soldat était bien meilleure que celle des classes laborieuses rurales ». Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'une « bonne proportion des paysans soldats s'efforce de ne pas revenir au village ». Ils discutent dans la chambrée, s'informent dans la ville pendant les sorties, recherchent les possibilités d'embauche, attirés par les emplois d'Etat comme « la gendarmerie, le service des eaux et forêts, les travaux publics, la poste, ou dans les chemins de fer ».

Et de poursuivre : « Les régiments avaient créé leurs propres agences d'emploi, proposant aux hommes qui avaient été cultivateurs, des postes de domestiques, de conducteurs d'autobus, de livreurs, ou des tâches de surveillance [et on peut considérer ici que la douane fait partie]. Le résultat fut frappant : au terme de la période de dix ans qui s'acheva en 1896, rapportait un correspondant d'une paroisse rurale, un conscrit sur trois ne retournait pas chez lui une fois son service achevé. Dans un village du Doubs, à peine un peu plus d'un conscrit sur deux choisissait de revenir chez lui entre 1887 et 1896 ».

L'exogamie professionnelle et géographique d'Hector Vaille

A Ruesnes, on ne connaît pas le nombre de conscrits qui choisissaient de ne pas revenir chez eux durant cette période, une fois le service achevé. Cela a été le cas d'Hector Vaille en 1877. Agé de 25 ans, il ne reviendra pas dans son village natal une fois son service

terminé. Il ne deviendra pas cultivateur, mais préposé aux douanes et pour ce faire, il part près de la frontière belge. Il fait partie des premiers jeunes Ruesnois à alimenter le courant d'exode rural amorcé depuis le dernier quart du XIXe siècle ; les trente-cinq années suivantes marquant l'apogée de l'émigration rurale. Il s'établit alors pendant quinze ans dans différentes communes de l'Avesnois, non loin d'Avesnes-sur-Helpe et de la frontière belge, où il est « employé des douanes ».

C'est dans cette partie de l'Avesnois, située à l'est d'Avesnes, proche de la frontière belge, qu'Hector réside et découvre le travail de douanier.

Tout d'abord à Dimechaux (1877-1886) où, dans les environs, à Aibes, il trouve l'âme sœur, une certaine Hermance ; puis à Ramousies, près de la place (1886-1889) ; puis à Felleries (1889-1892), lieu-dit *Le Rocinsart* et celui de *Le Muid*. En 1892, il quitte l'avesnois pour le valenciennois. Il est âgé de 40 ans. Le couple a trois enfants.

On précise ici que ces trois communes sont proches les unes des autres, et situées géographiquement près d'Avesnes-sur-Helpe, Solre-le-Château, de la Belgique et du département de l'Aisne. Distantes d'une quarantaine de kilomètres du lieu de naissance d'Hector (Ruesnes), elles sont devenues ses différents lieux de résidence.

Les lieux de résidence d'Hector Vaille (1877-1892)

Dimechaux est un tout petit bourg rural situé à 14 kilomètres d'Avesnes-sur-Helpe. La Belgique se trouve à 10 kilomètres ; le département de l'Aisne à 20 kilomètres. Ce village a compté jusqu'à 300 habitants en 1866 ; seulement 191 âmes à la veille de la Grande Guerre. L'exode rural y est une réalité.

C'est dans ce petit village qu'Hector Vaille réside pendant environ neuf ans (1877-1886), d'abord comme douanier célibataire, puis en couple à partir de 1883 à la suite du mariage avec Hermance Marie Sapart.

Le mariage d'Hector Vaille

Hector Vaille épouse à l'âge de 31 ans, Hermance-Marie Sapart âgée de 21 ans, ménagère. Elle est née à Aibes en 1861 et mariée dans cette même commune en 1883 (350 habitants).

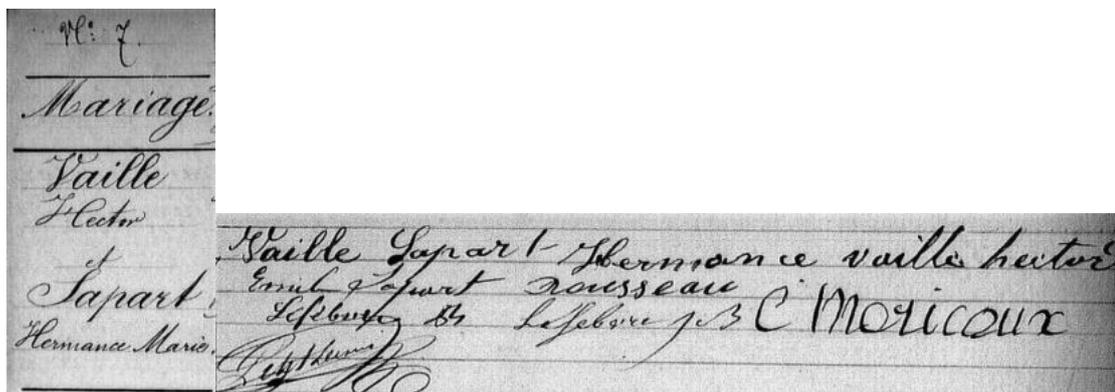
Comme noté précédemment, le mariage ne rapproche pas ici des propriétés, il n'y a donc pas de contrat entre Hector et Hermance. Le couple Vaille-Sapart illustre ici une époque nouvelle dans laquelle le mariage met en relation des individus, non des membres de clans.

Les quatre témoins résidaient à Aibes ; ils étaient des amis ou des oncles d'Hermance : Désiré Rousseau, 66 ans, ami, journalier ; Etienne Joseph Maricaux, 71 ans, ami ; Pierre Joseph Benoit Lefebvre, 61 ans, oncle, propriétaire ; Victor Jean-Baptiste Lefebvre, 63 ans, oncle.

Lors de son mariage, la maman d'Hermance était décédée depuis 1875, à l'âge de 58 ans ; son père, présent au mariage, décède deux ans après, en 1885, à l'âge de 63 ans.

Quant au marié, son père Hector Vaille alors âgé de 52 ans était présent ; sa mère étant décédée depuis 1872. Pour le mariage de son fils, Hector Vaille s'est donc déplacé de Ruesnes à Aibes ; deux petits bourgs distants de cinquante kilomètres environ. Et ce, à une époque (en 1883) où on se déplaçait à pied (surtout), à cheval (quand on en possédait un) ou par le chemin de fer selon les lignes existantes et les gares desservies.

Les signataires de l'acte de mariage de Vaille Hector et de Sapart Hermance



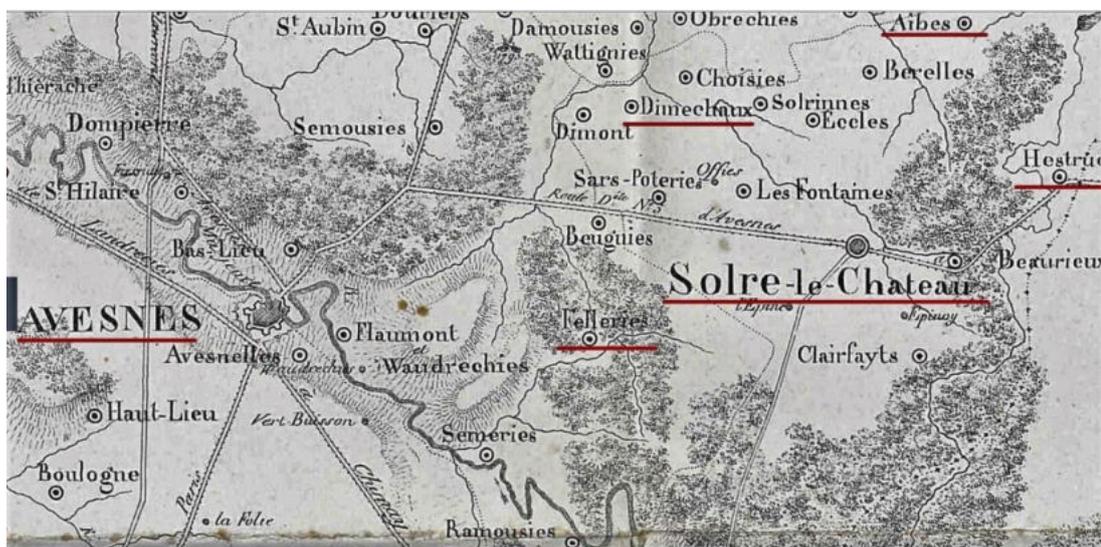
Source : <https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/7cgswnm48qf/62bccb73-2e73-4ea0-918d-67a27d0e40b1>

Les signatures de l'époux (Vaille), de l'épouse (Sapart Hermance), du père de l'époux (Vaille Hector), du père de l'épouse (Emile Sapart) et des quatre témoins (Rousseau Désiré, Lefebvre Pierre, Lefebvre Victor, Etienne Maricaux).

Les Sapart : une famille d'origine belge

La famille Sapart est originaire de Belgique. Le grand-père de Hermance-Marie Sapart est né en 1786 à Chastrès, 5650, Namur, Wallonie.

Berger, il s'est marié en France à Quiévelon en 1814 avec Marie, Françoise, « Geneviève » Suin, née à Quiévelon, un bourg de deux cents âmes. Ils sont tous deux décédés dans cette commune, située près d'Aibes ; un village frontalier situé à 6 kilomètres du poste-frontière d'Hestrud (500 habitants), où la douane a joué un rôle important.



Le couple Vaille-Sapart aura l'occasion de voir la construction d'une ligne de chemin de fer et le train arriver à Dimechaux, deux ans après leur mariage, en 1885 ! Ce fut un grand événement pour les habitants, sans doute effarés au début, par le bruyant train à vapeur sifflant sur son passage.

Le chemin de fer en 1885 : la halte de Dimechaux

Le couple Vaille-Sapart a vu se construire le chemin de fer desservant leur bourg. En effet, le 29 août 1885 eut lieu l'inauguration de la ligne de chemin de fer Maubeuge-Fourmies. Au départ de Maubeuge, elle desservait plusieurs gares (Rousies, Ferrière, Obrechies) avant d'entrer sur la commune de Dimechaux. La voie ferrée traversait l'extrémité sud-ouest du territoire de Choisies au lieu-dit «Le Pont des Bêtes». C'est près de ce lieu-dit que se trouvait la halte de Dimechaux. Puis la ligne de chemin de fer longeait le Ruisseau du Stordoir pénétrant donc l'extrémité nord-ouest de Dimechaux que sur quelques 500 mètres environ.

De Dimechaux à Ramousies et Felleries

De 1886 à 1892, le couple Vaille-Sapart réside toujours dans l'Avesnois, mais dans deux autres bourgs, Ramousies et Felleries, géographiquement proches, dans lesquels après trois années de mariage, trois enfants naissent : Nelly en 1886 à Ramousies ; Léa en 1889 et Paul en 1891 à Felleries.

Durant cette période de six années, le couple va vivre dans un contexte économique (§1) et politique (§2) différent de celui qu'il a connu jusqu'alors. Quel est-il ? En 1901, le chemin de fer arrive à Felleries (§3).

1) Le contexte économique

Felleries est une petite ville qui connaît un développement économique grâce à un artisanat important qui rayonne jusque dans les villages environnants comme celui de Ramousies, par exemple. On n'y observe pas d'exode rural jusqu'à la veille de la Grande Guerre.

Ramousies est une commune proche d'Avesnes-sur-Helpe (7 km) et de la Belgique (10 km). Elle comptait 516 habitants en 1866, un niveau de population qui se maintient ensuite jusqu'en 1931, avant de décliner ensuite. Ce bourg a sans doute stabilisé sa population à ce niveau grâce à sa proximité avec Felleries (5 km), un centre important de fabrication de boissellerie qui s'étend dans plus de trente à quarante communes aux alentours.

Felleries est une petite ville qui connaît un pic de population en 1886 avec un peu plus de 2 000 habitants. C'est une ville en développement qui maintient son niveau de population jusqu'à la Grande Guerre, avant de connaître ensuite un net déclin démographique.

En effet, Felleries connaît au XIXe siècle un certain essor économique lié à une activité importante : la boissellerie. Grâce à elle, il n'y a pas de déclin démographique et, à la

différence du village natal d'Hector, on n'observe pas d'exode rural. Petite ville, Felleries fait ici figure d'exception. Les Fleurisiens n'avaient pas besoin de partir de chez eux.

Cette singularité tout-à-fait locale, non représentative des autres bourgs de l'Avesnois, mérite d'être soulignée. Et on peut la comparer au constat d'Eugen Weber selon lequel, au cours du XIXe siècle, « le Jura n'avait presque pas connu la migration temporaire [à la différence des Alpes], parce que les Jurassiens avaient des petites industries familiales et artisanales, leur évitant le besoin de partir de chez soi ».

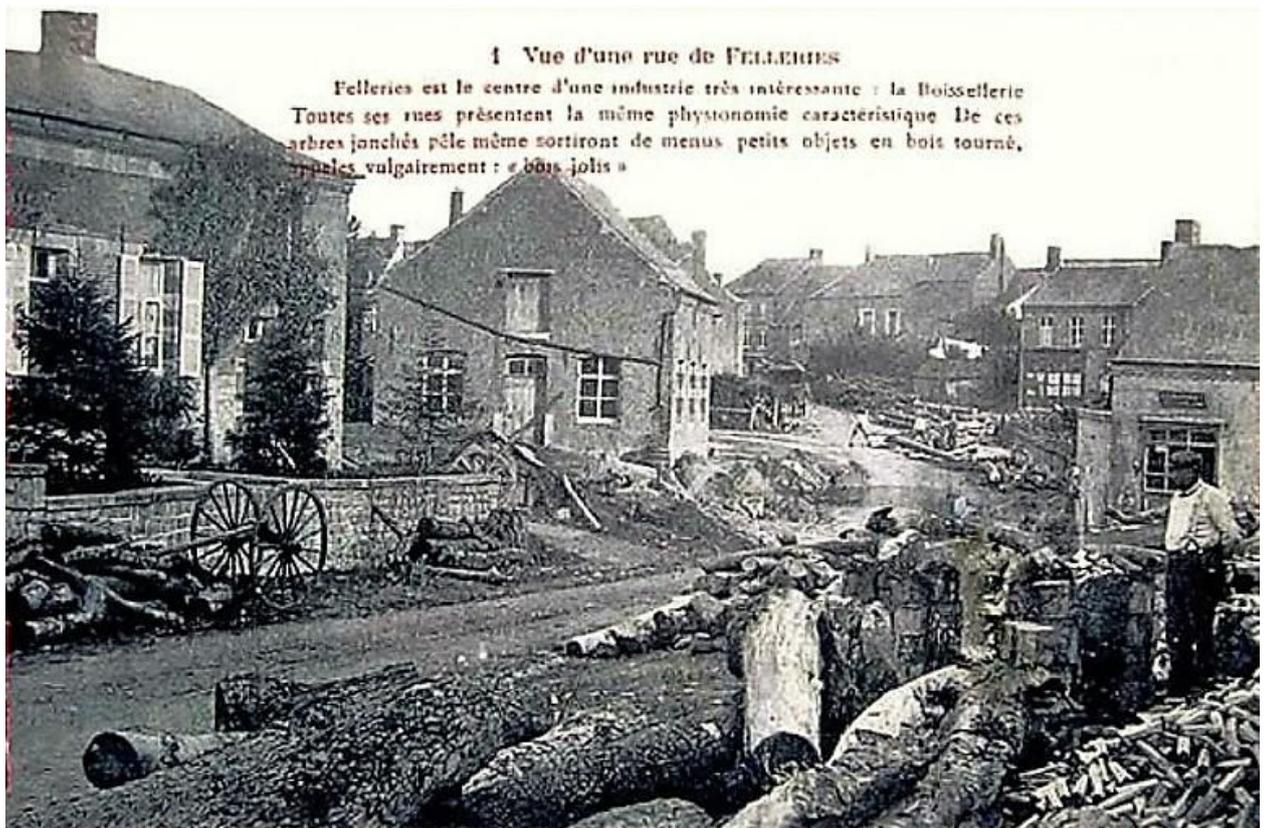
C'était le cas de Felleries, et des villages environnants.

Felleries, centre de fabrication d'articles de boissellerie

En effet, Felleries dispose d'un artisanat centré sur le bois dès 1 600. Elle devient ensuite un centre artisanal important de production d'articles de boissellerie au début du XIXe siècle. Une partie de la production est expédiée en Belgique et en Hollande, voire en Amérique. L'activité boisselière rayonne jusque dans les communes aux alentours. En 1900, elle est à son apogée. L'existence de ce centre de production explique sans doute le maintien du niveau de la population de Felleries jusqu'à la Grande Guerre.

Soulignons aussi le développement d'une industrie textile au cours du XIXe siècle. Elle va bénéficier à l'activité boisselière en fabriquant une quantité considérable de bobines pour les filatures. L'industrie textile est importante dans le Nord (à Roubaix et à Tourcoing), mais aussi plus localement, comme par exemple à Fourmies (§2).

Felleries : un centre de fabrication d'articles de boissellerie



On s'appuie ici sur trois sources d'information.

a) Le site web <https://villesetvillagesdelavesnois.org/felleries/felleries.html> mentionne l'existence à Felleries d'une activité très ancienne : un artisanat de fabrication d'objets utilitaires en bois dès le début du XVIIe siècle !

« Village perdu au milieu de la forêt, Felleries développe un artisanat, puis une industrie de la boissellerie que l'on appelle dans la région les "bois-jolis". Dès 1600, les habitants fabriquent, outre des sabots, des louches en bois et divers objets utilitaires. Au XVIIIe siècle, on commence à tourner le bois, notamment pour faire des objets liés au textile : fuseaux à dentelle, ailettes de rouets, etc. Le développement de l'industrie textile dans la région, qui va de Fourmies à Avesnes-sur-Helpe, génère un essor industriel à Felleries, qui produit de grandes quantités de bobines et de navettes de filatures.

Malheureusement, au vingtième siècle, différentes crises se sont succédées et ont entraîné le déclin de l'industrie textile, et dès 1950, l'activité dans la boissellerie n'a cessé de diminuer jusqu'à disparaître complètement.

Il reste aujourd'hui un musée installé au Moulin des Bois Jolis ».

Selon le site web de ce musée :

« Les salles d'exposition regroupent un nombre important de "bois jolis" : objets domestiques ou liés à la vie rurale et industrielle, jeux traditionnels, issus des essences d'arbres de la forêt qui entoure Felleries. Les outils de travail et des documents photographiques (1880-1900) sont aussi présentés ».

<https://villesetvillagesdelavesnois.org/musees/museefelleries/museeboisjolisfelleries.htm>

On souligne une fois de plus les capacités d'initiatives locales en Avesnois qui ont préservé la mémoire de cette activité boisselière à Felleries. Avec le musée de la douane, c'est l'un des 27 musées de l'Avesnois.

Un musée de la boissellerie existe aussi dans le Haut Jura, à Bois-D'amont.

b) Par ailleurs, ce centre de fabrication d'articles de boissellerie est mentionné par François-Joseph Grille (1782-1853) dans son ouvrage intitulé : *Description du Nord 1825-1838*. Voici ce qu'il écrit au cours de cette période sur l'arrondissement d'Avesnes et Felleries.

« L'arrondissement d'Avesnes étant couvert de bois, offre de grandes ressources pour le commerce de la boissellerie. Felleries est le centre de cette fabrication, qui s'étend ensuite dans plus de trente à quarante communes aux alentours. Il n'est sorte d'ustensiles que les boisseliers n'exécutent, depuis les cuillers, les écuelles, les égrugeoirs, les livrettes ou machines à mesurer le beurre, les éclissons ou moules pour les fromages, jusqu'aux boîtes à poivre, gobelets d'enfants, pièges pour les souris, robinets, etc. On compte plus de cinquante objets différents fabriqués à Felleries : pelles à remuer le grain, manches d'alènes et de faucilles, attelés pour harnois, ailettes pour filer le lin et la laine, bobines, fuseaux, rouets de

toutes qualités, cercles de tambours, sabots ordinaires, sabots flamands, sabots longs dits incroyables. Ces produits et tous ceux de la même nature obtenus dans le Nord sont consommés pour moitié dans le département même ; l'autre moitié s'expédie dans les provinces voisines, soit françaises, soit belges et hollandaises : il en est fait aussi des pacotilles pour l'Amérique ».

c) Enfin, l'existence de ce centre de boissellerie est reprise par Jean-François Vanhove dans son ouvrage, plus récent (2012, pour la 1^{ère} édition), intitulé : *Nord-Pas-de-Calais d'antan*. Pour l'auteur, le travail du bois est à son apogée à Felleries en 1900, en occupant 400 personnes.

« Les boisseliers s'étaient spécialisés dans la fabrication de louches, seaux, cuillères, manches d'outils, soufflets, boîtes, etc. Ils vont même bénéficier de l'explosion de l'activité textile régionale en devenant fournisseurs de bobines pour les filatures. Rien qu'à Felleries, on en produit plusieurs millions chaque année où le travail du bois est à son apogée en 1900 en occupant 400 personnes ».

L'auteur mentionne également un autre village, mais dans le Pas-de-Calais, qui s'est spécialisé, comme celui de Felleries, dans la fabrication de louches, seaux, cuillères, manches d'outils, soufflets, boîtes voire de robinets en bois : Créquy (Pas-de-Calais), entre Saint-Omer et Hesdin. Il précise que la boissellerie se pratiquait originellement dans les forêts. Les objets ont ensuite été fabriqués à domicile ou dans de petits ateliers, comme le montrent les cartes postales ci-après.

Créquy (Pas-de-Calais) - Fabricants de louches en bois



Créquy (Pas-de-Calais) - Fabricants de louches en bois



Créquy (Pas-de-Calais) - Fabricants de louches et de robinets en bois



2) Le contexte politique

Le 1^{er} mai 1891, un événement ayant un retentissement national se produit : la fusillade de Fourmies, une ville située à une vingtaine de kilomètres de Felleries. Le couple Vaillat-Sapart partagera probablement, avec d'autres habitants, la vive émotion provoquée par la fusillade. De quoi s'agit-il ?

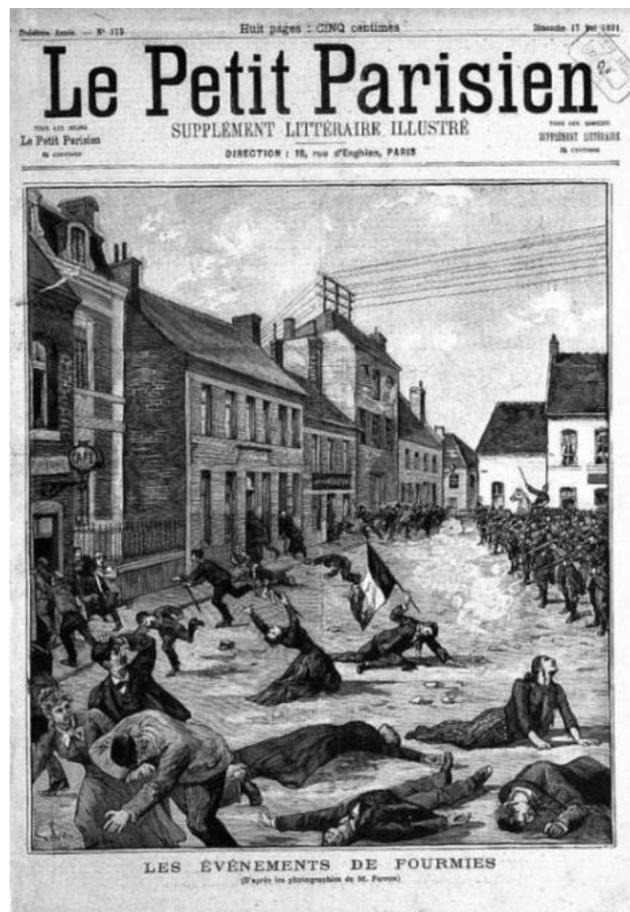
L'industrie textile à Fourmies

Fourmies est une petite ville de l'Avesnois au début du XIXe siècle. Tout au long de ce siècle, elle a connu une croissance industrielle et démographique sans précédent, grâce à l'industrie textile. Les filatures de coton s'installent dès le début du XIXe siècle, la première en 1810 ; 37 filatures en 1891. En 1825, naît l'industrie lainière. Entre 1830 et 1890, c'est l'âge d'or de cette industrie. Fourmies est réputée dans le monde entier pour l'extrême finesse de son fil de laine. Sur cette période, la population passe de 2 000 à 16 000 habitants ! En 1886, près de 20% d'entre eux étaient belges.

La fusillade de Fourmies du 1^{er} mai 1891

Fourmies est une ville ouvrière connue pour la fusillade qui s'est déroulée le 1^{er} mai 1891. Elle provoquera une vive émotion dans la France entière. Cet événement a un fort retentissement car de nombreux journaux de l'époque le mettent en première page.

Les événements de Fourmies (Couverture du Petit Parisien illustré du 17 mai 1891)



Un des événements fondateurs du mouvement ouvrier

Cette fusillade est considérée aujourd'hui comme l'un des événements fondateurs du mouvement ouvrier. Jean Jaurès se rendra même peu après à Fourmies pour y prononcer un discours tandis que Georges Clémenceau déclarera devant les députés que « c'est le Quatrième état qui s'est levé ».

Selon Wikipedia, « Ce jour-là [1^{er} mai 1891], la troupe met fin dans le sang à une manifestation qui se voulait festive pour revendiquer la journée de huit heures. Le bilan est de neuf morts, dont deux enfants, et de trente-cinq blessés. Bien que les forces de l'ordre aient été mises en cause, neuf manifestants furent condamnés pour entrave à la liberté de travail, outrage et violence à agent et rébellion, à des peines de prison de deux à quatre mois fermes ».

Précisons le contexte de l'époque :

« Dans les usines austères et insalubres, le travail dure 12 h/jour, parfois 15, six jours sur sept. Les salaires des ouvriers du textile sont particulièrement bas. À l'époque, le principal ouvrage de Jules Barni (1818-1878), *La morale dans la démocratie*, explique que la misère endémique de l'ouvrier est principalement due au manque d'instruction, d'éducation et à l'alcoolisme ».

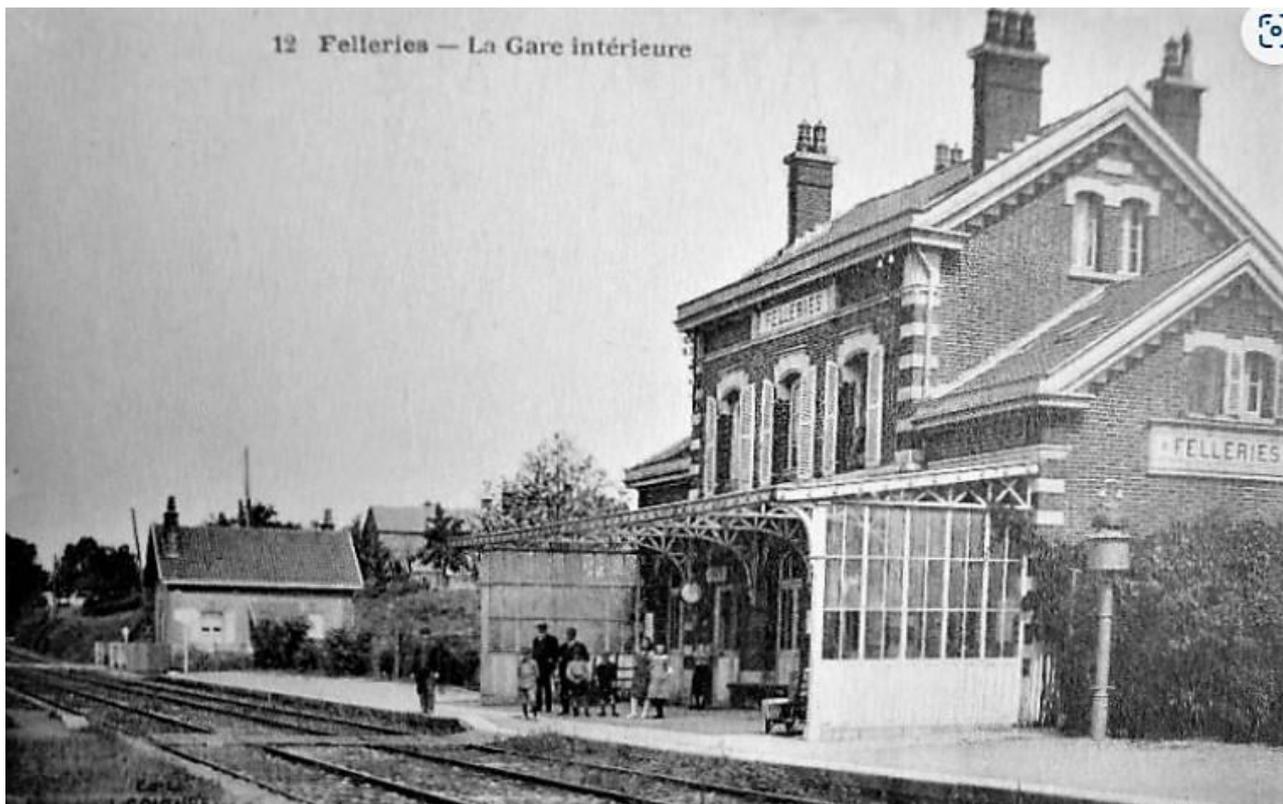
3) En 1901, le train arrive à Felleries

Sur la ligne de chemin de fer allant d'Avesnes-sur-Helpe à Solre-le-Château, le train arrive à Felleries en 1901.

La gare de Felleries



La gare intérieure de Felleries (1927)



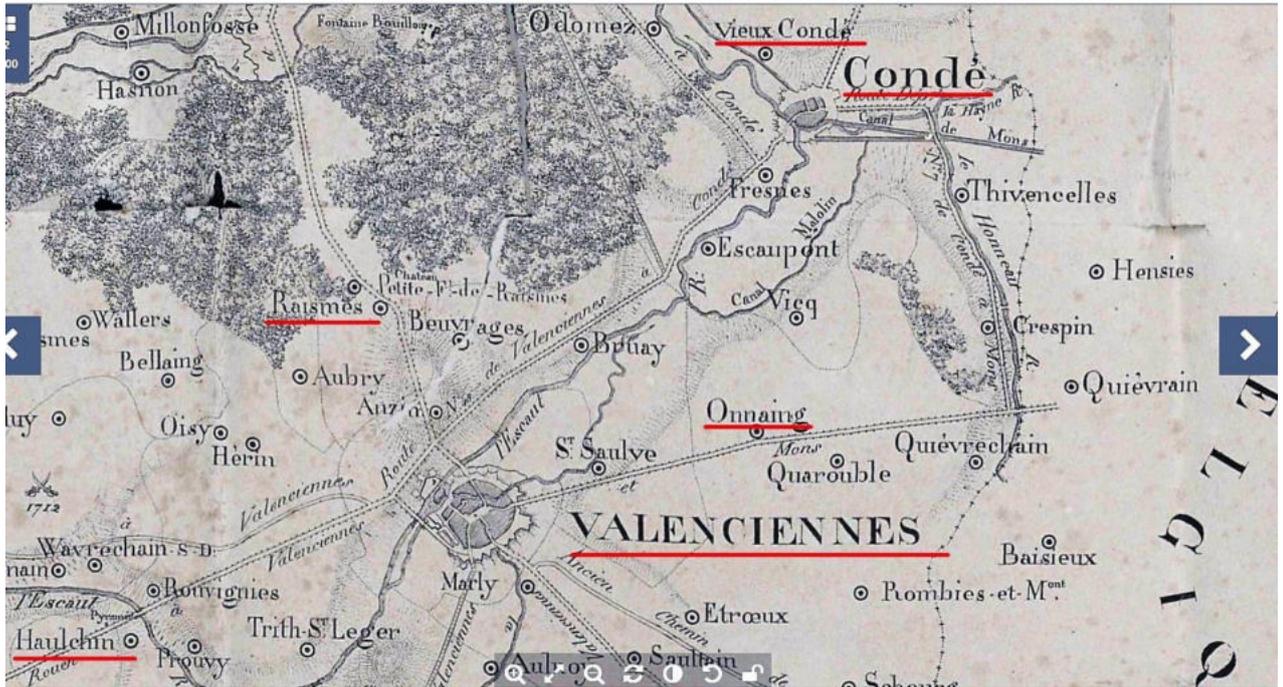
On mentionne ici l'arrivée de ce train. Elise Petit, née à Felleries, le prendra au début des années 1900 afin de se rendre à Ruesnes pour y être institutrice. Gustave Vaille, le frère cadet d'Hector, l'épousera en 1903. Mais ceci est une autre histoire.

Revenons au couple Vaille-Sapart qui ne connaîtra pas l'arrivée du train à Felleries en 1901. Hector et Hermance ont quitté l'Avesnois depuis 1892 pour le Valenciennois.

Le changement de résidence

Si le changement de résidence consécutif au mariage n'était pas systématique, il intervenait très fréquemment. Dans le cas d'Hector, son changement de résidence intervient en 1892, soit neuf années après son mariage. De son Avesnois natal, il s'établit dans le Valenciennois : des environs d'Avesnes-sur-Helpe et de Solre-le-Château, (Dimechaux, Ramousies, Felleries), il part pour ceux de Valenciennes (1892-1894), Faubourg de Lille, 8 rue de la Douane ; puis Vieux Condé (1894-1900), rue Nationale ; puis Raismes à partir de 1900, 11 Place de Vicoigne (source : généalogies d'E. Bourlet de la Vallée et de M. Chailloux).

Les lieux de naissance de leurs huit enfants confirment les changements de résidence du couple Vaille-Sapart. En effet, leurs trois premiers enfants ayant vu le jour entre 1886 et 1891 sont nés dans les environs d'Avesnes-sur-Helpe (Ramousies, Felleries). Les trois suivants, naissent à Valenciennes puis à Vieux Condé entre 1892 et 1899. Les deux derniers enfants naissent à Raismes en 1901 et 1903. C'est dans cette commune que le couple Vaille-Sapart s'établit, à partir de l'année 1900.



Raismes ; le lieu de résidence de la famille Vaille-Sapart

Lorsque la famille Vaille-Sapart arrive à Raismes en 1900, Hector est âgé d'un peu moins de 50 ans ; Hermance-Marie, plus jeune, d'un peu moins de 40 ans. Le poste-frontière de Vieux-Condé est distant d'une vingtaine de kilomètres.

Mais Raismes, grand centre d'exploitation minière, est une ville en pleine expansion (7.871 habitants en 1901 ; plus de 12.000 en 1926), proche d'une plus grande ville : Valenciennes (30.946 habitants). Et une rame de tramway dessert ces deux villes depuis 1881 (et jusqu'en 1964), à l'époque de la traction vapeur !

La ligne créée en 1881 (6 km) sera prolongée en 1882, jusque Condé (7 km) puis, en 1883, jusque Vieux-Condé (3 km) et enfin, en 1894 jusque Hergnies (3 km). En 1892, la CEN (Chemins de fer économiques du Nord) décidera de relier Condé à Bonsecours (6 km) ce qui permettra, alors, de permettre à de nombreuses personnes de se divertir, le week-end, dans les guinguettes et divers établissements de la frontière belge.

De la campagne à la ville

On rejoint ici Eugen Weber dans la description qu'il fait de l'attractivité des villes et même des cités : « Malgré toutes les horreurs des cités industrielles, les paysans votaient pour les villes avec leurs pieds. Elles offraient plus de distractions (et des distractions plus fréquentes) que les campagnes ne l'avaient jamais fait, et plus de moyens pour en jouir ».

Ce qui importe de souligner ici, c'est le départ du couple Vaille-Sapart de la campagne d'Avesnes-sur-Helpe vers la grande ville : Valenciennes, et ses villes satellites, reliées par des moyens de transport.

Ce sont toutes des villes en expansion. Par exemple, Vieux Condé est une ville de la banlieue de Valenciennes séparée de Péruwelz par la frontière franco-belge ; elle comptait 5 000 habitants en 1872 ; 7 500 en 1901 ; 10 000 en 1954. La dynamique démographique de la ville toute proche de Condé-sur-l'Escaut est similaire sur la même période.

Les villes frontalières belges sont également importantes ; Péruwelz comptait près de 19 000 habitants en 1900.

Quelques clichés

Voici quelques clichés des années 1900 illustrant la description qui précède :

- La station de tramway de Raismes (cliché 1)
- La surveillance douanière à la frontière (clichés 2, 3 et 4)
- Le contrôle douanier d'un tramway venant de Belgique (cliché 5)
- L'arrestation d'un contrebandier par un douanier (cliché 6)

La station de tramway de Raismes



La rame de l'ancien tramway de Valenciennes a desservi la ville de 1881 à 1964, à l'époque de la traction vapeur.

Bonsecours (frontière)



Poste de douane



Bonsecours : une fouille par des douaniers



Le contrôle douanier d'un tramway venant de Belgique



Arrestation d'un contrebandier par un douanier



La vie citadine de la famille Vaillle-Sapart

Quand le couple Vaillle-Sapart arrive dans le Valenciennois, leurs enfants ont un âge compris entre un an et quatorze ans. Leurs parents résideront à Raismes jusqu'à la fin de leur vie, soit pendant une vingtaine d'années. Hector a pris sa retraite en 1912 ; à l'âge de 60 ans. Il est décédé en 1917, à l'âge de 65 ans ; son épouse en 1922, à l'âge de 61 ans. Ils apprendront tous deux la disparition de Paul Joseph Vaillle, le frère cadet d'Hector, mort en captivité, mort pour la France le 13 août 1916 à Dulmen en Allemagne, à l'âge de 42 ans.

Hector Vaillle (1852-1917)



Source : généalogie d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

De Raismes à Ruesnes ?

A Raismes, Hector est-il loin de son village natal, Ruesnes ; deux communes distantes d'environ 23 kilomètres. Depuis Raismes, Hector est plus près de son village natal que lorsqu'il travaillait dans les environs d'Avesnes-sur-Helpe. Et surtout, il y a le train et un « point d'arrêt » à Ruesnes ! C'est depuis 1871 que les travaux de construction d'une ligne de chemin de fer reliant Valenciennes à Le Quesnoy avaient commencé. Au début des années 1890, il est donc facile à Hector de prendre le train pour son village natal qu'il n'a pas oublié !



L'importance du chemin de fer

On souligne l'importance du chemin de fer dans le département du Nord et ce, dès le milieu du XIXe siècle : Lille est reliée à la capitale en 1846. La décennie suivante, des trains circuleront de Paris à Jeumont ! Puis de nombreuses autres lignes de chemin de fer sillonnant l'Avesnois seront construites jusqu'au début du XXe siècle. Selon le site web :

[Les Chemins de fer d'Autrefois en Avesnois – Chemin faisant en Avesnois \(patrimoine-avesnois.fr\)](http://patrimoine-avesnois.fr)

« Les premiers trains circulèrent de Paris à Jeumont à partir du 14 novembre 1855. Les prix étaient plus avantageux que ceux des diligences. Il en coûtait 27, 55 Fr en 1ère classe de Paris à Maubeuge pour 40 Fr dans le coupé de la diligence, 26 Fr dans la rotonde et 15,15 Fr en 3ème classe. Il y avait deux trains par jour dans chaque sens et la durée du voyage était de 7 h 30.

Les travaux de la ligne Valenciennes – Hirson via [Le point d'arrêt à Ruesnes], Le Quesnoy, Aulnoye-Aymeries, Avesnes, Fourmies s'échelonnèrent de 1868 à 1872. Puis ce fut l'établissement dans les dernières décennies du siècle des lignes d'intérêt local qui complétèrent le réseau ferré, lequel allait rendre un immense service à notre économie. Ainsi s'ouvrirent par ordre chronologique les lignes suivantes:

Valenciennes-Maubeuge en 1880

Bavay-Le Quesnoy en 1881

Bavay-Roisin en 1882

Maubeuge-Fourmies en 1885

Ferrière-la-Grande Cousolre également en 1885

Bavay-Houdain et Bettrechies-Hon-Hergies en 1895

Maubeuge-Villers-Sire-Nicole en 1896

Sars-Poteries Avesnes-sur-Helpe en 1901

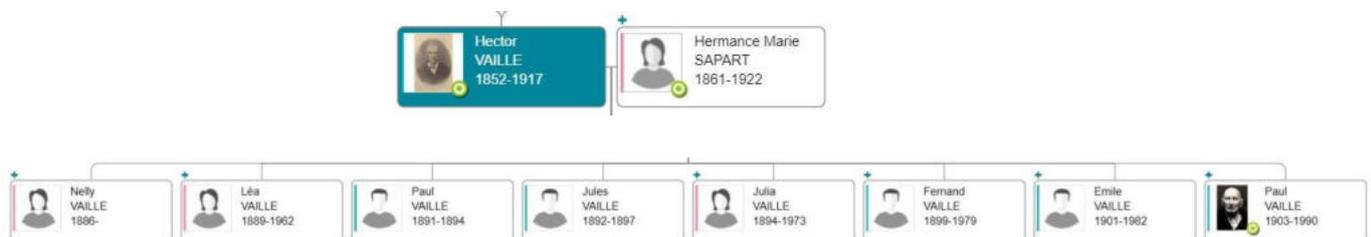
Aulnoye-Pont-sur-Sambre en 1905

Solesmes-Avesnes-sur-Helpe en 1907 »

Les enfants du couple Vaille-Sapart et leur devenir

On rappelle ici que 8 enfants sont nés de l'union entre Hector Vaille et Marie Sapart.

Les 8 enfants du couple Vaille-Sapart



Source : généalogie d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

Nelly et Léa sont les deux filles aînées de cette fratrie.

Les deux frères puînés Paul et Jules décèdent à un âge relativement jeune, vérifiant ici l'importance de la mortalité en bas âge en cette fin du XIXe siècle : Paul Vaille, né à Felleries est décédé à Vieux-Condé à l'âge de 3 ans (1891-1894) ; Jules Vaille, né à Valenciennes est décédé à Condé-sur-l'Escaut à l'âge de 5 ans (1892-1897).

Dans cette fratrie, seuls six enfants sont survivants.

Outre Nelly et Léa, naissent : Julia, Fernand, Emile

Le cadet : Paul.

Quel est leur devenir ?

C'est à Raismes que les enfants du couple Vaille-Sapart résident, grandissent et trouvent un emploi.

Les deux filles aînées Nelly et Léa deviennent passementières.

Selon la définition du Larousse en ligne, « la passementerie est la fabrication et le commerce d'articles divers tissés et façonnés à la main ou à la machine, utilisés comme garniture dans l'ameublement (franges, macarons, câblés, etc.) ou dans l'habillement (soutaches) ».

Plusieurs enfants célèbrent leur mariage à Raismes.

- Nelly Vaille, née à Ramousies en 1886, épouse en 1912 Louis René Paul Roussel (1888-1960).

- Léa Vaille, née à Felleries en 1889, n'aura qu'un souvenir évanescent de sa vie de couple : mariée à Camille Basiez en 1920, il décède en 1923.

- Julia Vaille, née à Vieux-Condé en 1895, épouse en 1920 Valère Arthur, Félix Duray (1890-1984), né à Neufvilles (Hainaut, Wallonie, Belgique). Le couple adopte le modèle de l'enfant unique avec la naissance d'Aline Marie Duray.

Julia et Léa Vaille ; au centre, Valère Duray

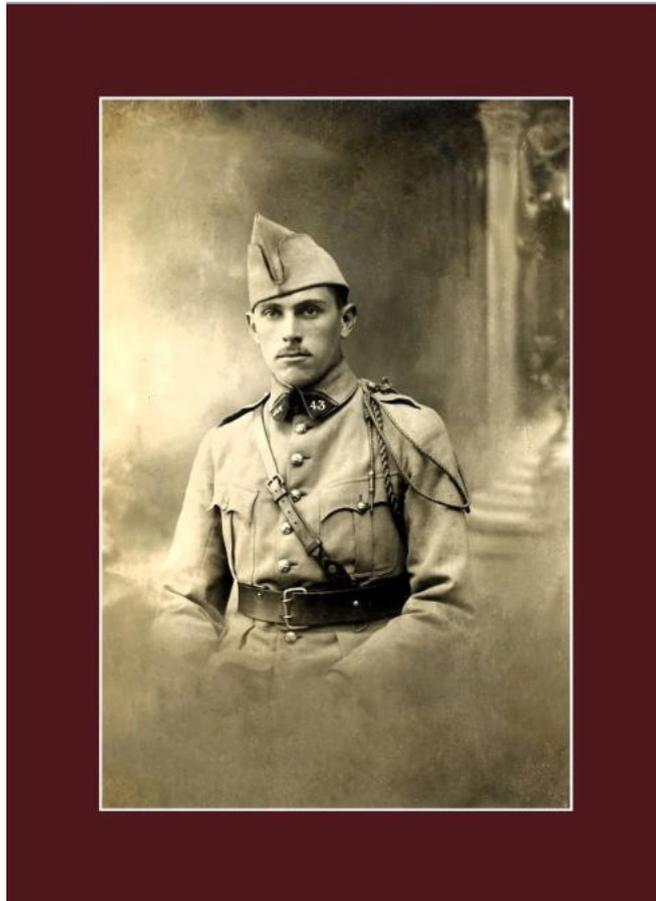


Cliché d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

- Fernand Vaille (1899-1979) : Gérant, chaudronnier, forgeron, il épouse en 1ères nocés en 1922 Clémence Marie Dubois ; en secondes nocés Simone Adèle Moussebois en 1946.

- Emile Vaille (1901-1982). Il est né à Raismes ; décédé dans la même commune. Il épouse en 1ères nocés en 1926 Julia Bezin; en secondes nocés Blanche Dhenaux en 1938.

Emile Vaille, âgé de vingt ans (1901-1982)



Cliché d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

- Paul Vaille (1903-1990), le cadet de la fratrie devient quant à lui douanier !

En conclusion, en devenant douanier à partir du dernier quart du XIXe siècle, Hector Vaille trace un sillon qui va être suivi par différents membres de sa famille : non seulement son fils Paul (§1), mais aussi son neveu Edmond (§2) [le fils de François Vaille, le charron]. Dans le choix d'un conjoint, sa sœur cadette Rosémente Vaille donnera sa préférence à un douanier, Florent Doby (§3). Un des enfants du couple Doby-Vaille, Florent, Léonce, devient lui aussi douanier, comme son oncle Hector et ses cousins Edmond et Paul.

Sophie, Suzanne Vaille, la nièce d'Hector et de Rosémente, donnera également sa préférence à un douanier : Clément Cauchies (§4).

C'est leur histoire que nous allons raconter, à commencer par celle de Paul Vaille.

1) Paul Vaile (1903-1990) : douanier de père en fils

Au décès de son père Hector, Paul n'a que 14 ans et, à celui de sa mère Hermance, 19 ans. L'appel sous les drapeaux n'est pas loin et la durée du service militaire est de 3 ans.

A son retour du service militaire en 1926, Paul est âgé de 23 ans et il se marie l'année suivante, en 1927. Lors de son mariage, il déclare exercer le métier de forgeron à Raismes, 216, route de St Amand (source : extrait d'acte de mariage). C'est donc après 1927 qu'il postule pour entrer dans les Douanes, sans qu'on puisse préciser la date. Mais nous sommes ici à la fin des années 20 ; un enfant naît en 1928, un autre en 1931 et le métier de forgeron n'est peut-être plus un métier d'avenir. C'est sans doute en 1931, le moment pour Paul d'opérer une exogamie sur le plan professionnel.

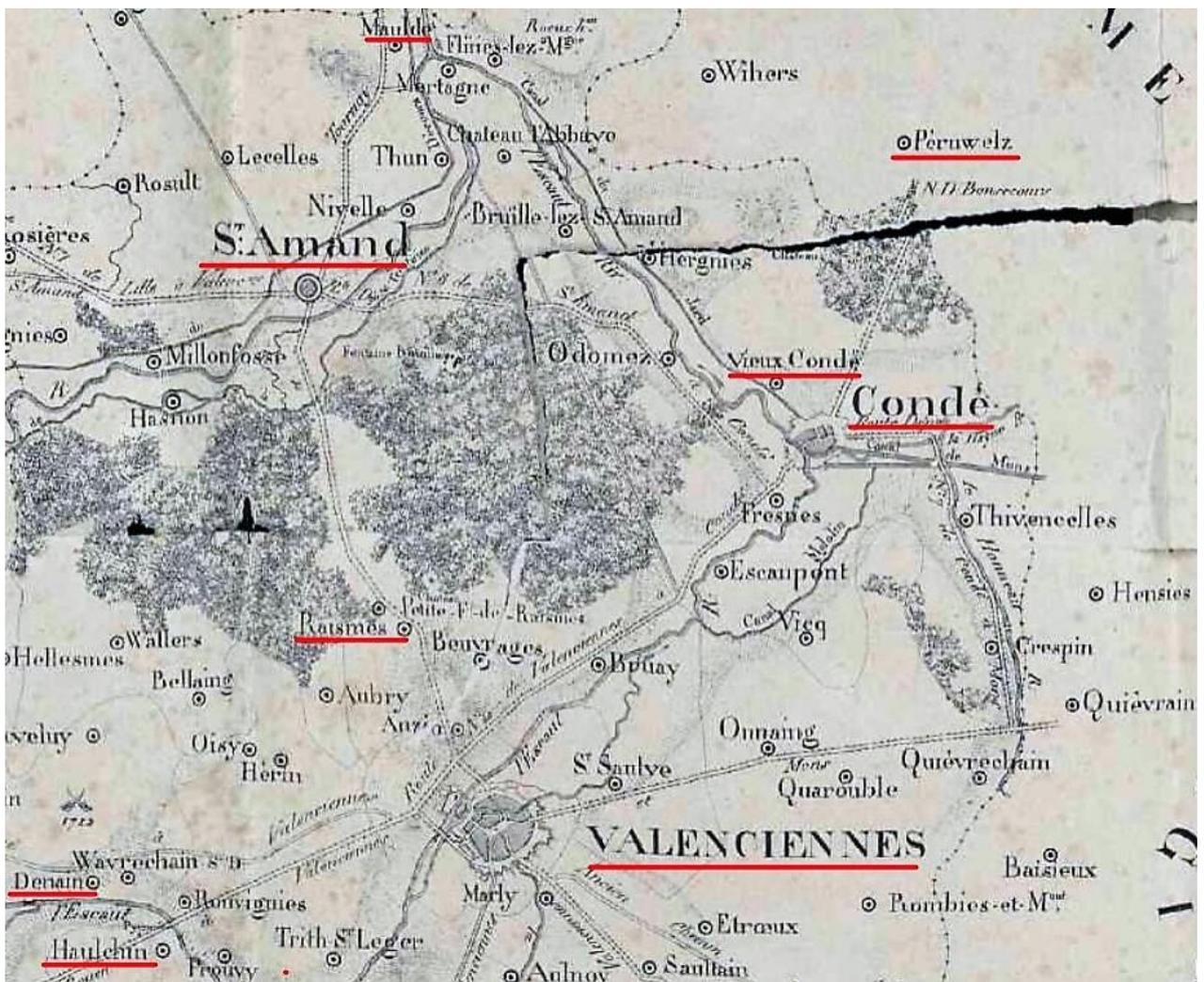
Le mariage de Paul Vaile en 1927



Source : généalogie d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

Paul épouse Marcelle Irma Houriez née, comme lui à Raismes, en 1904 ; elle est couturière-brodeuse. Le mariage est célébré à Saint-Amand, le lieu de résidence des parents de Marcelle. Son père (1873-1927) était magasinier ; sa mère (1870-1938) était ménagère, femme de chambre. Son grand-père, Charles Houriez (1846-1905), était d'origine paysanne ; il était maréchal ferrant, cultivateur à Saint-Martin-sur-Ecaillon (une commune rurale d'environ 700 habitants dans les années 1850, près de Bermerain et... de Ruesnes !). Cette commune connaîtra le même exode de la campagne vers la ville. Le père de Marcelle (comme celui de Paul) est un exemple : il devient magasinier et réside en ville. La règle de l'endogamie se trouve ici vérifiée à nouveau.

De Raismes, le couple Vaillle-Houriez s'établit ensuite à Maulde, un village frontalier d'un peu moins de 1.000 habitants, quasi incontournable, sur la route entre Saint-Amand (15.000 habitants) et Tournai. À Maulde, l'Escaut quitte la France et entre en Belgique. Ce village est situé en bordure du confluent de la Scarpe et de l'Escaut, qui fut de tout temps un enjeu territorial stratégique et économique.



Le couple Vaillle-Houriez illustre le modèle de limitation volontaire des naissances d'une part ; de réussite et d'ascension sociale des enfants, d'autre part.

Le modèle de limitation volontaire des naissances

A la fin des années 1920, le couple Vaille-Houriez s'inscrit dans la continuité de la période qui se faisait déjà jour à la fin du XIXe siècle au cours de laquelle la conception de la famille évolue vers la limitation volontaire des naissances. Ils n'auront que deux enfants.

Marc Vaille naît en 1928 ; il devient militaire.

Aimée Marcelle Paulette Vaille naît en 1931, célèbre son mariage à Maulde en 1955 ; elle est puéricultrice.

Le modèle de réussite et d'ascension sociale des enfants

Être puéricultrice au milieu des années 1950 est un symbole de réussite et d'ascension sociale ; une voie d'accès à la petite bourgeoisie. En 1951, à peine plus de 5% des enfants d'une classe d'âge seulement obtenaient le baccalauréat. Aimée Marcelle Paulette Vaille fait partie de ces rares bachelières.

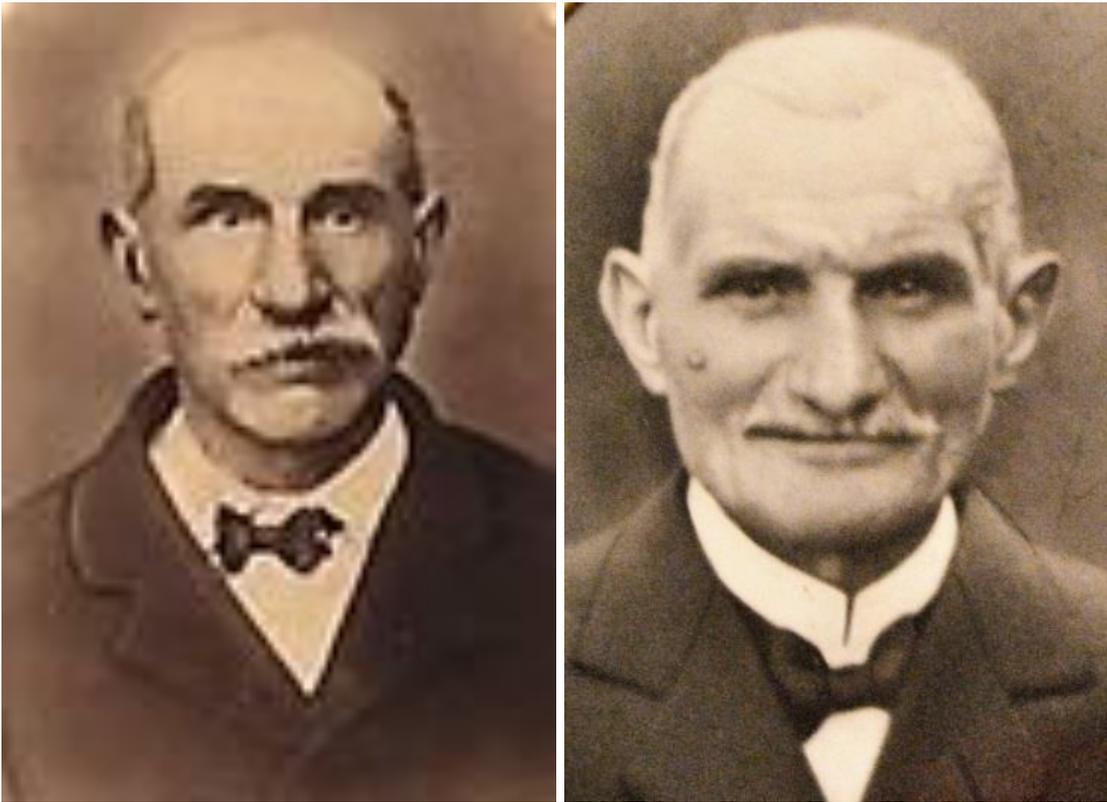
Elle devient puéricultrice dans le contexte de l'après-guerre et de la nécessité primordiale de lutter contre la mortalité infantile et de favoriser la natalité. Le décret n° 47 1544 du 13 août 1947 institue le diplôme d'Etat de puériculture. La création de ce diplôme est accueillie avec enthousiasme par les pédiatres. La formation consiste en une année complémentaire réservée aux élèves pourvus d'un diplôme d'Etat soit d'infirmière, soit de sage-femme, soit d'assistante sociale. En 1949, la 11^{ème} école de puériculture en France ouvre à Valenciennes. C'est là, localement, une nouvelle opportunité de formation pour devenir puéricultrice. Après la guerre, la natalité augmente, c'est la période du baby-boom. La mortalité infantile baisse : 1939 – 1945 : 110‰ ; 1950 : 50‰. L'état nutritionnel des enfants s'améliore. Les services de PMI s'organisent : création des centres, recrutement des personnels, modernisation des équipements. La médecine pédiatrique se développe, utilise de nouveaux traitements et recrute dans les services un personnel plus qualifié. Aimée Marcelle Paulette Vaille en fait partie.

Elle confortera sa voie d'accès à la petite bourgeoisie en épousant un instituteur, un métier qui, comme le sien, au milieu des années 1950, est aussi le symbole de réussite et d'ascension sociale. Il s'agit de Gilles Georges Bourlet de la Vallée, né à Vitry sur Seine (Val de Marne) en 1931.

Elisabeth Bourlet de la Vallée, auteure d'une généalogie

Elisabeth Bourlet de la Vallée est une enfant du couple Bourlet de la Vallée-Vaille. Elle est l'auteure d'une généalogie de sa famille. Le présent travail s'appuie sur les données qu'elle a collectées, notamment pour ce qui est de la branche « Vaille » de sa famille : sa mère (Aimée), son grand-père (Paul) et son arrière-grand père (Hector) sont nés Vaille. On précise ici qu'Hector et Léandre (mon arrière-grand père) sont deux frères, tous deux nés à Ruesnes ; l'un en 1852 ; l'autre en 1861. L'occasion nous est donnée ici de les réunir par les clichés ci-après ; l'un est d'Elisabeth Bourlet de la Vallée tandis que l'autre est de l'auteur de ces pages.

Deux frères, ici réunis : Hector et Léandre Vaille



Source : clichés d'Elisabeth Bourlet de la Vallée et de Michel Sueur

La carrière de Paul Vaille

A la différence de son père, Paul Vaille quant à lui fera toute sa carrière à la douane de Maulde.

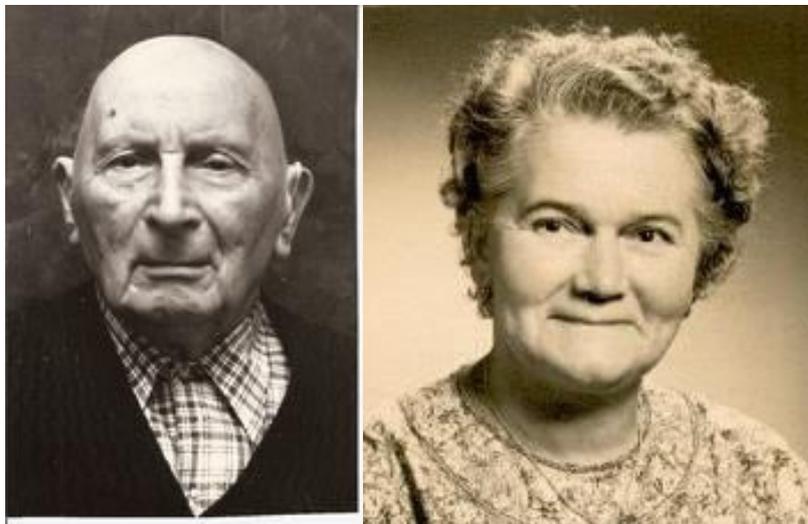
En effet, depuis le 25 octobre 1897, le changement de résidence n'est plus systématique à la suite d'un mariage. À la fin du XIX^{ème} siècle et dans les premières années du XX^{ème} siècle, les fonctionnaires prennent conscience que cet état de choses ne peut continuer et réclament une indépendance accrue de leur vie privée par rapport à leur vie administrative. Et on peut mettre ici en relation ces nouvelles dispositions administratives avec l'évolution de la conception de la famille et du mariage dans la société française, à l'aube du XX^e siècle évoquée ci-dessus (§ Généralités sur les généalogies).

« Cette intervention dans les affaires les plus intimes des employés est abusive et même immorale. C'est la plus grave des atteintes portées au libre arbitre et à ces fameux « droits de l'homme » dont on parle si souvent sans les respecter jamais » : c'est en ces termes que de vives protestations s'élèvent dans la presse à l'époque.

Dès lors, « Il conviendra, dans les localités où cela sera possible, de ne plus astreindre à un changement de résidence les agents qui désireront contracter mariage ».

Le couple Vaillè-Houriez bénéficie de cette nouvelle disposition.

Le couple résidera à Maulde pendant soixante ans. C'est dans cette commune que Paul et Marcelle se sont intégrés et attachés. Ils y sont inhumés (Marcelle en 1980, à l'âge de 76 ans ; Paul en 1990, à l'âge de 87 ans).



Paul Vaillè (1903-1990) et Marcelle Houriez-Vaillè (1904-1980)

Source : clichés d'Elisabeth Bourlet de la Vallée, la petite-fille de Paul et de Marcelle

Le poste-frontière de Maulde



Des clichés additionnels

On complète la présentation ci-dessus par des clichés additionnels. Merci à Elisabeth Bourlet de la Vallée, la petite-fille de Paul et de Marcelle de les avoir communiqués.

La douane à Maulde, 1960



Paul Vaille est à côté de l'homme au béret

Paul Vaille et Marcelle



Vingt-deux ans à la douane, ça se fête !



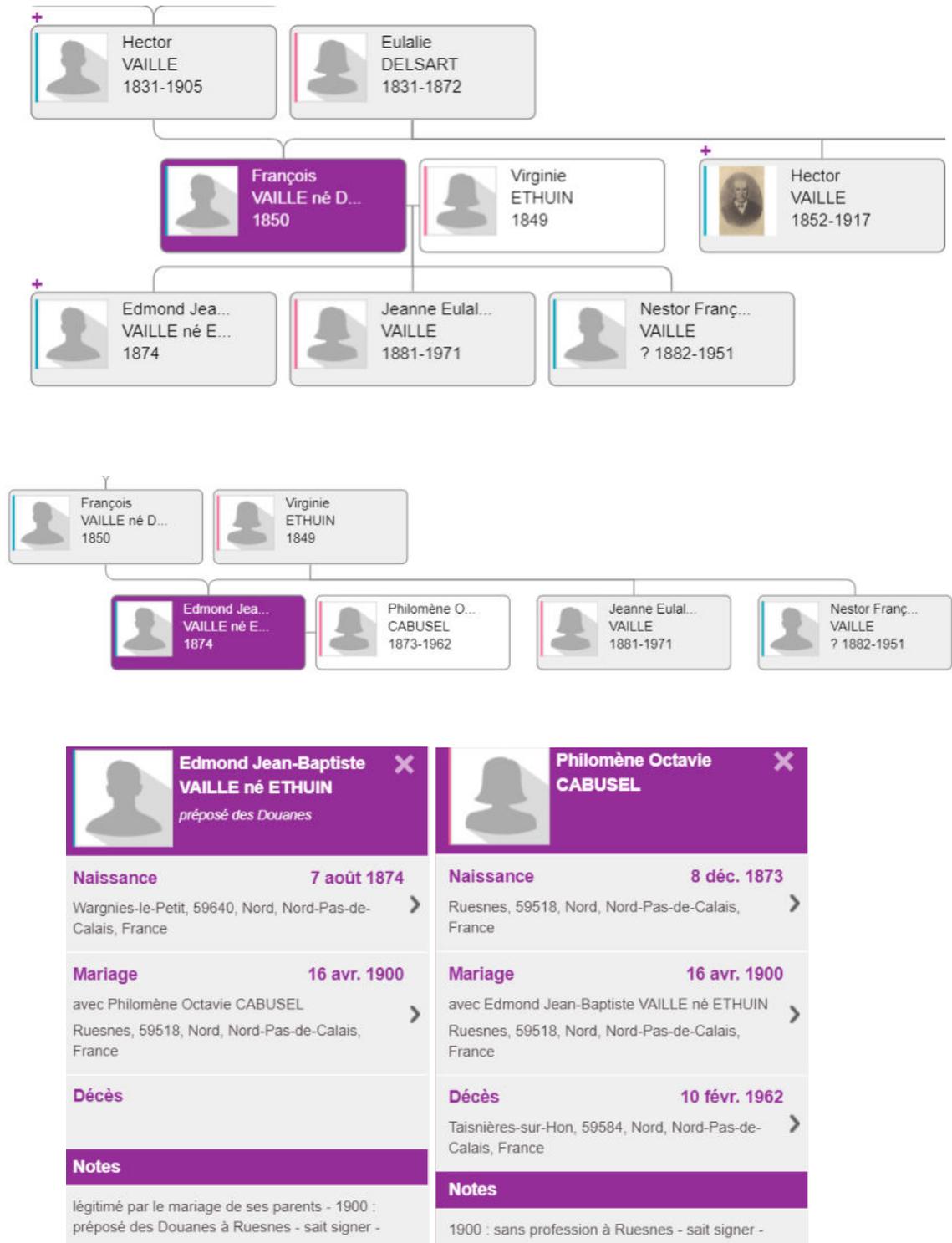
Ce cliché a été pris devant le domicile de Paul et Marcelle à Maulde le 16 mars 1953 à l'occasion des vingt-deux ans de la carrière de Paul à la douane.

La dame au képi est leur fille Aimée Vaille, âgée de 22 ans; à sa gauche, sa mère Marcelle, âgée de 49 ans ; à sa droite, l'épouse de son frère, Marc Vaille ; entre les deux dames : Paul Vaille, âgé de 50 ans.

L'homme à la casquette est un voisin.

2) Edmond, Jean-Baptiste Vaille (1874 - ?), préposé des douanes

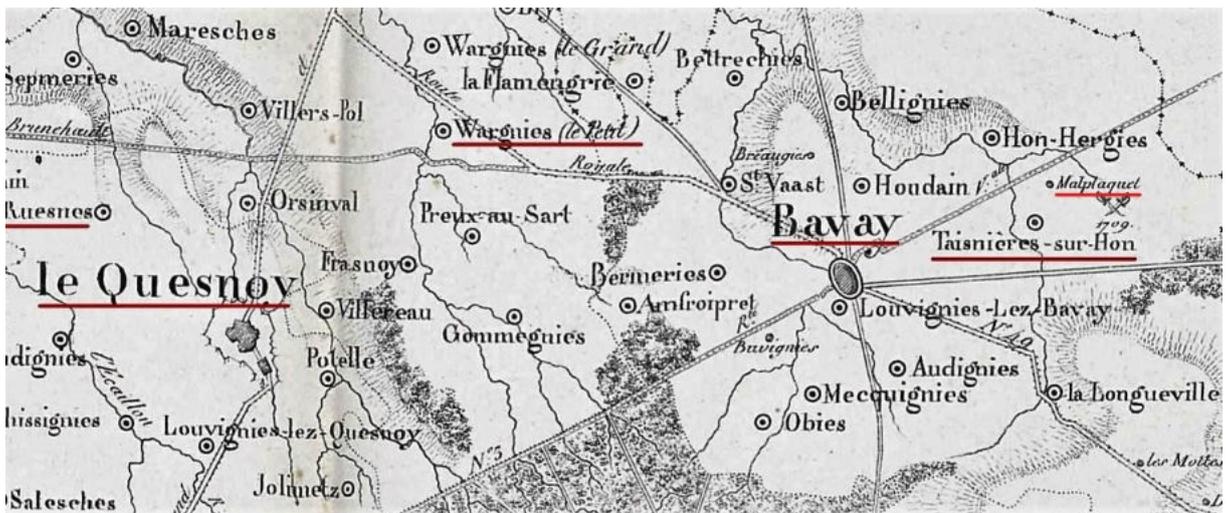
Edmond Jean-Baptiste Vaille naît en 1874 à Wargnies-le-Petit. Il sera légitimé par le mariage de ses parents François et Virginie six années après sa naissance. Il épouse à Ruesnes en 1900 Philomène Octavie Cabusel, née dans cette commune en 1873. Au moment de son mariage, il est préposé des douanes. Fils du charron François Vaille, il suit le sillon tracé par son oncle Hector (le frère de François).



Source : Généalogie de Monique Chailloux

Edmond intègre probablement les douanes après son service militaire, à partir de 1897. Il est passé de 5 à 3 ans depuis la promulgation de la loi Freycinet du 15 juillet 1889. Il n'est pas concerné par le changement de résidence suite à son mariage ; et ce, à la différence de son oncle Hector. Son cousin Florent, Léonce ainsi que son cousin Paul bénéficieront des mêmes dispositions.

Les éléments nous manquent ici pour retracer la carrière douanière d'Edmond. Son épouse est décédée en 1962, à l'âge de 89 ans, à Taisnières-sur-Hon. C'est un village situé près de Bavay (1910 habitants en 1901) et distant de 28 kilomètres de celui de Ruesnes où le couple s'est marié ; et de moins de 20 kilomètres de celui de Wargnies-le-Petit où est né Edmond. Taisnières-sur-Hon est sans doute le lieu de résidence du couple Vaillle-Cabusel. Cette commune d'un peu plus de 1 000 habitants au début du XXe siècle se trouve à la frontière avec la Belgique. Il y avait un poste-frontière situé à deux kilomètres, au hameau de *Malplaquet*. Il a été supprimé au cours de l'été 2013. Ce hameau a été de tout temps d'un enjeu territorial stratégique. Il est connu pour la bataille de Malplaquet, la plus sanglante, de la guerre de Succession d'Espagne qui a eu lieu le 11 septembre 1709. En sa mémoire, un monument commémoratif a été érigé.



Comme les enfants du couple Vaillle-Bruyère, Edmond et Philomène font partie du courant d'exode rural observé à Ruesnes. En devenant préposé des douanes, ils échappent à la condition paysanne. Les parents de Philomène étaient journaliers. Le prestigieux métier de charron s'était transmis pendant de très nombreuses générations parmi les membres de la famille Vaillle tout au long du XIXe siècle, et les précédents. Au siècle suivant, ce métier est sans avenir : les temps ont changé.

Quand des filles Vaillle épousent des douaniers

Parmi les Vaillle, il n'y a pas que les garçons qui deviennent des douaniers. Des filles leur ont également donné la préférence pour devenir « épouse de douanier ». C'était une façon pour elles d'échapper à la condition paysanne. Au moment de leur mariage, elles déclarent être « ménagère » (et non pas cultivatrice) ou encore, un peu plus tard, « couturière » ou

« couturière-brodeuse ». A vrai dire, à Ruesnes et dans les villages environnants, il n'y a pas d'industrie. Passer de la condition paysanne à la condition ouvrière n'est guère possible.

Echapper aux conditions de vie de la campagne

Dans son ouvrage, Eugen Weber analyse l'importance et le rôle de la migration en milieu rural. Au XIX^{ème} siècle, quitter son village natal et son foyer était sans doute un acte générateur d'anxiété, mais aussi un événement et une libération.

Selon cet auteur, « On pouvait peut-être gagner plus d'argent en ville. Mais il y avait aussi le fait d'échapper aux conditions de vie de la campagne. La vie dans les villes était plus facile et plus agréable ; le travail n'était pas si dur, et les heures de travail moins longues ; il y était plus aisé en cas de besoin de bénéficier de soins médicaux, de la charité et de toutes sortes d'aides organisées. Et surtout, les villes étaient des lieux de distraction. Au village, « les amusements étaient rares et les services religieux nombreux » ; en ville, il y avait des « délices grossières et dissolues », et en outre, « dans la foule personne ne vous connaît ». [.....]

Avec l'animation constante de ses voies publiques, ses rues illuminées, ses boutiques, ses spectacles bon marché, ses femmes faciles, la ville était une fête ou une foire incessante. « Attiré par les splendeurs de la ville comme le papillon par la lumière », écrivait Jacques Méline en employant une image très juste (car la lumière était importante, et même cruciale, pour les sombres villages condamnés à l'obscurité des longues nuits), les paysans rêvent de « théâtres magnifiques, de cafés étincelants, de fêtes brillantes, de luxe, de plaisirs », et rejettent leurs tristes maisons. La vie, en effet, était triste dans ces maisons. Malgré toutes les horreurs des cités industrielles, les paysans votaient pour les villes avec leurs pieds. Elles offraient plus de distractions (et des distractions plus fréquentes) que les campagnes ne l'avaient jamais fait, et plus de moyens pour en jouir. Un inspecteur du primaire, s'efforçant de réfuter les accusations selon lesquelles l'éducation enseignait aux enfants à fuir la campagne (bien sûr, c'était vrai !), proposait sa propre liste de facteurs déterminants : on était payé plus régulièrement, plus qu'à la campagne, naturellement, mais surtout il n'y avait pas de période de chômage ; on s'habillait comme les dames et les messieurs ; on pouvait voir plus de gens et des choses plus intéressantes ; on avait à faire moins d'efforts, ou du moins ils étaient mieux rétribués ; on avait à craindre ni la pluie, ni le vent, ni le soleil, ni le froid. Et tout-cela à quelques heures de distance !

Il ne faut pas perdre de vue le fait que le chômage urbain, surtout dans la dernière partie du siècle, semblait beaucoup moins grave que le chômage saisonnier de la vie campagnarde. En outre, le travailleur urbain travaillait moins d'heures, et recevait une paie régulière, quelque fût le temps qu'il faisait. Et surtout, s'il pouvait trouver ce type de travail permanent qui assurait une pension, il était débarrassé de l'habituel cauchemar de l'insécurité.

Tout cela était très tentant. Les jeunes et les femmes étaient attirés encore plus que les autres. Jules Vallès disait que les garçons des campagnes refusaient moins le service militaire que ceux des villes, parce que les casernes se trouvaient dans les cités. Et le service militaire était un grand recruteur de la vie urbaine. Quant aux femmes, tous les témoins soulignent

qu'elles ont contribué à persuader les hommes d'abandonner la terre et le village, à délaisser une vie qui, pour elle, signifiait la peur, l'insécurité, l'ennui et l'excès de travail. Quand elles n'arrivaient pas à persuader les jeunes gens, les jeunes filles partaient toutes seules. Dans un village de l'Eure, en 1900, 42 fils de travailleurs agricoles sur 100 restaient à la campagne, mais seulement 15 filles sur 100.

Enfin, habiter dans une ville, c'était s'élever socialement. Le paysan se sentait inférieur parce qu'il était paysan, parce qu'il était lié à une condition qu'il méprisait. Méprisant sa propre situation, il partageait le mépris du bourgeois envers lui, ce bourgeois qu'il détestait et enviait à la fois parce qu'il avait su prospérer en fuyant la terre. Au fur et à mesure que plus de gens partaient, ceux qui restaient n'avaient qu'une estime de plus en plus limitée pour eux-mêmes [...]. Les parents étaient fiers de voir leurs enfants « bien habillés, se mouvant dans la société de la ville, à la mode », et ils saisissaient toutes les occasions qui permettaient une promotion de ce genre. En 1900, quelqu'un qui avait étudié l'« exode rural » plaçait la « vanité des parents » au premier rang parmi les facteurs qui encourageaient cet exode. Les autres, par ordre, étaient : le certificat d'études, qui facilitait le départ ; le service militaire, qui coupait les jeunes de leur environnement familial et les exposait aux facilités de la vie urbaine ; le mépris de l'agriculture, occupation estimée à la fois peu prestigieuse et peu rémunératrice ; la crainte de l'ennui ; l'attraction exercée par des plaisirs inconnus ; l'espoir d'une vie facile et d'une fortune acquise ; et enfin, l'exemple contagieux des autres, d'autant plus puissant que les transports leur permettaient de revenir chez eux montrer leurs nouveaux vêtements, leur nouveau statut et leur richesse, et donner l'impression que les gens des villes ne travaillaient presque pas, ou même jamais.

Quelque fût la fausseté de pareilles images, l'envie ressentie par ceux qui étaient restés et la « vanité » des parents qui encourageaient leurs enfants à quitter la terre dérivait néanmoins de vues sensées. Et l'image même que les gens de la campagne se faisaient à présent de la ville – un endroit où il y avait plus de travail, plus de sécurité, de confort, de loisirs, de distractions, d'enseignement et de bien-être personnels – reflétait une nouvelle échelle de valeurs et un nouveau sens des alternatives ».

Cette description d'Eugen Weber sur l'importance de la migration en France de la campagne vers la ville avant la Grande Guerre est qualitative, mais juste. Dans le cas d'une commune rurale comme celle de Ruesnes, l'importance de cette migration trouve sa traduction, sur un plan statistique, par le déclin démographique observé.

Le déclin démographique de Ruesnes

Selon les données du recensement de la population publiées par Wikipedia, Ruesnes perd 1/3 de sa population entre 1876 et 1911, passant de 500 à 335 habitants ; soit 165 habitants en moins représentant 1/3 de sa population. C'est considérable sur une relativement courte période (35 ans).

Ce niveau de population en 1911 (335 habitants) est historiquement celui le plus bas atteint par cette commune depuis la Révolution Française (346 habitants en 1793). Il est principalement lié à l'importance de la migration de la campagne vers la ville. Même après la

Grande Guerre, alors que la pyramide des âges est déséquilibrée, mutilée par la guerre, la population augmente légèrement jusqu'au début des années 1930 pour atteindre 360 habitants. Mais Ruesnes ne retrouvera jamais son pic de population atteint en 1851 (532 habitants). Il faudra attendre l'année 1990 (soit 140 ans après) pour que la commune connaisse un nouveau pic de population (528 habitants) avant de diminuer à nouveau pour s'établir, et plafonner aux environs de 450 habitants aujourd'hui.

De la campagne à la ville

Selon Eugen Weber, « Pendant tout le XIXe siècle, jusqu'aux premières décennies du XXe, les populations rurales et agricoles furent majoritaires en France ». Le travail de la terre (mais aussi la pêche et les activités forestières) occupe une grande partie de la population active. C'est entre-les-deux guerres que s'opère le basculement d'une France rurale à une France urbaine.

Si on définit la ville, toute localité de plus de 2.000 habitants ou plus, « sur cette base, on estime qu'en 1851, les trois quarts de la population française vivaient dans des zones rurales ». Entre 1921 et 1929, la population urbaine commença à l'emporter légèrement.

Selon l'auteur, les soixante années qui suivent 1876 marquent l'apogée de l'émigration rurale en France.

Dans le Nord, le déclin de la population rurale a été plus rapide que dans le reste de la France.

Un déclin de la population rurale plus rapide dans le Nord

On s'appuie ici sur l'article de Marie-Pascale Buriez-Duez ayant pour titre : « *Le mouvement de la population dans le département du nord au XIXe siècle* ».

Il est accessible en ligne sur le site : <https://books.openedition.org/septentrion/112245>

Selon l'auteure, la population rurale a diminué plus rapidement dans le Nord que dans le reste de la France entre 1846 et 1911. En 1846, un peu plus de la moitié de la population du Nord vit dans des zones rurales ; plus des trois quarts dans le reste de la France. En 1911, plus de la moitié de la population française vit encore dans les zones rurales, tandis que plus de 70% de la population du Nord vit en ville. Dans le Nord, la proportion de ruraux diminue de moitié entre 1846 et 1911, déclin supérieur à celui de la population rurale française.

L'apogée de l'émigration rurale dans le Nord

L'apogée de l'émigration rurale dans le Nord est donc atteinte bien avant la Grande Guerre. En France, elle est atteinte bien après (entre 1921 et 1929, selon Eugen Weber, cité ci-dessus).

Ce sont les constats qu'on peut faire à l'appui du tableau ci-après.

POPULATION RURALE		
	Nord	France
1846	57,2 %	75,4 %
1911	28,5 %	55,8 %

Source : Article de Marie-Pascale Buriez-Duez cité

L'importance de l'émigration rurale

Toujours selon l'article cité, de 1801 à 1901, la population du Département du Nord a augmenté trois fois plus que celle de la France. Ce sont les arrondissements de Lille et de Valenciennes qui ont eu les plus forts taux d'accroissement du siècle : de 1801 à 1911, la population du premier augmenta de 284 %, celle du second de 174 %.

Dès le début du XIX^{ème} siècle la région de Valenciennes connaît un important développement. Il a été tel qu'en 1824 les cantons de cette zone ont été enlevés à l'arrondissement de Douai pour former celui de Valenciennes.

Des migrations rurales liées aux transformations économiques

Un des facteurs explicatifs de l'expansion de la population est lié aux migrations. Et ce sont les changements économiques qui les provoquent. L'auteure conforte la thèse d'Eugen Weber sur la disparition des petites industries en milieu rural, un point qui sera développé ultérieurement avec l'avènement d'une économie de marché avant la Grande Guerre.

Selon Marie-Pascale Buriez-Duez, « La petite industrie rurale, consistant surtout en filature et en tissage, et qui permettait au paysan d'accroître ses ressources, céda la place à la grande manufacture. En même temps, le développement des techniques agricoles diminua le besoin en main-d'œuvre. Il y eut donc exode des paysans vers les usines, et les centres urbains se formèrent ».

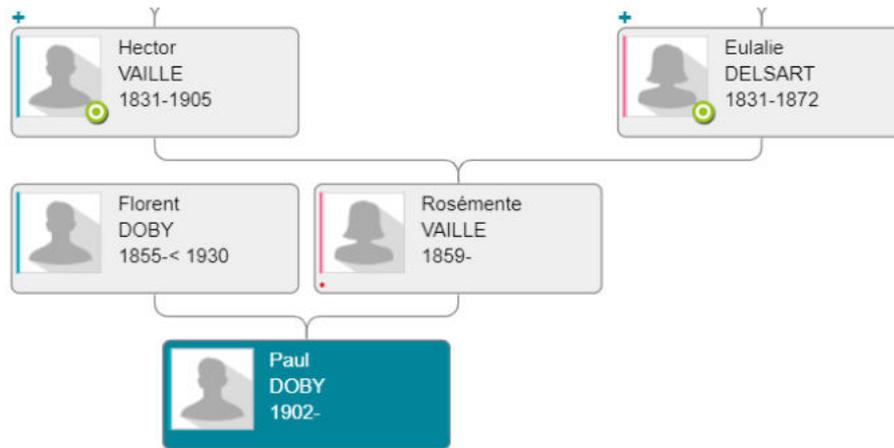
L'émigration de l'arrondissement d'Avesnes vers celui de Valenciennes illustre bien ce phénomène. Autour des mines de charbon se créèrent de petites cités ; Raismes est un exemple.

3) Rosémente Vaille (1859- ?)

Rosémente Vaille, sœur d'Hector née en 1859, est l'avant-dernière de la fratrie de sept enfants. Seule fille survivante, elle porte le prénom de sa sœur aînée décédée en 1857, à l'âge de trois ans, nommée « Rose Aimante ». Il devient alors, sans doute en sa mémoire, le joli prénom de « Rosémente ».

Le mariage avec Florent Doby, douanier

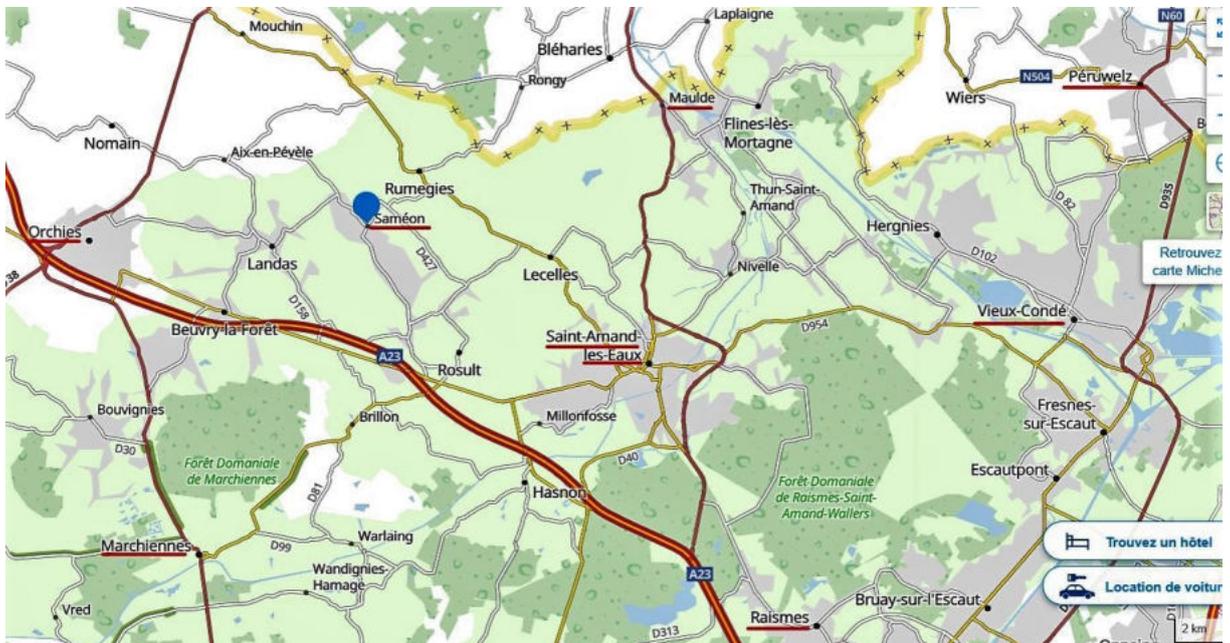
Rosémente Vaille épouse en 1880, à l'âge de 21 ans, Florent Doby. Lors de leur mariage, elle réside à Ruesnes ; lui à Jolimetz. Elle déclare être ménagère (et non pas cultivatrice) ; lui être « employé des douanes ».



Source : Généalogie d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

La carrière de Florent Doby

Comme pour les membres de la génération de son beau-frère Hector, Florent intègre probablement les Douanes vers 1880 après son service militaire (durée : 5 ans), à l'âge de 25 ans environ. Il est né en 1855 à Saméon. Située à une trentaine de kilomètres de Ruesnes, on précise ici que Saméon est un village important du Valenciennois ayant connu un pic de population de 1.800 habitants en 1861. Il est proche de Saint-Amand-les-Eaux, une ville comptant à cette date plus de 10.000 habitants. Le père de Florent, Auguste Doby (1820-1874), est né à Saméon ; il était tisserand.



Florent est décédé le 25 août 1930, à l'âge de 75 ans (source : [RUESNES / 1923-1932 - 3E TD 012098/518 - Site Web des Archives départementales du Nord \(lenord.fr\)](#) ; le faire-part de décès de Léandre du 24 septembre 1930 comporte le nom de la famille « Veuve Doby-Vaille et ses enfants ».

Du Valenciennois à l'Avesnois

Florent est concerné par le changement de résidence suite à son mariage. Il en était ainsi à l'époque pour les douaniers de sa génération. Né dans le Valenciennois, Florent réside dans l'Avesnois où il fait sa carrière de douanier dans différentes communes situées entre trente et quarante kilomètres de Saméon. Après avoir résidé à Jolimetz au moment de son mariage en 1880, il exerce son activité l'année suivante dans la zone frontalière autour de Bavay, probablement au tout nouveau poste de douanes de la gare de Bavay-Louvignies. C'est dans cette commune que naît leur premier enfant.

Florent au poste de douanes de la gare de Bavay-Louvignies ?

En effet, c'est à Louvignies lez Bavay que naît, dix mois après leur mariage, leur fils Florent Léonce, en 1881. A cette date, Louvignies lez Bavay est alors un village d'un millier d'habitants, proche de Bavay ; une petite ville de 1.900 habitants environ, située à 14 km de Maubeuge, à 13 kilomètres de Jolimetz et à une quarantaine de kilomètres de Saméon, le bourg natal de Florent.



Mais surtout, après quelques années de retard et après avoir fixé l'emplacement de la gare de Bavay-Louvignies, une nouvelle ligne de chemin de fer à voie unique Escaudœuvres-Gussignies est mise en service en 1882. La gare est également située sur la ligne de Valenciennes-Faubourg-de-Paris à Hautmont. Compte-tenu de la proximité avec la Belgique, la gare de Bavay-Louvignies comporte un poste de douanes. Et il est important. Nous appuyant sur le site web Wikipedia, outre la gare, « un autre bâtiment séparé, sans doute le poste de douane, se trouvait à proximité [de la gare] et comportait quatre travées de long, cinq de large et deux étages ».

Il y a là pour Florent une réelle opportunité. Et on pense qu'il la saisit.

Selon le site web déjà cité: [Les Chemins de fer d'Autrefois en Avesnois – Chemin faisant en Avesnois \(patrimoine-avesnois.fr\)](http://Les_Chemins_de_fer_d'Autrefois_en_Avesnois_-_Chemin_faisant_en_Avesnois_(patrimoine-avesnois.fr))

« La gare de Bavay-Louvignies était importante avec 500 voyageurs jour. De plus le trafic portait sur de multiples transports effectués pour le charbon, les carrières, les marbreries, les sucreries, les engrais. Elle faisait figure de carrefour ferroviaire. La gare, très spacieuse, gare frontière ; à cinq directions vers la Belgique, Cambrai, Valenciennes, Maubeuge et Bettrechies-Bellignies ».



La gare de Bavay-Louvignies

(Dans un autre bâtiment séparé, le poste de douanes)



Source : Travail personnel de Christian Cogneaux, Wikipedia

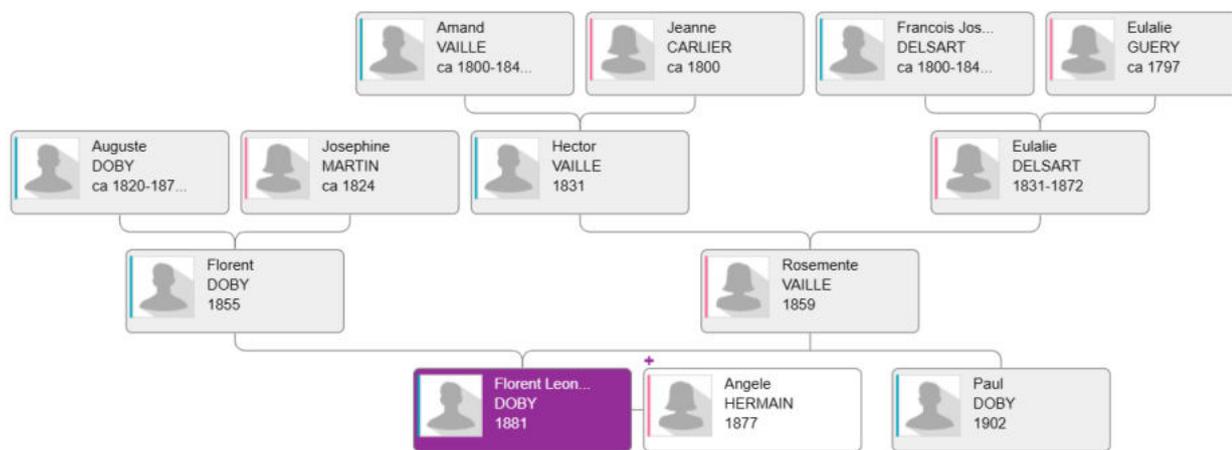
Le cliché ci-dessus pris en août 2013, représente le bâtiment des voyageurs, désaffecté. Selon Wikipedia, la gare de Bavay est appelée Bavay-Louvignies en référence à l'ancienne commune de Louvignies-Bavay. Après avoir absorbé la commune de Buvigny en 1825, la

commune de Louvignies lez Bavay sera rattachée à celle de Bavay en 1946. Celle-ci passe alors de 1.886 habitants en 1936 à 2.602 habitants en 1946 ; 2.942 habitants en 1954. Bavay culmine jusqu'à plus de 4.000 habitants en 1982 avant de connaître un déclin démographique.

Le bâtiment de la gare était un type standard du Nord et comportait un haut corps central en croix à cinq travées avec un grand pignon au centre et deux ailes symétriques de huit travées chacune.

Fin janvier et début février 2018, après de nombreuses années de ruine, ce bâtiment est démoli.

Arbre généalogique de Florent Doby et de Rosémante Vaille



Florent Leonce DOBY		Angele HERMAIN	
Naissance	22 sept. 1881	Naissance	27 juin 1877
Louvignies Bavay (59)		Saultain (59)	
Mariage	20 juin 1904	Mariage	20 juin 1904
avec Angele HERMAIN Saultain (59)		avec Florent Leonce DOBY Saultain (59)	
Décès		Décès	
Sources		Sources	
Naissance : acte de mariage		Naissance : NMD (1872-1890) : image 134 / 469 ; d'après ad59enligne	

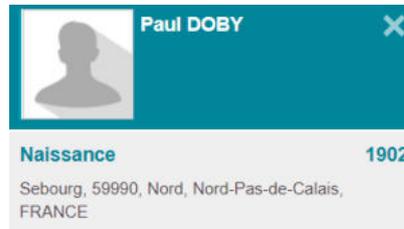
Source : Auteur de cet arbre : archivreur

Reconstitution des familles de SEBOURG et des communes proches

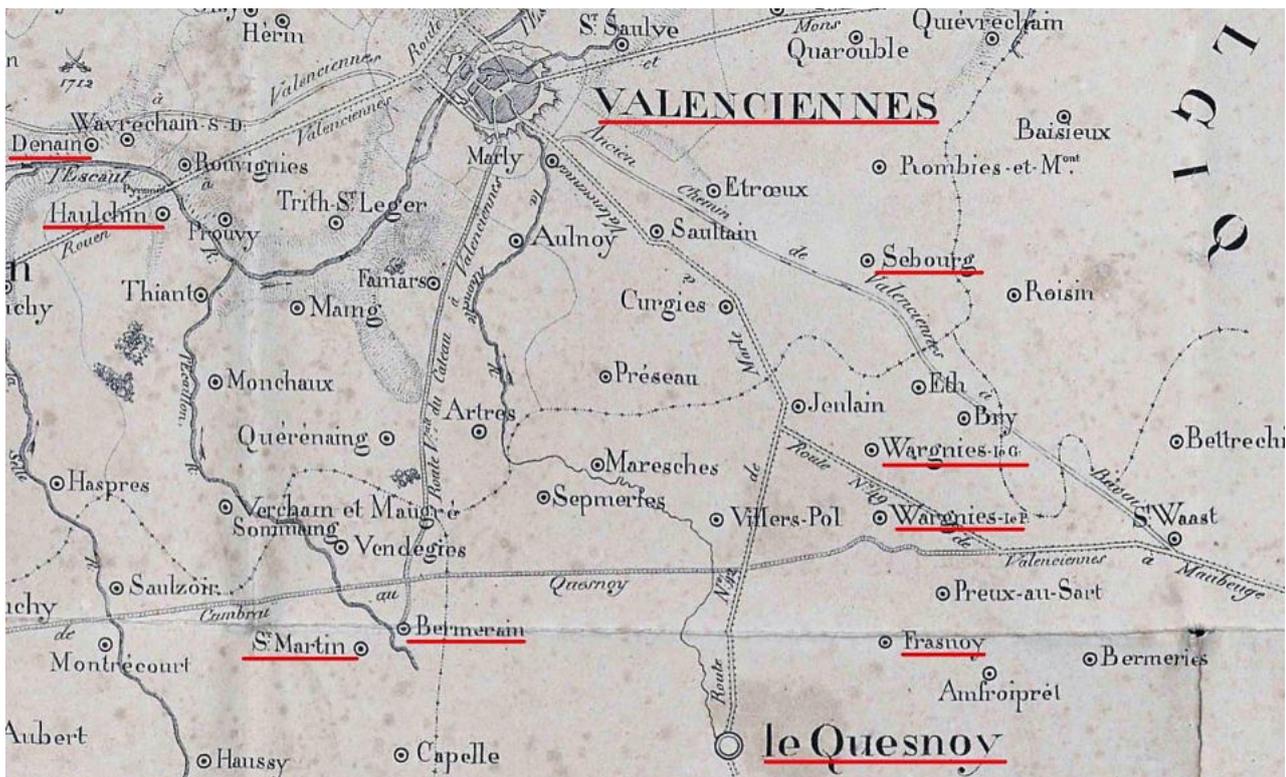
Numérisation à partir des archives en ligne du département du Nord et des archives de l'Etat Belge à Mons.

De l'Avesnois vers le Valenciennois

Jusque quand Florent a-t-il travaillé en Avesnois, sans doute au poste de douanes de la gare de Bavay-Louvignies ? La question reste posée. Mais, à un moment donné de sa carrière, Florent arrive dans une commune du Valenciennois. La naissance d'un second enfant nous donne une indication. En effet, un second fils, Paul, naît vingt et un ans plus tard, en 1902, à Sebourg.



A cette date, Sebourg est un village important qui compte 1.500 habitants environ, limitrophe avec la ville d'Honnelles en Belgique ; celle de Roisin n'est pas loin. Nous sommes donc toujours dans une zone frontalière, mais aussi à dix kilomètres de la grande ville de Valenciennes. En effet, Sebourg est une commune du Valenciennois et c'est à proximité d'une grande ville que réside le couple Doby-Vaille vers 1900.



Le modèle de la limitation volontaire des naissances

Le couple Doby-Vaille adopte le modèle de la limitation volontaire des naissances, encore peu en cours à l'époque, en 1880. Seule fille survivante de sa fratrie, Roséméte est sans doute une femme moderne en avance sur son temps.

Rosémente : une femme moderne, en avance sur son temps

A la différence de membres de sa famille qui n'ont pas choisi le modèle de la limitation volontaire des naissances, Rosémente l'adopte. C'est même le modèle de l'enfant unique qui prévaut. Mais le 10 septembre 1902, vingt et un ans après la naissance de son frère aîné, la cigogne se présente à nouveau au couple avec Paul. Rosémente est alors âgée de 43 ans ; Florent est âgé de 47 ans.

Dans la famille, pour expliquer l'écart important entre les deux naissances, l'anecdote suivante était racontée : « Florent-Léonce était parti à l'armée ; quand il est revenu, il avait un petit frère : Paul » !

Cet écart d'âge important entre la naissance de deux frères est un des facteurs explicatifs de la différence entre leur devenir respectif. Ils appartiennent à deux générations différentes. Par ailleurs, l'un aborde la vie adulte avant la Grande Guerre ; l'autre, après.

Le devenir des enfants du couple Doby-Vaille

Les enfants du couple Doby-Vaille connaissent des destins différents. Florent devient douanier. Paul revient à la vie paysanne que sa mère avait fuie quarante ans auparavant : il devient cultivateur, à Ruesnes !

Doby Florent Léonce (1881 - ?), douanier

Tel père, tel fils a-t-on coutume de dire. C'est le cas de Florent, Léonce qui intègre les douanes, comme son père, après son service militaire, probablement à partir de 1904. Comme pour ses cousins Edmond et Paul Vaille, il est passé de 5 à 3 ans et ils ne sont pas concernés par le changement de résidence suite au mariage.

Florent épouse à Saultain Angèle Hermain le 20 juin 1904. Il est âgé de 23 ans ; Angèle âgée de 27 ans. C'est la fille d'un maréchal-ferrant.

Qui est la famille Hermain ?

Elle est originaire de Curgies : le père d'Angèle, Hubert Hermain y est né en 1846. A cette date, c'est un village de 1.000 habitants, limitrophe avec celui de Sebourg. C'est d'ailleurs dans cette commune qu'il trouve l'âme sœur et qu'il épouse Marie Estelle Notelet née à Sebourg en 1848. Lui, est maréchal-ferrant ; elle, est ouvrière.

Les éléments nous manquent ici pour retracer la carrière douanière de Florent, Léonce. L'endogamie géographique est la principale caractéristique du couple Doby-Hermain.

L'endogamie géographique du couple Doby-Hermain

C'est l'endogamie géographique qui caractérise l'itinéraire du couple Doby-Hermain : les principaux événements de leur vie ont lieu dans le Valenciennois, dans des villages se situant dans un rayon de trois kilomètres : Sebourg, Curgies et Saultain. On ne perçoit pas ici l'influence de la ville, pourtant proche, dans le devenir du couple.

L'endogamie géographique du couple Doby-Hermain



Paul Doby (1902-1982), cultivateur à Ruesnes

Paul Doby devient cultivateur à Ruesnes entre les deux guerres, et ensuite. Cela peut paraître surprenant. Il est né à Sebourg et il a grandi près d'une grande ville. Son père et son frère aîné travaillent à la Douane. Enfin, sa mère née à Ruesnes, avait fui la condition paysanne en épousant un douanier. En devenant cultivateur, Paul Doby se situe ici à contre-courant d'un mode de vie et de la trajectoire sociale de sa famille. Plusieurs facteurs interviennent ici.

Paul aborde la vie adulte après la Grande Guerre. Le courant d'exode rural n'a alors plus la même importance que pendant les trente-cinq années l'ayant précédée. L'agriculture se développe dans les années 1920 dans le cadre d'une économie de marché. La société a changé et les hommes aussi.

On ne connaît pas les motivations de Paul l'ayant amené à devenir cultivateur à Ruesnes. Certes, sa mère a dû garder des relations avec la famille de son village natal dans lequel Paul y a noué des attaches. Et peut-être aussi que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ! Il trouve l'âme sœur à Bermerain, un petit village de 700 habitants entre-les-deux-guerres situé à quatre kilomètres de Ruesnes. Il épouse une certaine Estelle (Basuyaux ?), née en 1901. Elle devient avec lui, cultivatrice.

Ils occupent une petite ferme située dans le centre du bourg, route de Sepmeries. Ils pratiquent principalement l'élevage à une époque où l'agriculture n'est pas mécanisée et où prévaut l'attelage de chevaux. Après le second conflit mondial, le couple Doby-Basuyaux est confronté à la nécessité de mécaniser son exploitation agricole, puis de la moderniser à la fin des années 50 - début 1960. A cette époque, il y a des hésitations de nombreux cultivateurs face au progrès. Il en fait partie. Paul abandonne néanmoins l'attelage de chevaux pour un tracteur d'occasion de la marque Massey Ferguson Pony. Mais il ne s'engagera pas plus avant dans la voie de la modernité, contribuant même, avec d'autres cultivateurs, à un basculement de la société allant vers ce qu'un sociologue appellera : « la fin des paysans ».

En effet, en 1967, après une quinzaine d'années d'enquêtes dans la campagne française (et américaine), le sociologue Henri Mendras (1927-2003) publie un ouvrage intitulé *La Fin des paysans* dans lequel il évoque l'amenuisement numérique des paysans dans la société. Il développe la thèse selon laquelle on assiste à un basculement de la société vers un monde « sans » paysans. L'agriculture évolue. Elle devient plus spécialisée, plus productive ; elle utilise un matériel agricole plus important et recourt à l'endettement.

Paul Doby se situe dans le contexte décrit ci-dessus. Il mettra fin à son activité agricole, dans les débuts des années 60. Le couple n'est pas loin de ses soixante ans. Il n'envisage pas d'avenir dans l'agriculture. Et ce, d'autant plus qu'il a adopté le modèle de l'enfant unique et que leurs aspirations à sa réussite sociale vont être satisfaites.

Le modèle de l'enfant unique

Le couple Doby-Basuyaux adopte le modèle de l'enfant unique. Un fils naît vers le milieu (?) de la période dite de l'entre-deux-guerres. Il lui donne comme prénom, celui de Maurice. Les éléments relatifs à l'état civil me manquent ici. C'est à mes souvenirs qu'on fait appel.

Le couple a pour Maurice des aspirations à la réussite sociale.

Le modèle de réussite sociale

C'est dans une discipline difficile d'accès, la musique, que Maurice va réussir. Son mérite est d'autant plus grand qu'il ne bénéficie pas d'un héritage culturel ; à notre connaissance, il n'y a pas de musicien parmi les membres de la famille. Il devient « chef de musique », sans qu'on puisse préciser ici davantage son statut professionnel et son parcours de formation. Mais Maurice était connu à Ruesnes pour avoir cette compétence. Il aurait même dirigé, à ses débuts et à un moment donné, l'harmonie municipale du bourg. C'est par le mariage et en réalisant une exogamie professionnelle et géographique que Maurice échappe à la condition paysanne et accède à la petite bourgeoisie.

Le mariage de Maurice et d'Odette

Maurice épouse Odette Baillieux. Elle est née à Ruesnes en 1932. Le mariage a probablement lieu vers les années 1950 (date ?). A cette époque, on vérifie encore la persistance de l'endogamie géographique en matière de mariage : Odette demeure, rue de Bermerain, à 150 mètres du domicile de Maurice.

Mais c'est en réalisant une exogamie professionnelle et géographique que le couple Doby-Baillieux échappe à la condition paysanne et accède à la petite bourgeoisie.

L'exogamie professionnelle et géographique ; l'accès à la petite bourgeoisie

Le couple s'établit à Le Cateau-Cambrésis où Maurice est « chef de musique ». Odette devient commerçante : elle tient une mercerie et elle vend également du tissu de confection et d'ameublement.

Distante de 25 kilomètres de Ruesnes, Le Cateau-Cambrésis est une ville ayant compté jusqu'à un peu plus de 10.000 habitants avant la Grande Guerre. Le déclin démographique s'amorce ensuite, mais cette ville demeure une cité importante de plusieurs milliers d'habitants (entre 8.000 et 9.000 habitants entre 1921 et 1982). C'est la vie citadine qui prévaut à Le Cateau, même si le monde rural s'y interpénètre et même si les modes de vie y sont les mêmes ou proches de ceux de la campagne.

Dans cet arrondissement, la grande ville, située à 25 kilomètres de Le Cateau, c'est Cambrai. Avec plus de 30.000 habitants dans les années 60 et les décennies ayant suivi, elle est comparable à celle de Valenciennes. Ces deux villes connaissent une croissance démographique (au moins jusqu'en 1975 pour Cambrai qui connaît un pic de population, avec 39.000 habitants), ce qui n'est pas le cas de Le Cateau.

Mais, par leur profession, le couple Doby-Baillieux échappe néanmoins à la condition paysanne et accède à la petite bourgeoisie.

Maurice décède prématurément sans qu'on puisse ici préciser une date. Restée veuve, son épouse Odette est décédée en 2018, à l'âge de 86 ans, sans postérité.

De Ruesnes à Le Cateau-Cambrésis



Paul Doby, en conclusion

Né à Sebourg, dans le Valenciennois, Paul Doby s'est établi à Ruesnes où il s'est intégré entre sa vie de famille, son travail de cultivateur et la messe le dimanche, suivie de la partie de cartes au « café-débit de boisson ».

La vie ne l'a pas gâté. Son père est décédé alors que Paul était âgé de moins de 30 ans. Il a perdu son fils unique. Son épouse est décédée à Ruesnes en 1972 à l'âge de 70 ans. Décédé dix ans plus tard, en 1982, inhumé au cimetière de Ruesnes, Paul est resté veuf pendant dix ans. Sa belle-fille Odette a entretenu avec lui de bonnes relations. Elle partageait son temps entre son commerce à Le Cateau et les visites familiales à Ruesnes et à Le Quesnoy où résidait son frère qui tenait également un commerce. Elle a continué à entretenir les rapports de cousinage avec notre famille.

Paul avait un prénom usuel : Maurice.

Le prénom usuel de Paul : Maurice

Le prénom usuel de Paul était celui de Maurice. On ne sait pas pourquoi et depuis quand il l'avait adopté. Était-ce un prénom qui avait sa préférence ? Ou en souvenir de son fils défunt ? La question reste posée.

Mais c'est sous ce prénom usuel que Paul Doby était connu dans le bourg et que je l'ai côtoyé : nous étions cousins !

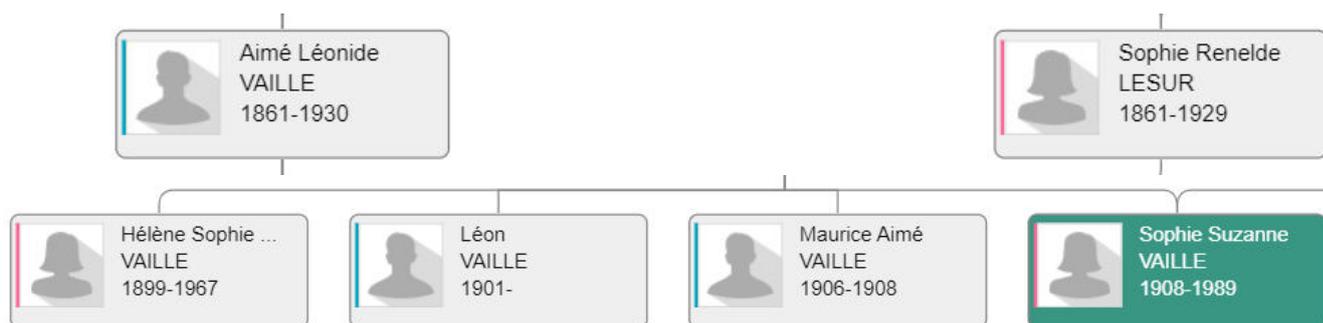
Des rapports de cousinage

Maurice Doby entretenait avec notre famille des rapports de voisinage et de cousinage. Avec son épouse, après la guerre 1939-45, ils avaient eu la gentillesse de donner leur bicyclette à leur cousine Gisèle. Elle était alors adolescente. Aujourd'hui âgée, Gisèle en garde encore le souvenir pour avoir bien roulé avec cette bicyclette et tant son bonheur avait été grand.

Maurice a continué à entretenir des rapports de cousinage avec ma mère. Dans les années 1970-80, il savait venir « raconter le compte » avec elle et lui acheter des œufs pour son repas du soir. C'est la frugalité qui caractérisait ses repas.

4) Sophie, Suzanne Vaille (1908-1989)

Sophie, Suzanne Vaille est la fille du cadet de la fratrie de sept enfants (Aimé, Léonde Vaille ; frère d'Hector). C'est la cousine de Paul. Elle est la cadette de cette famille de trois enfants survivants. En l'intervalle de trois ans (1927-1930), elle va connaître de nombreux événements, heureux et, moins heureux : trois mariages, suivis de trois naissances et de deux enterrements. Ainsi va la vie. Et elle est parfois cruelle.



Trois mariages, trois naissances et deux enterrements

Entre 1927 et 1930, parmi les ancêtres de ma famille, les événements de la vie vont se précipiter. La chronologie est la suivante, entre le mariage des trois enfants, suivis de naissances et le décès des parents :

- en 1927, mariage de Héléne Sophie Vaille (son fils Pierre naît l'année suivante), puis celui de Léon Vaille, le 10 décembre (sa fille Berthe naît ensuite);
- en 1928 mariage de Sophie, Suzanne Vaille (sa fille Solange naît l'année suivante) ;
- en 1929, décès de leur mère et, en 1930, celui de leur père.

Le cliché ci-après a été tiré par un professionnel de la photographie en 1913, juste avant la Grande Guerre. C'était un grand moment solennel de la famille qui a voulu immortaliser les parents aux côtés de leurs enfants. A ce moment-là, personne ne savait qu'une décennie après la fin de la guerre, les événements familiaux (entre mariages, naissances et décès) allaient se précipiter.

Trois mariages et deux enterrements entre 1927 et 1930



En 1927 et en 1928 : mariage des trois enfants ; en 1929 et en 1930 : décès des parents

Le mariage avec Clément Cauchies, douanier

A l'âge de 20 ans, Sophie, Suzanne Vaille épouse à Ruesnes le 14 novembre 1928 Clément Augustin Cauchies, aîné d'une famille ruesnoise de six enfants (1906-1985), douanier. Ce mariage a permis à Sophie, Suzanne Vaille d'échapper à la condition paysanne, comme sa tante Rosémente l'avait fait un demi-siècle plus tôt (en 1880). Dans l'entre-deux-guerres, les filles continuent à échapper à la condition paysanne, en épousant un douanier.

Le mariage de Clément Cauchies et de Sophie Suzanne Vaille en 1928





La vie du couple Cauchies-Vaille

A la suite de leur mariage, le couple n'est pas concerné par le changement de résidence. Il s'établit dans un village proche de la Belgique : Preux-au-Sart. Pour la petite histoire, c'est dans ce bourg qu'était né, vers la fin des années 1500, un ancêtre : André Vaille, charron !

La guerre 1939-1945 va changer la vie du couple : Clément est fait prisonnier en Allemagne. A la fin de la guerre, dans le cadre professionnel de la Douane, le couple migre en Autriche. Il revient ensuite dans son Avesnois natal.

Le couple a également limité volontairement les naissances et, même adopté le modèle de l'enfant unique. Enfin, il y avait pour l'enfant, de la part des parents, un désir de réussite et d'ascension sociale.

C'est leur histoire qui est ici contée.

Preux-au-Sart

Comme pour les membres de la génération Vaille-Houriez, le couple Cauchies-Vaille n'est pas concerné par le changement de résidence. Il s'établit après leur mariage dans un petit bourg de l'Avesnois comptant un peu plus de 300 habitants : Preux-au-Sart. Proche de la frontière belge, c'est dans cette zone que Clément traque les contrebandiers. C'est aussi dans ce bourg que naît (et grandit) leur fille Solange, en 1929.

Une décennie après, c'est une nouvelle fois la guerre.

L'épisode de la guerre 1939-1945

Âgé de 33 ans au début du conflit, Clément est fait prisonnier et interné dans un camp en Allemagne. Il en reviendra et il en ramènera même le cliché ci-après !

Un camp de prisonniers en Allemagne pendant la guerre 1939-45



Un groupe de prisonniers dans un camp : **Clément Cauchies se trouve à droite**

Lors du déclenchement du conflit, Solange est juste âgée de dix ans. Avec sa mère, âgée de 31 ans, et avec d'autres membres de la famille, elle participera à un épisode marquant de cette guerre, à savoir leur évacuation en juin 1940, de l'Avesnois vers le Cambrésis. Organisée par « Oncle Georges », c'est un moment de l'histoire de cette famille qui sera décrit ultérieurement dans un autre ouvrage consacré à Hélène Vaille et les siens.

La migration pionnière du couple en Autriche

Après la guerre, et de source familiale, le couple Cauchies-Vaille migre en Autriche avec leur fille, alors âgée de seize ans, dans le cadre de la coopération transfrontalière. Les éléments manquent ici pour préciser l'objet de cette coopération entre la France et l'Autriche. Mais on peut penser que son objectif est de lutter contre la contrebande transfrontalière. Toujours est-il qu'il y a pour Clément une opportunité qui se présente et qu'il saisit pour exercer en Autriche son talent contre la contrebande !

Il fait ici figure de pionnier.

Un pionnier de la coopération transfrontalière

On s'appuie ici sur le chapitre concernant l'histoire de la coopération transfrontalière en Europe du dictionnaire Wikipedia. Il précise que les premières formes de la coopération transfrontalière apparaissent dans l'immédiat après-guerre. C'est à ce moment-là que Clément migre en Autriche. Il est un pionnier de cette coopération transfrontalière dans la mesure où elle ne sera reconnue juridiquement que bien plus tard, en 1980 au moyen d'une convention du Conseil de l'Europe. Elle concernera alors plusieurs pays européens. Le rapprochement des collectivités territoriales a été favorisé par le développement des échanges économiques, culturels ou sociaux entre les États européens.

La migration pionnière de Clément Cauchies en Autriche, après la guerre



Cliché de Ghislaine

Le cliché ci-dessus a été pris devant un immeuble, un peu austère, abritant un salon de thé, accessible par un escalier, mais dont l'entrée est interdite. « Betreten des teehauses verboten ! » est-il indiqué en allemand ; ce qui, traduit en français, veut dire : « Entrer dans le salon de thé interdit ! ».

Clément Cauchies en uniforme et son képi, en Autriche



Suzanne, Clément et Solange (détails du cliché de Ghislaine)

La migration en Autriche durera quatre années.

L'Autriche, c'est beau mais c'est loin !

De ce pays le couple ramènera des souvenirs ; il les évoquera dans la famille, notamment ceux du Tyrol. C'est une région située à l'ouest de l'Autriche, au cœur des Alpes, réputée pour ses paysages, son folklore et son architecture typique. Il en ramènera des objets en souvenir de ce séjour. Le couple en avait offert un à mes parents : une belle assiette

décorative en bois sculpté à la main et peint. L'assiette présente un beau motif régulier sur les bords ; au premier plan, un arbre sculpté à la main donne du relief ; le centre est constitué par un groupe de maisons aux toits colorés et par le clocher d'une église ; l'arrière-plan est celui d'un paysage montagneux avec les neiges éternelles : nous sommes ici au cœur des Alpes.

Une pièce devenue rare

Cette pièce date environ de l'année 1950, voire avant. Devenue rare aujourd'hui, elle est un trésor conservé précieusement, avec les photos de famille. Notre mère la mettait en évidence, posée sur un meuble. Puis, plus tard, elle nous expliquera que cette assiette venait du Tyrol, qu'oncle Clément et tante Suzanne y étaient allés et que « là-bas, c'était beau, mais loin » ! Cette assiette-souvenir a laissé une empreinte dans notre mémoire, à ma sœur Marie-France et à moi-même. Elle a accompagné, toute sa vie durant, notre mère.

Souvenir du Tyrol (année 50, voire avant)



Une belle assiette décorative en bois sculpté à la main et peint

Mais, de ce pays étranger et loin de la France, Suzanne a la nostalgie de son Avesnois natal ; la famille manque, malgré des retours périodiques pendant la période des congés de Clément. Précisons que plus de mille kilomètres séparent la France de l'Autriche et qu'il fallait compter une douzaine d'heures de voyage, au moins, à l'époque.

Vers 1950, âgé d'une quarantaine d'années, le couple Cauchies-Vaille revient alors dans son Avesnois natal et il y demeurera.

Le retour dans leur Avesnois natal, à Carnoy

A leur retour d'Autriche, c'est dans le petit village de Carnoy, proche de Preux-au-Sart, que le couple s'établit ; Solange est une jeune fille de vingt ans. Carnoy est une paroisse avec son église, mais rattaché à la ville de Gommegnies, une commune toute proche de la Belgique ayant compté, dans le passé, jusqu'à plus de 3.000 habitants (2.300 en 2019) située entre Le Quesnoy et Bavai, à 15 kilomètres de Valenciennes et 20 kilomètres de Maubeuge.

Le couple ne connaîtra pas la vie citadine et aura une mode de vie proche de celui de la campagne. Priorité était donnée à l'enfant et aux activités domestiques, y compris le jardinage et le bricolage. Clément était bon jardinier mais aussi un excellent peintre et tapissier. Outre l'enfant, son épouse était là pour le ménage, l'entretien du linge, la couture, les soins aux animaux domestiques, etc. Mais aussi pour faire des conserves diverses, des boissons comme le cidre, etc. Bref, la production domestique était importante. A la campagne, on a appris et on sait faire.

Clément et Suzanne ont eu une vie heureuse dans ce petit bourg de Carnoy. Clément est décédé en 1985 à l'âge de 79 ans ; Suzanne en 1989, à l'âge de 81 ans. Ils ont été tous deux inhumés à Ruesnes.

Le modèle de l'enfant unique

A la différence de sa sœur aînée (ma grand-mère) qui a eu cinq enfants, le couple Cauchies-Vaille n'en n'aura qu'un seul, Solange. Il s'inscrit dans la continuité de la période qui se faisait déjà jour à la fin du XIXe siècle dans laquelle la conception de la famille évolue vers la limitation volontaire des naissances voire vers le modèle idéal de l'enfant unique, dans les familles de la petite bourgeoisie tout au moins. On rappelle que le couple Vaille-Houriez, leurs cousins de Maulde, en Valenciennois, n'ont eu que deux enfants.

On s'appuie ici sur Eugen Weber dans son chapitre consacré à la famille. Il y aborde une évolution des comportements vers « la limitation volontaire des conceptions qui s'est développée parallèlement à d'autres processus : accroissement de l'épargne, plus grande mobilité géographique et professionnelle, abandon des pratiques religieuses, généralisation du service militaire et de l'expérience des modes de vie urbains, exemple de la petite bourgeoisie pour laquelle, à la fin du XIXe siècle, l'idéal était de n'avoir qu'un enfant ».

Le couple Cauchies-Vaille a le profil décrit ci-dessus.

Il adopte le modèle de l'enfant unique. Il se transmettra au cours des deux générations qui suivront : Solange aura une fille, Ghislaine ; née en 1953, elle fait partie de la génération du baby-boom. De son union avec Pascal Marchand, également fils unique, le couple n'aura qu'un seul enfant, Caroline. Née vers la fin des années 70, elle fera évoluer ce modèle vers celui du couple avec deux enfants.

Des aspirations à la réussite et à l'ascension sociale de l'enfant

Le couple Vaille-Cauchies souhaite donner à leur fille Solange un métier. Sans doute après le certificat d'études primaires, elle suit une formation professionnelle et devient dactylo. Exercer ce métier après le second conflit mondial et dans la décennie ayant suivi, est l'archétype du métier féminin. Il s'agissait d'un métier très répandu chez les femmes à l'époque.

Après la guerre et à l'âge de 16 ans, Solange l'exerce même en Autriche où elle met en œuvre ses compétences à l'Economat des Armées.

A son retour avec ses parents, elle trouve un emploi de dactylo dans une entreprise laitière à Le Quesnoy. Elle exerce ce métier jusqu'à son mariage, début des années 1950, avec Pierre Harbonnier.

Le mariage de Solange avec Pierre Harbonnier

Pierre Harbonnier est cultivateur ; Solange devient alors cultivatrice.

Ce choix peut surprendre. Mais au début des années 50, comme on le précise pour un autre couple de la parentèle (la famille Bédenel-Finet, leurs cousins), rien n'est plus normal à l'époque de faire le choix de travailler dans l'agriculture et d'habiter dans un hameau quand on sait qu'en 1945 un actif sur trois travaillait dans le secteur agricole (moins d'un actif agricole sur vingt-deux aujourd'hui) et qu'en 1950 la moitié des Français habitait en zones rurales (moins d'un quart aujourd'hui).

Le couple Harbonnier-Cauchies s'établit alors dans une exploitation agricole à Potelle ; un bourg de moins de 200 habitants dans les années 50-60, distant d'à peine plus d'un kilomètre de Jolimetz. C'est la commune dans laquelle un membre de la parentèle de Solange s'établit au début des années 1800 (Jean-Baptiste Lesur). On souligne ici, un siècle et demi après, la persistance de l'endogamie géographique.

Le couple participera au développement de l'agriculture moderne dans les années 60 et les décennies suivantes. Avec, par exemple, l'introduction de la machine à traire ainsi que du tracteur qui remplace la traction animale, notamment celle du cheval. C'est un chapitre développé plus avant au sujet du couple Bédenel-Finet ; les deux couples ayant des destins symétriques. Ils vivent dans le même contexte, partagent la même condition et entretiennent des relations familiales régulières au cours desquelles sont évoqués les problèmes d'une agriculture en plein bouleversement. Comment s'adapter et vivre de son travail ?

Migrer dans le Sud-Ouest, est-ce une solution ?

C'est le choix que fait à la fin des années 60, début des années 70, le couple Bédenel-Finet, mais aussi un autre couple d'agriculteurs potellois voisin. Pour l'un des couples, la migration agricole est temporaire ; pour l'autre, elle est définitive.

Pierre et Solange quant à eux poursuivront l'exploitation agricole à Potelle, jusqu'à l'âge de la retraite.

Ferme de Potelle, Pierre Harbonnier et son cheval



Cliché de Gisèle, début des années 1950

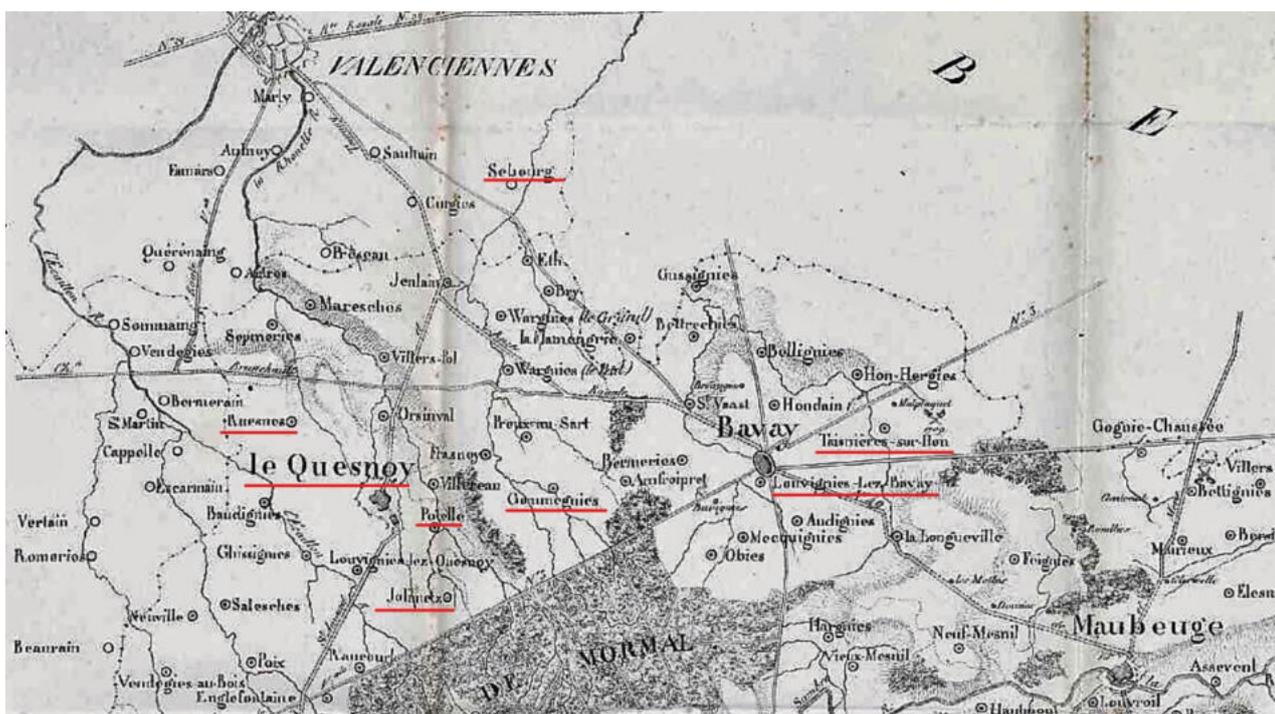
La transmission du modèle de l'enfant unique

Le couple n'aura qu'un seul enfant, Ghislaine. Elle échappe à la vie paysanne en travaillant, après son baccalauréat, à la Mutualité Sociale Agricole de Lille où elle deviendra cadre. Il y a ici exogamie professionnelle et géographique, même si par son activité professionnelle Ghislaine gardera un lien avec le milieu agricole. Elle répond au désir de réussite et d'ascension sociale de la famille. La voie d'accès à la petite bourgeoisie est confortée par son mariage avec Pascal Marchand qui intègre en tant que cadre, l'administration de la police à Lille. Lui, est fils d'exploitant agricole. Dans les années 60 et suivantes, les filles ne rechignent pas à épouser des garçons d'origine paysanne, et Ghislaine confirme cette règle. Mais elles écartent ceux d'entre eux qui deviennent agriculteur. D'où un célibat masculin qui se développe dans les campagnes à cette époque.

Sur le célibat et la condition paysanne, on peut lire l'article du sociologue Pierre Bourdieu publié en 1962, numéro 5-6 de la Revue Études rurales, accessible en ligne sur :

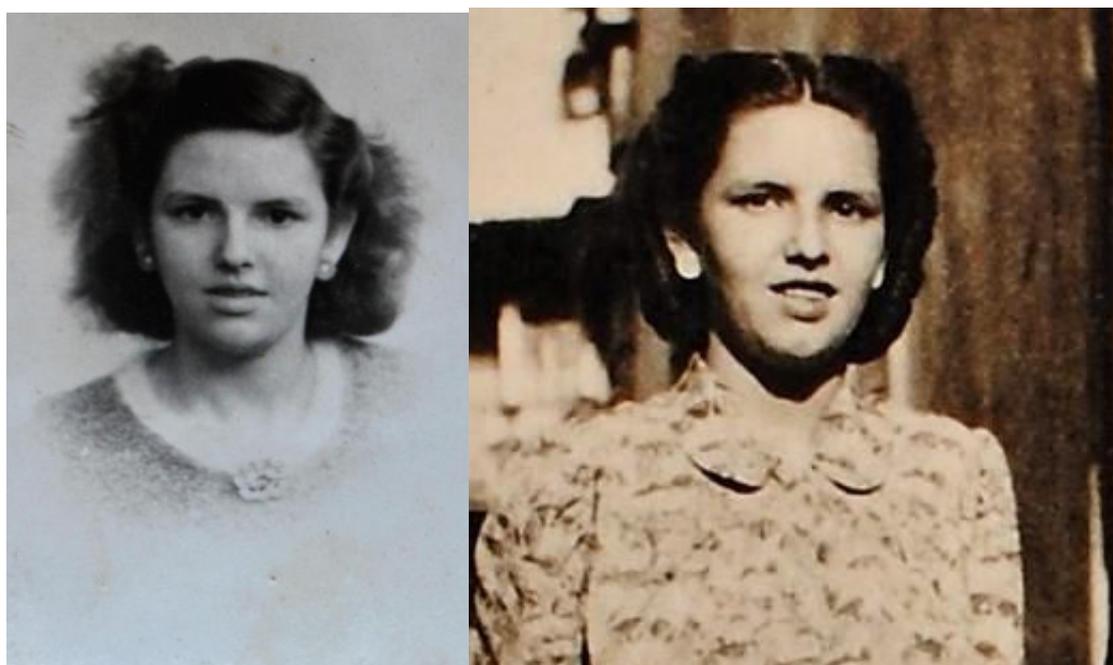
https://www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1962_num_5_1_1011

Preux-au-Sart, Potelle, Jolimetz, Gommegnies



Les clichés ci-après présentent le couple Cauchies-Vaille et leur fille unique, Solange.

Solange Cauchies



Solange est née à Preux-au-Sart en 1929

Suzanne et sa fille Solange



Sophie, Suzanne Cauchies, née Vaille avait comme prénom usuel celui de Suzanne

Le couple Cauchies-Vaille et leur fille Solange



Leur unique petite-fille : Ghislaine Harbonnier, auprès de ses grands-parents et parents



Le cliché a été pris vers 1960, Ferme du Futoy

Alain Bédenel : sur les traces de ses ancêtres douaniers

Dans la famille, la tradition douanière s'est poursuivie. Au début des années 1980, un membre de la parentèle, Alain Bédenel, devient douanier. Né en 1962 à Louvignies-Quesnoy (ferme du Futoy), cadet d'une fratrie de quatre enfants, il est le seul garçon.



Cliché pris en août 1965

On ne connaît pas les motivations ayant conduit Alain à intégrer l'Administration des Douanes. Peut-être avait-il, très jeune, un goût pour l'uniforme ? Ainsi en témoigne le cliché ci-après où il se trouve au centre de deux cousins, plus âgés, en uniforme.



Au centre, le jeune Alain Bédenel, futur douanier, encadré par deux cousins en uniforme

Résidant à Maroilles, Alain fera une partie de sa carrière entre Valenciennes et Avesnes-sur-Helpe, comme ses ancêtres. On souligne ici la persistance de la règle de l'endogamie professionnelle et géographique, plusieurs générations après. Mais, à la différence de ses ancêtres, Alain sera amené aussi à travailler à Paris et à Reims au gré des concours internes qu'il a réussis en vue d'obtenir une promotion. En 2022, il est âgé de 60 ans et décide de prendre sa retraite. Certes, les temps ont changé pour la société, l'Administration des Douanes et pour les douaniers.

Faut-il regretter de nos anciens, le temps du casernement, du contrôle du mariage, des tours de garde, des embuscades, des sacs de couchage et des arrestations dangereuses ? On en gardera la mémoire. Ghislaine, la petite-fille de Clément Cauchies trouvera dans le grenier de celui-ci l'équipement du douanier partant en embuscade (lit, sac de couchage, etc.). Entre-les-deux-guerres, c'était sans doute encore un moyen de lutte utilisé contre la contrebande, et connu de Clément.

Il existe une Association pour l'Histoire de l'Administration des Douanes.

<https://histoire-de-la-douane.org/>

4- Le journalier, devenu charretier

Après le charron et le douanier, on s'intéresse ici au troisième membre survivant de la fratrie : Amand Vaille, le journalier devenu ensuite charretier (ou encore voiturier).

Qui est Amand Vaille ?

Il est né le 23 septembre 1857. Il porte le deuxième prénom de son frère Jules Amand Vaille, né le 18 janvier 1856 mais décédé le 10 septembre 1856 avant d'atteindre son 1^{er} anniversaire. Avec le décès en 1857, à l'âge de trois ans, de sa sœur Rose-Aimante, Amand Vaille est, sur cinq enfants nés, le troisième vivant de la fratrie. Le rang et l'espace entre les naissances se trouve ici modifié par la mortalité infantile : cinq années séparent Amand, d'Hector; sept années le séparent de François.

Amand épouse Maria Céline Bruyère. Elle est née en 1856, probablement à Wagnies-le-Petit ; sous le nom de Quinchon, sa mère. Le mariage a lieu à Ruesnes en 1880. C'est la même année que celui de sa sœur Rosémante ; lui, au mois de mai et elle, au mois de novembre. C'est aussi la même année de mariage que son frère aîné François, le 1^{er} avril. Trois mariages chez les Vaille en 1880 ! Pour mémoire, le mariage d'Hector a lieu trois ans plus tard.

Mais les destins des couples n'est pas le même.

François est charron, épouse une ménagère et ils ont un fils Edmond, né six ans plus tôt, légitimé par le mariage de ses parents.

Rosémante, ménagère, n'a pas d'enfant, épouse un douanier, quitte son village natal et s'émancipe de la condition paysanne.

Le benjamin, Léandre, cultivateur, devra attendre. En 1880, il est âgé de 19 ans. L'appel sous les drapeaux n'est pas loin, mais il a été déclaré à l'état civil, volontairement, de sexe féminin par son père afin qu'il échappe au service militaire. Cela aura pour effet de retarder son âge au mariage ; une demande de rectification de l'état civil auprès du tribunal d'Avesnes-sur-Helpe étant nécessaire pour se marier... Ce sera chose faite en 1897, soit 17 ans après ses frères et sa sœur. Il est alors âgé de 36 ans. Il épouse une cultivatrice. Il est cultivateur et ils le demeureront.

Pour mémoire, Hector est douanier.

Amand épouse une cultivatrice originaire de Wagnies-le-Petit. Elle est la fille d'Alphonse Bruyère et d'Henriette Amélie Quinchon, cultivatrice dans la même commune. Et les quelques mois précédents leur mariage (le 20 avril 1880) était né un petit Alphonse (à qui on donne le prénom de son grand-père), Léon Théodore Vaille, né Bruyère ; enfant légitimé par le mariage de ses parents (source : généalogie de Monique Chailloux). A ce moment-là, Amand est âgé de 23 ans. Sachant que les Douanes recrutent principalement, après le service militaire, des hommes célibataires, ce n'est plus le « profil » d'Amand qui ne

peut envisager la carrière de son frère aîné Hector. Peut-être d'ailleurs n'en n'avait-il pas le désir (ni son épouse) ou fait son service militaire ?

On mentionne ici la règle de l'endogamie géographique ayant présidé au choix des conjointes : les épouses de François et d'Amand résident dans le même village (Wargnies-le-Petit), distant d'une dizaine de kilomètres de Ruesnes.

La généalogie de Monique Chailloux précise qu'au moment du mariage, Amand était cultivateur à Ruesnes. Il l'est resté pendant cinq ans (1880-1885), tantôt dans le bourg, tantôt sur la banlieue. Puis il est journalier à Ruesnes pendant une vingtaine d'années (1886-1906). Enfin, et c'est intéressant, il est charretier à Raismes en 1906, à l'âge de 49 ans. Une autre source généalogique précise qu'à cette date il est, au recensement, « voiturier ».



Amand VAILLE	
journalier, voiturier (recensement 1906)	
Naissance	23 sept. 1857
Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	
Mariage	18 mai 1880
avec Maria Céline BRUYERE	
Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	

Or, qu'est-ce qu'un journalier ? Un voiturier ou un charretier ? Comment voyageait-on autrefois, en l'absence du chemin de fer ? Le choix de la ville de Raismes est-il le fait du hasard ?

Le journalier

Une définition simple du métier de journalier pourrait être la suivante : « ouvrier agricole employé à la journée ». Mais elle n'est pas satisfaisante. En effet, le métier de journalier est intéressant dans la mesure où il renvoie aux anciennes unités de mesure héritées de l'Ancien Régime : « le journal », comme unité de mesure du travail de la terre. On précise que l'Ancien Régime est la période correspondant au « Régime social et politique de la France depuis le règne de François I^{er} (1515-1547) jusqu'à la proclamation de l'Assemblée nationale le 17 juin 1789 et l'abolition des privilèges dans la nuit du 4 août, lors de la Révolution », selon l'Encyclopédie Larousse.

Le journal comme unité de mesure du travail de la terre

Selon Eugen Weber, « Les mesures de la terre se référaient pour la plupart à la journée de travail (journal ou morgen) ou au type de labour (hommée, bêchée, fauchée). Le journal et l'hommée représentaient la quantité de terre qu'un homme pouvait travailler en une journée, soit un champ de moyennes dimensions. Ces unités fondées sur le travail journalier variaient selon les régions, en fonction du terrain, des outils et des méthodes de culture. En Lorraine, le *jour* ou journal, était de 20,44 ares, ou de 10 ornées (hommées) de 2,04 ares chacune... Dans

les Landes où, à la veille de la Première Guerre mondiale, le journal était encore la mesure standard, celui-ci équivalait à 42 ares dans les terres pauvres, et à 35 dans les riches ».

Amand Vaille, le journalier

En tant que journalier, nous n'avons pas d'éléments sur la quantité de terre qu'Amand pouvait travailler à Ruesnes avant la Grande Guerre. Toutefois, il est resté journalier pendant vingt ans. On vérifie ici la persistance dans le bourg de l'unité de mesure qu'est le journal, à la veille de la Première Guerre mondiale.

Le voiturier

Selon Bernard Miolane, auteur d'un article sur « Ces vieux métiers d'autrefois : les voituriers » : (consultable sur : <http://regardsdupilat.free.fr/mio.html>)

« Il existe deux sortes de voituriers : voiturier par voie d'eau et voiturier par voie terrestre. Le premier est le marinier ; "marin d'eau douce"; assurant le transport des marchandises sur les cours d'eau, fleuves et rivières. Le second, voiturier sur terre, appelé aussi roulier, est l'entrepreneur, le transporteur ou le conducteur sur route des matériaux, marchandises ou voyageurs.

Transportant au moyen de véhicules hippomobiles, tout ce qu'il faut livrer ou déplacer. C'est le routier d'aujourd'hui, mais à 8 ou 9 km/heure.

Voiturier peut être également un métier secondaire pour des ruraux qui travaillent la terre, ayant des chevaux ou des boeufs et certains commerçants, cabaretiers, hôteliers ou industriels, avec du personnel pour transporter leurs clients ou leurs marchandises.

Ces hommes vaillants et peu exigeants, déterminés, habitués à la vie dure, sachant diriger des bêtes dressées; gagnaient de faibles salaires. Toutefois, ils n'étaient pas qualifiés pour être embauchés dans les usines de la Révolution industrielle inhérente à cette moitié du XIX^{ème} siècle ».

Le voiturier

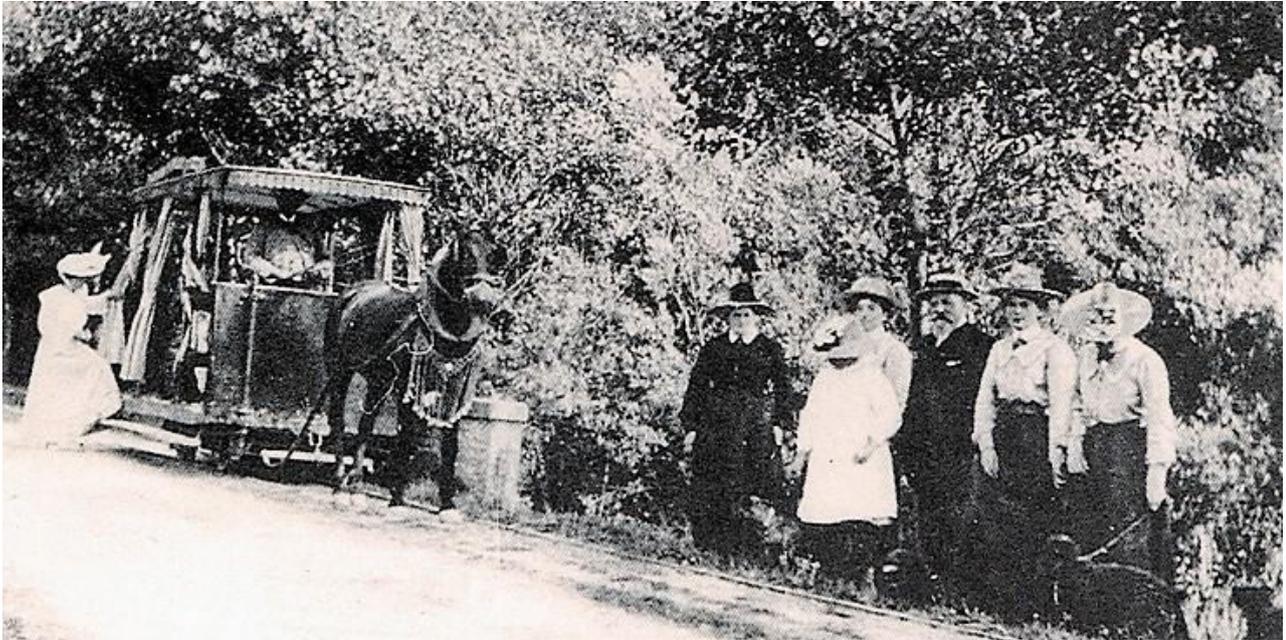


Source : Ruesnes sur les albums de Croÿ, Tome IX, Comté de Hainaut XI

Le voiturier assure le transport des personnes.

Ci-après, le tramway hippomobile de Dannes-Camiers à Ste-Cécile (route de la Plage).

Un tramway hippomobile (vers 1905)



Le voiturier assure le transport des marchandises sur les cours d'eau, fleuves et rivières.

Halage d'une péniche sur la Sambre



Le cliché ci-dessous représente le halage d'un bateau par un mât de canal. Remarquez également l'aménagement de la berge. La scène se déroule sur l'Escaut près de Valenciennes.



Source : ronfleur.centerblog.net sur centerblog.

Comment voyageait-on autrefois, en l'absence du chemin de fer ?

Jusqu'à une certaine époque, à moins d'aller à pied ou à cheval, c'était la voiture avançant au trot des chevaux qui était l'instrument indispensable pour voyager, en l'absence du chemin de fer. Le voyage est long et on part pour longtemps.

Les routes n'étaient pas toujours en bon état et les voitures étaient soumises aux cahots, ébranlées par de nombreuses secousses, exposées été comme hiver aux intempéries, pluie, vent neige, boue. Peu de ces voitures ont été conservées; rares sont celles qui ont échappé à l'usure du temps et à la destruction !

Selon Eugen Weber, jusqu'à l'arrivée du chemin de fer, voyager au-delà des limites d'une bonne randonnée était en effet une entreprise difficile, coûteuse et longue.

« Même sur les grandes routes, les voyages restèrent très longs jusqu'au Second Empire (1852-1870), et parfois après. Il fallait une journée entière pour aller en diligence de Gray à Besançon (44 kilomètres), et trois jours pour aller de Bar-sur-Seine à Paris (191 kilomètres) ».

« Même près de Paris, à Courgent, dans le Mantois, dans les dernières années du XIX^{ème} siècle, « on ne voyage que si l'on y est obligé ». Ceux qui allaient au marché connaissaient Mantes, distante de 13 kilomètres, ou Houdan, de 12 kilomètres, mais de nombreux paysans aisés n'avaient vu Paris, à 60 kilomètres qu'une fois, ou même pas du tout. Les trois quarts des enfants n'avaient jamais vu un train, et certains n'étaient jamais allés au village voisin ».

Amand Vaille, charretier à Raismes en 1906

Le choix de cette ville n'est pas le fait du hasard. A l'âge de 49 ans, Amand a rejoint la cité minière où habite son frère Hector depuis l'année 1900 mais aussi sa fille cadette, mariée à un mineur à Raismes en 1906. Dans cette ville, Amand est « charretier » !

Selon le dictionnaire Larousse en ligne, le charretier est « la personne qui conduit une charrette ou un chariot ». Nous n'avons pas d'éléments sur les raisons de cette exogamie géographique. Mais il est probable que c'est grâce au réseau familial, et sous la pression du besoin, qu'Amand est parti travailler en ville en tant que charretier, sans qu'on sache si cette migration est saisonnière ou définitive. Ou s'il s'agissait d'un métier secondaire pour un rural qui travaillait aussi la terre.

Dans son ouvrage, Eugen Weber souligne l'importance de la migration saisonnière ou temporaire, sous la pression du besoin. Il donne l'exemple du Morvan où « c'était la pression du besoin, la recherche inlassable d'un peu d'argent pour joindre les deux bouts, pour payer une dette, acheter un champ, refaire le toit d'une maison ou en construire une, qui poussait les paysans hors de chez eux, les transformait en charretiers, en moissonneurs, en couvreurs de chaume et en domestiques, bref qui les faisait quitter leur maison parce que c'était le seul moyen de conserver celle-ci ».

Était-ce la pression du besoin qui a transformé Amand Vaille en charretier ? La question reste posée. A la différence du cultivateur, attaché à sa terre, le charretier est un métier qui éloignait parfois les gens de leur domicile en allant chercher le travail là où il était. On rappelle la remarque d'Eugen Weber selon laquelle dans la dernière partie du XIXe siècle, le chômage saisonnier de la vie campagnarde était important. Or, en 1906, Raismes connaît un développement économique important ; c'est une ville en pleine expansion. Le travail était là ; le réseau familial aidant, Amand Vaille est allé le chercher.

On rejoint ici la remarque de Bernard Miolane selon lequel, « Le métier de voiturier était, de ce fait, tout à fait indiqué à ces hommes issus du milieu rural. Ils transportaient des pierres pour la construction de bâtiments, du charbon [et à Raismes, on l'exploitait !], du bois, du minerai de fer pour la fabrication de l'acier ; des personnes dans leurs déplacements, des denrées alimentaires et bien d'autres choses encore. Les trajets assez éloignés du lieu où ils habitaient n'étaient pas rares. Ils devaient se rendre là où le travail les conduisait ».

Et de conclure : « Les voituriers ont donc contribué à ce grand essor économique apporté par la Révolution industrielle, marqué notamment par le développement des transports hippomobiles ».

Ce serait donc le cas d'Amand Vaille.

Toutefois, il y avait aussi la concurrence du chemin de fer pour les transports sur grande distance.

Selon Eugen Weber, « Deux groupes professionnels - les charretiers et les marinières qui se consacraient au trafic à longue distance - furent mortellement touchés par les chemins

de fer, et leur disparition altéra inévitablement bien des modes de vie jusqu'alors établis. Les boutiques, les écuries, les auberges, les forges et les ferronneries qui dépendaient d'eux furent durement atteintes. Il en alla de même pour de nombreux paysans qui vivaient près des grandes routes, ainsi que ceux qui avaient adapté leur production au commerce routier (particulièrement le fourrage et l'avoine, mais aussi les légumes, la volailles et les vins destinés aux voyageurs). Toutefois bien qu'il y eût de nombreuses tragédies locales et individuelles, les transports routiers s'arrangèrent pour survivre. Les transports par voie d'eau, eux, ne résistèrent pas ».

Par ailleurs, perturbée par la Grande Guerre, Amand n'a sans doute pu exercer son activité de charretier à Raismes que pendant à peine dix ans. En 1920, Amand est âgé de plus de 60 ans. Les véhicules à moteur font leur apparition et une nouvelle ère s'annonce.

L'irruption de l'automobile

Selon Abel Chatelain, « L'industrie automobile est née avant la guerre 1914-1918 et dès 1913, la France produisait 15.000 véhicules. Mais la hausse la plus marquée se situe au lendemain de la première guerre mondiale, au moment de la période de prospérité puisque la production passe de 55.000 en 1921 à 145.000 en 1924 et 253.000 en 1929. Puis c'est la crise : entre 1929 et 1932, c'est une chute régulière mais la production est encore importante puisqu'en 1932 nos usines sortent 163.000 véhicules. La reprise a lieu à partir de 1936 jusqu'à, la seconde guerre mondiale 1939-1945 ; en 1938 dernière année normale : 224.000 voitures. Mais à cette date, les usines automobiles françaises tournaient seulement à 75 % de leurs possibilités. D'après ces données, on peut constater combien cette industrie subit de variations selon les moments de prospérité ou de crise ».

Plus de 2 millions de véhicules en 1939 en France

Toujours selon cette source : « Le parc automobile français en 1939 a été estimé à 2.070.000 véhicules (1.500.000 voitures particulières; 20.000 cars; 305.000 camionnettes; 245.000 camions) ».

Pour en savoir plus : Chatelain Abel. L'industrie automobile française. In: Revue de géographie jointe au Bulletin de la Société de géographie de Lyon et de la région lyonnaise, vol. 25, n°2, 1950. pp. 106-112

Compte-tenu de l'évolution décrite ci-dessus, Amand a-t-il pour autant abandonné son métier de voiturier entre-les-deux-guerres ? La question reste posée, mais la carte postale ci-après nous apporte une indication.

Amand Vaille, voiturier entre-les-deux-guerres ?

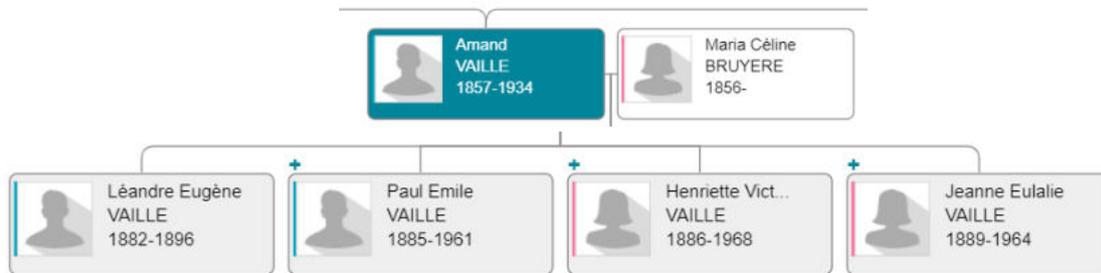
Sur la carte postale ci-après, dont le cliché date probablement de l'entre-deux-guerres, il y a une charrette, genre « charrette anglaise », stationnée sur le bas-côté de la route, face à son domicile, en direction de Le Quesnoy. On peut penser qu'elle assurait le transport de personnes. Amand est décédé en 1934, à l'âge de 77 ans.

Amand Vaille, voiturier entre-les-deux-guerres ?



Le devenir des enfants du couple Vaillle-Bruyère

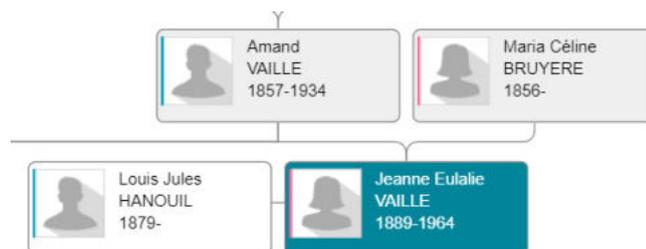
Outre Alphonse Léon Théodore (décédé à Denain en 1956, à l'âge de 76 ans, sur lequel nous n'avons pas d'autres éléments sur son devenir), le couple Vaillle-Bruyère donne naissance à quatre autres enfants (Léandre, Paul, Henriette et Jeanne).



Quel est leur devenir ?

Tous échapperont à la condition paysanne en devenant ouvrier ou/et en partant en ville, parfois très loin de leur village natal (Chalons sur Saône, Paris). Leur migration est définitive. Les enfants de cette génération, nés Vaillle entre 1882 et 1889, font partie du pic d'exode rural observé à Ruesnes entre 1876 et 1911. Leur mariage ne sera même pas célébré dans cette commune ; la cadette, Jeanne Eulalie, s'est mariée en 1906, à l'âge de 17 ans, à Raismes ! Le choix de cette ville n'est pas le fait du hasard. Elle a rejoint la cité minière où habite son oncle Hector, sa tante Hermance depuis l'année 1900 et côtoyé deux cousines de son âge (Nelly, née en 1886 ; Léa, née en 1889). Même son père Amand la rejoindra !

- Jeanne Eulalie Vaillle (1889-1964). Née à Ruesnes en 1889, elle épouse à Raismes en 1906 Louis Jules Hanouil, ouvrier mineur né à Paris XIVème en 1879. Elle est décédée à Raismes en 1964, à l'âge de 75 ans.



Jeanne Eulalie VAILLE	Louis Jules HANOUIL
Naissance 5 mars 1889 Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	Naissance 18 janv. 1879 Paris Xiv
Mariage 26 juin 1906 avec Louis Jules HANOUIL Raismes, 59590, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	Mariage 26 juin 1906 avec Jeanne Eulalie VAILLE Raismes, 59590, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
Décès 16 oct. 1964 Raismes, 59590, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE	Décès

- Léandre Eugène Vaille né en 1882 à Le Quesnoy ; décédé en 1896 à l'âge de 14 ans. Il était ouvrier cordonnier. En sa mémoire, son oncle, un homme de cœur, portera le prénom de « Léandre », comme prénom usuel, au moment de rectifier son état civil (il avait été déclaré de sexe féminin).



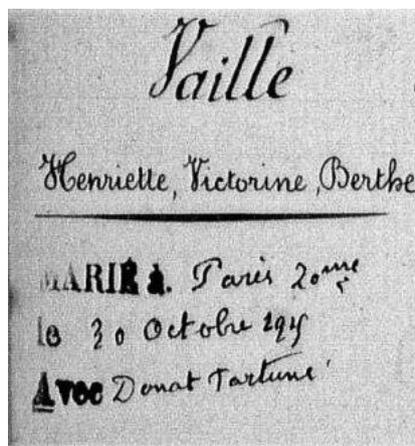
- Paul Emile Vaille (1885-1961). Né à Ruesnes en 1885, il épouse Marie Augustine Philomène Baudron en 1919 à Chalons sur Saône. Il décède le 25 décembre 1961 à Tourcoing, à l'âge de 76 ans. Il était ajusteur.



- Henriette Victorine Berthe Vaille (1886-1968). Née à Ruesnes en 1886, elle porte le même prénom que sa grand-mère maternelle. Des éléments en notre possession nous permettent de développer les points suivants la concernant : son mariage (§1), son époux Gaston Piral (§2), sa carrière de couturière à Paris (§3) et, enfin son retour en Avesnois (§4).

1) Le mariage d'Henriette Vaille avec Gaston Piral

Henriette Victorine Berthe Vaille s'est mariée le 30 octobre 1915, à Paris (XXème) avec « Donat Fortuné » est-il indiqué en marge de son acte de naissance.



Cette mention est incomplète. Selon des informations familiales et militaires, il s'agit de Gaston, Donat, Fortuné PIRAL. Lors du mariage, Henriette est âgée de 29 ans ; Gaston de 43 ans. Le mariage a lieu pendant la Grande Guerre, deux mois et demi après la création du 52^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale que Gaston rejoint. Il réside à Paris ou, tout au moins, il a une adresse. Leur union sera de courte durée (à peine 4 ans).

2) Qui est Gaston PIRAL ?

Durant le conflit Gaston est engagé dans le 52^{ème} Régiment d'Infanterie Coloniale, au 4^{ème} bureau de la Seine à Paris (XXe). Créé le 16 août 1915 c'est une unité de l'armée de terre française qui appartient aux troupes coloniales. Le régiment sera plusieurs fois décoré. Son drapeau porte les inscriptions La Champagne 1915, La Somme 1916, Verdun 1917, La Marne 1918. Gaston Piral a sans doute été concerné par ces différentes batailles.

1914-1918 : une guerre de tranchées et un carnage



Source : Collection Désiré SIC www.chtimiste.com

Gaston est né le 25 juin 1872 dans le département de la Somme, à Ham ; une ville de plus de 3.000 habitants en 1911, située à 20 km de Saint Quentin. Il a peut-être participé à la bataille la plus meurtrière de l'histoire, celle de la Somme. Elle a fait plus de un million de victimes. Sa ville natale est anéantie. La forteresse et l'ensemble de la ville d'Ham sont dynamités par les Allemands le 19 mars 1917. À la fin de la guerre, la commune est considérée comme très largement détruite.

Des clichés de la ville natale de Gaston vers la fin de la guerre (source: Wikipedia).

Destructions du quartier autour du fort de Ham, après l'explosion de 1917



La gare de Ham au début du XXe siècle



La gare en mars 1917



À Ham après le retrait des troupes allemandes



Gaston Piral décède en 1919 à Ruesnes, à l'âge de 47 ans, des « suites de maladies contractées en service ».

Durant la Grande Guerre, les causes de décès sont multiples. Selon les statistiques établies par la direction du service de Santé du ministère de la Guerre, les fiches individuelles établies distinguent clairement les malades des blessés. La fiche de Gaston Piral ci-après le montre : la cause de sa mort avait été mentionnée par « suite de blessures de guerre », puis elle a été biffée et remplacée par la mention : « suite de maladie ». La distinction entre malades et blessés était donc bien faite. Les malades sont d'ailleurs les plus nombreux. Ils ont perdu la vie soit dans des hôpitaux temporaires, soit à leur propre domicile. C'est le cas de Gaston, décédé à Ruesnes, probablement chez ses beaux-parents Amand et Maria, aux côtés de son épouse Henriette, le 12 juillet 1919, huit mois après l'armistice du 11 novembre 1918 qui met fin aux combats. Il fait partie des décès imputables au service et cités ouvertement comme de maladie. Elle n'est pas précisée (Cf. sa fiche ci-après), mais il pourrait s'agir d'une maladie infectieuse.

Fiche militaire de Gaston Piral

© Ministère des armées - Mémoire des Hommes

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS. 2^e RÉGIMENT

Nom **PIRAL**

Prénoms *Gaston, Donat, Fortuné, Gaston*

Grade *2^e classe*

Corps *52^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE*

N^o *33^e 11884* au Corps. — Cl. *1892*

Matricule. *415* au Recrutement *line 4^e Bureau*

Mort pour la France le *12 juillet 1919*

à *Ruesnes (Nord)*

Genre de mort *Malade contracté en service*

Né le *25 juin 1872*

à *Ham* Département *Somme*

Arr^l municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N^o.

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

Jugement rendu le *20*
par le Tribunal de *Paris (20^e)*
acte ou jugement transcrit le *denoncil*
à *Paris (20^e)*

N^o du registre d'état civil

534-708-1921. [20434.]

En effet, selon Marie Llosa*, pendant la Grande Guerre, les maladies infectieuses font partie des causes de décès. Elles sont nombreuses et elles font des ravages. Nous avons, écrite-elle, « des maladies dites infantiles ou infectieuses mais qui font des ravages en l'absence à cette époque de médicaments comme la pénicilline pouvant enrayer des infections. Citons la rougeole, la scarlatine, mais aussi la fièvre typhoïde. Cette dernière est à l'origine de nombreuses hospitalisations. Cette maladie infectieuse est contagieuse et se caractérise par des troubles nerveux et intestinaux. La vaccination restera la meilleure des préventions mais elle est tout de même à l'origine de décès compte tenu des conditions d'hygiène quasi inexistantes ».

* auteur d'un article sur « *Le recensement des morts pour la France du Lot en 1914-1919 : analyse et constatations* », Presses universitaires du Midi, 2013, disponible sur Internet.

Gaston Piral a été inhumé au cimetière de Ruesnes. Déclaré « Mort pour la France », son nom figure sur le monument aux morts de la commune aux côtés d'un autre membre de la parentèle, Paul Joseph Vaille, également « Mort pour la France » (voir ci-après).

Durant la Grande Guerre, Henriette a perdu son époux et un oncle. Elle, comme sa tante Octavie, de nombreuses veuves ont à peine connu leur mari. La France est un immense cimetière.

Identification

Nom : **PIRAL** Prénoms : **Gaston Donat Fortuné**

Informations militaires et Résistance

Conflit : **1914-1918**

Grade, unité : **52e R.I.C. [Infanterie]** - R.I.C. Régiment d'Infanterie Coloniale

Matricule au recrutement : 415 - Seine 4e bureau (Paris) - Subdivision

Naissance

Date : 25/06/1872

Département : 80 - Somme

Commune : Ham

Situation familiale : Fils de Fidèle Fortuné Auguste et de Françoise Honorine Alexandrine MERCIER

Adresses : Paris (75)

Décès

Date : 12/07/1919 (47 ans)

Département : 59 - Nord

Commune : Ruesnes

Lieu, complément :

Genre de mort : Mort des suites de maladie contractée en service

Mention Mort pour la France : Oui

<https://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=5426932>

La France de 1920 : un immense cimetière

On reprend ici l'expression de Michel Winock selon lequel « La France de 1920 est un immense cimetière, aux allées sillonnées de femmes en noir. Maintes veuves ont à peine connu leur mari et beaucoup n'ont plus qu'un souvenir évanescent de leur vie de couple. Les hommes survivants du grand carnage, sont rares. Triste compensation : ils ont l'embarras du choix pour se marier ».

3) La carrière de couturière d'Henriette à Paris

Après l'épisode douloureux de la Grande Guerre et avec un souvenir évanescent de sa vie de couple, Henriette reprend son activité de couturière à Paris. C'est probablement dans la capitale qu'elle avait connu son mari avant le début du conflit.



Nous avons peu d'éléments sur sa carrière. Mais on peut penser qu'elle avait rejoint, au début des années 1900, les ateliers de couture à Paris, une véritable industrie de l'immigration.

Les ateliers de couture à Paris : une industrie de l'immigration

En effet, au cours du 20^e siècle, venant combler les besoins grandissant de main-d'œuvre bon marché, des hommes et des femmes du monde entier viennent alors travailler derrière les machines à coudre à Paris.

Henriette Victorine Berthe Vaillle, couturière fait partie de ce courant migratoire. Comme beaucoup de jeunes filles de sa génération en France, elle migre de Ruesnes à Paris au début du XX^e siècle. Il s'agit d'une migration définitive.

Mariée dans le 20^{ème} arrondissement de Paris, un quartier dans lequel les ateliers de couture sont nombreux, il est possible qu'elle y ait travaillé dans l'un d'entre eux. Nous n'en connaissons pas le nom, ni les conditions de travail. Mais la couturière était considérée. On souhaite donner ici l'exemple d'un atelier de haute couture : La Maison Paquin, sachant que cet atelier n'est pas forcément représentatif de ceux existant à Paris à cette époque.

L'exemple d'un atelier de haute couture : La Maison Paquin

« Créée en 1890 par M. et Mme Paquin, c'est l'une des maisons qui lancent les modes dans Paris. Ce nom est connu dans tout l'univers, et, en tous lieux, les femmes considèrent comme un grand bonheur de pouvoir se faire habiller dans cette maison de haute couture.

La maison de Paris – car l'on sait que Paquin possède également une maison à Londres – emploie environ mille trois cents personnes. Il est vrai de dire que le personnel est admirablement traité. Les employés, hommes et femmes, au nombre de trois cent cinquante,

sont nourris dans la maison ; soit un total de sept cents repas à préparer chaque jour dans les locaux de la rue de la Paix, fonction réservée à un chef et quinze aides de cuisine. A Londres, où presque tout le personnel est français, les ouvrières sont même logées dans la maison. De plus, l'été, à partir de juin, lorsque le Grand Prix est couru et que la besogne diminue dans les ateliers, la maison Paquin envoie toutes les semaines ses ouvrières, par groupes de vingt ou trente, au bord de la mer ; elle possède trois chalets à Paris-Plage, entre les flots et la forêt de pins ».

Des couturières (Maison Paquin)



Source : Ouvrage intitulé : « La ville lumière », Paris, 1909

Une couturière : Henriette Victorine Berthe Vaile (1886-1968)



Une belle femme, coquette, distinguée aux allures de citadine

4) Le retour d'Henriette dans son Avesnois natal

Henriette revient au début des années 60 dans son Avesnois natal, à Louvignies-Quesnoy, ferme du Futoy. Elle est âgée de 75 ans, sans postérité.

De source familiale, Henriette exprime auprès de sa cousine Hélène (ma grand-mère) son désir de revenir dans son Avesnois natal. Y a-t-il pour elle une solution à son relogement ? Elle lui aurait alors proposé de venir habiter à Futoy, une ferme située sur le territoire de Louvignies-Quesnoy, une commune de 855 habitants en 1962.

En effet, sa fille Gisèle avec son époux Roland ont repris une exploitation agricole en 1951. C'est une ancienne ferme datant du siècle dernier, mais sur laquelle on n'a pas d'éléments quant à son histoire. Elle est typique de certaines censes rencontrées en Avesnois, datant de la fin du XVIIIe siècle. La ferme est située à l'écart du bourg sur la route allant de Louvignies-Quesnoy à Raucourt-au-Bois, à environ 3 kilomètres d'Englefontaine. C'est le bourg où un certain Jean Vaille, charron, né à Ruesnes vers 1650, trouve l'âme sœur, Anne Boulogne, née à Englefontaine vers 1650. Il l'épouse le 26 octobre 1676 ! Trois siècles après, on souligne ici la persistance de l'endogamie géographique.

La ferme du Futoy

Isolée, la ferme du Futoy constituait une véritable unité de vie. Une vingtaine d'hectares de pâtures (22 ha), d'un seul tenant – ce qui est rare à l'époque –, entouraient l'habitation et les bâtiments agricoles. Par leur disposition, l'exploitation et le monde extérieur sont ici séparés.

On arrivait à cette ferme en quittant la route praticable, bitumée, pour emprunter sur plus de cent mètres un étroit chemin de terre privé ayant accumulé de la caillasse au fil du temps. Il longeait un imposant mur de briques (Cf. cliché ci-après) dissimulant le potager, le verger et les bâtiments.



Roland, Françoise et Claudine (dans les bras) - Cliché mars 1959 -

Ce chemin semblait conduire nulle part, sauf dans les pâtures, si on continuait tout droit. Mais en tournant à droite on suivait le chemin qui longeait le mur d'enceinte. On passait sous un porche imposant pour aboutir à l'entrée de la ferme que le visiteur apercevait, enfin.

Elle avait la forme d'un quadrilatère fermé autour d'une cour pavée (Cf. le cliché ci-après). Une lourde grille d'entrée à double battant n'en permettait pas toujours l'accès directement en voiture. Il fallait mettre pied à terre. L'habitation fait face à l'entrée pour voir venir le visiteur. Pour y accéder, il doit passer devant le chenil dans lequel se trouve un chien de garde. C'est lui qui donne l'alarme quand l'étranger arrive. Il est vrai que Roland et Gisèle sont occupés tous deux à la traite des vaches ; il y a le bruit de la machine à traire. A la campagne, on ne ferme pas à clé la porte de l'habitation. Il est donc utile d'entendre quelqu'un arriver. Animal domestiqué depuis longtemps, le berger allemand interdit l'accès au lieu d'habitation quand ses patrons n'y sont pas. Et, à la campagne, c'est connu, il est normal d'entendre les chiens aboyer.

A Futoy on avait le sentiment d'être en dehors du monde civilisé. La ferme était située à l'écart de la petite route sur laquelle peu de voitures passaient. On ne les entendait pas. C'était le grand calme. On y respirait le bon air, nous disait-on. La forêt de Mormal n'est pas loin. Le paysage est verdoyant. C'était les pâtures, à perte de vue.

A Futoy, on est ici un peu comme dans le village de Marly-Gaumont (Aisne), devenu célèbre avec le rappeur Kamini.

Dans le refrain de sa chanson « Marly-Gomont », il raconte :

Y a pas de bitume là-bas

C'est que des pâtures

[.....]

Une journée type dans le coin

Le facteur, un tracteur, et rien...

Enfin si une vache de temps en temps

“Meuh“

A Futoy, outre le facteur et le tracteur, on peut ajouter le passage du « laitier », la personne collectant le lait produit à la ferme du Futoy pour le transporter à l'usine laitière. Au début, il passait deux fois par jour pour ramasser les bidons de lait ; puis tous les deux ou trois jours quand le stockage du lait s'est fait dans des cuves isothermes.

En effet, dans les années 1950, le ramassage se faisait dans des bidons de lait deux fois par jour. Dans la décennie ayant suivi, tous les 2-3 jours, un camion-citerne isotherme collecte le lait dans les fermes pour le transporter à la laiterie. Les chauffeurs-ramasseurs sont formés pour prélever les échantillons destinés à l'analyse et éviter toute contamination du lait.

A Futoy, il y avait un « tank à lait » permettant de stocker le lait de la traite et de le conserver à une température ralentissant son altération jusqu'à son ramassage et sa transformation à la laiterie.

Un « tank à lait »



Pour en savoir plus sur l'histoire du ramassage du lait :

<https://www.attelage-patrimoine.com/2015/03/les-voitures-de-transport-du-lait-laitieres.html>

Des pommiers

Nous sommes ici au cœur de l'Avesnois. Ce pays est dès le XIXe siècle et ce, jusque dans les années 1950 [voire au-delà, comme à Futoy], un terroir de tradition fruitière (pommes, poires, prunes, cerises). Les herbagers et les éleveurs rentabilisent alors les prairies pâturées en y intensifiant la plantation de fruitiers et notamment de pommiers.

C'est le cas à Futoy où il y avait aussi de nombreux pommiers. La tradition pommrière s'est même poursuivie jusque dans les années 1960 voire 70, comme en témoignent les trois clichés ci-après datant de cette période.

Des pommiers



Roland arbore fièrement la médaille obtenue lors d'un concours bovin (mars 1958)

Des pommiers



En arrière-plan, des pommiers ; ils existaient encore en 1961 !

Annie en communiante



En arrière-plan, des pommiers ; ils existaient encore en 1964 !

La cour intérieure de la ferme de Futoy (en Avesnois)

On remarquera les ouvertures d'un pigeonnier ; toujours peu nombreuses et placées en hauteur. Les clichés ci-dessous ont été pris lors d'une fête familiale, sans doute en 1964, lors de la communion de la fille aînée, Annie. Ils permettent d'avoir une idée du bâtiment d'habitation, de la cour intérieure et de la ferme du Futoy.

La cour intérieure de la ferme



Cliché du haut : des invités (communion, 1964) - Clichés du bas : Michel Sueur, âgé de 16 ans



Ferme de Futoy, « la vacherie »



Cliché pris en août 1965 - Les enfants sont âgés, respectivement de :

13 ans (Annie) ; 9 ans (Françoise) ; 8 ans (Claudine) ; 3 ans (Alain)

Les enfants sont pris en photo au centre la cour intérieure de la ferme. Ils posent devant l'étable à vaches, un bâtiment en briques imposant qu'on appelait « la vacherie » ; jouxtant le bâtiment d'habitation. On devine l'existence d'une poulie surplombant une grande ouverture par laquelle de la nourriture était engrangée pour le bétail, l'hiver. L'ensemble fait face au grand bâtiment comportant un pigeonnier. Cet espace est devenu par la suite insuffisant. Sa désaffectation a permis d'embellir la cour en son milieu par la création d'un petit espace vert et par la plantation de rosiers. Une autre étable a été aménagée dans un autre bâtiment. Plus spacieux et près des pâtures, il présentait l'intérêt de ne plus avoir à faire passer les vaches dans la cour intérieure pour la traite, et de la garder en permanence dans un bon état de propreté.

Le bâtiment d'habitation est important ; une partie est inhabitée. Henriette pourrait avoir son intimité et son indépendance. L'entrée de l'habitation comporte une double porte qui débouche sur un immense couloir et un escalier permettant l'accès à l'étage. Remarquons le seuil d'entrée réalisé de quatre marches en pierre bleue, un matériau emblématique de l'Avesnois constituant une véritable richesse depuis l'Antiquité. Le sous-bassement du mur de l'habitation jusqu'aux appuis de fenêtre est également réalisé en pierre bleue (Cf. photo ci-après).

Ferme de Futoy, le seuil d'entrée de l'habitation



Lors de la fête familiale, Léon Sueur (1920-1978), mon père, pose pour l'occasion

Cette disposition permettrait à Henriette de se diriger directement sur la partie droite de l'entrée pour accéder aux pièces qu'elle occuperait ; la partie gauche , et l'étage étant réservés au couple et à ses enfants.

Henriette est satisfaite par cette proposition et elle arrive de Paris à Futoy.

Elle profite alors de cette nouvelle vie pour nouer des relations de cousinage avec ma grand-mère, mais également avec une autre cousine de Ruesnes, Jeanne Eulalie Vaille. Née cinq ans plus tôt qu'Henriette, elles se sont bien connues pour s'être élevées ensemble dans le

bourg. Lors de ces relations de cousinage, de nombreux souvenirs seront évoqués, tout comme l'existence de neveux et de nièces résidant à Raismes (les enfants du couple Hanouil-Vaille).

Gisèle gardera d'Henriette le souvenir d'une femme qui « cousait et raccommo- dait beaucoup ». Pas de doute, elle était bien couturière et elle gardait son habileté. Avec son époux Roland et leurs enfants, elle sera invitée au repas dominical.

Nous gardons également d'elle son amour pour les fleurs. Sur la façade de son habitation des pots de géraniums étaient accrochés. Femme discrète, on la voyait parfois sortie de chez elle pour les arroser.

Nous, enfants et adolescents, nous gardons d'elle le souvenir de son téléviseur en noir et blanc, à l'époque de l'ORTF. En 1960, seuls 17 % des ménages français en étaient équipés. « Cousine Henriette » fait partie de ces ménages ! Nous l'appelions ainsi. On nous avait dit qu'avant d'entrer chez elle, il fallait frapper à la porte et dire « Bonjour cousine Henriette ». Et ensuite, lui demander si nous pouvions regarder l'émission de télévision convoitée. Et bien sûr, avant de partir, on n'oublie pas de dire merci et au revoir ! Elle devait connaître nos habitudes.

Pour ce qui me concerne, j'étais présent chaque été pour aider mon oncle au moment de la fenaison ; le travail était encore peu mécanisé et toute la famille participait. Et c'était le Tour de France. J'aimais alors aller voir avec mes cousines, le résumé de l'étape après le journal télévisé du soir. Nous suivions le classement des cyclistes, notre favori étant à l'époque Jacques Anquetil ! Il m'est arrivé de regarder la dernière étape du Tour qui avait lieu à l'époque le 14 juillet, à Paris ! Ce n'était sans doute pas pour déplaire à « Cousine Henriette ».

Henriette est décédée le 20 janvier 1968, juste avant d'atteindre son 82^{ème} anniversaire. De source familiale, elle a été inhumée à Ruesnes, aux côtés de son époux Gaston Piral qui l'avait été, lui, un demi siècle plus tôt.

Quant à moi, en 1968 j'allais avoir vingt ans ! Cette année là marque mon histoire : c'est celle du baccalauréat, de mon engagement dans la mobilisation sociale de mai 68, de mon entrée à la Faculté des lettres et sciences humaines de Lille, de la découverte d'une discipline : la sociologie. Je découvrais également, située sous les toits de la Faculté, la bibliothèque ; petite, mais remplie de livres de sociologie. Je faisais connaissance avec des étudiants venus d'ailleurs et qui, comme moi, avaient fait le choix des mêmes études. Je découvrais l'enseignement supérieur avec ses cours en amphi et ses TD. Je fis la découverte du syndicalisme étudiant. Les 22 et 23 décembre 1968, je participais au 57^{ème} congrès de l'Unef ayant eu lieu à Marseille.

En 1968, je devenais autonome financièrement : j'avais obtenu une bourse de l'enseignement supérieur et , le 1^{er} octobre, un poste de pion à mi-temps au collège de Le Cateau. J'avais une chambre à Lille.

Une nouvelle vie commençait : celle d'étudiant boursier/salarié.

5- Le cultivateur

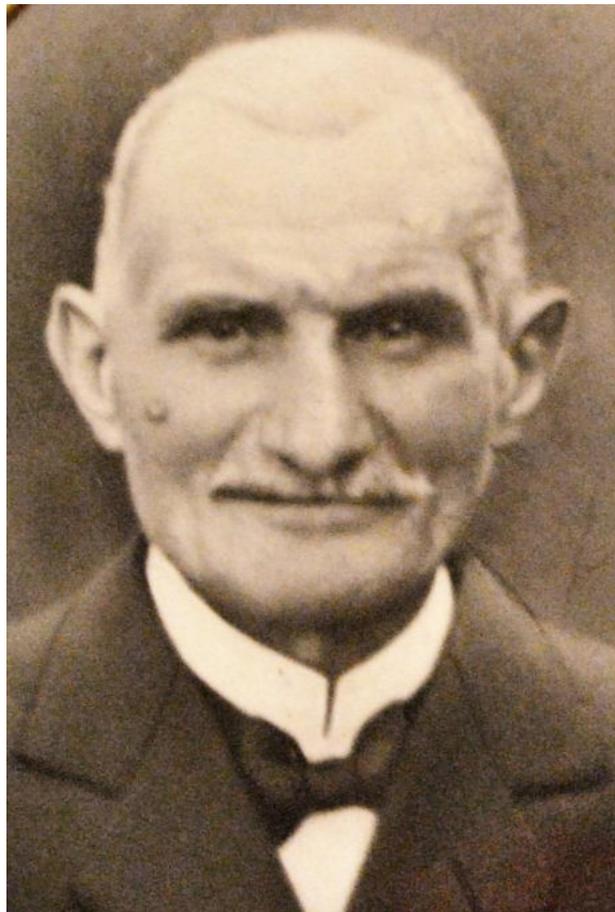
Après le charron, le douanier et le journalier, on s'intéresse ici au cinquième membre survivant de la fratrie : Léandre Vaille, le cultivateur.

Qui est Léandre Vaille ?

Léandre Vaille est le cadet d'une fratrie de sept enfants nés entre 1850 et 1861. Son père Hector (1831-1905) avait épousé en 1ères noces Eulalie Delsart (1831-1872), née à Ruesnes, décédée à l'âge de 41 ans. C'est un âge relativement jeune. Peut-être a-t-elle été harassée par des grossesses répétées pendant onze ans, que seul l'allaitement espace ? Peut-être a-t-elle eu une santé devenue fragile ? La question reste posée. Mais on observe qu'entre l'âge de 31 ans et de 41 ans, le couple n'a plus d'enfant.

On rappelle que l'aîné de la fratrie, François Vaille est né en 1850 et devient la 7ème génération de charron de la famille. Le cadet, Aimé Léonde [Léandre] Vaille est né en 1861. Il a été déclaré à l'état civil par son père Hector comme appartenant au sexe féminin, et il lui donne le prénom de « Aimée, Léonde ». Son père ne le sait pas, mais comme on va le voir, cette déclaration a des conséquences sur le destin de son fils.

S'agit-il d'abord d'une « erreur » de déclaration à l'état civil, comme le pensent des auteurs de généalogies ?



Léandre Vaille (1861-1930)

Une erreur de déclaration à l'état civil ?

Aimée Léonde Vaille ou **Aimé Léonde** Vaille ou **Léandre** Vaille ?

La réponse est : **Aimé Léonde** Vaille.

Pourquoi ?

Mon arrière-grand-père maternel a été enregistré à la naissance, à l'état civil de Ruesnes, sous les prénoms de **Aimée Léonde** « **de sexe féminin** » au lieu de **Aimé Léonde**. La situation a été rectifiée, 20 jours avant son mariage, par jugement du 04/06/1897 du Tribunal Civil d'Avesnes.

Toutefois, son prénom usuel était : « Léandre ». C'est celui qui figure sur le faire-part de décès, sous lequel il était connu de son entourage. A noter que ce prénom est aussi celui de son neveu Léandre Eugène Vaille né en 1882 à Le Quesnoy ; décédé en 1896 à l'âge de 14 ans. Il était ouvrier cordonnier. C'est probablement par affection et en son souvenir, lors de son mariage l'année suivante, rendu possible suite à la rectification de son état civil, qu'Aimé est devenu Léandre.

En réalité, il ne s'agissait pas d'une erreur quand Hector Vaille père, a déclaré la naissance de son fils, de sexe féminin ; il s'agissait là d'une façon subtile de lui éviter le départ sous les drapeaux !

Eviter le départ sous les drapeaux

Comme l'explique Eugen Weber, « Pendant la plus grande partie du XIXe siècle, le capital de base et le facteur essentiel de la productivité du paysan restait sa capacité de travail et le nombre de « bras » dont il disposait ». Le travail agricole est rare et cher.

L'armée : un des épouvantails des paysans au XIXe siècle

Un autre élément à prendre en compte pour comprendre les réticences du monde rural à envoyer leurs enfants sous les drapeaux : la longue durée du service militaire. Elle était de six ans après 1818, huit après 1824, sept entre 1855 et 1868, cinq jusqu'en 1889. Durant cette période, l'armée restait l'un des épouvantails des paysans. Tous les moyens étaient bons pour échapper au départ sous les drapeaux (désertion, automutilation, pots-de-vin, migration pour fuir l'armée, etc.). Une façon plus subtile d'éviter le service national était de déclarer à l'état civil la naissance d'un garçon de sexe féminin.

Déclarer son fils, de sexe féminin : une pratique des années 1860-70

Eugen Weber rapporte cette pratique « dans un petit village du Bourbonnais situé près de Lavoine dans l'Allier où presque tous les garçons qui naissaient dans cette communauté étaient déclarés comme appartenant au sexe féminin ».

A Ruesnes, cela a été le cas pour Aimé Léonde Vaille né en 1861, sans qu'on sache si cette pratique a concerné d'autres enfants nés dans cette commune et ce, jusqu'en 1870.

Naissance de Vaile Aimée Léonde (Acte n° 25)

N° 25
Naissance de
Vaile Aimée
Léonde

L'an mil huit cent soixante-un le vingt quatre du mois
de mai à onze heures du matin pardevant nous M. Labrie
Robelle Maire Officier de l'état civil de la commune de Ausson,
Canton du Quercy, et Arrondissement d'Agen Département
du Nord, a comparu Hector Vaile âgé de trente ans, Charrier,
Domicilié en cette Commune, lequel nous a présenté un enfant
de sexe féminin né hier à huit heures du soir de lui Décla-
rant en sa Demeure sise en cette Commune et de Eulalie
Delbart, âgé de trente ans, Laboureur, son épouse Domicilié
en la même résidence et auquel il a déclaré vouloir donner le
nom de Aimée Léonde, la dite déclaration et présentation
faites en présence de Jean-Maria Caffiaux, âgé de cinquante
ans, instituteur, et Henri Moreaux âgé de cinquante un
ans, garde champêtre, tous deux domiciliés en cette Commune.
Et ont le père et les témoins Signé avec nous le présent acte
après qu'il leur en a été fait lecture.

Vaile Hector

Caffiaux

Moreaux

Robelle

de Aimée
de sexe
féminin
quel on
d'écrit

En effet, toujours selon Eugen Weber, « Cette façon subtile d'éviter la conscription était encore pratiquée en 1870. Cinq années de service éloignaient une main-d'œuvre indispensable de la ferme et des champs, faisaient augmenter les salaires locaux, retardaient les mariages, dissuadaient les jeunes gens de s'installer. Les rapports militaires continuaient à refléter l'antipathie des campagnes ».

Dans le cas d'Hector Vaille, sa situation est la suivante en 1870 : son fils aîné part à l'armée pour 5 ans ; deux ans après, le second fils part à son tour et son épouse décède. Léandre, le cadet n'a que 11 ans. La main-d'œuvre nécessaire au travail agricole a dû alors manquer durant plusieurs années. Et ce, même si à cette époque, la plupart des garçons des milieux populaires découvrent le monde du travail dès l'âge de douze-treize ans, après le certificat d'études et la première communion dont la fonction de rite de passage demeure vivace. Sans compter qu'au décès de son épouse, celle-ci était cabaretière*. Telle était son activité déclarée lors de la naissance de son fils cadet en 1861.

* **cabaretier** : personne qui tient un établissement où l'on propose à manger ou à boire. Synonyme du mot aubergiste.

Le destin de Léandre Vaille

Le service militaire est un facteur d'exode rural. On l'a illustré pour Hector Vaille, devenu douanier. Dans le cas de Léandre, en le déclarant de sexe féminin afin d'échapper à la conscription, cela a des conséquences sur sa destinée ultérieure. Il lui est difficile de s'émanciper de la condition paysanne (§a) ; par ailleurs, cette situation a pour effet de retarder son âge au mariage (§b).

a) Difficile de s'émanciper de la condition paysanne

Léandre aurait dû être appelé sous les drapeaux en 1881. En ne faisant pas son service, il lui est difficile de s'émanciper de la vie paysanne. Cultivateur il était ; cultivateur il restera. Pourtant, il a l'exemple de son frère douanier et de sa sœur Rosémente ayant épousé un douanier. Qui plus est, il doit exercer son activité dans la ferme familiale, à Ruesnes. Il ne peut envisager le faire en épousant, par exemple, une cultivatrice du village ou d'un village voisin. Pour les fiançailles et les épousailles, Léandre devra attendre.

b) Un âge au mariage retardé

Pour se marier, Léandre a besoin de faire une demande de rectification de son état civil auprès du tribunal civil d'Avesnes-sur-Helpe. Comment s'y prendre ? Et surtout, à quel moment la faire ? La faire trop tôt, n'est-ce pas prendre le risque d'être appelé sous les drapeaux ? On ne sait comment le père et le fils (la maman est décédée) ont « géré » la situation créée par une fausse déclaration à l'état civil. Prendre patience et dans une compétition en vue du mariage, c'est aussi laisser passer les filles en âge de se marier. Le contexte n'est pas favorable pour Léandre : les filles sont encore plus enclines que les garçons à fuir la condition paysanne. Il a l'exemple de sa sœur Rosémente.

Léandre attendra donc et épouse l'âme sœur en 1897, à l'âge de 36 ans, Il n'ira pas bien loin pour la trouver, vérifiant ici la règle de l'endogamie à Ruesnes. Il frappera à la porte d'une maison située, banlieue de Le Quesnoy, à un kilomètre environ de la sienne. L'élue a perdu son époux trois ans auparavant ; de retour dans sa maison natale (banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes), elle est seule avec son jeune fils.

Il s'agit de Sophie Renelde Lesur, mon arrière-grand-mère maternelle, née à Le Quesnoy le 1^{er} juin 1861. Elle avait épousé en 1^{ères} noces dans cette même commune, à l'âge de 22 ans, Georges, Alexandre Delsart le 26 septembre 1883. Né à Berlaimont, lieu-dit *Le Calvaire* en 1859, il est décédé en 1894, à l'âge de 35 ans, rue Haute, à Solesmes (son père Florentin, né en 1819, était natif de cette commune). Georges était secrétaire de mairie, employé des télégraphes. De son union avec Sophie Renelde Lesur, relativement courte (une dizaine d'années), est né Georges, René, Désiré Delsart le 7 mars 1889 à Solesmes. Il est âgé de 5 ans quand son père décède ; âgé de 8 ans quand sa mère épouse en secondes noces Aimé Léonde Vaille en 1897.

Le mariage de Léandre avec Sophie

Sophie Renelde Lesur, cultivatrice, épouse en seconde noces à l'âge de 36 ans, Aimé Léonde Vaille, cultivateur, mon arrière-grand-père maternel le 24 juin 1897 à Ruesnes. Il avait obtenu vingt jours auparavant, par un jugement du 4 juin par le tribunal d'Avesnes, une rectification de son état civil (changement de prénom et de sexe) lui permettant de se marier ; le mariage pour tous n'étant pas autorisé à l'époque. Lors de son mariage, son père Hector était présent ; les témoins étaient ses deux frères: François, le charron ; Jules Amand, le journalier (source : généalogie de Monique Chailloux).

[Aimé Léonde VAILLE : généalogie par Monique CHAILLOUX \(monique0207\) - Geneanet](#)

Sophie et Léandre Vaille



Sophie et Léandre sont ici âgés d'environ 52 ans (Détail d'un cliché de 1913)

La rectification de l'état civil du 4 juin 1897

Par jugement rendu le 4 Juin
1897, par le tribunal civil
de l'arrondissement d'Arras,
transcrit sur le registre de la
dite année, à la date du 16
Juin de la même année, il a
été ordonné que, dans l'acte
de naissance inscrit ci-contre
le Sr. Voille aîné Lesur de
devait être désigné sous le
prénoms de Aline Lesur,

au lieu de l'être sous ceux de Aline
Lesur et être porté comme sex
masculin au lieu de sex
féminin
que cet acte lui attribue.
Mentionne par le Sr. Lesur
Lesur

Qui est Sophie Renelde Lesur ?

Sophie, Renelde Lesur, mon arrière-grand-mère, est issue d'une famille picarde.

Une arrière-grand-mère issue d'une famille picarde

Le berceau de ses ancêtres se trouve à Englancourt, un village du département de l'Aisne. Son grand-père, Jean-Baptiste Lesur (1787-1865), maréchal ferrant, est né dans cette commune. Il en est de même de ses ascendants, et ils sont nombreux, sur au moins quatre générations : Antoine Lesur y est décédé en 1688 ! Autant dire que dans cette commune, la famille Lesur est solidement implantée et ce, depuis bien avant la Révolution Française ! Elle est encore présente aujourd'hui à Englancourt même (soit depuis plus de trois siècles), dans les communes environnantes ainsi qu'en Picardie où le nom Lesur est fréquent.

Mon arrière-grand-mère maternelle



Une dame d'origine picarde - Sophie Lesur (1861-1929)

Englancourt est une commune rurale ayant compté jusqu'à 783 habitants en 1831, mais qui amorce assez rapidement son déclin démographique pour ne compter que 345 habitants à la veille de la Grande Guerre ; ensuite, ce déclin se poursuit : 242 habitants en 1946 ; 117 en 1968, soit le niveau de la population d'aujourd'hui.

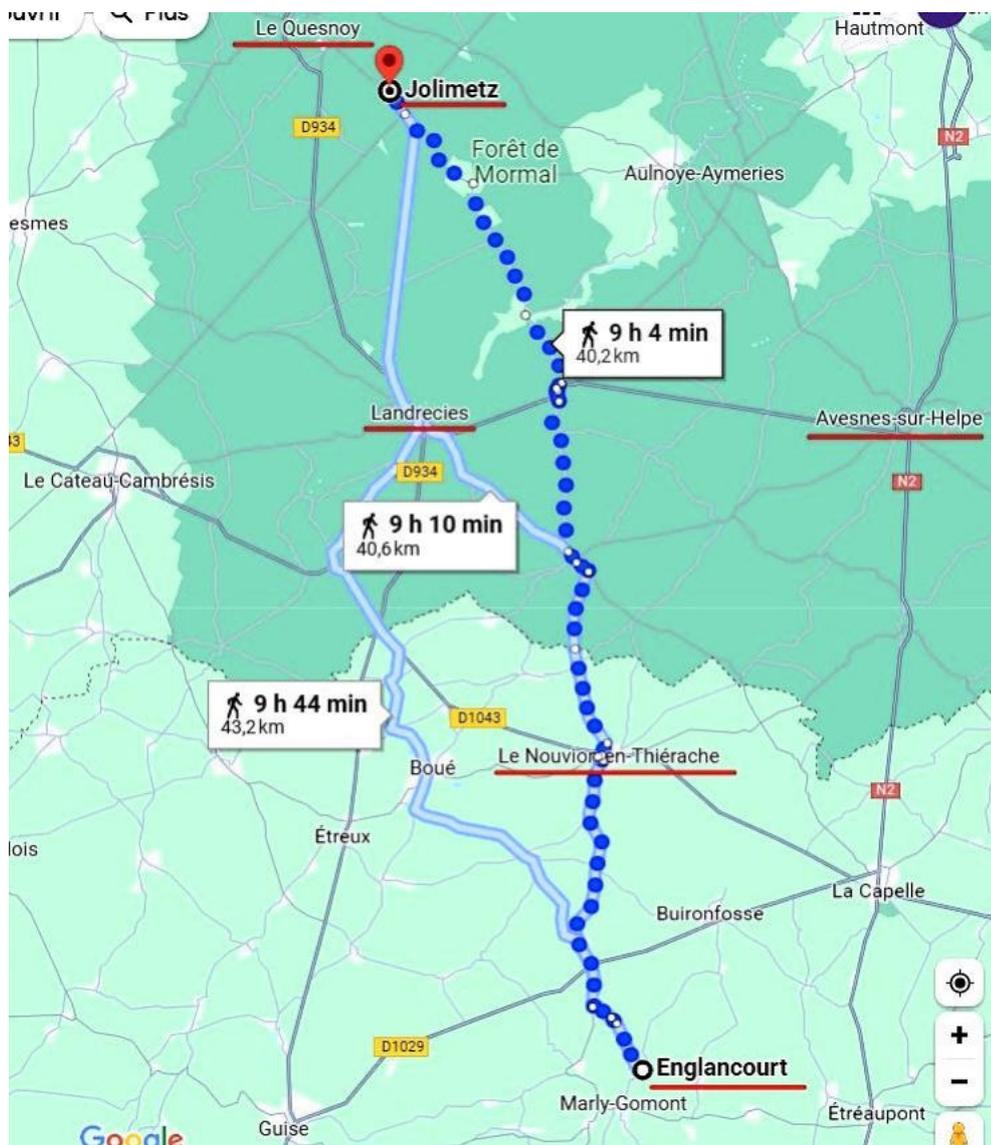
A noter qu'Englancourt est proche de Marly-Gomont, une commune rurale parmi tant d'autres en Picardie, mais devenue célèbre en 2006. Elle a inspiré une chanson du rappeur Kamini dans laquelle il évoque sa propre jeunesse, dans un village où sa famille et lui étaient les seuls noirs. Un village dans lequel il n'y a pas de bitume, mais des vaches et des pâtures ! Il s'adresse à tous ceux qui viennent des petits patelins, ces petits patelins paumés. Cette chanson a ensuite donné lieu à un film sorti en 2016 : *Bienvenue à Marly-Gomont*.

De la Picardie à l'Avesnois

C'est par le mariage du grand-père de Sophie (Jean-Baptiste Lesur), le 3 mars 1813, avec Célestine Joseph Verchain (1787-1861), originaire de Jolimetz (elle y est née, mariée et décédée) que la famille Lesur s'implanta dans cette commune. Jolimetz est une commune rurale proche de Le Quesnoy ayant connu un pic de population de 1 000 habitants au milieu du XIXe siècle. Elle maintient ensuite ce niveau de population, puis le déclin démographique s'amorce à la veille de la Grande Guerre.

De la Picardie, son grand-père arrive en Avesnois. D'Englancourt, il s'établit à Jolimetz. Par rapport à la norme de l'époque selon laquelle on choisit prioritairement et majoritairement son futur conjoint à l'intérieur de l'aire géographique dont on fait partie (endogamie géographique), il y a ici exogamie sur le plan géographique à l'occasion du mariage.

Certes, Englancourt est une commune frontalière de l'Avesnois (17 kilomètres), mais 40 kilomètres la sépare de Jolimetz par la route du Nouvion. Et nous sommes ici au début des années 1800 et pas de chemin de fer, ni de bicyclette ; en leur absence, la seule façon de se déplacer, c'est à pied ou à cheval. Cette exogamie géographique réalisée à cette époque est donc plutôt rare, pour qu'on la souligne ici, mais elle n'est pas exceptionnelle.

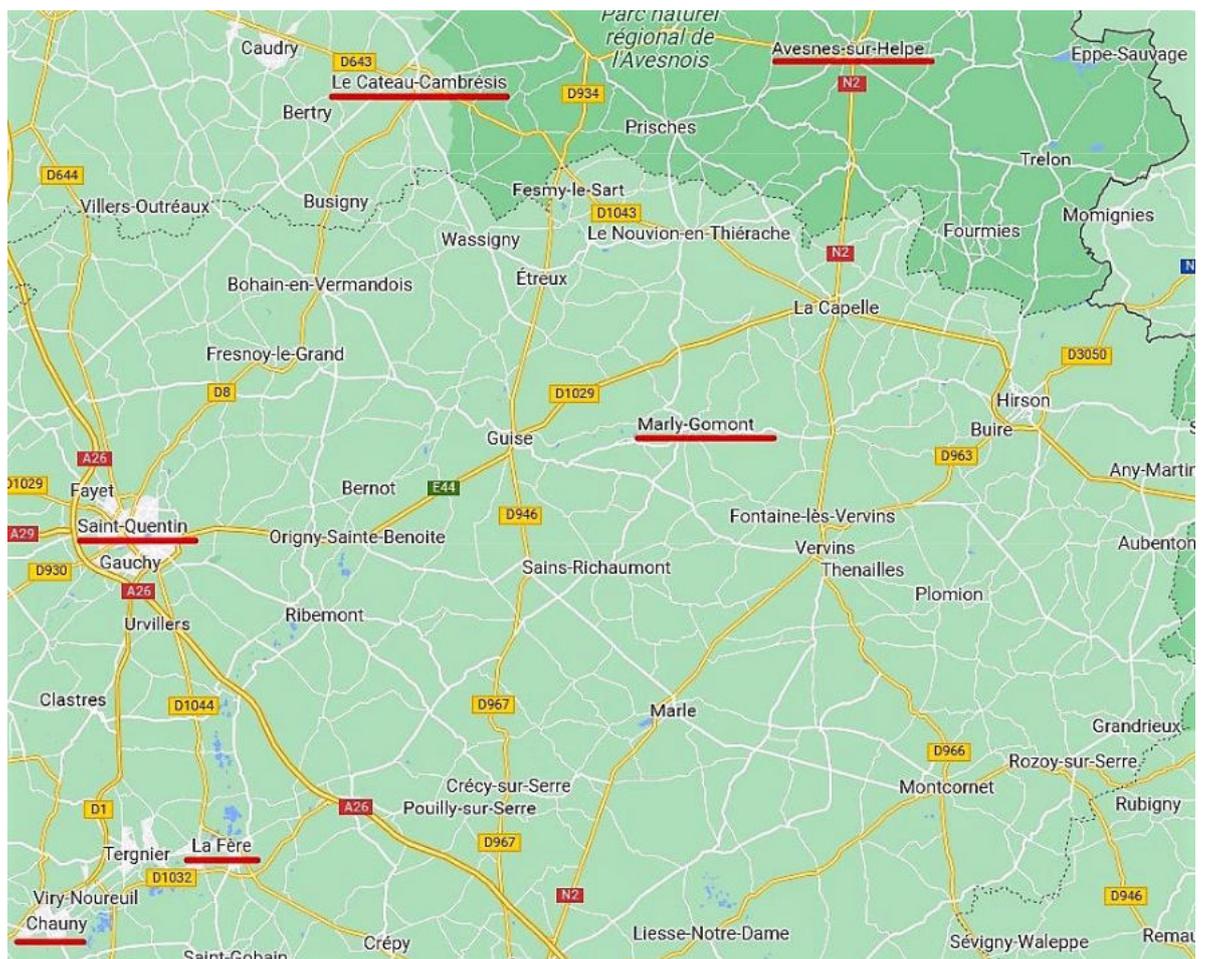


En effet, on peut s'interroger sur les circonstances de la rencontre de Jean-Baptiste et de Célestine. Mais, contrairement à une idée reçue, au cours du XIXe siècle les migrations ont été importantes. Par ailleurs, il existe entre l'Avesnois et la Picardie un commerce important de chevaux. En épousant Célestine, Jean-Baptiste est, à Jolimetz, au pays du cheval. Et il est maréchal-ferrant !

Un commerce du cheval entre l'Avesnois et la Picardie

On a déjà évoqué l'existence en 1833 d'un commerce du cheval entre l'Avesnois et la Picardie. Les chevaux étaient conduits aux foires de Chauny et La Fère, où ils sont achetés pour repeupler la Picardie (source : annuaire statistique).

Pour vendre ces chevaux, et leur nombre est important, la distance à parcourir régulièrement entre les communes de l'Avesnois et ces foires est le double de celle pour se rendre à Englancourt (80 à 90 kilomètres). Il faut au moins deux jours pour s'y rendre, sachant que la vitesse moyenne d'un cheval au pas est de 3 à 6 km/heure attelé ; de 10 km/heure au trot.



L'Avesnois, pays du cheval

L'Avesnois est le pays du cheval, on l'a déjà évoqué.

Selon l'annuaire statistique de 1835, ce cheptel est constitué de 14.500 chevaux auxquels il faut ajouter 1.200 poulains qui naissent annuellement ; on en exporte tous les ans, 7 à 800 de l'âge de 18 mois à deux ans.

Rapporté aux 150 communes de l'arrondissement et à ses 127.353 habitants, ce cheptel représente en moyenne plus d'une centaine de chevaux par commune ; un cheval pour 8 habitants ! La densité de chevaux est considérable.

Un nombre important de maréchaux-ferrant

Qui dit chevaux dit maréchaux-ferrant (et des charrons pour entretenir les carrioles qu'ils tirent). L'annuaire statistique de 1835 a recensé en Avesnois 237 maréchaux (le grand-père de Sophie en fait partie) et 155 charrons, soit 1,6 maréchal-ferrant et 1 charron par commune. Aux côtés des paysans, le maréchal-ferrant et le charron (avec d'autres métiers) sont constitutifs de la structure sociale du village.

L'essaimage de la famille Lesur à Jolimetz, puis à Ruesnes

Au moment de leur mariage Jean-Baptiste et Célestine sont tous deux âgés de 26 ans et ils eurent beaucoup d'enfants. De leur union naîtront à Jolimetz sept enfants, dont le père de Sophie Renelde Lesur : Désiré Joseph Lesur (1817-1905), cultivateur et maréchal-ferrant. L'essaimage de la famille Lesur se poursuit. En effet, de Jolimetz, Désiré trouve l'âme sœur à Ruesnes. Ces deux communes sont distantes de huit kilomètres.

La célébration du mariage de Désiré Lesur et de Sophie Noisette en 1850

En ce milieu de XIXe siècle, à la campagne on se lève tôt pour les travaux des champs. On le fait également pour se marier et ce, même un jour en semaine. On le vérifie ici à propos du mariage de Désiré Lesur et de Sophie Noisette : il a lieu le 3 avril 1850, un mercredi, à 8 heures du matin !

Mais à cette époque, le rapport au temps n'était pas le même qu'aujourd'hui.

En effet, à la campagne, jusqu'à la fin du XIXe siècle, le calendrier annuel ne signifiait rien, le rythme des saisons signifiait quelque chose. Par exemple, selon Eugen Weber, « en Auvergne, la division essentielle avait lieu entre l'hiver, de la Toussaint à la Saint-Georges (1^{er} novembre – 23 avril), et l'été, lorsque les bêtes pouvaient dormir dehors... Dans la langue française, *temps* se réfère à la fois à la météorologie et à la durée : deux conceptions pour nous, mais pas pour le paysan dont les longues heures de travail coïncidaient avec les beaux jours de l'été. Pour les fermiers, le temps est du travail, la vie est du travail, le travail procure la nourriture et l'indépendance. En ville, le temps et le travail ont d'autres significations : productivité, excédents, profit, confort, loisir. Dans la France du XXe siècle, ces deux conceptions du temps, l'une rurale, l'autre citadine, s'affrontèrent et l'une d'entre elles disparut ».

Il en était de même des montres à la campagne, jusqu'à la fin du XIXème siècle.

Selon l'auteur, « Peu de paysans possédaient des montres, et ceux qui en possédaient une l'exhibaient fièrement. Cependant, même pour eux une montre était « un cheval à l'écurie » et devenait inutile quand on pouvait s'en référer au chant du coq, aux étoiles, au soleil éclairant cette pierre-ci ou cette pierre-là, à une ombre, ou à sa propre ombre ».

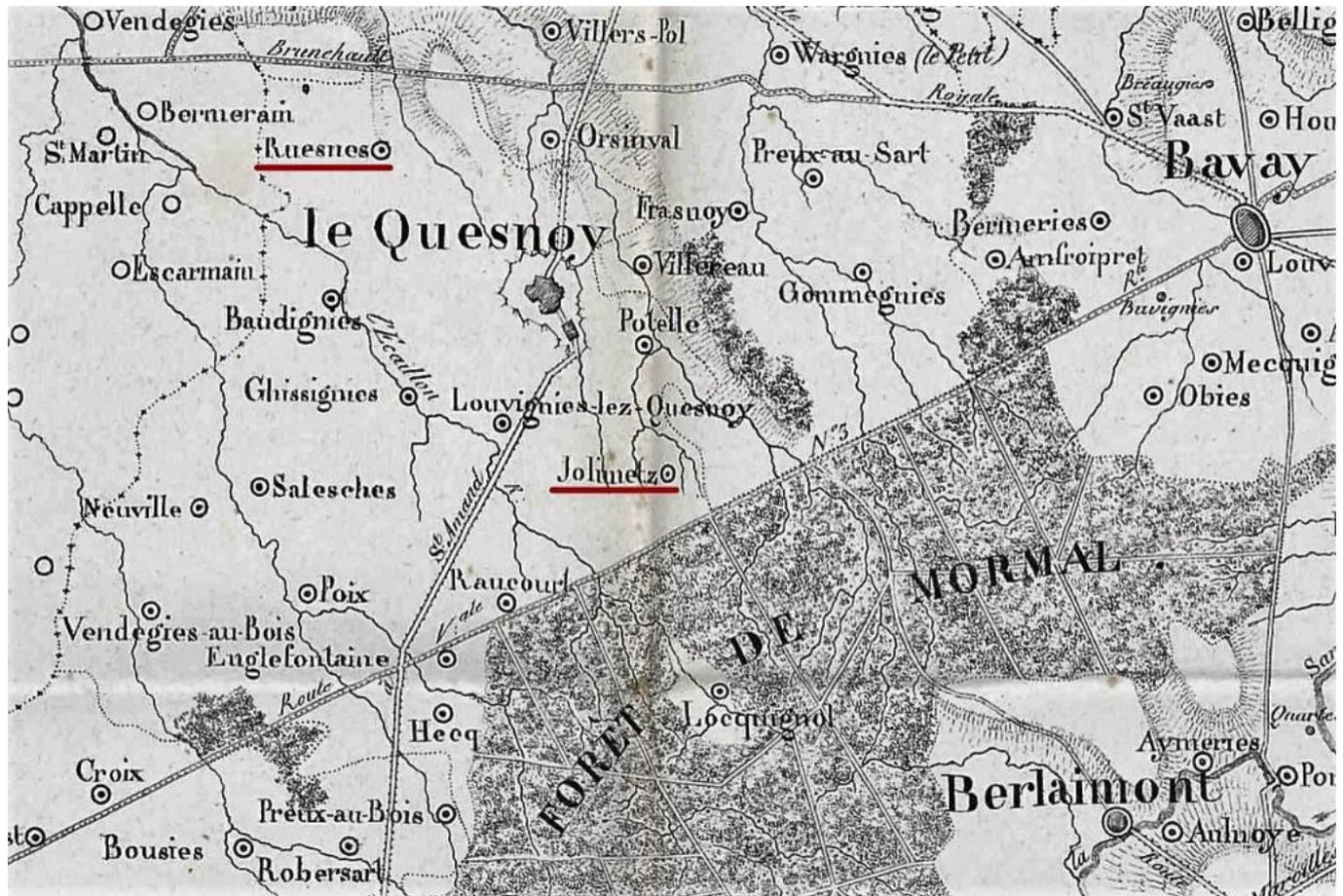
Il a fallu attendre le début du XXe siècle pour que de nouvelles habitudes soient prises et que de nouveaux gestes apparaissent tels remonter une montre ou la regarder.

A Ruesnes, le rapport au temps des paysans en 1850 n'était guère différent de celui décrit ci-dessus. Il n'est donc pas étonnant que le mariage Lesur-Noisette puisse avoir eu lieu un mercredi, au début du mois d'avril, soit à la fin de l'hiver. Dans l'Avesnois, les beaux jours n'étaient sans doute pas encore arrivés.

Dans l'extrait d'acte de mariage repris ci-dessous, il est précisé qu'en Mairie de Ruesnes, Désiré Lesur épouse en secondes noces le 3 avril 1850, (un mercredi, à huit heures du matin), une certaine Sophie Noisette (1822-1894), veuve de feu Dangre Pierre Joseph décédé prématurément trois années auparavant, en 1847. De cette première union est née une fille : Elvire, Amélie Dangre (1847-1910). Elle épouse en 1867, à l'âge de 20 ans, Joseph, Adolphe Lefort (1833-1889), jardinier.

Née à Ruesnes, Sophie Noisette est cultivatrice. Au moment de son remariage, elle est âgée de 28 ans ; Désiré Lesur est âgé de 32 ans. Il a lieu en présence des parents des futurs époux, consentants au mariage : Jean-Baptiste et Célestine pour leur fils Désiré ; Joseph Noisette, cultivateur et Marie Joseph Lefort pour leur fille Sophie. Sont également présents et domiciliés à Ruesnes : Jean-Marie Caffiaux, âgé de quarante-six ans, instituteur ; François Tomballe, cultivateur ; Jean-Baptiste Vaille, beau-frère de l'épouse ; Joseph Noisette, frère de l'épouse. Tous seront signataires de l'acte de mariage.

De Jolimetz à Ruesnes



Source : Annuaire statistique du département du Nord – 1836

L'extrait d'acte de mariage de Désiré Lesur et de Sophie Noisette



« L'an 1850, le trois du mois d'avril à huit heures du matin. Pardevant nous Monfroy Alexandre maire officier de l'état civil de la commune de Ruesnes sont comparus publiquement en notre maison commune, Lesur Désiré Joseph, âgé de trente-deux ans et trois mois, né à Jolimetz le quinze décembre mil huit cent dix-sept comme il est constaté par son acte de naissance délivré à la mairie de Jolimetz, en date du dix-neuf mars dernier, maréchal-ferrant, domicilié à Ruesnes, majeur, fils légitime de Lesur Jean-Baptiste, maréchal-ferrant, et de Verchain Célestine, domiciliés à Jolimetz, ci-présents et consentant à son mariage d'une part ; Et Noisette Sophie âgée de vingt-huit ans et deux mois, ménagère, née en cette commune le trois février mil huit cent vingt-deux, domiciliée en la banlieue du Quesnoy, fille majeure de Noisette Joseph, cultivateur et de Lefort Marie Joseph domiciliés sur ladite banlieue du Quesnoy, ci-présents et consentant à son mariage, et veuve de feu Dangre Pierre Joseph décédé en la suite dite banlieue du Quesnoy le quatorze juin mil huit cent quarante-sept, comme il est constaté par son acte de décès délivré à la mairie du Quesnoy en date du dix-neuf mars dernier, d'autre part. Lesquels nous ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux et dont les publications ont été faites conformément à la loi dans cette commune, les dimanches vingt-quatre et trente et un mars dernier, à l'heure de midi, et en la ville du Quesnoy les mêmes dimanches du même mois aussi à l'heure de midi, comme il est constaté par le certificat délivré par Monsieur le Maire du Quesnoy en date du trois de ce mois. Aucune opposition audit mariage ne nous ayant été signifiée, faisons droit à leur réquisition, après avoir donné lecture de toutes les pièces ci-dessus mentionnées et du chapitre six du titre du Code Civil intitulé du mariage, avons demandé au futur époux et à la future épouse s'ils voulaient se prendre pour mari et pour femme, chacun d'eux ayant répondu séparément et affirmativement, nous avons déclaré au nom de la loi que Lesur Désiré Joseph et Noisette Sophie sont unis par le mariage. Ainsi fait en présence de Caffiaux Jean-Marie, âgé de quarante-six ans, instituteur, de Tomballe François, cultivateur, domiciliés en cette commune, de Vaille Jean-Baptiste, beau-frère de l'épouse et Joseph Noisette, frère de l'épouse, tous majeurs, lesquels ont signé avec nous et les parties contractantes après lecture en long leur a été faite ».

This image shows the bottom portion of the marriage certificate, featuring several handwritten signatures in cursive. The names are arranged in two rows. The top row includes 'Joseph Vaillat', 'Vaillat', 'Caffiaux', 'Noisette Sophie', 'Désiré Lesur', 'Noisette', and 'Marie Joseph Lefort'. The bottom row includes 'Jean-Baptiste Lesur', 'Célestine Verchain', and 'E. Monfroy'. There are also some illegible scribbles and a circular stamp at the bottom right.

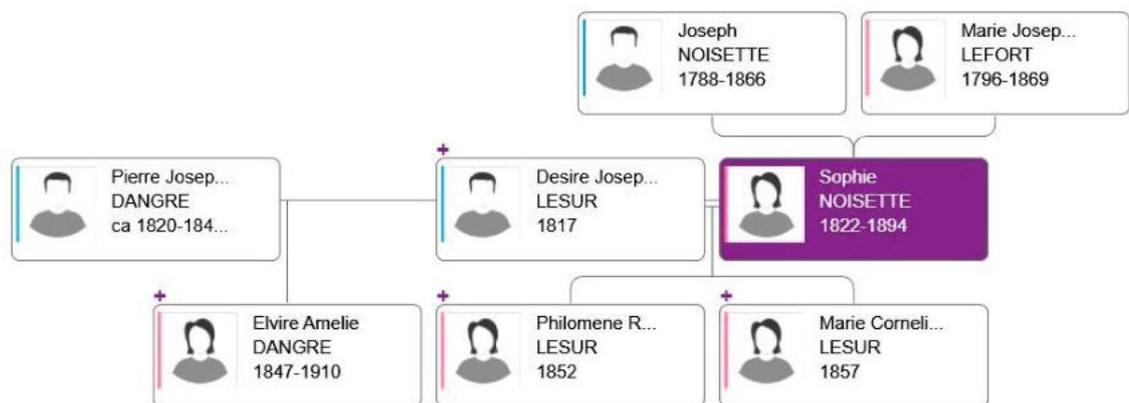
Les enfants du couple Lesur-Noisette

Le couple Lesur-Noisette réside « banlieue du Quesnoy », vers Ruesnes. Désiré est maréchal-ferrant ; un métier que lui a transmis son père à Jolimetz !

Pas de limitation volontaire des naissances

En ce milieu du XIXe siècle, le modèle de la limitation volontaire des naissances n'a pas encore cours. Outre Elvire, Amélie Dangre née d'un premier mariage, le couple aura cinq autres enfants, dont Sophie, mon arrière-grand-mère, portant le même prénom que celui de sa mère (Sophie) ; et deux autres sœurs aînées : Philomène et Marie Cornélie. Deux enfants sont décédés prématurément (l'un, à l'âge de 1 an ; l'autre, à l'âge de 9 ans).

Arbre généalogique du couple Lesur-Noisette



Auteur de cet arbre : archiviste. Il est accessible sur : [Sophie NOISSETTE - Geneanet](#)

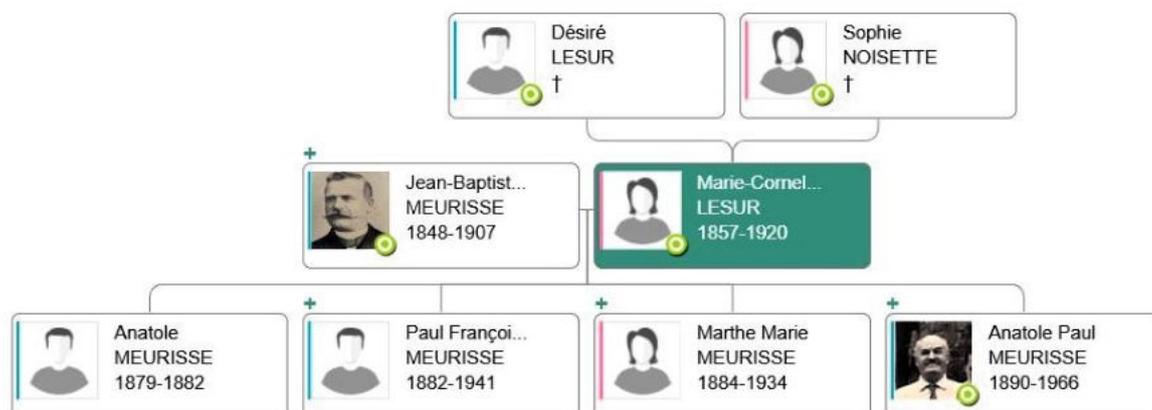
Le devenir des enfants du couple Lesur-Noisette

- **Philomène** : née en 1852, elle épouse en 1874 Hippolyte Porcq, une famille ruesnoise de cordonniers. Lui, l'était ; son père Hippolyte, né en 1821, l'était également. Sa mère, née Briatte Elise en 1818, était cabaretière. On rappelle ici qu'au cours du XIXe siècle, outre le maréchal-ferrant et le charron, le cordonnier est, aux côtés des cultivateurs, un métier constitutif de la structure sociale du village. On comptait également de nombreux cabaretiers.

- **Marie Cornélie** (1857-1920), elle épouse en 1878 Jean-Baptiste Meurisse (1848-1907), une famille de Curgies ; un bourg rural (1.100 habitants) du Valenciennois, limitrophe de l'Avesnois, situé à dix kilomètres de Le Quesnoy. Jean-Baptiste était marchand de vaches, comme son père et son grand-père l'étaient. Tous sont nés et décédés à Curgies.

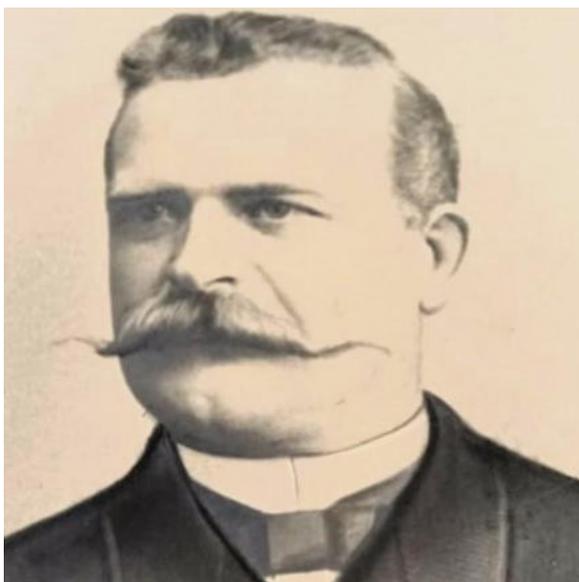
Les alliances matrimoniales de Philomène et de Marie-Cornélie ne se sont pas faites ici au hasard. Elles n'ont pas donné leurs préférences à un paysan, mais à un artisan ou un commerçant. Filles de maréchal-ferrant, l'une épouse un membre d'une famille de cordonniers ; tandis que l'autre épouse un membre de la 3^{ème} génération d'une famille de marchands de vaches. Nous sommes ici dans le dernier quart du XIXe siècle. Et les artisans et les commerçants sont des hommes qui comptent encore au village.

Arbre généalogique du couple Meurisse-Lesur



Auteur de cet arbre : ametabury, accessible sur : [Marie-Cornelie LESUR - Geneanet](#)

Jean-Baptiste Meurisse (1848-1907)

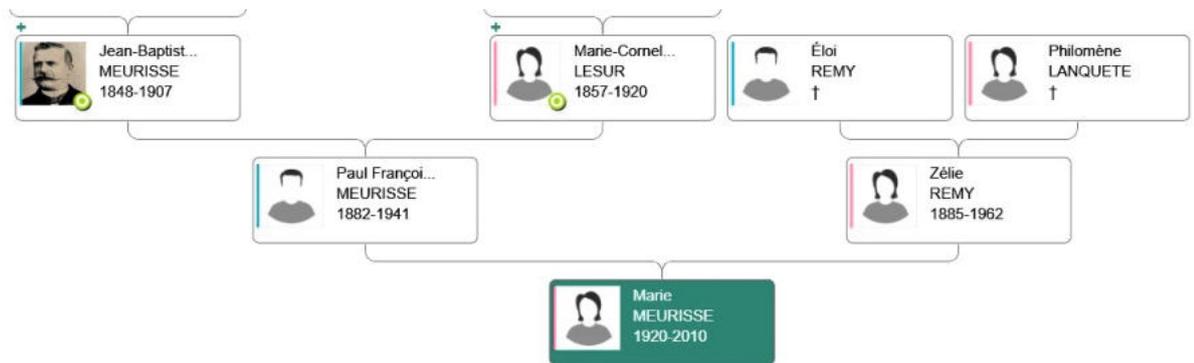


La tradition marchande des Meurisse se poursuivra avec leur fils Anatole, Paul (1890-1966). Il épouse en 1921 à Marquion (Pas-de-Calais) Adolphine Ledoux (1894-1980) où ils tiennent un commerce d' « Epicerie fine, Mercerie ».

Des relations familiales avec la famille Meurisse-Lesur

La famille Meurisse-Lesur (ainsi que la famille Porcq-Lesur et la famille Noisette) est mentionnée sur le faire-part de décès de Léandre Vaille. Sa fille Hélène Vaille (ma grand-mère) continuera à entretenir des relations familiales avec la famille Meurisse de Curgies jusque dans les années 1950-60. Marie Cornélie était sa tante et elle l'a connue : Hélène était âgée de 21 ans quand sa tante est décédée en 1920 ; ses enfants étaient ses cousins. Il est possible qu'elle ait continué à entretenir des relations familiales avec Paul François Meurisse (1882-1941), mais aussi Marie Meurisse (1920-2010), cultivatrice à Curgies.

Des relations familiales entretenues avec Paul et Marie Meurisse



	Marie MEURISSE <i>Cultivatrice</i>
Naissance	25 sept. 1920 Curgies
Décès	12 déc. 2010 Valenciennes, 59606, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
Sources	Naissance : Essai Généalogique MEURISSE- Branche de Curgies-Géry MEURICE-1975 Décès : L'internaute Décès

Hélène Vaile entretiendra des relations familiales avec la famille Meurisse de Curgies jusque dans les années 1950-60.

La famille Noisette

La famille Noisette est une des familles importantes de Ruesnes. Cultivateurs, ils occupent plusieurs fermes réparties entre la banlieue vers Le Quesnoy, notamment et la commune, rue du Rogneau. Il existe un lien de parenté avec cette famille.

Un lien de parenté avec la famille Noisette

Sophie Noisette est née à Ruesnes. Sa fille, Sophie Renelde Lesur, mon arrière-grand-mère, est née sur la banlieue rattachée à Le Quesnoy. Lors de son mariage avec Léandre, ses témoins étaient Joseph Noisette, 73 ans, oncle maternel, rentier au Quesnoy et Charles Balieu, 69 ans, oncle par alliance, cultivateur au Quesnoy (source : généalogie de Monique Chailloux). Enfin, le faire-part de décès de Léandre mentionne le lien avec la famille Noisette : Sophie Noisette était sa belle-mère.

Dans notre descendance, outre du Picard, il y a du Noisette en nous

Ayant une arrière-grand-mère d'origine picarde, il y a donc dans la descendance du couple Vaile-Lesur, outre du « Picard », du « Noisette » en nous !

Le modèle de l'agriculture d'autosubsistance

Léandre est l'héritier d'un modèle d'agriculture relevant de l'autosubsistance. Dans les années 1870, son époque est encore celle où « Les paysans cultivaient ce dont ils avaient besoin, ou apprenaient à n'avoir de besoin que pour ce qu'ils pouvaient cultiver ; ils gardaient ce qu'il leur était possible d'emmagasiner, vendaient ce qu'ils pouvaient, du mieux qu'ils le pouvaient ».

Seul importe le marché local et il faut attendre les années 1880-1890 pour que cet état de choses évolue vers une économie et une agriculture de marché, notamment sous l'effet du développement des chemins de fer et des routes praticables.

A la différence de ses frères puînés (ceux nés du second mariage de son père Hector Vaille avec Juliette Vansteenkiste), Léandre ne s'adaptera pas à cette évolution. Au moment de son mariage, il fait perdurer ce modèle d'autosubsistance, avec son épouse Sophie.

La ferme familiale est de taille modeste.

C'est l'attelage canin, le cheval du pauvre, qui est utilisé.

- Une ferme familiale de taille modeste

A la fin du XIXe siècle, près de la moitié des exploitations agricoles du Nord ont moins de 1 ha.

On s'appuie ici sur l'ouvrage de Jean-François Vanhove intitulé : *Nord-Pas-de-Calais d'antan* selon lequel : « La taille de l'exploitation régionale est souvent modeste, voire familiale. A la fin du XIXe siècle, 47% des exploitations du Nord-Pas-de-Calais ont moins d'1 ha, tandis que 39% ont une superficie comprise entre 1 et 10 ha ».

La ferme de Léandre et de Sophie fait plutôt partie des 47% des exploitations ayant moins de 1 ha, guère beaucoup plus, à la fin du XIXe siècle. C'était une superficie suffisante pour nourrir leur « cheptel » composé de deux ou trois vaches laitières. Marchand de vaches, leur beau-frère Jean-Baptiste Meurisse leur avait sans doute choisi les meilleures laitières de l'Avesnois !

Comme on peut le voir sur le cliché ci-après, l'étable jouxte l'habitation et ses dimensions sont restreintes. Aucune extension n'est possible : les murs visibles en pignon sont ceux de trois bâtiments de la ferme voisine de la famille Carpentier, beaucoup plus imposante, ne serait-ce que par sa grange, datant du dernier quart du XIXe siècle.

Au-dessus de l'étable, sous le toit, il y avait un grenier à foin dont on aperçoit la lucarne ; elle s'inscrit dans le prolongement vertical du mur de la façade, et elle est située très bas, sa partie inférieure se trouvant plus basse que l'égout de la toiture. Au sol, une vieille baignoire en fonte permet de récupérer l'eau de pluie.

Derrière la porte de l'étable, ici ouverte, il y a le mur du WC extérieur à planche, puis un espace restreint où on élève le cochon.

Bien engraisé, il sera tué par le boucher du bourg à l'entrée de l'hiver. A la campagne, le dicton selon lequel « dans le cochon, tout est bon » est connu. On fait du boudin et de la viande fraîche sera consommée, même les pieds et les oreilles, voire la queue en tire-bouchon. On en fait profiter des membres de la famille. Les nombreux autres morceaux, salés voire fumés, seront conservés pendant longtemps.

Manger un morceau de lard lors d'un repas est un délice pour nos anciens. Nés en 1920, mes parents en raffolaient ! Consommé chaud ou froid, le goût du lard était, pour eux, sublime. Mais, bien sûr, le lard du cochon qu'on a élevé avec des déchets alimentaires humains (épluchures, restes de table, etc.) ainsi qu'avec l'excédent de lait écrémé ou du babeurre.

Au-dessus de l'endroit où on élève le cochon, il y avait le poulailler. Les poules y accèdent par une échelle en fer (visible sur le cliché) ! En face, mais non visible, il y avait le tas de fumier, un puits et l'endroit où dort le chien, indispensable à la ferme et utilisé ici comme animal de trait. C'est un point que nous développons ci-après.

Une ferme familiale de taille modeste



Ma grand-mère Hélène, sa fille Gisèle, son gendre Roland, sa petite-fille Annie née en 1952

Pris au milieu des années 1950, le cliché ci-dessus illustre la modestie de la ferme familiale exploitée par Léandre et Sophie jusque vers le milieu de l'entre-deux-guerres. Peu de choses ont changé depuis.

Leur fille Hélène poursuivra le modèle de l'autosubsistance jusqu'en 1960.

Des poules



Elles accèdent au poulailler par une échelle en fer

- L'utilisation de l'attelage canin : le cheval du pauvre

Je développe ici ce point pour plusieurs raisons.

Tout d'abord parce que l'utilisation de l'attelage canin est peu connue et qu'elle a été historiquement sous-estimée. Il était courant en Belgique. Il existait aussi en France, dans le Nord et en Avesnois.

Par ailleurs, je garde des souvenirs intacts de l'attelage canin utilisé par ma grand-mère ; elle y a eu recours jusqu'à l'âge de sa retraite, en 1960. J'avais alors douze ans !

Après avoir présenté l'utilisation des attelages de chiens durant le XIXe siècle à partir d'un document d'archive et de lectures (§1), on abordera son utilisation en Avesnois et par mes arrière-grands-parents (§2).

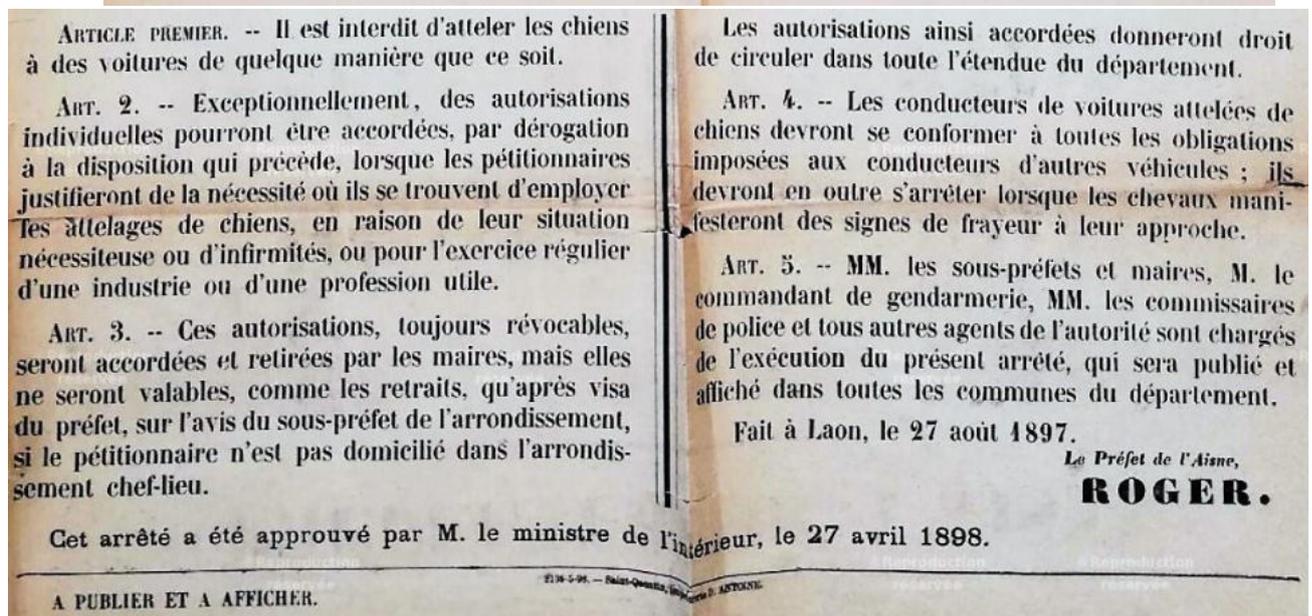
1) Les attelages de chiens au XIXe siècle : le cheval du pauvre

On présente ci-après plusieurs sources d'information : la réglementation préfectorale concernant l'attelage des chiens (§a) ; des attelages de chiens dans le Nord et en Belgique, non seulement à la campagne, mais aussi en ville (§b) ; la pauvreté des utilisateurs (§c) ; enfin, des clichés illustrant la diversité d'attelages canins (§d).

a) Un document d'archive sur l'attelage des chiens

Le document ci-dessous, déposé par la commune de Laon aux Archives Départementales de l'Aisne, porte sur la réglementation préfectorale en date du 27 août 1897 concernant l'attelage des chiens.

L'arrêté du préfet de l'Aisne du 27 août 1897 concernant l'attelage des chiens



Il faudra attendre 1925 pour que le Code de la route interdise les attelages de chiens sur les routes. Mais c'est surtout après la Seconde Guerre mondiale et la prolifération des véhicules motorisés que la pratique disparaît définitivement ».

Source : Archives Départementales de l'Aisne

L'attelage canin : un sujet oublié

Sujet oublié, voici le commentaire intéressant qui accompagne ce document d'archive:

« Le document présenté, issu du fonds de la commune de Laon, peut paraître négligeable d'un premier abord. Il traite pourtant d'un sujet largement oublié de nos jours : celui de l'utilisation des attelages de chiens durant le XIXe siècle.

Premier animal à avoir été domestiqué par l'homme il y a environ 20 000 - 40 000 ans, le chien a essentiellement été utilisé pour la garde ou la chasse, avant de devenir un animal de compagnie à part entière. Son utilisation comme animal de trait est quant à elle plus récente. Si quelques sources antiques et médiévales témoignent d'utilisations opportunistes, c'est essentiellement à partir du XVe siècle que l'usage se répand, au gré des évolutions économiques, pour atteindre son paroxysme au XIXe siècle ».

Le chien, compagnon de labeur et de misère des pauvres durant des siècles

« L'utilisation des voitures à chiens, peu coûteuses et faciles à entretenir, est alors souvent le fait des classes sociales les plus modestes. Elles servent au transport des marchandises (pain, viande, lait, légumes, etc.) ou des personnes à mobilité réduite (vieillards, infirmes). Son utilisation favorise également le développement de petits métiers (chiffonniers, colporteurs, cordonniers, etc.). Les chiens attelés étaient également utilisés par certains écoliers travaillant loin de chez eux.

Les attelages étaient très variés : bricolés avec des pièces de récupération ou confectionnés par un charron, avec deux ou quatre roues, tirés par un ou plusieurs chiens, souvent de forte corpulence, mais pas toujours. Ces derniers étaient harnachés comme des chevaux. Cette utilisation des chiens comme animaux de trait n'est pas sans provoquer des débats au sein de la société. Les vétérinaires et sociétés de défense des animaux s'inquiètent du mauvais traitement subi par les chiens qui ne seraient pas physiquement adaptés à la traine et qui supporteraient des chargements déraisonnablement lourds. De plus, les attelages de chiens sont accusés d'effrayer les chevaux et de provoquer des accidents. La réalité économique freine toutefois l'interdiction pure et simple de l'attelage des chiens en France.

En 1897, chaque préfet décide de l'autorisation ou de l'interdiction dans son département : 59 en autorisent encore l'usage. Le préfet de l'Aisne opte de son côté pour une solution intermédiaire en autorisant l'attelage de chiens aux nécessiteux, infirmes et travailleurs « utiles », sur demande ». [Cf. l'arrêté du préfet de l'Aisne ci-dessus]

b) Des attelages de chiens dans le Nord et en Belgique

Sujet méconnu, les attelages de chiens sont très répandus au XIXe et au début du XXe siècle dans le Nord, non seulement à la campagne, mais aussi en ville. Ils sont courants en Belgique.

On s'appuie ici sur Jean-François Vanhove dans son ouvrage intitulé : *Nord-Pas-de-Calais d'antan*, publié en 2012 pour la 1^{ère} édition.

Pas de races spéciales pour le trait

« Il n'y a pas de races spéciales pour le trait. Tout chien bien doué, à charpente osseuse et à système musculaire bien développés, pourra être attelé », écrit en 1907 Albert Larbalétrier dans son *Manuel pratique de l'amateur de chiens*. Il précise que « en Belgique et dans le Nord de la France, on attelle des chiens de toute sorte, mais on préfère ceux ayant le corps court et trapu, les membres larges, la tête forte, le cou épais, le rein ferme, la poitrine ample ». Et qu'on n'aille pas parler à l'auteur de cruauté envers les chiens utilisés pour le trait ! Lui-même est lauréat de la Société protectrice des animaux... ».

Une utilisation courante en Belgique

L'utilisation de chiens pour tirer de petits véhicules à roues est courante en Belgique. Editées à partir de 1900, les cartes postales présentant des attelages canins sont nombreuses.

Laitières flamandes



Une utilisation moins courante en France

Selon Jean-François Vanhove, l'utilisation de chiens pour tirer des carrioles « est beaucoup moins courante en France où la législation est d'ailleurs très hésitante sur le sujet au début du XXe siècle.

Dans certains départements, aucune disposition ne régleme cette pratique. Le Pas-de-Calais reste longtemps dans ce cas, jusqu'à ce que le préfet signe en février 1908 un arrêté interdisant aux propriétaires d'attelages de chiens de monter dans leur véhicule.

En d'autres termes, les chiens de trait ne peuvent transporter que des marchandises ».

En ville et à la campagne

« Dans d'autres départements, un arrêté préfectoral interdit la circulation des attelages des chiens. Le Nord vit sous ce régime depuis 1876, ce qui n'empêche pas l'arrêté d'être interprété avec beaucoup de souplesse. C'est d'ailleurs à Lille qu'est basé un Syndicat national du chien de trait français.

En ville et dans les gros villages, les chiens de trait sont les compagnons habituels des livreurs et des colporteurs ».

Attelage de chiens à Lille



Edition E. Merlot

LILLE — Attelage de Chiens

Vendeur de lait, avec un chien, à Armentières



c) Une législation pointilleuse, une pratique qui perdure, pauvreté des utilisateurs

Dans son ouvrage sur *Les couleurs de nos campagnes, un siècle d'histoire rurale 1880-1960*, publié en 2020, l'historien Jean-Marc Moriceau insiste sur le caractère pointilleux de la législation existante sur l'utilisation de l'attelage de chiens. Il recule lentement. Leurs utilisateurs sont pauvres.

Une législation pointilleuse

Selon cet auteur, le chien utilisé comme animal de trait fait l'objet d'une législation pointilleuse. Outre l'autorisation préfectorale qui est nécessaire, comme indiqué ci-dessus, « l'hygiène et l'alimentation des animaux sont réglementés, de même que les modèles de véhicules et de harnais, dont la fabrication fait travailler quelques entreprises spécialisées ».

Une pratique qui perdure après 1914

L'auteur précise que « La pratique de l'attelage canin ne recule que lentement. Dans certaines régions, comme la Sologne, le Berry et le Limousin, elle se maintient après la guerre de 1914 ».

La pauvreté de ses utilisateurs

Jean-Marc Moriceau conforte l'idée déjà évoquée selon laquelle l'attelage de chiens est le cheval du pauvre. Il précise qu'il a favorisé le développement de petits métiers.

Le recours à ce type de traction « est lié à la pauvreté de ses utilisateurs. Les petites gens et les commerçants de village recourent à l'attelage canin pour les livraisons de pain ou de lait, en y dédiant leur jeune employé. Il en va de même pour les petits métiers, comme celui de rémouleur ou de chiffonnier ».

Et d'illustrer ceci par un cliché, reproduit ci-après, d'une livraison du pain dans un village du Limousin en 1920, précisant que « la voiture de boulanger à deux chiens est une image forte de la médiocrité rurale et d'un archaïsme qui attire les curieux ».

Livraison de pain – Limousin - 1920



Source : Jean-Marc Moriceau

d) La diversité d'attelages canins et des métiers

Les clichés ci-après illustrent la grande variété d'attelages canins, la diversité de leur utilisation et des métiers qui y recouraient.

« Au XIXème siècle, le chien devient le cheval du pauvre, nombreuses corporations de petits métiers et de gagne-petit se servent de ce style d'attelages, marchandes de lait, rémouleurs, marchandes de quatre saisons, chiffonniers, mutilés de guerre, infirmes formeront la grande majorité des utilisateurs ».

Parmi les métiers utilisant l'attelage canin, on donne ci-après les exemples suivants :

La chanteuse de complaintes bretonne, la postière, la laitière, le marchand de légumes et le transport de personnes.

La chanteuse de complaintes bretonnes

La chanteuse de complaintes bretonnes est ci-après, confortablement installée dans sa voiture à trois roues, tirée par deux chiens, et transportant sa boîte à musique. D'une main, elle dirige la roue centrale ; de l'autre, elle actionne un frein à sabots en bois à l'aide d'une manivelle.

La chanteuse de complaintes bretonnes



Cliché de 1908

La postière également semble ici confortablement installée pour distribuer le courrier des « Postes et Téléphones ». Ce cliché a été pris à Saint-Cyr-en-Val, dans les environs d'Orléans (Loiret).

La postière (Cliché de 1907)



1571. — Environs d'Orléans. — SAINT-CYR-EN-VAL
Courrier de la Poste en voiture à Chiens

Un attelage canin transportant les cannes à lait et...la laitière ! La canne à lait est l'emblème de la laitière. Ce cliché a été pris à Saint-Père-sur-Loire (Loiret).

La laitière



Un marchand de légumes dans les Ardennes



Le transport de personnes

Parmi les utilisations de l'attelage canin, il y a aussi le transport de personnes.

Le cliché a été pris dans le Cambrésis, à Caudry. Nous sommes ici dans le Nord. En 1908, ce cliché n'aurait pas pu être pris dans le Pas-de-Calais : le préfet avait pris un arrêté interdisant aux propriétaires d'attelages de chiens de monter dans leur véhicule.

Un attelage canin transportant une personne



Caudry, rue de Valenciennes

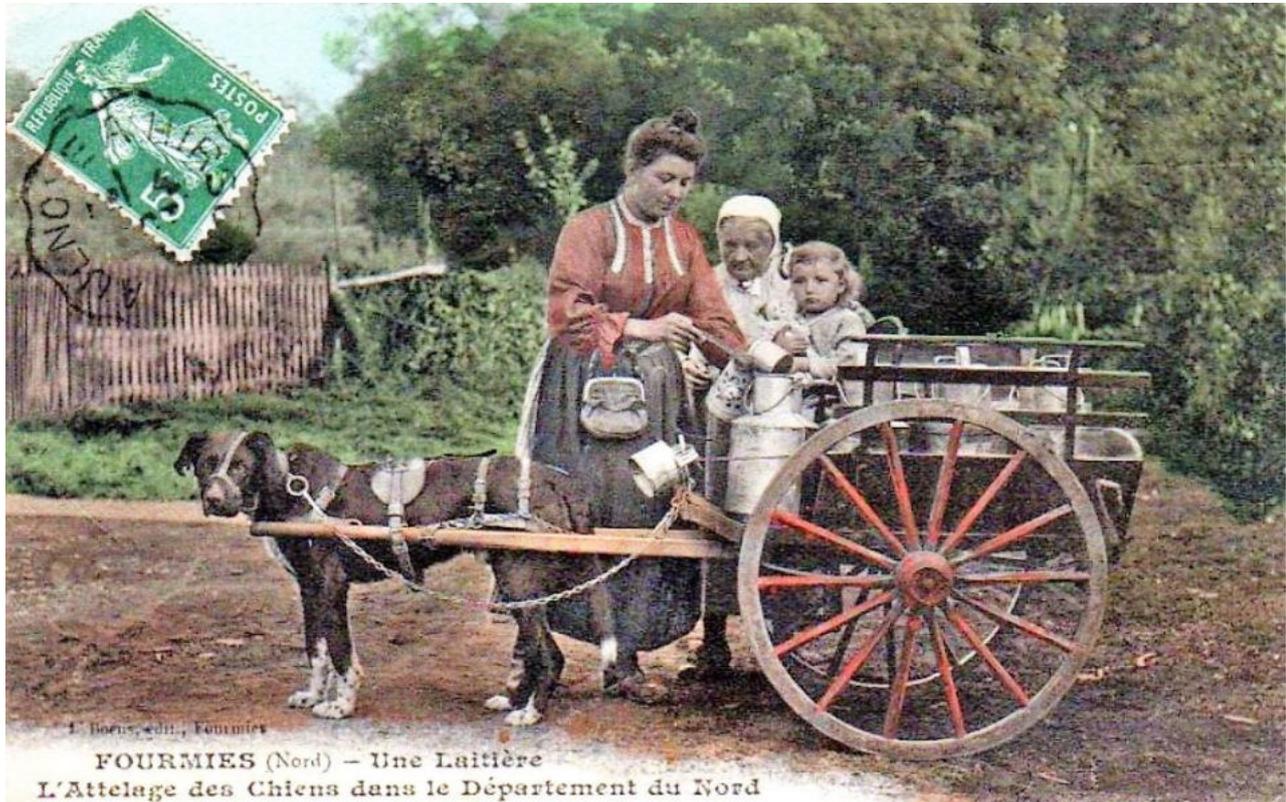


2) L'attelage de chiens en Avesnois

L'attelage canin était utilisé en Avesnois.

Le cliché ci-après l'illustre.

Une vendeuse de lait à Fourmies (Avesnois) en 1908



Ce n'est pas pour vendre le lait que Léandre et Sophie avaient besoin d'un attelage canin, mais pour se rendre jusqu'aux pâtures où se trouvaient les vaches.

L'utilisation de l'attelage canin par Léandre et Sophie

En effet, bien souvent les fermes sont situées à l'écart de la place du bourg.

Elles constituent de véritables unités de vie ; les pâtures et les champs entourent l'habitation et les bâtiments agricoles.

On pouvait alors aller traire en portant à la main le seau et la canne à lait : la pâture était à proximité de la ferme.

Le cliché ci-après illustre ce genre de scène à Maroilles au début du XXe siècle.

Source du cliché : A la recherche du passé, Maroilles, Balade en cartes postales anciennes, Syndicat d'initiative de Maroilles, merci à Mme Marie-France Vilbas

L'heure de la traite approche : on se hâte vers les pâtures



Le bidon et le seau à lait sont portés à la main

Entrée de Maroilles par le Faubourg Saint Roch, 1920

La situation décrite à Maroilles n'est pas celle de Léandre et de Sophie.

Leur ferme se trouve dans le centre du bourg ; les pâtures en sont éloignées et, qui plus est, difficiles d'accès par des chemins de terre en mauvais état.

La première pâture se situait sur la banlieue, vers Le Quesnoy. Le couple avait la location d'un bien dont l'origine de la propriété provenait probablement de la famille Noisette. Plus de deux kilomètres séparent la ferme de cette pâture. Pour y accéder, il fallait traverser le bourg pour aller vers la banlieue. Ensuite, à gauche, il y avait un chemin de terre, en pente à son début, et en mauvais état qui y conduisait.

La seconde pâture, « Champ de Mortry » située au lieu-dit « derrière Les Trente » d'un peu moins d'un hectare (87 ares), également en location, se situait à environ un kilomètre de la ferme. Pour s'y rendre, il fallait aussi traverser le bourg, prendre la route du

« point d'arrêt », puis un chemin de terre y conduisait. Ce bien a été en location durant plusieurs décennies, puis acheté par mes parents en 1973.

Bref, c'est l'attelage canin qui était utilisé pour transporter le matériel nécessaire à la traite des vaches (canne(s) à lait, seau à traire, tabouret de traite en bois), comme à Maroilles, sur le cliché ci-après.

Les pâturages de l'Avesnois, Maroilles, 1908



Le chien attelé à la charrette des cannes à lait

Je n'ai pas de cliché de l'attelage canin utilisé par ma famille. Mes souvenirs m'autorisent à dire que c'est tout-à-fait comme le modèle ci-dessus : deux grandes roues en fer avec de solides rayons. Cette « voiture à chiens » présente les caractéristiques déjà évoquées : « peu coûteuse et facile à entretenir » ; « bricolée avec des pièces de récupération ou confectionnée par un charron ».

Les Vaille étant une famille de charrons, il est probable que la « voiture à chiens » de Léandre et de Sophie a été fabriquée par l'un de ses membres (tout comme d'ailleurs l'échelle en fer permettant l'accès des poules au poulailler).

Sa qualité première : sa grande stabilité et sa solidité.

L'attelage canin sera utilisé par ma grand-mère jusqu'en 1960.

Les enfants du couple Vaille-Lesur

Le couple Vaille-Lesur a quatre enfants : deux sont nés à Le Quesnoy ; les deux autres à Ruesnes. Leurs lieux de naissance nous renseignent sur le lieu de résidence des parents.

De la banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes

Après le mariage en 1897, Léandre habite en couple la maison de Sophie, (avec son fils Georges âgé de huit ans), située sur la banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes pendant cinq ans, au moins (1897-1902 ? ou 1905 ?).

C'est dans cette maison que naissent deux de leurs enfants :

- Hélène Sophie Vaille (1899-1967), ma grand-mère maternelle, née à Le Quesnoy, que j'ai bien connue et avec laquelle j'ai de nombreux souvenirs. On lui consacrera un ouvrage en sa mémoire intitulé *Hélène Vaille et les siens*.

- Léon Hector Vaille, mon grand-oncle maternel (le frère de ma grand-mère), né à Le Quesnoy le 17 novembre 1901. Marié le 10 décembre 1927 à Villers-Pol avec Julia Delhaye (1905-1998). De cette union, naît Berthe Vaille, une cousine ; mariée à Jacques Gilbert Delecour (1924-1975).

A Ruesnes, rue du Rogneau

Le couple Vaille-Lesur et ses trois enfants (dont Georges, né du premier mariage) iront ensuite habiter, après 1902 ?, peut-être 1905, après le décès de son père Hector ? , à un peu plus d'un kilomètre de là, rue du Rogneau (devenue ensuite, rue de Bermerain), une maison située sur le territoire de Ruesnes. C'est là que naîtront deux autres enfants ; l'un en 1906 ; l'autre en 1908 :

- Maurice Aimé Vaille, né le 26 mars 1906 à Ruesnes et décédé, rue du Rogneau le 28 décembre 1908 dans la même commune à l'âge de 2 ans et 9 mois. En ce début du XXe siècle la mortalité infantile et des jeunes enfants est encore une réalité ; on le vérifie ici. A l'époque, c'est Isidore Carpentier, cultivateur et voisin immédiat qui était maire de la commune.

- Sophie Suzanne Vaille (1908-1989), ma grand-tante maternelle (la sœur de ma grand-mère), née à Ruesnes, que j'ai bien connue également et avec laquelle j'ai quelques souvenirs. Son prénom usuel était celui de Suzanne ; nous l'appelions « Tante Suzanne ». C'était la marraine de ma mère et elle l'appelait toujours « marraine » quand elle s'adressait à elle ou quand elle en parlait. Elle épousera Clément Cauchies, un douanier. C'est un point que nous avons développé précédemment.

Georges Delsart : le grand frère

C'est aux côtés de Georges Delsart, plus âgé d'une dizaine d'années, que les enfants du couple Vaille-Lesur grandissent. Il a été probablement pour eux le grand frère. Ma grand-mère entretiendra avec lui des liens familiaux. Pendant l'épisode de la guerre 1939-45, au moment de l'évacuation, il a joué un rôle important dans l'organisation du départ de membres de sa famille fuyant l'ennemi. Ce point sera développé ultérieurement.

Le cadre photo de Léandre et Sophie

Léandre et Sophie, mes arrières grands-parents, nous ont laissé le cadre photo ci-après



Léandre Vaille (1861-1930) – Sophie Lesur (1861-1929)

L'histoire des Vaille se poursuit

Notre histoire sur les Vaille de Ruesnes aurait pu s'arrêter ici. Mais, suite au décès de sa première épouse en 1872, Hector Vaille se remarie l'année suivante avec Juliette Vansteenkiste, une ruesnoise d'origine Belge issue d'une famille de marchands et d'artisans, propriétaires (§1). Trois enfants naissent (§2). Ce sont les frères des enfants nés du premier mariage. Deux décennies séparent la naissance des enfants des deux fratries. Mais la société traditionnelle a évolué ; les hommes aussi (§3). Et ce, sous l'effet des réformes de l'école introduites par Jules Ferry en 1880, du plan Freycinet concernant le développement des routes et du chemin de fer ; enfin, la perception du service national dans les campagnes évolue.

C'est donc dans un contexte nouveau que les trois enfants de cette seconde fratrie grandissent et abordent la vie active : Paul devient militaire ; Gustave crée une brasserie ; Georges, le cadet devient agriculteur. C'est leur histoire qui est ici contée.

1) En 1873, le remariage d'Hector Vaille-père avec Juliette Vansteenkiste

Hector Vaille (1831-1905), le père de Léandre et de ceux de sa fratrie, épouse en secondes noces le 22 mars 1873 à Ruesnes, Juliette Vansteenkiste, née dans ce bourg en 1841. Elle est âgée de 32 ans ; Hector est âgé de 42 ans.

En ce dernier quart du XIXe siècle, on vérifie ici à la fois l'endogamie géographique, la courte durée de la période de veuvage masculin et l'importance des remariages : celui d'Hector a lieu moins d'un an (9 mois) après le décès prématuré de sa première épouse Eulalie Delsart, à l'âge de 41 ans.

Et les choses vont aller vite puisqu'un enfant naît en 1874, l'année suivant celle de son remariage ; puis un second deux ans après, en 1876 : un intervalle entre deux naissances lié à l'allaitement. Pour la troisième naissance, l'intervalle est plus important : près de cinq années les séparent.

Au moment du remariage en 1873, Hector Vaille est cultivateur ; en 1876, il déclare être charron. Il est adjoint au maire en 1896 ; le maire étant à l'époque Isidore Carpentier. Pour ce qui est de Juliette, elle ne déclare pas être cultivatrice, mais couturière. Elle devient ensuite ménagère. Juliette n'est pas d'origine paysanne. L'exploitation des données généalogiques ci-dessous nous autorise à dire qu'elle est issue d'une famille de marchands et d'artisans ; ce sont également des propriétaires.

Qui sont les Vansteenkiste ?

De façon résumée, voici ce que sont les membres de la famille Vansteenkiste :

Des marchands et... des musiciens !

D'origine Belge, les membres de la famille Vansteenkiste sont d'abord des marchands. De Courtrai, ils vont s'établir au début des années 1700 dans une ancienne cité de marchands : Valenciennes ; leur métier : fripier, mulquinier. La famille s'y implante et s'agrandit pendant plusieurs générations. Certains poursuivront la tradition de marchands. L'un d'entre eux

s'établit à Ruesnes en 1836 quand il épouse une certaine Catherine Richard, née dans cette commune. D'autres demeureront à Valenciennes où certains deviendront musiciens. C'est le cas de Jean François Joseph Vansteenkiste (1740-1806) ; il devient musicien. Son fils, Aimé, Joseph, Gislain (1772-1822) devient artiste, professeur de musique (1805). Parmi les descendants, et sur plusieurs générations, on trouve : une cantatrice, un flutiste.

Les étapes détaillées de la migration de la famille

De Courtrai (années 1600)

D'origine Belge, l'arbre généalogique établi par Christian François permet de trouver un membre de cette famille né au début du XVII^{ème} siècle à Saint Martin-Courtrai, une commune située en Belgique, en Flandre Occidentale. Théodore Vansteenkiste y naît en 1677. Il y grandit et trouve l'âme sœur à Valenciennes, une ville située à une dizaine de kilomètres de la frontière belge et à 55 kilomètres de Courtrai. Nous sommes alors au début des années 1700, Théodore est fripier et Valenciennes une ancienne ville de marchands.

A Valenciennes (années 1700)

En 1704, il épouse Catherine Flament née en 1681 à Saint-Nicolas – Valenciennes. C'est dans cette ville que le couple s'établit. De nombreux enfants y naissent et ce, sur plusieurs générations, perpétuant généralement le métier de fripier et résidant dans la rue de Saint Géry de Valenciennes, le quartier riche des marchands.

A Ruesnes (années 1800)

C'est un membre de la 3^{ème} génération, Henri Antoine, Joseph Vansteenkiste, né en 1810 à Valenciennes qui épouse en 1836 Catherine Josèphe Richard, née à Ruesnes en 1808. Lui est mulquiner, cultivateur et propriétaire (1895) ; elle est fileuse, puis ménagère.

Le couple réside à Ruesnes et plusieurs enfants naissent dans cette commune, dont Juliette Vansteenkiste en 1841.

On précise ici que la mulquinerie est l'activité du tissage et du commerce de toiles fines composées exclusivement de lin : batiste, linon, toile de lin. Le mulquiner est l'artisan tisserand et le marchand de toiles (source ; Wikipédia).

Par ailleurs, beaucoup de nos ancêtres du Nord avaient une double activité de cultivateurs et de mulquiers, les femmes filaient ou tissaient.

Source : <https://gw.geneanet.org/mariloul?lang=fr&m=NOTES&f=Nosancetreslesmulquiers>

C'est le cas du couple Vansteenkiste-Richard.

Toujours selon cette source : « Ces artisans ruraux passaient entre 10 à 14 heures par jour à pousser la navette de leur outil de travail. Les petites pièces mouchoirs, torchons étaient souvent le travail des enfants et des femmes, la fabrication des draps, linons, batiste, plus pénible étaient réservés aux hommes.

C'est dans le tissage que les habitants ont trouvé non seulement une occupation secondaire, lorsque les travaux des champs ne les retenaient pas ou par suite des circonstances de famille ou de situation, mais aussi et surtout une profession lucrative, plus rémunératrice certes et moins dure que la culture des champs. Le métier de mulquiner était souvent une seconde occupation. En effet lors de la belle saison les gens travaillaient aux champs. L'hiver venu, ceux-ci descendaient dans leurs caves où était installé le métier à tisser ou « étile ». Ils lançaient la navette pour faire sortir, après de longs jours de travail assidu et pénible, la fine toile de batiste ou de linon destinée à l'exportation, ou la grossière étoffe de chanvre qui servirait aux usages journaliers du ménage, ou les draps de laine destinés à faire les «paletots» et les «brayes». Alors que femmes et jeunes filles apportaient par leur travail au rouet leur contingent de bien être à la famille.

Le fil de mulquinerie était un fil, de plus ou moins grande finesse, qui n'était employé qu'à la fabrication des toilettes et de la dentelle. Le fil de lin avant d'être travaillé, était peigné à la brosse de soie de sanglier par la fileuse afin d'en retirer l'étope. Ce déchet appelé l'étope était filé plus gros et servait à la confection de toile de ménage ou linge de table. Il est facile de comprendre que plus le fil était fin au départ, plus il donnait de longueur à l'arrivée, ce qui augmentait la plus-value.

La filature pouvait ensuite commencer, on utilisait pour cela les rouets ou moulins. Le fil était ensuite ourdi pour pouvoir être vendu. La chaîne ourdie était confiée au mulquiner. L'ouvrier pour façonner sa toile utilisait l'outil, métier composé de quatre pieds, reliés par des traverses. Le tisserand pouvait ainsi produire dix à douze mètres de tissus sur sa journée. Les toiles achevées étaient ensuite portées au blanchisseur ».

Le déclin des industries rurales

C'est la révolution industrielle qui va occasionner le déclin et la disparition des industries rurales, notamment celles concernant le filage et le tissage évoquées ci-dessus. Eugen Weber rapporte cette évolution de la façon suivante.

« Ces petites entreprises locales, qui servaient à augmenter les revenus des familles incapable de vivre seulement de l'agriculture, avaient été appelées les filles de la misère. A mesure que la productivité agricole augmentait, que davantage de terres étaient défrichées ou arrachées aux jachères, à mesure que l'introduction des cultures commerciale se généralisait et exigeait plus de soins, les paysans avaient moins de temps pour s'occuper de telles entreprises.

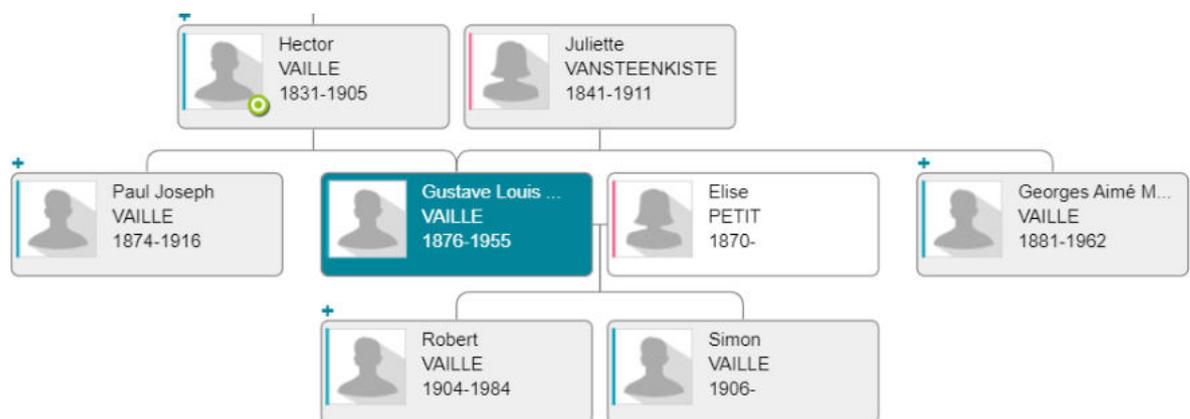
La production domestique, particulièrement dans les secteurs de l'alimentation et de l'habillement, baissa continûment de 6 à 7% du total de la production industrielle sous la monarchie de Juillet [le régime politique du royaume de France entre 1830 et 1848] à 3,7% sous le Second Empire [le régime bonapartiste de Napoléon III de 1852 à 1870]. Et cette diminution se poursuivit. On pouvait maintenant chercher des revenus supplémentaires dans l'« industrie moderne » ; et les produits industriels s'avéraient relativement plus accessibles, ce qui confinait l'industrie locale et domestique dans des zones de plus en plus reculées.

Les premières victimes de ce processus furent les industries domestiques les plus anciennes : le filage et le tissage. En 1847 et en 1848, dans les régions de France qui avaient été pénétrées par les produits des nouvelles usines textiles [et le Nord en fait partie], le coton avait supplanté le lin. Là où, autrefois, des dizaines de milliers de femmes et d'enfants avaient filé le lin, il n'y avait plus maintenant qu'une activité moribonde, et les tisserands à domicile en étaient réduits à mendier. Mais dans les régions plus à l'écart, le tissage à domicile survivait comme un artisanat de village, et les familles continuaient à fabriquer avec le chanvre et le lin des vêtements grossiers, mais durables, pour leur propre usage. Ainsi, dans les Vosges, les métiers étaient encore florissants quand la guerre franco-prussienne éclata. En 1889, les usines textiles les avaient tués ». Source des informations ci-dessus :

<https://gw.geneanet.org/cfrancois64?lang=fr&n=vansteenkiste&nz=francois&oc=0&p=juliette&pz=christian+robert+john+pierre&type=tree>

2) La naissance de trois enfants

De l'union entre Hector et Juliette, naissent trois enfants entre 1874 et 1881 : trois garçons qui sont des frères de Léandre et de sa fratrie.



Deux décennies séparent les naissances des enfants des deux fratries

Deux décennies séparent la naissance des enfants de la première fratrie de celle de la seconde. Ceux de la première sont nés dans les années 1850 ; ceux de la seconde dans les années 1870. C'est à partir de ce moment-là que la société traditionnelle est en train de changer, et les hommes aussi. Avec des destins différents, les trois enfants de cette seconde fratrie vont même être des acteurs de ce changement. Et ce, sous l'influence de trois facteurs essentiels : l'école, les routes et les chemins de fer, le service national.

3) La société traditionnelle change; les hommes, et leur destin aussi

Pour ce qui est de l'école, selon Eugen Weber le grand changement eut lieu dans les années 1880.

« Il se serait produit auparavant, si le ministre de l'Instruction, Victor Duruy, avait pu développer les plans élaborés en 1867. Mais cela ne fut pas le cas, et la plupart de ses

initiatives restèrent à l'état de projets. D'où l'importance des réformes introduites par Jules Ferry. En 1881, toutes les écoles primaires publiques devinrent entièrement gratuites. En 1882, la fréquentation de l'école publique ou privée, fut rendue obligatoire. En 1883, chaque village ou hameau ayant plus de 20 enfants d'âge scolaire se vit obligé d'avoir une école primaire publique. En 1885, on alloua des subsides pour la construction et l'entretien des écoles, ainsi que pour la rémunération des enseignants. En 1886, on institua un programme d'enseignement élémentaire ainsi qu'un contrôle de cet enseignement (inspection, etc.) ».

Pour ce qui est des routes et chemins de fer, Eugen Weber souligne « l'importance cruciale du plan Freycinet, ainsi nommé d'après le nom de son auteur, l'homme d'Etat Charles de Saulces de Freycinet, qui le conçut comme un moyen de remettre à flot la chancelante économie française de la fin des années 1870. Son plan était lié à la construction des écoles : il s'agissait là d'une décision politique destinée à apporter l'idéologie du progrès aux campagnes françaises arriérées, et à introduire le message républicain dans des territoires qui lui étaient réfractaires ou qu'il n'avait pas encore pu toucher. Mais c'est aller de l'effet à la cause. Tout culturels et politiques qu'aient été ses résultats, le plan Freycinet était une entreprise à caractère et à finalité économique : il s'agissait de sortir l'économie de sa léthargie par une injection de capitaux. Politique dont l'historien [conservateur] Marcel Marion a pu écrire qu'elle dépassait toutes les considérations de prudence et de mesure » : six milliards de francs devaient être dépensés en dix ans, dont plus de la moitié destinée à construire de nouvelles voies de chemin de fer. Tel était le programme de 1879. Les choses ne se passèrent pas tout à fait comme prévu. Au lieu de 8 000 kilomètres envisagés, on en construisit plus de 16 000, et plus de neuf milliards de francs furent dépensés sous la pression électorale. Pour la première fois, les millions affluaient dans les campagnes. [...]. De grosses sommes d'argent furent consacrées à améliorer les voies d'eau, les canaux et les installations portuaires ; des sommes substantielles servirent à assurer le revêtement ou la construction des chemins vicinaux.

Le plan Freycinet, écrivait un contemporain, fut « lancé comme un feu d'artifice à la gloire de la République ». C'est ainsi qu'il opéra, bien que ce ne fût pas son but, ou ne semble pas l'avoir été. Venant peu après la crise du 16 mai 1877, et la démission du président Mac-Mahon en 1879, le plan affirmait que le nouveau régime ne signifiait aucunement la dépression ; il étendait son influence dans les campagnes, et consolidait son emprise grâce aux possibilités d'emploi offertes par les programmes de construction et d'administration des lignes de chemin de fer. De ce point de vue, l'extraordinaire augmentation du nombre d'employés des chemins de fer est significative : 86 300 en 1861, 113 000 en 1866, 172 000 en 1876, 222 800 en 1881, 308 000 en 1907, 355 600 en 1913, et 511 000 en 1922 ».

Les retombées du plan Freycinet en Avesnois

L'Avesnois sera bénéficiaire du plan Freycinet. De nombreuses lignes de chemin de fer seront construites. On peut donner l'exemple de la ligne reliant le Cambrésis et l'Avesnois ; Valenciennes et Le Quesnoy. Mais aussi les lignes secondaires reliant tous les villages de l'Avesnois entre eux et passant par Avesnes-sur-Helpe, Felleries, etc.

Selon Wikipedia, « Le 12 août 1893, est promulguée une loi qui déclare d'utilité publique l'établissement, dans le département du Nord, d'un réseau de Chemins de fer d'intérêt local, à voie d'un mètre de largeur entre les bords intérieurs des rails, comprenant les lignes :

- 1 - Haspres à Solesmes, par Escarmain ;
- 2 - Solesmes à Quiévy, vers Caudry, par Briastre et Viesly ;
- 3 - Solesmes à Landrecies, par Bousies ;
- 4 - Et Landrecies à Avesnes, par Maroilles, Cartigny et Étrœungt ».

Le Cateau-Cambrésis, début 1900



Le train quitte la gare

Pour ce qui est du service national, bien des choses ont changé après 1870 quant à la perception dans les campagnes du service national, même s'il demeure encore des résistances.

Le couple Vaille-Vansteenkiste ne sera toutefois pas tenté de déclarer l'un des trois garçons « de sexe féminin », afin d'échapper au départ sous les drapeaux, comme cela avait été le cas pour Léandre en 1861. On rappelle que cette pratique existait encore en 1870.

C'est après 1870 que l'armée a été admise. Elle n'était plus l'épouvantail des paysans. La guerre avec la Prusse a fait évoluer les choses ainsi que l'école et les casernes qui ont joué un rôle dans l'émergence d'un sentiment national. Eugen Weber rapporte cette évolution de la façon suivante.

« En 1889, un écrivain anglais observait que l'armée avait fini par être admise comme une institution nationale après 1870, et que les soldats et le service militaire étaient

maintenant acceptés, ce qui n'avait pas été le cas auparavant. Nous venons de voir que la résistance au service militaire survécut au moins jusqu'à l'époque où cette observation a été faite. Mais il est probable que la guerre avec la Prusse, qui mobilisa une masse inhabituelle de gens, tout en concentrant l'attention sur leur sort, et qui fut donc une guerre dans laquelle le lien entre les intérêts locaux et les intérêts nationaux devint plus évident pour un plus grand nombre de gens, marqua le début du changement. Les anciens préjugés mirent du temps à mourir, et les années 1870 offrent quelques exemples d'une antipathie persistante*. Mais le rôle joué par la guerre dans le développement de la conscience nationale fut renforcé par la propagande éducative, par le resserrement des liens commerciaux, et finalement par quelque chose qui ressemblait déjà au service militaire généralisé. Dans les années 1890, il est devenu évident que l'armée n'est plus « leur » armée, mais « la nôtre ». Les mauvaises relations entre les troupes et les civils sont améliorées dans le sens de la nationalité appris à l'école, ainsi que dans les casernes. Au moins pour un temps, l'armée pouvait devenir ce que les partisans enthousiastes espéraient d'elle : l'école de la patrie ».

* « Par exemple : le 18 juin 1876, un détachement du 88^e régiment reçut un accueil hostile à Montestruc, spécialement de la part des boutiquiers et des aubergistes, qui refusèrent d'avoir quoi que ce soit à voir avec des « voleurs » et des « pillards ». De plus, le général commandant le détachement rapporta que ce n'était pas la première fois que ses troupes avaient été traitées de la sorte (Archives départementales, Gers, M 2278). Observons la différence avec les villes de garnison [Et en Avesnois, elles sont nombreuses : Maubeuge, Avesnes-sur-Helpe, Landrecies, Le Quesnoy], dans lesquelles la présence de l'armée signifiait la possibilité de faire des bénéfices. Ici, il ne s'agissait que d'une simple étape ».

Nous sommes à Ruesnes en 1894

En 1894, quelle est la situation des cinq enfants survivants de la fratrie, nés du premier mariage ?

Mariés, François est charron à Ruesnes, âgé de 44 ans ; Hector, douanier et âgé de 42 ans, vient de quitter l'Avesnois pour le Valenciennois ; Amand, âgé de 37 ans est journalier à Ruesnes ; Rosémente, âgée de 34 ans a suivi son époux douanier à Bavay-Louvignies, puis à Sebourg.

Léandre est âgé de 33 ans. Il n'a pas fait son service militaire et il n'est pas marié. Triste consolation, Georges Delsart décède en 1894. Il avait épousé en 1^{ères} noces Sophie Lesur. Le couple habitait Solesmes. Il faut attendre que Sophie revienne dans sa maison natale avec son jeune fils, banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes. Léandre la convolera alors en secondes noces. Leur mariage a lieu en 1897, après une période de veuvage féminin de trois ans.

En 1894, le frère de Léandre, Paul Joseph Vaille est âgé de 20 ans. Il se situe dans le contexte décrit ci-dessus dans lequel l'armée est devenue l'école de la patrie. Paul fait son service militaire, puis il s'engage ; contribuant ainsi à l'exode rural. Il fait carrière dans l'armée : voici son histoire.

6 - Le militaire

On s'appuie ici sur les généalogies d'Elisabeth Bourlet de la Vallée et de Monique Chailloux ; sur les sites web suivants, pour les informations militaires :

http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/resultat_lieux_soldats.php?id_lieu=508

<https://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=6696060>

Paul Joseph Vaille, militaire (1874-1916)

Paul Joseph Vaille, est né en 1874 à Ruesnes. Il est cultivateur.

Il s'engage « volontaire » à la Mairie de Le Quesnoy au 43^e Régiment d'Infanterie le 17 février 1893. Il est nommé caporal sept mois plus tard, le 24 septembre 1893. Par cet engagement, on vérifie ici que l'armée a bien été admise dans les campagnes après 1870. Par ailleurs, on peut y voir un effet du rôle de l'école de Jules Ferry des années 1880 dans l'enseignement de ses valeurs, parmi lesquelles il faut compter le patriotisme.

Né le 9 mars 1874, Paul est âgé à peine de 19 ans. La durée de son engagement est de quatre ans : du 17 février 1893 au 16 février 1897. L'armée le propulsera ensuite à l'autre bout du monde, aux Etats-Unis, puis au Vietnam jusqu'au début des années 1900. En 1906, il passe dans l'armée territoriale.

En 1909, Paul épouse Octavie Caton. Le couple n'aura qu'un seul enfant. En 1912, il est dans la réserve de l'armée territoriale. Il est âgé de 38 ans. La guerre approche et elle va lui être fatale.

En 1914, c'est la Grande Guerre et Paul intègre le Régiment d'Infanterie Territoriale. Il est fait prisonnier dès le début du conflit, à Maubeuge, puis interné à Dülmen en Allemagne où il meurt en captivité en 1916, à l'âge de 42 ans.

Il avait épousé sept ans auparavant (en 1909) à Ruesnes, à l'âge de 35 ans, Octavie Caton, alors âgée de 29 ans, sans profession.

Qui est Octavie Caton ?

C'est une citadine, fille d'employé des douanes.

Elle est née en 1880 à Crespin, une ville de 3 000 habitants en 1911. Proche de Valenciennes, elle fait partie des villes satellites en plein développement grâce à la révolution industrielle, à l'activité minière et industrielle connexe. La dynamique démographique est importante. Crespin comptera plus de 5 000 habitants en 1962. Elle double sa population entre 1900 et 1962.

Crespin est une ville frontalière avec la Belgique, proche de Quiévrechain et de Quiévrain (en Belgique). Octavie est la fille d'un « employé en Douanes françaises », vérifiant ici, une fois de plus, l'importance d'une ville frontalière dans les occupations professionnelles de ses habitants. Elle est la fille de Damas Louis Caton et d'Adolphine

Daras, ménagère à Crespin. Octavie avait choisi comme témoins du mariage son frère Moïse Caton, 25 ans, chauffeur à Valenciennes ; Albert Defraye, 27 ans, employé du chemin de fer. Il n'y a pas eu de contrat de mariage : en ce début du XXe siècle, on s'appuie sur le couple lui-même et non pas sur la propriété familiale.

La généalogie de Monique Chailloux consultée n'apporte pas d'autres éléments sur l'épouse, les ascendants et descendants. Le couple Vaille-Caton aurait donné naissance à un enfant : le faire-part de décès de Léandre en 1930 mentionne un fils.

De Ruesnes (Avesnois) à La Nouvelle-Orléans (Etats-Unis), puis à Hanoï (Vietnam)

L'entrée dans l'armée sera l'occasion pour Paul Joseph Vaille de réaliser une exogamie professionnelle, et surtout géographique sans précédent pour une personne de la campagne qui n'avait vu jusqu'alors que le clocher de son village et le beffroi de Le Quesnoy. Et ce, à une époque où l'avion n'existait pas. Les trajets sur les autres continents se faisaient par bateau. Il fallait prendre le train pour se rendre dans le port. Autant dire que le voyage était long, et on partait pour longtemps. Il partira à La Nouvelle-Orléans et à Hanoï. Ce sont là des villes qui nous font encore rêver aujourd'hui. Paul y est allé. Mais, ces destinations ne peuvent se comprendre indépendamment de l'Empire colonial constitué par la France au cours des siècles dans différents pays (Amérique, Afrique, Indochine etc.).

La Nouvelle-Orléans en 1903

Paul Joseph Vaille se trouve en 1903 à La Nouvelle-Orléans (États-Unis).

Localisation de La Nouvelle-Orléans sur la carte des États-Unis



Quel a été son rôle ? A la différence de Hanoï où Paul était chef de gare (voir ci-après), on n'a pas d'éléments sur le rôle qui a été le sien à La Nouvelle-Orléans. Précisons que la colonisation française y a laissé un patrimoine important.

Un patrimoine français important

Nous appuyant sur le dictionnaire Wikipedia en ligne : « La colonisation française en Louisiane a laissé un patrimoine culturel qui est remis en valeur depuis quelques décennies. La langue française demeura encore la principale langue parlée en Louisiane jusqu'à la guerre de Sécession et diffusée également à travers une presse quotidienne rédigée en français ; puis elle régresa en raison de la défaite des Sudistes pour lesquels les Franco-Louisianais avaient

pris parti et par l'arrivée d'immigrants américains. La toponymie des noms des villes, des villages, des montagnes, des bayous et des cours d'eau témoigne toujours du passé historique de la Louisiane française.

Certains lieux et de nombreux musées témoignent d'un patrimoine culturel laissé par les Français. On pense en premier lieu au quartier français de La Nouvelle-Orléans. De nombreux forts français ont été reconstitués et ouverts au public. Une partie de la culture louisianaise plonge ses racines dans la période française : le chant créole a influencé le blues et le jazz. La musique cajune reste très vivante encore aujourd'hui. Le carnaval de La Nouvelle-Orléans témoigne d'une tradition catholique toujours vivace. Quant à Joan Crawford, Sidney Bechet et Joséphine Baker, ce sont sans doute les représentants culturels les plus connus témoignant de l'histoire française en Louisiane ».

Hanoï en 1904

On trouve ensuite Paul Vaille en 1904 à Hanoï (Viet-Nam), capitale de l'Indochine française, où il est chef de gare principal en 1905. On précise ici que : « La gare de Hanoï, autrefois gare Hàng Co, a été construite pendant la période coloniale française au Vietnam (1862-1945). Entrée en service en 1902, elle est demeurée durant plus d'un siècle un nœud de communication vital du pays ».

Le 10 septembre 1904, les deux chambres de commerce de Hanoï et de Haïphong ont décidé la mise en place d'un train postal entre Haïphong et Hanoï les jours où le courrier arrive de France après le départ du dernier train de 6H10 pour Hanoï. On précise ici que Haïphong est l'un des trois grands ports du pays.

C'est probablement dans ce port que débarqua Paul Joseph Vaille en 1904 pour rejoindre Hanoï par le train ; 102 kilomètres séparent ces deux villes. Et il était accoutumé à une nouvelle habitude : savoir prendre le train. De ce port arrive et part le courrier de sa famille. Outre par voie militaire, peut-être est-ce par voie postale aussi qu'il apprendra le décès de son père Hector, en 1905, alors qu'il est chef de gare principal à Hanoï.

Enfin, précisons que : « Haïphong est une ville portuaire importante depuis plusieurs siècles : c'était l'un des centres marchands du Tonkin. Les Français l'avaient surnommée la «Venise du Tonkin». Haïphong a été fondée en 1887 par les colons français. En 1888, le président de la Troisième République française, Sadi Carnot, a promulgué un décret pour établir Haïphong. De 1954 à 1975, Haïphong est devenue la principale base navale française en Indochine ». (Source : Wikipédia)

En 1904, Paul Joseph Vaille arrive dans la capitale de l'Indochine française

« C'est au début du XXe siècle que Hanoï connaît un profond bouleversement dans sa physionomie urbaine. En devenant la capitale de l'Indochine française de 1902 à 1953 et par l'impulsion de deux gouverneurs généraux, Paul Bert et Paul Doumer, Hanoï se dote d'un réseau de routes, de voies ferrées, d'un réseau de tramways, d'un réseau d'égouts et d'un réseau d'électricité, une première en Asie orientale. La ville passe de 50.000 habitants en 1880 à 200.000 en 1940. De nombreux monuments connus de nos jours, datent de cette époque,

parmi eux, l'Opéra, la cathédrale Saint-Joseph, le pont Long Biên (anciennement pont Paul Doumer, sur lequel passe le Trans-indochinois), la grande poste, l'Ecole française d'Extrême-Orient, le palais du gouverneur sont les plus représentatifs de cette démonstration de « l'œuvre civilisatrice » de la France colonialiste ». (Source : Wikipédia)

Le réseau ferré du Viêt Nam (en souligné, Hanoï et le port de Haïphong)



Le réseau ferré du Viêt Nam relie le nord au sud du pays. Il est hérité de l'ancien réseau colonial d'Indochine.

« La gare de Hanoi, autrefois gare Hàng Co, a été construite pendant la colonisation française. Entrée en service en 1902, elle est demeurée durant plus d'un siècle un nœud de communication vital du pays ».

Gare de Hanoï en 1903- Paul Joseph Vaille était chef de gare principal en 1905



Cliché d'une locomotive 220 à vapeur de la CFY* à l'arrivée en gare d'Hanoï en 1924



* Chemin de fer Yunnan

(Document de Roger-Viollet)

La locomotive 220 à vapeur de la CFY



Le retour en Avesnois de Paul Joseph Vaille, puis la Grande Guerre

Le 1^{er} octobre 1906, Paul Joseph Vaille passe dans l'armée territoriale, puis dans la réserve de cette armée le 1^{er} octobre 1912. En 1914, il réside à Valenciennes ; il y a tout au moins une adresse. Son mariage en 1909 l'a peut-être rapproché de cette ville.

Et c'est bientôt la Grande Guerre. Les informations militaires sont les suivantes : Paul arrive au 4e R.I.T (Régiment d'Infanterie Territoriale) le 02/08/1914, part aux Armées le 06/08/1914, est fait prisonnier à Maubeuge le 07/09/1914.

Ces informations sont reprises par le dictionnaire Wikipédia selon lequel : « Le 4e régiment d'infanterie territorial (ou 4e RIT) est un régiment constitué à la mobilisation de 1914 à Avesnes-sur-Helpe. Il est destiné à la défense de la place de Maubeuge. Ce régiment fut fait prisonnier entièrement parmi les 45 000 combattants de la poche de Maubeuge. Le siège de Maubeuge de 1914, également appelé bataille de Maubeuge, fut le premier siège sur le sol français, mené par l'Empire allemand durant la Première Guerre mondiale. Le siège de la ville débuta le 28 août et se termina, officiellement, le 8 septembre 1914 lors de la capitulation de la ville. Les soldats furent internés dans les camps allemands de Chemnitz, Soltaut, Hamborn, Minden, Niederzwehren, etc. jusqu'en décembre 1918 - janvier 1919 ».

Paul Joseph Vaille quant à lui est interné au camp de Dülmen en Allemagne. Il n'en reviendra pas. Baptisé « camp de la mort », il meurt en captivité, le 13 août 1916.

Fiche militaire de Paul Vaile

© Ministère des armées - Mémoire des Hommes
PARTIE A REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom Vaile
Prénoms Paul Joseph
Grade soldat
Corps 84 rég^e infanterie
N° 19524 au Corps. — Cl. 189 e / 94
Matricule. 235 au Recrutement Avesnes
Mort pour la France le : 13 août 1916
à le camp de Dulmen (Allemagne)
Genre de mort décédé en captivité
apoplexie du cœur
Né le 9 mars 1874
à Quenest Département Nord
Arr^e municipal (p^r Paris et Lyon), }
à défaut rue et N°.

Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____
acte ou jugement transcrit le 28 février 1920
à Valenciennes Nord
N° du registre d'état civil _____

Cette partie n'est pas à remplir par le Corps.

55-708-1927. [26434]

Source : www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

Le camp de Dülmen : un « camp de la mort »

« Ce camp fut au début un camp de triage. Il contenait des prisonniers français, russes, anglais, belges, roumains, portugais, mais aussi de nombreux civils déportés.

Le camp fut très vite baptisé "camp de la mort", car les Allemands utilisèrent des "cobayes", c'est-à-dire des détenus qui subissaient des piqûres contre le choléra, la variole ou le typhus. Ces expériences médicales seront, comme on peut le penser, à l'origine de nombreux décès.

Le Kommandant était le général major Albert Von Seld ». (Article de J-C Auriol)

<http://lencrierdupoilu.free.fr/>

Camp de Dülmen - Distribution de la soupe



La mémoire de Paul Vaille

Paul a été inhumé dans une tombe individuelle. Un monument aux morts a été élevé.

Inhumation dans une tombe individuelle

Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, Paul Vaille n'a pas été inhumé à Ruesnes, mais dans le Pas-de-Calais, au cimetière communal de Camiers. On n'en connaît pas la raison. La commune comptait 1.200 habitants en 1921. Elle est située sur la Côte d'Opale, entre les stations balnéaires du Touquet-Paris-Plage (11 km) et d'Hardelot-Plage (13 km). Paul serait inhumé dans une tombe individuelle, avec comme inscriptions : « VAILLE Paul né à Ruesnes (59) 9/3/1874, 13/08/1916 Dulmin Allemagne »

Un monument aux morts

A Ruesnes, un monument a été élevé à ses enfants morts pour la France (1914-1918)

Il a été sculpté par Aline Lambert de Beaulieu (1872-1941), infirmière-major durant la guerre. En novembre 1918, elle retrouve le château de Ruesnes, qui appartient à sa famille, dans un état pitoyable. Lorsqu'elle exécute le monument, elle se refuse à représenter mourants, héros armés, ou victimes. C'est à la condition que rien n'évoque les horreurs vécues qu'elle offre gratuitement à la commune le monument inauguré en 1922.

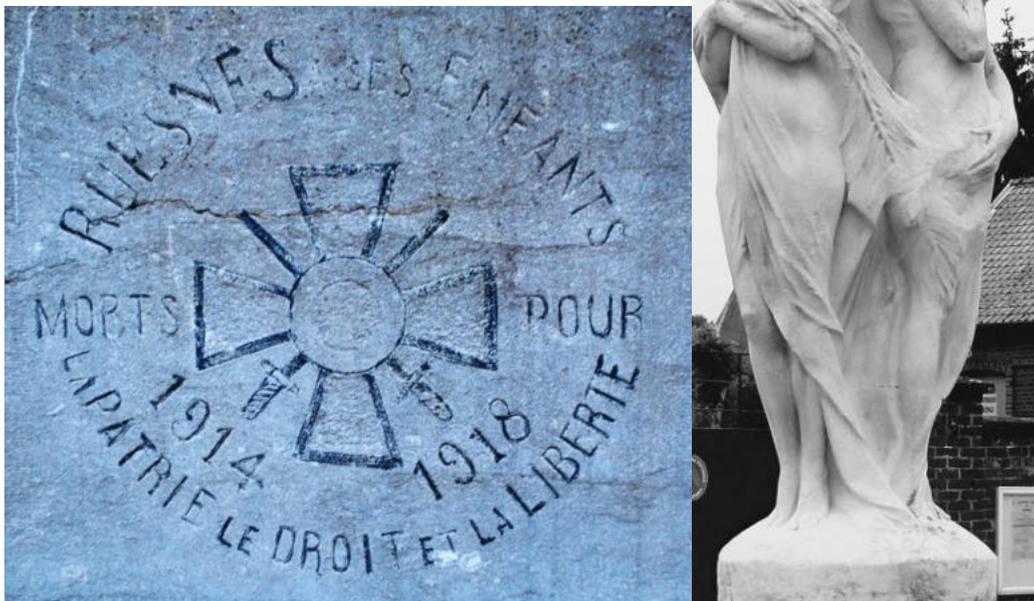
Sur un socle de pierre grise, on peut voir un groupe de trois jeunes femmes dignes et résignées, aux formes graciles, supportant une urne funéraire. Les noms de "Yser", "Verdun" et "Marne" rappellent quelques-unes des batailles sanglantes qui ont profondément marqué les soldats de la première Guerre mondiale.

Ci-après, on présente quelques détails du monument aux morts de Ruesnes :

- le cliché du socle de pierre grise portant les inscriptions :

RUESNES À SES ENFANTS MORTS POUR LA PATRIE LE DROIT ET LA LIBERTÉ 1914-1918

- le cliché de deux des trois jeunes femmes supportant une urne funéraire sous laquelle on peut lire : « **VERDUN** », l'une des batailles sanglantes de la Grande Guerre.



Le socle de pierre grise et deux des trois jeunes femmes

Pour en savoir plus : <https://monumentsmorts.univ-lille.fr/monument/633/ruesnes-place/>

<https://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/resultcommune.php?pays=France&idsource=48417&insee=59518&dpt=59&table=bp>

Le monument aux morts de Ruesnes



Pour la guerre 1914-1918, les noms de 14 personnes y sont gravés :

1- BALIEU Anthème Édouard ; 2- CARBONNEAU Ferdinand ; 3- CART Léon (victime civile) ; 4- CONTANSEAUX Ferdinand ; 5- CUISSET Henri ; 6- DELSART Jules ; 7- DELVIGNE Amand ; 8- DELVIGNE Paul Eugène ; 9- DUEZ Charles Nestor ; 10- JOLY Colbert Justin ; 11- PIRAL Gaston Donat Fortuné ; 12- REAL Paulus Venans Yvon ; 13- VAILLE Paul Joseph ; 14- WATTIEZ Georges Jean Baptiste.

Sont ajoutés ensuite, les noms de deux personnes pour la guerre 1939-1945 :

1- BAILLEUX Armand (victime civile); 2- BEAUVOIS Gervais Joseph.

Identification
Nom : BEAUVOIS Prénoms : Gervais Joseph
Informations militaires et Résistance
Conflit : 1939-1945
Grade, unité : Légionnaire - [Légion Étrangère] - R.M.L.E. Régiment de Marche de la Légion Etrangère
Créé en novembre 1915 avec des personnels des 2e R.M./1er R.E. et 2e R.M./2e R.E ... 'Lire la suite...'
Complément : 10e Compagnie
Naissance
Date : 19/03/1926
Département : 59 - Nord
Commune : Ruesnes
Décès
Date : 08/04/1945 (19 ans)
Pays : 9109 - Allemagne
Commune :
Lieu, complément : Aurich
Genre de mort : Tué à l'ennemi
Mention Mort pour la France : Oui

On mentionne ici le nom de Gervais Beauvois dont la disparition le 8 avril 1945, « tué à l'ennemi » à l'âge de 19 ans, avait suscité, de source familiale, une grande émotion parmi les habitants de Ruesnes.

Un livre d'or des Morts pour la France

Réalisés en 1929 dans le but de recenser les soldats ayant bénéficié de l'appellation "Mort pour la France" à partir des informations fournies par les mairies, les livres d'or ont été établis pour chaque commune de France. Ils constituent un excellent complément à ce que l'on peut lire sur les monuments aux morts, établis dix ans plus tôt, et aux fiches des Morts pour la France réalisées par l'armée au moment du décès.

Lancé en avril 2015 par Geneanet, le projet Livres d'Or consistait à relever les informations mentionnées dans les livres d'or afin de les intégrer aux bases de données de Geneanet (ce projet a été terminé en novembre 2018).

Ainsi, chacun peut trouver rapidement et facilement la mention de son ancêtre soldat mort pendant la Grande Guerre.

Le Livre d'Or 1914-1918 de Ruesnes

Pour la commune de Ruesnes, il existe un Livre d'Or des soldats "Mort pour la France". Il est accessible sur le site web : [Ruesnes - 1914 - 1918 - Geneanet](#)

Il comporte onze noms qu'on reprend ci-après. C'est un complément à ce qu'on peut lire sur le monument aux morts de Ruesnes.

Les onze noms du Livre d'Or

BALIEU Anthème Edouard, né le 08/02/1894 à Sepmeries (Nord), 162ème RI, soldat, décédé le 25/09/1914 à Saint-Hilaire-le-Grand (Marne).

CONTANSEAUX Ferdinand, né le 05/09/1888 à Villers-Pol (Nord), 43ème RI, caporal, décédé le 05/03/1916 à Bras (Meuse).

CUISSET Henri, né le 20/09/1889 à Ruesnes (Nord), 364ème RI, sergent, décédé le 01/01/1915 à Verdun (Meuse).

DELOFFRE René Louis, né le 22/01/1888 à Le Quesnoy (Nord), 39ème RI, sous-lieutenant, décédé le 23/06/1916 à Verdun (Meuse).

DELSART Jules, né le 17/04/1881 à Ruesnes (Nord), 208ème RI, soldat, décédé le 16/04/1917 à Craonne (Aisne).

DELVIGNE Amand, né le 05/09/1881 à Ruesnes (Nord), 347ème RI, soldat, décédé le 16/03/1915 à Epernay (Marne).

DELVIGNE Paul Eugène, né le 11/01/1885 à Ruesnes (Nord), 306 ème RI, soldat, décédé le 30/10/1914 à Vailly-sur-Aisne (Aisne).

DUEZ Charles Nestor, né le 17/11/1886 à Saint-Martin-sur-Ecaillon (Nord), 240ème R artillerie, maréchal des logis, décédé le 29/03/1918 à Bellemagny (Haut-Rhin).

PIRAL Donat Fortuné Gaston, né le 25/06/1872 à Ham (Somme), 52ème RI coloniale, soldat, décédé le 12/07/1919 à Ruesnes (Nord).

REAL Paulus Venans, né le 27/03/1895 à Ruesnes (Nord), 2ème R de zouaves, soldat, décédé le 15/12/1916 à Verdun (Meuse).

VAILLE Paul Joseph, né le 09/03/1874 à Ruesnes (Nord), 4ème RI territoriale, soldat, décédé le 13/08/1916 à Sybden (Allemagne).

Quelques cartes postales

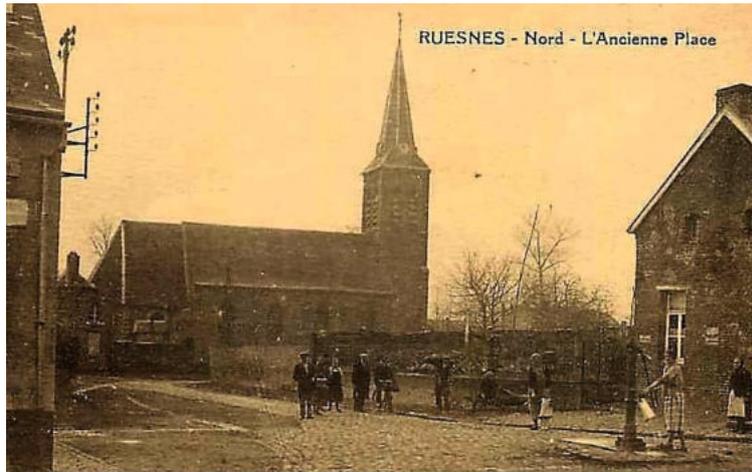
On présente ci-après quatre cartes postales anciennes de Ruesnes, éditées durant la période de l'entre-deux-guerres (ou après) : la fée électricité était passée.

Les clichés ont été pris dans le centre du bourg. Il est organisé autour de l'église, du presbytère, de l'ancien cimetière et du mausolée où sont inhumés les familles bourgeoises ayant habité le château ; il se trouve à proximité. Dans le centre du village, il y a la Mairie, la salle des fêtes, l'école communale des garçons et le monument aux morts devant lequel, élèves des années 50, nous chantions La Marseillaise lors du 11 novembre.

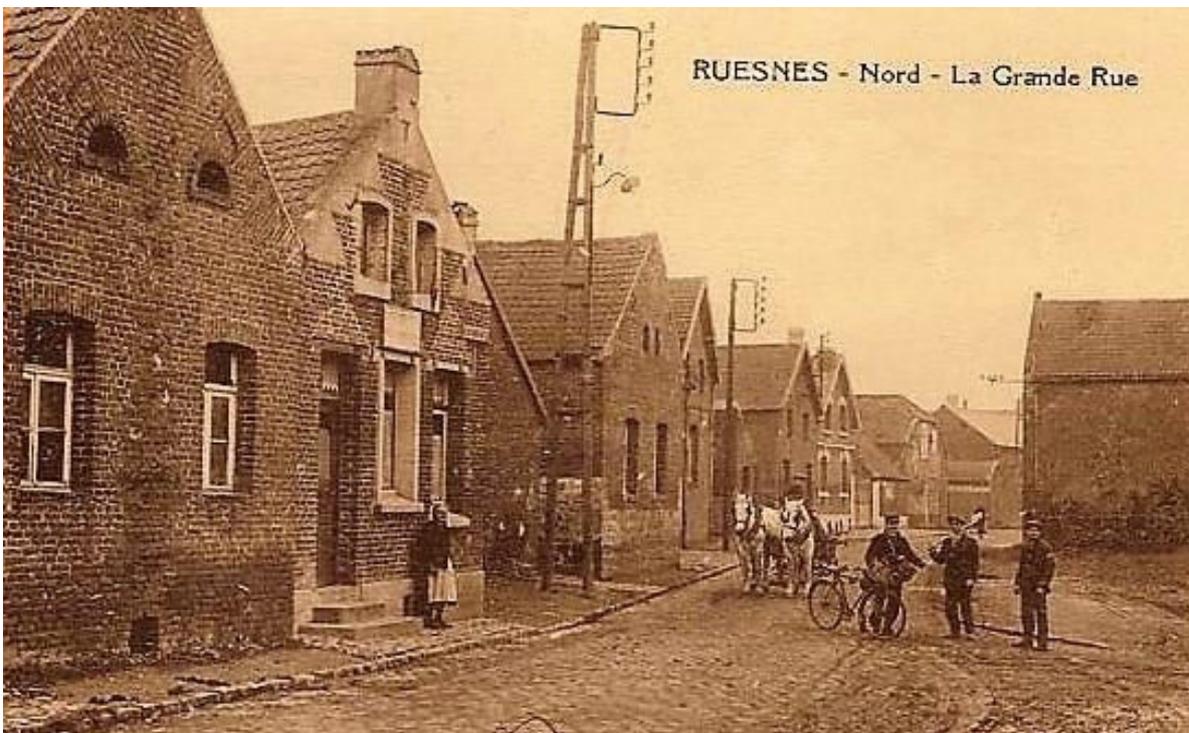
Le bourg est traversé par la grande rue depuis la banlieue de Le Quesnoy, vers Ruesnes jusqu'en direction de Bermerain. C'est à l'intersection de la rue conduisant à l'église que se trouvait l'ancienne place où il y avait un point d'eau équipé d'une pompe à bras.



L'ancienne place et la pompe à bras



Le bourg, traversé par la grande rue



Rue de Sepmeries (ancienne rue du Moulin)



Le tribut des Vaille à la Grande Guerre

Socialement, les paysans, qui fournissent l'essentiel des troupes de fantassins, ont été proportionnellement plus touchés que les autres catégories sociales : ils représentent 30 % de la population active à la veille du conflit, mais 41,5 % des pertes après.

Dans un chapitre intitulé « *Les vies broyées de la Grande Guerre* » in « *L'Histoire des paysans français (2016)* », Eric Alary rappelle que « Les paysans ont constitué l'un des plus forts soutiens de la France pendant la Grande Guerre. Mobilisés massivement, ils ont été touchés de plein fouet par les deuils et les blessures ; certaines familles ont mis plusieurs décennies à s'en relever. En quelques heures, avec la mobilisation et le départ de millions d'hommes, les campagnes ont dû faire face à une épreuve qui les arrachait à la torpeur du travail estival et se soumettre au rythme d'un pays brutalement militarisé.

En août 1914, les moissons débutent – certaines s'achèvent, comme au sud de la Loire –, ce qui constitue une source d'angoisse importante pour les cultivateurs et leurs proches. Les hommes mobilisés ont entre 20 et 45 ans en 1914 ; ce sont les forces vives des exploitations familiales. Sans s'y être préparés, les femmes, les enfants, les vieillards et les hommes non mobilisés deviennent les nouveaux cultivateurs du pays. Les familles se serrent les coudes et relèvent au mieux le défi de l'absence des hommes. Les paysans sont sacrifiés à l'effort de guerre et ont l'impression de payer le plus fort « impôt du sang ». Le monde paysan va changer d'ère avec la Grande Guerre : le XIXe siècle est bien fini dans les campagnes françaises ».

A Ruesnes, comme dans le reste de la France et dans l'ensemble du monde paysan, les Vaille et leurs collatéraux ont payé un relativement lourd tribut à la Grande Guerre. Sans être ici exhaustif, il y a ceux qui n'en sont pas revenus (Paul Vaille) ; ceux qui en sont revenus, mais qui sont décédés dans les mois ayant suivi la fin du conflit (Gaston Piral, l'époux de Henriette Vaille). Enfin, il y a ceux qui ont participé à la guerre des tranchées et qui en sont revenus. C'est le cas de Georges Delsart, le fils d'un premier mariage de Sophie Lesur, devenue épouse Vaille, suite à son remariage avec Léandre. Nombreux sont ceux revenus avec des blessures : ils sont des survivants de la Grande Guerre. C'est le cas d'Armand Placide Vaille. Qui est-il ?

Des éléments en notre possession permettent de développer son histoire. Non seulement celle de sa contribution à la Grande Guerre (§1), de sa vie ensuite (§2), mais aussi celle du paysan devenu châtelain (§3). En sa mémoire, je lui allume une flamme.

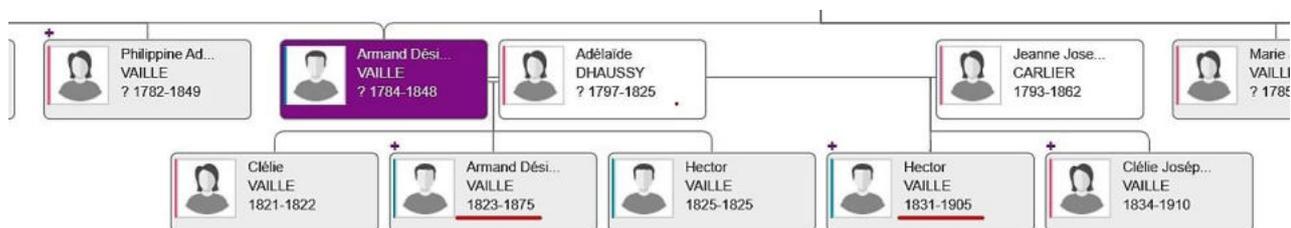
Enfin, j'évoquerai quelques souvenirs de mon enfance (§4).

7- Le paysan, devenu châtelain

Le paysan devenu châtelain est Armand Placide Vaille.

Qui est Armand Placide Vaille ?

Armand Placide Vaille est né en 1894 à Ruesnes et décédé après 1965. C'est un membre collatéral de notre fratrie : son grand-père Armand Désiré Vaille (1823-1875) et Hector Vaille (1831-1905) étaient deux frères.



En 1914, Armand Placide Vaille fait partie des hommes mobilisés, âgés de 20 ans. Né le 2 avril 1894, il est incorporé au 147^{ème} régiment d'infanterie le 23 août 1914 ; puis au 137^{ème} RI le 19 juillet 1916.

1) La contribution d'Armand à la Grande Guerre

Les informations militaires ci-après, accessibles aux archives départementales du Nord, permettent d'apporter les précisions suivantes sur la contribution d'Armand à la guerre et sur les décorations obtenues. Elles nous autorisent à dire qu'Armand est un combattant, un survivant et un revenant. Il a été décoré de deux médailles militaires.

a) Armand, un combattant

- Le 17 janvier 1915, six mois après le début du conflit, Armand a les pieds gelés ; il est évacué sur l'hôpital de la Soie à Lyon.

- Le 17 avril 1917, Armand est blessé : « plaies pénétrantes, jambes droite et gauche par éclat d'obus ». Il est blessé à « Cerny » est-il indiqué. Il s'agit probablement de Cery-en-Laonnois (Aisne). Armand est sans doute blessé le lendemain du déclenchement de la bataille du Chemin des Dames. Il échappe au grand carnage d'une bataille qui durera six mois.

La bataille du Chemin des Dames

Selon le dictionnaire Wikipedia, « La bataille du Chemin des Dames, aussi appelée seconde bataille de l'Aisne ou « offensive Nivelle » a lieu pendant la Première Guerre mondiale. Elle commence le 16 avril 1917 à 6 h du matin par la tentative française de rupture du front allemand entre Soissons et Reims vers Laon, sous les ordres du général Nivelle : « L'heure est venue, confiance, courage et vive la France ! ». La bataille se prolonge jusqu'au 24 octobre 1917 avec des résultats stratégiques discutés et de très lourdes pertes humaines dans les deux camps ».

Un lieu de mémoire

Avec Verdun, l'Argonne, la Somme et Ypres, le Chemin des Dames est l'un des grands champs de bataille de la guerre de 1914-1918. Un mémorial du Chemin des Dames a été édifié, perpétuant la mémoire des soldats français tombés au cours de cette bataille.

Assaut français au Chemin des Dames (source : Wikipedia)



Tranchée allemande sur l'Aisne (source : Wikipedia)



b) Armand, un survivant

- L'histoire d'Armand ne s'arrête pas à ses blessures du 17 avril 1917. Il continue à combattre dans les tranchées et le 29 octobre 1919, on le retrouve à Pargny-Filain où, selon les informations militaires, « il disparaît ».

On précise que Pargny-Filain un petit bourg rural du département de l'Aisne ayant subi d'importantes destructions pendant la Grande Guerre. L'église actuelle a été reconstruite après ce conflit, la précédente datait du XIIIe siècle !

Ce bourg rural comptait 248 habitants en 1911 ; 81 habitants en 1921 ! En 1940, ce village est à nouveau un haut lieu de guerre, avec la « bataille de l'Ailette ».

Le combat d'Armand dans les tranchées, Chemin des Dames - Filain



Armand est fait prisonnier, puis interné à Munster, à Dülmen et à Linburg : des camps de la mort.

On rappelle ici que Paul Vaille ne reviendra pas du camp de Dülmen où il est mort le 13 août 1916.

Armand en revient.

c) Armand, un revenant

Armand est rapatrié le 20 novembre 1918 et arrive au dépôt le 11 janvier 1919 ! Armand est un revenant. Il retrouve sa famille et son village natal. La Grande Guerre est terminée.

Fiche militaire d'Armand Vaile

Fiches classées 1914
Dupliqués 1. re

Vaile

Nom : *Vaile*
 Prénoms : *Armand Placide* Surnoms : *recompense le 14.11.18 187.25 (P)*

ÉTAT CIVIL.

Né le *2 avril 1894* à *Ruesnes* canton
 d' *QUESNOY-EST* , département d' *Nord* , résidant
 à *Ruesnes* , canton d' *QUESNOY-EST* , département
 d' *Nord* , profession d' *cultivateur*
 fils d' *Christophe* et d' *Mélina Pavot* domiciliés
 à *Ruesnes* , canton d' *QUESNOY-EST* , département d' *Nord*

Marié à *M. S. W. agriculteur, 16.8.17*

DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS.

Inscrit sous le n° *96* de la liste du canton *QUESNOY-EST*
 Classé dans la *1*° partie de la liste en *1914*

DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES.

INCORPORÉ AD *147*° RÉGIMENT D'INFANTERIE A COMPTER DU *23* JUIN 1914 arrivés *18/11/14*
 ARRÊTÉ AU CORPS DE *Soldat* DE 3^e CLASSE LE DT *10/11/14* *Tatte* au *72*° rég^t d'infanterie à compter du *7* août 1914 (Note de l'° n° 193742 du Général C. le 11^e région en date du 29 juillet 1914) Arrivé au Corps le dt *10/11/14* Passé au *37*° Rég^t d'infanterie le *19* juillet 1916. Arrivé au corps le *23* juillet 1916. Maintenu à l'activité (Décret de M^{re} Gén^l du 1^{er} Août 1916)
 Le 1^{er} Septembre 1917. Disparu le 29 Octobre 1917 à *Targny* (Séjour de 16^e du 21 Novembre 1917. Fait prisonnier le 29 Octobre 1917. Interne à *Memmen* à *Dülmen* et *Linburg*. Rapatrié le 20.9.18 arrivés au dépôt le 11 Janvier 1918
 Passé au *C. N. Infanterie N° 13* (C. N. 44687/11 du 28.11.1928)

BLESSURES, CITATIONS, DÉCORATIONS, ETC.

Blessé à *Cerny* le 17 Avril 1917. Plaie pénétrante jambes droite et gauche par éclat d'obus.
 Cité 90 du Rég^t n° 287 en date du 25 Décembre 1916
 (Le Bon soldat, s'est comporté courageusement au cours de la période de travaux et de combat du 16 au 21 Décembre 1916.
Croix de guerre étoile de bronze
 Sièges gelés le 17.1.1915 soigné sur l'hôpital de la soie à *Lyon*.
Mé. Vaile militaire décret du 7.2.1959 J.O. du 14.3.1959 avec la croix en or.

Source : Ministère de la guerre, Subdivision d'Avesnes, Registre matricule du recrutement, classe de 1914, 5^{ème} volume. La fiche matricule ci-dessus de : Vaile Armand, Placide est accessible p. 450/683 sur :

<https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/bmjx1gdp29r/dfd3e993-a703-4d4e-b4d0-29dbcd9df974>

d) Armand, le médaillé

Armand Placide Vaille est décoré de deux médailles ; la Croix de guerre étoile de bronze en 1916 ; la médaille militaire en 1959.

La Croix de guerre étoile de bronze

Cité le 25 décembre 1916, « Bon soldat, s'est comporté courageusement au cours de la période de travaux et de combat du 16 au 21 décembre 1916 », la Croix de guerre étoile de bronze est attribuée à Armand.

On précise que « La croix de guerre 1914-1918 est une décoration militaire française attribuée pour récompenser l'octroi d'une citation par le commandement militaire pour conduite exceptionnelle au cours de la Première Guerre mondiale ».

La médaille militaire

Armand est décoré de la médaille militaire par décret du 7 février 1959, paru au JO du 14-03-1959.

On précise que « La médaille militaire est une décoration militaire française, instituée le 22 janvier 1852 par Louis-Napoléon Bonaparte destinée aux militaires du rang, aux sous-officiers, et à titre exceptionnel, aux officiers généraux et maréchaux de France ».



2) La vie d'Armand Vaille après la guerre

Après le grand carnage, tout le monde aspire à la paix. Les hommes survivants sont rares ; Armand en fait partie. Après la guerre vient le temps du deuil et des commémorations. C'est aussi la reprise de la nuptialité.

Le temps du deuil et des commémorations

A Ruesnes, un monument aux morts est inauguré en 1922. Armand le voit s'ériger : il est situé juste en face de son habitation (voir la carte postale). Que peut-il penser quand il se lève chaque matin ? Comment faire le deuil d'une guerre avec ses spécificités : morts en masse dans les jeunes générations, récurrence des pertes dans les mêmes familles, imprécisions sur les circonstances de la mort ? C'est une vaste question.

Dans les décennies qui vont suivre, et dans le temps, quelles traces la Grande Guerre laisse-t-elle dans la mémoire d'Armand, notamment à l'occasion des commémorations ?

Nous, enfants de l'école primaire, on se souvient avoir participé dans les années 1950, à la cérémonie du 11 novembre pour y chanter La Marseillaise devant le monument aux morts de Ruesnes, encadré par l'instituteur.

La reprise de la nuptialité

Ce conflit a des conséquences indirectes pour les jeunes filles en âge de se marier. La pyramide des âges, aux jeunes âges, est déséquilibrée suite à la Grande Guerre. La compétition en vue du mariage est défavorable pour les jeunes filles, les garçons ayant l'embarras du choix. Mais, c'est la sœur d'Armand qui se marie la première.

Le mariage d'Elise Vaille, la sœur d'Armand

Malgré le contexte défavorable aux filles, Elise Vaille, la sœur d'Armand épouse à Ruesnes le 18 août 1919, moins d'un an après la fin de la Grande Guerre, Pierre Anciaux. Elle est âgée de 23 ans ; lui est âgé de 26 ans.

Qui est Pierre Anciaux ?

Né en 1893 à Saint-Martin-sur-Ecaillon, il est mobilisé lors de la Grande Guerre. On en veut pour preuve la « carte du combattant » ci-après, qui lui a été délivrée le 15 octobre 1929.

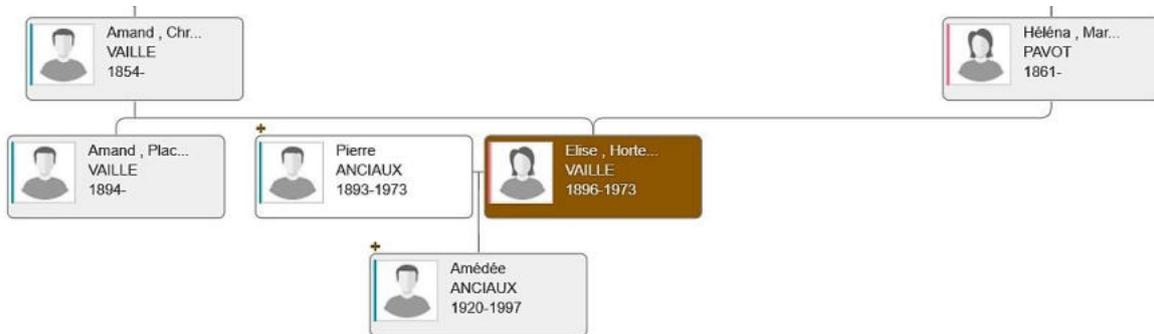
Comme Armand, Pierre est un survivant du grand carnage. Il est cultivateur et propriétaire à Bermerain, comme l'est la famille Anciaux depuis plusieurs générations.

Carte du combattant de Pierre Anciaux



Source : [\[AD59 - 12R502\] - Nord, France - Cartes du combattant | 1914 - 1918 - Geneanet](#)

Le couple Anciaux-Vaille s'établit dans le département de l'Aisne, à une quarantaine de kilomètres de Bermerain, sans qu'on puisse préciser ni les motivations, ni la date. Pierre et Elise décèdent en 1973, à deux mois d'intervalle, dans deux communes proches situées dans l'Aisne (Beaurevoir et Montbrechain).



Source : [Elise , Hortense VAILLE - Geneanet](#)

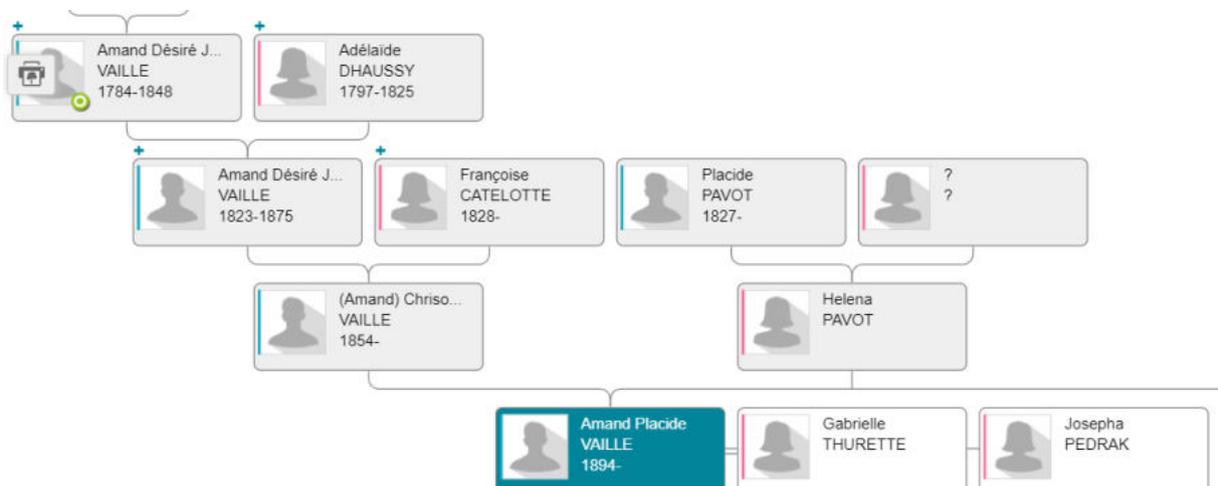
Elise , Hortense VAILLE		Pierre ANCIAUX	
Naissance	1 févr. 1896 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	Naissance	13 sept. 1893 St Martin sur Ecaillon (59) , , ,
Mariage	18 août 1919 avec Pierre ANCIAUX Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	Mariage	18 août 1919 avec Elise , Hortense VAILLE Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
Décès	3 nov. 1973 Beaurevoir, 02057, Aisne, Picardie, France	Décès	31 déc. 1973 Montbrechain, 02500, Aisne, Picardie, France

Source : [Amand , Chrysostome VAILLE - Geneanet](#)

Le mariage d'Armand Vaille

Autre survivant du grand carnage à se marier, Armand Vaille. Mais, à la différence de Pierre Anciaux, il attend plus de six ans après son retour des camps de prisonniers pour épouser Gabrielle Thurette. Il est alors âgé de 31 ans ; elle, est âgée de 26 ans.

Qui est Gabrielle Thurette ?



Amand Placide VAILLE		Gabrielle THURETTE	
Naissance	2 avr. 1894	Naissance	3 juin 1898
Ruesnes, 59		Vendegies-au-Bois, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
Mariage	5 oct. 1925	Mariage	5 oct. 1925
avec Gabrielle THURETTE Vendegies-au-Bois, 59218, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE		avec Armand Placide VAILLE Vendegies-au-Bois, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
Mariage	19 juin 1965	Décès	13 sept. 1928
avec Josepha PEDRAK Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE		Ruesnes, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
		Sources	
		Archives Départementales Nord Naissance : Archives Départementales Nord Décès : Tables décennales Archives Départementales Nord	

Source : Pour le décès de Gabrielle Thurette, archives départementales du Nord :

<https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/p9djs6glwhvk/c7b08c77-99ec-40c2-9a46-882f8adfbdb1>

Source : Pour Gabrielle Thurette, généalogie d'Eveline Lambourg :

[Gabrielle THURETTE : généalogie par Eveline LAMBOURG \(bleuet59\) - Geneanet](#)

Gabrielle Thurette est née à Vendegies-au-Bois en 1898. Sa mère, née Pavot Marie Louise en 1874 est originaire de ce bourg rural de l'Avesnois. Son père Aimé, Honoré Thurette est né à Bousies en 1870, se marie en 1897 à Vendegies-au-Bois où il réside. Le couple est cultivateur. On précise que le berceau de la famille Thurette se situe à Croix-Caluyaux et à Bousies. Ce sont des communes de l'Avesnois proches les unes des autres. Ancienne famille de cultivateurs, l'arbre généalogique consulté permet de relever un « Noël Thurette » né vers 1656, marié à Bousies en 1698, décédé et inhumé à Croix-Caluyaux en 1726.

Endogamie, quand tu nous tiens

On vérifie, une fois de plus, l'endogamie existante en matière de mariage et sur le plan professionnel. Le choix d'Armand Placide Vaille d'une fille résidant à Vendegies-au-Bois n'est pas dû au hasard. Si son père Armand Chrysostome, cultivateur, est né à Ruesnes en 1854, c'est à Vendegies-au-Bois qu'il trouve l'âme sœur où il épouse Héléna Marceline Pavot en 1890. Outre la même commune de naissance, c'est dans la même famille (la famille Pavot) que le père et fils trouvent l'âme sœur !

Comme son père l'avait fait 35 ans auparavant, Armand Placide Vaille épouse Gabrielle à Vendegies-au-Bois le 5 octobre 1925.

En 1925, la famille Vaille devient propriétaire du château de Ruesnes. Alors qu'il avait été habité depuis la nuit des temps par des familles nobles, puis bourgeoises ; des paysans en deviennent propriétaires ! C'est un point que nous développerons dans un chapitre ultérieur.

La naissance d'un enfant : Maurice

Le 23 février 1927, dix-huit mois après le mariage naît un fils, Maurice, Armand à Vendegies-au-Bois.

Le décès prématuré de Gabrielle

Le 13 septembre 1928, Gabrielle décède à Ruesnes à l'âge de 30 ans. L'union a été de courte durée, à peine trois années. Leur fils n'a pas encore atteint l'âge de deux ans. Armand entre alors dans une longue période de veuvage.

Le veuvage d'Armand Vaille

En 1928, au décès de son épouse, Armand vit avec son père à la ferme jusqu'en 1934, année de son décès, à l'âge de 80 ans. Il n'a plus sa mère, décédée après 1906, sans qu'on puisse préciser ici la date.

	Amand Chrysostome VAILLE		Helena Marceline PAVOT
Naissance	25 janv. 1854	Naissance	19 août 1860
Ruesnes, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France		Vendegies-au-Bois, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
Mariage	27 sept. 1890	Mariage	27 sept. 1890
avec Helena Marceline PAVOT		avec Amand Chrysostome VAILLE	
Vendegies-au-Bois, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France		Vendegies-au-Bois, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
Décès	2 nov. 1934	Décès	après 1906
Ruesnes, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France			
Sources		Sources	
Archives Départementales Nord Naissance : Archives Départementales Nord Décès : Tables décennales Archives Départementales Nord		Archives Départementales Nord Naissance : Archives Départementales Nord Décès : Archives Départementales Nord	

Source : [Helena Marceline PAVOT - Geneanet](#)

Armand ne se remarie pas et il entre alors dans une longue période de veuvage qui dure plus de trente-cinq ans (de 1928 à 1965). A l'âge de 71 ans, il épouse le 19 juin 1965, à Ruesnes, Josépha Pedrak, âgée de 56 ans.

Qui est Josépha Pedrak ?

C'est une dame issue de l'immigration polonaise. Elle est née à Rzeczyca Długa en Pologne le 21 décembre 1909. Armand Vaille la prend comme « gouvernante ».

	Josépha PEDRAK
Naissance	21 déc. 1909
Rzeczyca Długa, Pologne	
Mariage	19 juin 1965
avec Armand Placide VAILLE	
Ruesnes, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
Décès	6 mars 2003
Colleret, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	
Sources	
Archives Départementales Nord Naissance : INSEE Décès : INSEE	

La gouvernante Josépha Pedrak (1909-2003)

Homme devenu veuf, Armand prend Josépha Pedrak comme gouvernante, à la fois pour lui confier les tâches domestiques, l'éducation de son jeune fils et aider au travail de la ferme. Le travail est encore peu mécanisé et il faut des bras. On précise ici que, située dans le centre du bourg, face à la mairie, l'exploitation agricole est relativement importante si on se réfère aux dimensions des bâtiments, notamment celle de la grange. Le cliché ci-dessous, tiré d'une carte postale, présente la grange en pignon. Datant du XIXe siècle, l'imposante porte cochère permet l'entrée de chariots tirés par des chevaux. Armand en possède et son exploitation agricole n'est pas basée sur le modèle de l'autosubsistance, comme celle de son cousin Léandre, mon arrière-grand-père. Elle fait partie des fermes les plus importantes du bourg, rivalisant avec celles des familles Carpentier, Prévost ou Noisette.

La grange de la ferme d'Armand Vaille



C'est probablement après le décès du père d'Armand en 1934, que Josépha arrive à la ferme. Elle est alors âgée d'une vingtaine d'années. Elle est la maman d'une petite fille, Valérie qui porte le même nom que sa mère et le prénom d'une tante. On s'appuie ici sur les souvenirs de la petite-fille de Léandre Vaille, Gisèle, née en 1932, qui a fréquenté l'école communale des filles de Ruesnes aux côtés de Valérie juste avant, et pendant le second conflit mondial.

Maurice, quant à lui, va à l'école des garçons, située juste en face de la ferme. C'est, pour Valérie, le grand frère : cinq années environ les séparent.

La vie d'Armand après la guerre 1939-1945

A la fin du second conflit mondial, Armand est âgé de 51 ans. Son fils Maurice, âgé de 18 ans, est en pleine force de l'âge. Un ouvrier agricole, Ferdinand Plichon, « un peu simple d'esprit », vient en renfort et, du même âge que Maurice, ils vont devenir inséparables, à la vie, à la mort. « Nourri, logé et blanchi », Ferdinand fait partie d'une famille maintenant composée de cinq personnes : Armand Vaille, Josepha Pedrak, Valérie Pedrak, Maurice Vaille et Ferdinand Plichon.

La modernisation de l'exploitation agricole

Dans les années 60, Armand a l'âge de la retraite. Mais il ne fait pas partie à cette époque, des nombreux cultivateurs ayant des hésitations face au progrès. Il modernise son exploitation agricole avec l'achat d'un tracteur de marque Deutz. Son fils, alors âgé d'environ 35 ans, ne peut que continuer l'exploitation de la ferme, basée sur le modèle familial.



C'est Maurice qui conduisait le tracteur, toujours accompagné de Ferdinand, sur le siège passager. Il passait régulièrement devant notre maison avec une tonne à eau. Maurice, assis sur le siège, était impassible et ne détournait pas son regard de la route. Il ne faisait jamais signe « bonjour », à la différence de Ferdinand, toujours jovial. Deux comportements que tout oppose et qui nous faisaient sourire.

Malgré les particularités de cette famille, elle était ouverte à la vie locale.

Une famille ouverte à la vie locale

On en veut pour preuve, vers le milieu des années 60, la demande d'un groupe de jeunes Ruesnois, dont je faisais partie, souhaitant organiser un défilé de chars fleuris. Nous avions besoin d'un char disponible pendant une certaine durée afin d'avoir le temps de le fleurir. C'était l'été et les travaux des champs. C'est favorablement que la famille a répondu à notre attente. Et nous l'avons aménagé et décoré sur le thème de « Ma cabane au Canada » ! Ce fut un succès.

En 1965, Armand épouse la gouvernante

En 1965, Armand épouse la gouvernante : il est âgé de 71 ans ; elle âgée de 56 ans. C'est à elle qu'il confie la charge de la famille et de la ferme. Son fils, Maurice, alors âgé de 38 ans, toujours célibataire et sans postérité, n'en n'a pas la capacité ; l'ouvrier agricole Ferdinand est à sa charge.

Quant à Valérie, elle épouse un certain Sylvère, et le couple promis à une « vie de château ». Le château de Ruesnes était propriété de la famille Vaillè depuis 1925. Utilisé d'abord comme bâtiment agricole, une partie de celui-ci avait été rénovée et aménagée dans les années 50 pour que le couple y ait son intimité. Au début des années 60 Valérie décède prématurément, « d'une tumeur », selon Gisèle. Le couple est sans postérité. Pour son époux, ce décès prématuré était injuste. Venu exprimer son désarroi au domicile de mes parents, il expliquait qu'il ne croyait plus en Dieu parce que, rapportait-il : « S'il y en avait un là-haut, il n'aurait pas fait ça ! ».

Le décès de Valérie met un terme au projet de rendre le château plus habitable.

En 1983, décès des inséparables : Maurice et Ferdinand

Maurice et Ferdinand décèdent la même année en 1983, à neuf mois d'intervalle, à un âge relativement jeune (respectivement, 56 et 57 ans). Ferdinand était le fils de Plichon Gaston Ferdinand, né à Ruesnes en 1906 ; décédé à Villers-Pol en 1981, deux ans avant son fils, à l'âge de 75 ans.

Sexe	Noms	Prénoms	Événement	Date	Lieu
♂	PLICHON	Gaston Ferdinand	Naissance	04/05/1906	Ruesnes, Nord, Hauts-de-France, France
			Décès	27/07/1981	Villers-Pol, Nord, Hauts-de-France, France
♂	PLICHON	Ferdinand Pierre Joseph	Naissance	11/04/1926	Ruesnes, Nord, Hauts-de-France, France
			Décès	01/03/1983	Ruesnes, Nord, Hauts-de-France, France

Sexe :	Homme
Nom :	VAILLE
Prénom(s) :	Maurice Armand
Date de naissance :	23/02/1927
Lieu de naissance :	Vendegies-Au-Bois - 59 - France Code Insee 59607
Date de décès :	28/11/1983 (56 ans)
Lieu de décès :	Valenciennes - 59 - France Code Insee 59606
Acte de décès :	Numéro 1865 - Demander l'acte

En 1983, la seule survivante de cette famille est la gouvernante, Josépha « épouse Vaile » depuis 1965. Quelle est la situation ?

Josépha, l'héritière ?

En 1983, les événements se précipitent : Maurice Vaile fils unique et héritier, sans postérité, décède alors qu'il n'est même pas encore à la retraite, à l'âge de 56 ans. Avec le décès huit mois plus tôt de Ferdinand Plichon, l'ouvrier agricole, la ferme est sans hommes, sans bras, sans voix. Même le chien : il n'aboie plus. La ferme a perdu son âme.

Josépha est âgée de 73 ans et une vie éreintante.

Comment alors ne pas envisager la succession ? Les éléments de preuve manquent ici, mais c'est sans doute elle qui vend le château en 1989, et probablement la ferme.

La ferme a perdu son âme

Après avoir été occupée par de nombreuses générations de « Vaile », la ferme qui a été le berceau de très nombreux enfants, a perdu son âme.

En leur mémoire on leur allume ici une flamme.

A la fin des années 1980, la ferme et le château d'Armand Vaile changent de mains.

La vente du château en 1989

Acquis en 1925, le château est demeuré propriété de la famille Vaille jusqu'à sa vente en 1989 ; soit pendant 64 ans !

On s'appuie ici sur le site web <https://www.druenne.be/histoire/chapitres/ecaussinnes/>

Selon ce site, après avoir appartenu à « un certain M. Vaille », « Le château fut ensuite acquis en 1989 par Marcel Maes. En janvier 1991, Michel Dutouquet, qui possédait le château depuis 1990, enregistra la société qui porte son nom avec le château comme siège social. L'objet de la société en question était « hébergement touristique et autre hébergement de courte durée ». Quelques années plus tard, en 1997, le château fut racheté par Jacques Rousselot et des restaurations furent entreprises. Enfin, le 9 septembre 2010 est déclarée et le 25 septembre de la même année est publiée à la sous-préfecture d'Avesnes-sur-Helpe l'association (de loi 1901) « les amis du château de Ruesnes » ayant pour objectif de « défendre et sauvegarder le château de Ruesnes et son quartier (rue de l'église, rue du château) en matière de patrimoine, cadre de vie et environnement ». Le siège de l'association est fixé au 12, rue du château à Ruesnes ».

Bref, on l'a compris, le château de Ruesnes continue son histoire. Celle d'Armand Vaille et des siens s'est arrêtée en 2003, avec le décès de Josépha.

Le décès de Josépha, en 2003

Josépha décède en 2003, à Colleret, un bourg de l'Avesnois de 1600 habitants, à l'âge de 94 ans, sans postérité. Elle avait une sœur cadette, Valéria Pedrak née en Pologne le 20 septembre 1914. Elle décède deux ans après sa sœur, le 7 août 2005 à l'âge de 90 ans à Bachant, un bourg situé à une vingtaine de kilomètres de Colleret.

Le château de Ruesnes

Alors que le château avait été la propriété des familles nobles de Ruesnes qui s'y sont succédé pendant de nombreuses générations, et depuis la nuit des temps, comment un paysan peut-il en devenir le propriétaire ?

Les « Vaille » sont-ils devenus les maîtres de Ruesnes ?

3) Les « Vaille » devenus les maîtres de Ruesnes en 1925 ?

Cette question peut prêter à sourire. D'autant que la réponse est affirmative. Ce qu'il convient de comprendre ici, c'est que ce sont les paysans dans leur ensemble qui sont devenus à la veille de la Grande Guerre les maîtres du village et de la campagne. La noblesse a conservé son prestige jusqu'en 1914.

Les paysans sont devenus « maîtres du village et de la campagne »

On s'appuie ici sur Eugen Weber selon lequel, à la veille de la Grande Guerre, les paysans aisés des campagnes ont remplacé ceux, notamment les nobles, qui les dominaient.

Cet auteur cite Emmanuel Labat qui constatait, « qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, les paysans aisés du Gers remplaçaient ceux qui, autrefois les dominaient socialement : non seulement ils avaient acheté à leurs héritiers leurs maisons de campagne ou leurs petits châteaux, mais ils les avaient remplacés au conseil municipal et à la mairie, avaient pénétré comme substituts dans les tribunaux, étaient devenus jurés, siégeaient dans les conseils des écoles et entraient dans l'administration préfectorale. Les paysans étaient devenus « les maîtres du village et de la campagne ».

Qu'en est-il à Ruesnes à la veille de la Grande Guerre ?

Les éléments locaux nous manquent ici pour développer cette idée selon laquelle les paysans de Ruesnes sont devenus les maîtres de ce bourg et de la campagne

Toutefois, à la veille de la Grande Guerre, les paysans avaient déjà remplacé ceux qui les avaient dominés au Conseil Municipal de Ruesnes. Dès la fin du XIXe siècle, c'était Isidore Carpentier, un paysan, qui était devenu Maire de ce bourg ; un certain Hector Vaille, charron (mon arrière-arrière- grand-père maternel), était son adjoint. Ils ont remplacé ceux qui occupaient ces fonctions.

C'est de la même façon que la famille Vaille, des paysans, en achetant le château en 1925 ont remplacé les nobles et les bourgeois qui l'avaient occupé auparavant; les premiers, jusqu'à la Révolution Française ; les seconds, jusqu'à sa vente à un paysan.

Qui étaient ces familles bourgeoises ?

Ces familles bourgeoises qui se sont succédées au château étaient les Boursier, les Camaret, les Hamoir. Ce serait la famille Boursier qui aurait acquis le château de Ruesnes lors de la vente des biens nationaux. Ces biens furent confisqués durant la Révolution française, en vertu du décret du 2 novembre 1789. Ceux-ci sont vendus via un processus d'aliénation, décidé par la loi du 9 juillet 1790, pour résoudre la crise financière qui a causé la Révolution. On s'appuie ici sur le dictionnaire Wikipedia, notamment l'article concernant Louis Camaret, selon lequel : « S'il décède à Paris en 1860, Louis Camaret s'était toutefois établi dans le Nord par son mariage en 1843 avec Aline Boursier. Cette dernière, née en 1810 à Valenciennes, décédée en 1890, dont la famille avait, sans doute lors de la vente des biens nationaux, acquis le château de Ruesnes ».

Le site web « Villes et villages de l'Avesnois » précise :

« A la fin de l'Ancien Régime, le château est propriété des Boursier jusqu'en 1852, des Camaret jusqu'en 1909 et enfin il est racheté par Amédée Hamoir. Dévasté durant la Première Guerre mondiale, il est cédé en 1922 à Georges Lambert de Beaulieu, puis de nouveau vendu en 1925 à M. Vaille pour être transformé en bâtiment agricole ».

[Le château de Ruesnes \(Avesnois\)](#)

C'est donc auprès de Lambert de Beaulieu, dernière famille bourgeoise à posséder le château, que la famille Vaille en fait l'acquisition.

Un mausolée à Ruesnes

Du XIXe siècle jusqu'au premier quart du XXe siècle, les Boursier, les Camaret et les Hamoir sont les anciennes familles bourgeoises de Ruesnes où ils sont inhumés. Ces trois familles le sont dans un monument funéraire de grandes dimensions, appelé « mausolée ». Il contient les corps des défunts et considéré comme leur tombeau. Il est situé à l'écart de ceux qu'ils ont dominés, une façon de rappeler leurs positions sociales ? Le « mausolée » de ces familles se trouve juste en face de la porte principale de l'église, une façon pour elles d'être proches du Bon Dieu ? Ou de ne pas tomber dans l'oubli ? Ces questions restent posées.

Le mausolée de Ruesnes – Familles Boursier, Camaret, Hamoir



Ruesnes - Eglise Saint-Pierre-des-Liens



Cette église fut construite en 1763 sur les ruines de celle qui fut brûlée en 1550 avec le village, pendant la guerre entre les Français et l'empereur Charles Quint. La première cloche du village fut fondue en 1537.

Trois cartes postales du château de Ruesnes (début du XXe siècle)





Le château de Ruesnes sur les albums de Croÿ



Tome IX, Comté de Hainaut VI, Editions du Crédit Communal de Belgique

Pour en savoir plus sur l'histoire du château de Ruesnes :

<https://villesetvillagesdelavesnois.org/chateaux/chateau-ruesnes-avesnois.html>

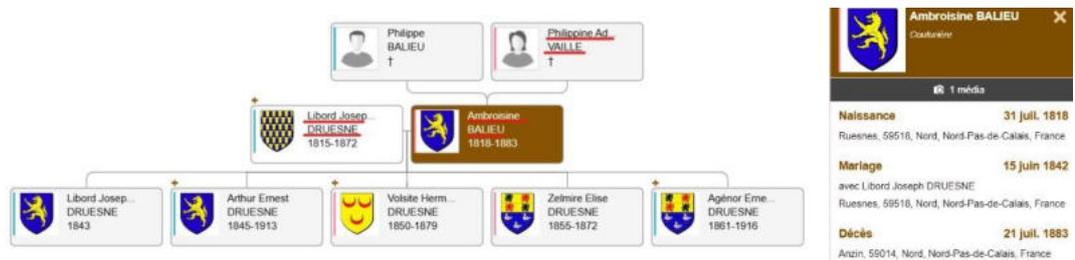
Pour en savoir plus sur les seigneurs de Ruesnes, voir le site web www.druenne.be

Et l'ouvrage de Loïc Druesne intitulé : *Histoire des Druesne et des seigneurs de Ruesnes*, Version 2 – Noël 2019.

Druesne serait la contraction de « de Ruesnes » ; selon une autre hypothèse « Druesne » qualifierait, à l'origine « celui qui vient de Ruesnes ». L'histoire de cette famille est en lien avec le bourg de Ruesnes. L'auteur a conduit un travail de recherche remarquable.

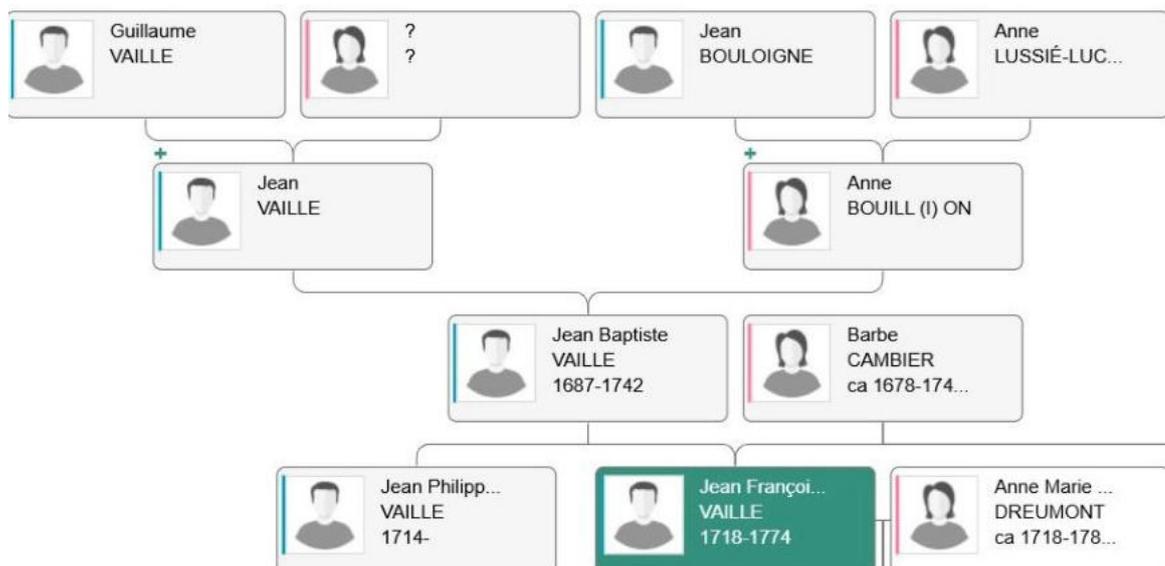
Un lien de parenté entre Vaile et Druesne

Philippine Adélaïde Vaile (1782-1849), mariée à Philippe Joseph Balieu (1778-1849) a donné naissance à une fille : Ambroisine, née Balieu (1818-1883). Elle a épousé Libord, Joseph Druesne le 15 juin 1842 à Ruesnes. Et ils eurent cinq enfants, nés Druesne.

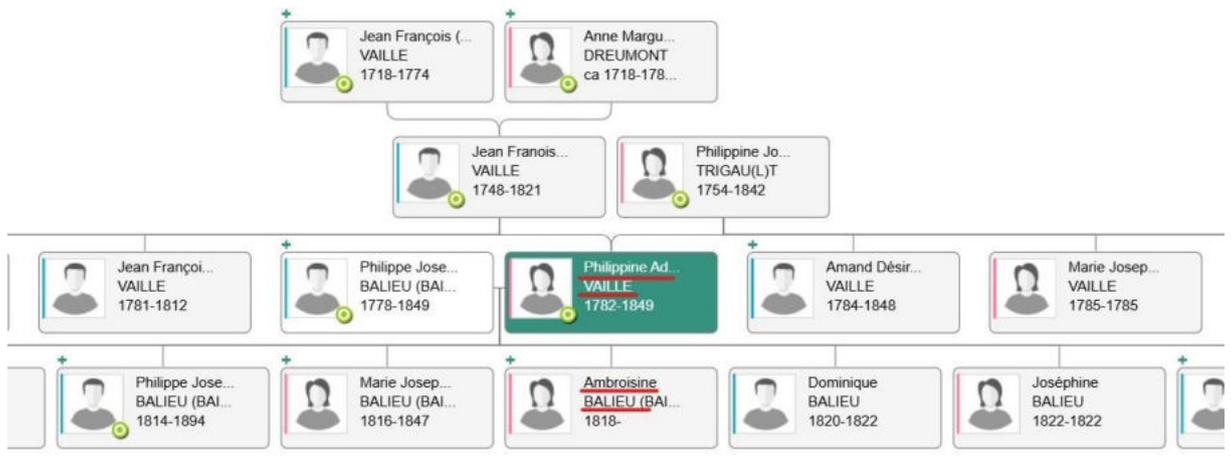


Source : [Ambroisine BALIEU - Geneanet](#)

Philippine Adélaïde Vaile est une descendante directe de la branche des Vaile devenus charrons de père en fils. Son père Jean-François Vaile (1748-1821), ainsi que les ascendants étaient charron.



Source : [Jean François VAILLE - Geneanet](#)



Source : [Philippe Adélaïde \(Sosa 185\) VAILLE - Geneanet](#)

4) Evocation de souvenirs d'enfance

Le château, l'église, le mausolée et les alentours étaient, dans mon enfance, mes terrains de jeux. Et j'y ai été heureux. Je le suis aujourd'hui doublement : en réalisant ce travail de mémoire, j'apprends que je suis né et que j'ai grandi dans le cœur historique de Ruesnes.

Une enfance passée dans le cœur historique de mon bourg natal

L'occasion m'est donnée de revisiter mon enfance et d'évoquer quelques souvenirs.

A commencer par la carte postale ci-après : j'habitais une maison située dans la rue de l'église et elle a été le cadre de mon enfance.

La rue conduisant à l'église



Le cadre de mon enfance

Mon enfance a eu pour cadre : l'ancienne place du bourg, l'école, l'église, la maison et la ferme des Prévost, un petit ruisseau : le Rogneau.

- L'ancienne place

J'avais la chance d'habiter près de l'ancienne place de Ruesnes. Il y avait la pompe à bras pour aller chercher de l'eau. Ce n'est pas la pompe à bras qui m'intéressait mais le fait que la rue était légèrement en pente. Je pouvais alors m'élancer à bicyclette depuis la pompe et descendre la rue aboutissant à une bande de gazon sur laquelle je m'arrêtais, parfois en faisant une chute ; c'était mieux que sur les pavés !

- L'école communale des garçons

L'école communale des garçons était toute proche de cette ancienne place située au centre du bourg. Je m'y rendais seul. J'aimais bien aller à l'école, mais sans plus ; je préférais les vacances. A l'école on se fait des copains et on joue lors de la récréation : au ballon, aux billes, au jeu « je déclare la guerre », au jeu des métiers à deviner, etc. Quand il y avait de la neige, on faisait une glissade dans la cour de l'école. Nous étions plusieurs élèves à taper la neige avec nos pieds ; puis sans relâche nous nous élancions de façon à améliorer la glisse à chaque passage et à aller de plus en plus loin. Nous découvrons la sensation de la glisse ; c'était génial !

- L'église

L'église est celle où j'ai été baptisé et où j'ai fait ma communion ; ma sœur également. Nous n'avons pas échappé à ce rite, conditionné à la nécessité d'aller au catéchisme et à la messe le dimanche. J'y allais avec une « grosse » pièce de cinq francs en aluminium pour la quête.



Je rechignais beaucoup, mais j'étais obligé sous la pression de ma mère. Il y avait celle qu'on appelait « la servante du curé ». Peu agréable et autoritaire, elle surveillait notre conduite pendant l'office religieux. Le prêtre était un chanoine. On l'avait surnommé « le chat noir ». Autant dire que c'était difficile pour moi d'aller se soumettre au confessionnal. Je n'ai jamais eu l'envie d'être enfant de chœur. Après ma communion en 1960, nous sommes allés habiter chez ma grand-mère. L'église se trouvait un peu plus loin, mais ma mère a insisté pour que je continue à aller à la messe. Je mettais mes beaux habits neufs de communion et quand je rentrais, je devais les enlever pour ne pas les souiller en jouant. Cela n'a pas duré longtemps.

- La maison des Prévost

Mariés en 1944, mes parents ont élu domicile dans une maison située rue de l'Eglise appartenant à la famille Prévost ; une ancienne famille ruesnoise de paysans. C'est sans doute notre maison natale, à ma sœur Marie-France née en 1945 ainsi qu'à moi-même, né trois années plus tard.

C'est tout au moins dans cette maison que nous avons grandi pendant plus d'une décennie, jusqu'en 1960 et que nous avons nos souvenirs d'enfance.

Ce logement était en location. Il était modeste et sans confort.

Nous sommes ici dans l'immédiat après-guerre et les destructions massives ont accentué considérablement la crise du logement en France, en ville comme à la campagne. A l'époque, il fallait d'abord être content de trouver à se loger. La cohabitation dans le logement des parents, rue de Bermerain paraît difficile. Ma mère est l'aînée d'une famille de cinq enfants ; il n'était pas possible au nouveau couple (mes parents) d'y avoir son intimité et d'élever des enfants.

Le logement des Prévost était composé de trois grandes pièces et il était finalement d'une superficie correcte pour l'époque. On y entrait par un hall-distributeur permettant l'accès à différents endroits. En face de l'entrée, il y avait la porte pour aller à la cave : très utile pour y stocker les provisions à une époque où peu de ménages possédaient un réfrigérateur. C'est aussi l'endroit où me menaçait de m'enfermer si je n'étais pas sage ! A côté, c'était la porte pour aller au grenier : utile pour faire sécher le linge quand on ne peut pas le mettre dehors. On envoyait mon chat pour attraper les souris ; il devait montrer qu'il servait à quelque chose ! Quand le chat est là... les souris ne dansent plus, sous-entend l'adage. A la campagne, après la guerre, on possédait un animal pour sa fonction utilitaire : un bon chat attrape des souris. Telle était la conception. Elle a évolué depuis : aujourd'hui on s'interroge sur les bienfaits d'un animal sur notre santé.

A gauche de l'entrée, une grande pièce servait de cuisine (§a) ; à droite, on accédait à deux grandes chambres (§b).

a) La cuisine

La cuisine servait également de lieu de vie. La pièce était relativement bien éclairée avec deux fenêtres, côté pignon donnant sur la rue de l'église ; une autre en façade donnant sur la cour. Dans un petit renfoncement, il y avait un coin pour se laver les mains dans un bassin de toilettes avec son support. Notre mère tenait à l'hygiène et à la propreté. Par exemple, avant de se mettre à table on devait se laver les mains en les savonnant et il fallait que ça mousse : une condition pour que les mains soient propres. En sortant de table, il fallait s'essuyer la bouche. Pressé d'aller jouer, cela allait beaucoup plus vite.

Les éléments essentiels étaient la table de cuisine et les chaises ; un buffet ; une ancienne machine à coudre, le poste de radio TSF (Transmission Sans Fil) à lampes et un grand poêle à charbon de forme triangulaire.



Dans la cuisine, notre mère avait accroché le cadre avec son diplôme du certificat d'études primaire qu'elle avait obtenu en 1932 ; un honneur à l'époque. Il l'était encore dans les années 50. Ma sœur Marie-France se souvient encore de l'endroit précis où il était accroché !



Au sol, il y avait un ancien carrelage en mauvais état réalisé avec des carreaux de couleur rouge. Difficile à laver et à entretenir, ma mère avait posé un balatum. La popularité de ce revêtement explose après la Seconde Guerre mondiale où l'urgence de tout reconstruire oriente les entreprises vers des matériaux rapides à poser et peu coûteux. C'est donc vers ce revêtement synthétique à base de pâte de carton enduite d'une couche d'asphalte ou de bitume que se tourne notre mère pour embellir son logement.

La fée électricité était passée, mais il n'y avait pas d'eau courante. En 1945, 70 % des communes rurales ne sont toujours pas desservies. Ruesnes fait partie de ces communes non desservies et ce n'est que vers le milieu des années 1950 que des travaux d'adduction d'eau ont été entrepris. J'ai le souvenir des engins ayant creusé une tranchée permettant d'insérer les tuyaux d'acheminement de l'eau. Lors de ces travaux, il y avait avec la terre, des os humains. Nous sommes ici dans le cœur historique du bourg, non loin du cimetière attenant à l'église. Mes parents avaient ensuite fait installer un robinet d'eau froide. C'était un réel progrès ayant supprimé la corvée d'aller chercher des réserves d'eau dans des seaux soit à la pompe à bras du bourg soit à celle de la ferme Prévost.

Le 5 décembre au soir, chaque année, je laissais dans cette pièce une assiette avec des morceaux de sucre et une carotte. C'était pour l'âne de Saint Nicolas qui allait venir dans la nuit. Bien avant son passage, mes parents me rappelaient parfois qu'il ne passait que si les

enfants étaient sages. On ne parlait pas de « cadeau ». Une année, au lieu de friandises et d'autres choses (ex : pyjama), ce fût un martinet que j'ai eu. Je n'avais pas dû être sage cette année-là. Ma mère l'avait accroché en bonne place, prêt à être utilisé. Vexé, j'avais dit qu'un jour, je couperai les lanières. Ce que je n'ai jamais fait. Avec le temps, ayant grandi et m'étant sans doute assagi, le martinet n'a pas servi et il a été oublié.

A Noël, il n'y avait pas de réveillon. Ce jour était marqué par la cognole, une viennoiserie typique de la Belgique et du nord de la France. Fabriquée par ma mère, elle avait la forme spéciale d'un pain à deux têtes. Associé à la cognole, le petit Jésus.

Je faisais un sapin de Noël. C'était une branche que j'allais couper dans une haie de la ferme Noisette, située près de celle de ma grand-mère. Pour le décorer, je prenais mes billes que j'enveloppais dans un papier doré avec du fil à coudre pour les attacher. La neige, c'était du coton hydrophile que ma mère me donnait avec parcimonie. J'avais quelques petites bougies que je posais sur un support en plastique ; en haut de la branche de sapin, j'accrochais une étoile que j'avais confectionnée. J'avais toutefois convaincu ma mère d'acheter des « bougies magiques » à craquer. On éteignait la lumière, on les allumait et elles produisaient un effet scintillant pendant vingt secondes. J'étais content ; c'était magique !

Les toilettes étaient rudimentaires. Situées à l'extérieur de l'habitation dans un endroit désaffecté, il s'agissait d'une ancienne cuve en bois de machine à laver le linge que mon père avait aménagée avec une planche en bois trouée.



Enfants, nous avions aussi à notre disposition un pot de chambre.

b) Les chambres

A droite, on accédait à deux grandes chambres éclairées chacune par une fenêtre ; d'abord celle des parents qu'il fallait traverser pour aller à celle des enfants. Ma sœur et moi avions donc la même chambre. J'avais un petit lit d'enfant en fer forgé tandis que ma sœur, de trois ans mon aînée, dormait dans un grand lit deux places. J'irai la rejoindre jusqu'au moment où, sans doute à l'âge de la communion de ma sœur, ma mère a jugé bon de nous séparer. Vers l'âge de 9 ans, il était décidé que je dormirai dans une toute petite pièce attenante à la chambre de mes parents, une sorte d'alcôve, un renforcement dans le mur de leur chambre dans lequel il y avait de la place que pour un seul lit. Une porte coulissante (ou un rideau ?) me séparait des parents. Je fus heureux de dormir là ; j'avais un lit à moi, toute la place pour moi et je faisais venir mon chat en cachette pour dormir avec lui... Jusqu'au jour où ma mère s'en aperçut. Et de vérifier à chaque fois qu'elle venait se coucher si mon chat n'était pas là.

Le potager

Il se situait de l'autre côté de la rue de l'Eglise, face à l'habitation. Il était en mitoyenneté avec le verger du presbytère. On ne disait pas « le potager », mais « le jardin » ; « l'gardin » en chti. Il n'était pas visible car il était entouré par un haut mur de briques ; on y accédait par une double porte en tôle ondulée, bloquée par un pavé. En référence aux choux qu'on plantait dans le jardin, j'ai appris que les enfants naissaient dedans ; les garçons tout-au-moins. Il se disait que les filles naissaient dans les roses. A Pâques, c'est dans ce jardin que Mme La Cloche laissait tomber des œufs. Elle n'allait pas m'oublier car l'église était toute proche !

Le jardin était l'affaire de mon père. Il était d'une bonne superficie. Il y plantait notamment ses pomme-de-terre. Avec les invasions de doryphores, le ravageur de ce précieux tubercule du Nord, toute la famille s'y mettait pour les ramasser. Il faisait ensuite un grand feu et on les jetait dedans.

- La ferme des Prévost

Habiter près d'une ferme éveille forcément notre curiosité quand on est un enfant. J'ai donc découvert la vie à la ferme avec ses animaux, le travail agricole, etc.

Ce qui m'impressionnait le plus c'est lorsque c'était le moment du battage. Ce gros tracteur bruyant, de couleur verte, mettait en branle toute une mécanique avec des courroies. Il y avait du monde autour de cet ensemble ; chacun ayant un rôle bien défini. Il y avait de la poussière. J'aimais m'asseoir à l'endroit où le ballot de paille sortait : il me poussait au fur et à mesure qu'il avançait.

- Le Rogneau

Le Rogneau est un petit ruisseau qui traverse le bourg. Il doit son origine à des fontaines situées à Le Quesnoy.

Le Rogneau, le petit ruisseau de mon enfance

Les enfants sont attirés par l'eau et c'est assez rapidement que je découvrais l'existence du Rogneau et de son parcours.

Il passait près du château et il alimentait l'étang qui l'entourait. Il contournait la ferme attenante au château, puis il passait sous le *Chemin de la chasse*, traversait le territoire de Ruesnes en direction de Bermerain. A l'intersection du chemin de Capelle vers Beaudignies et du chemin des Baudeliers vers Sepmeries, le Rogneau passait sous la route conduisant à Bermerain, à un lieu-dit portant bien son nom : « *Le Pied Mouillé* ».

Dans ce ruisseau, j'ai appris à attraper des épinoches avec une boîte de conserve vide. On savait qu'elles avaient des épines. Je les rapportais chez moi pour les élever dans une plus grande boîte. Au bout de 48h, elles étaient mortes. J'eus alors l'idée d'aller chercher de l'eau du Rogneau et quelques végétaux. L'expérience n'était guère plus concluante.

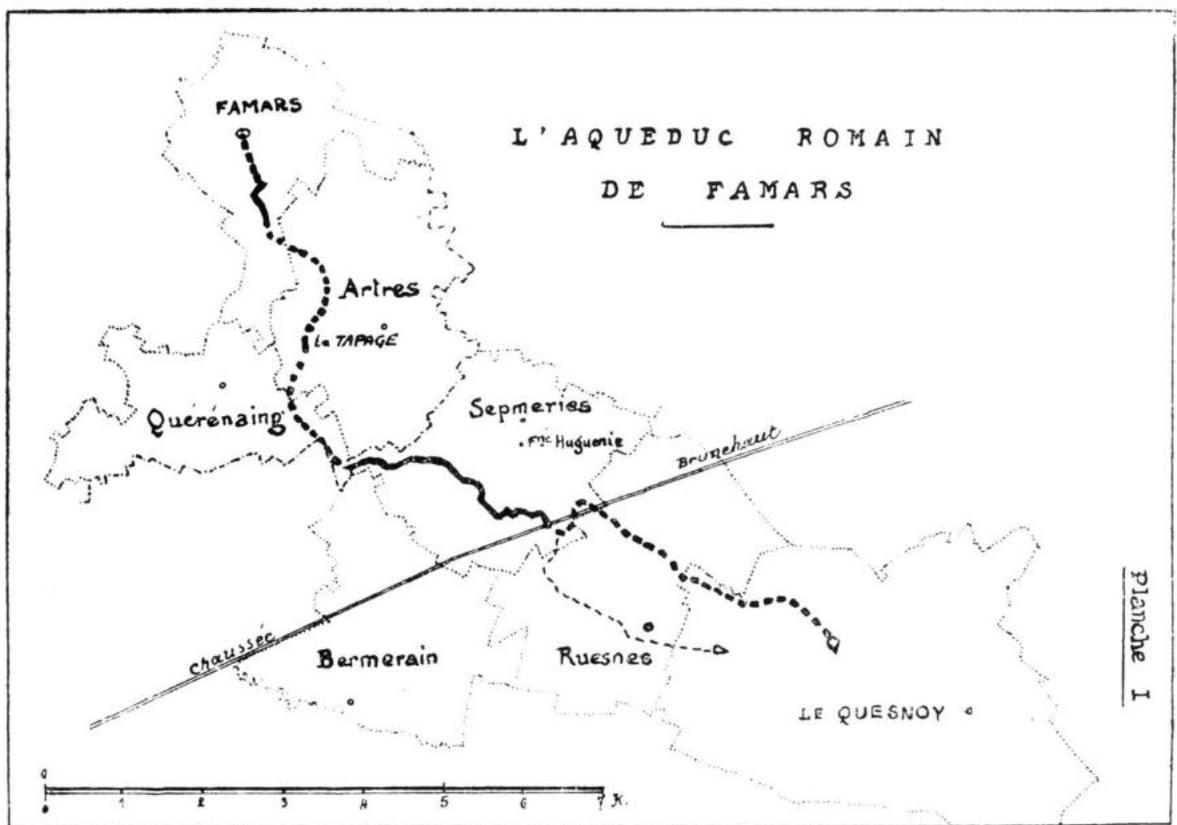
Plus spectaculaire dans le Rogneau, c'était les œufs de grenouille. Et les nombreux têtards qui naissaient.

Au bord du ruisseau poussaient des saules, une variété du genre « saule des vanniers ». La flexibilité des branches permettait de fabriquer des arcs avec lesquels on essayait d'aller le plus loin possible avec les flèches

Petit ruisseau, mais d'une grande importance aux temps gallo-romains

Le Rogneau alimentait par un aqueduc les thermes gallo-romains de Famars. Son existence a été révélée lors de la construction de la ligne de chemin de fer de Valenciennes à Aulnoye (1870-1871).

Tracé général de l'aqueduc romain de Famars



Source : L'aqueduc romain de Famars, Henri Guillaume, Revue du Nord Année 1960

Pour accéder à cet article :

https://www.persee.fr/doc/rnord_0035-2624_1960_num_42_168_2376

Pour en savoir plus, sur les thermes gallo-romains de Famars, voir l'article de Philippe Beaussart in Revue du Nord, Année 1980 accessible sur :

https://www.persee.fr/doc/rnord_0035-2624_1980_num_62_247_3730

Mon enfance a été heureuse : j'ai eu une grande liberté et j'ai beaucoup joué.

Grande liberté

Pendant mon enfance, j'ai eu une grande liberté pour découvrir l'environnement qui était le mien et explorer la nature. J'étais souvent dehors et je jouais beaucoup. Je ne connaissais pas l'ennui. J'avais à peine fini de manger que je partais aussitôt jouer ; ma mère me le faisait remarquer, en me demandant par principe où j'allais. La surveillance des parents n'était pas étroite, mais mes mouvements étaient au fond relativement limités. Je connaissais bien l'expression « faire quelque chose de travers » et ce qu'elle signifiait. Il y avait aussi la menace paternelle « du coup de ceinture ».

Quelques photos du cœur historique de Ruesnes des années 1950

Ci-après, quelques photos de famille des années 50. Elles ont toutes pour cadre la rue de l'église et la maison de notre enfance.

Nous avons appris à monter à bicyclette sur une rue pavée. Marie-France est ici âgée de 7 ou 8 ans ? Ce sont ses premières émotions à bicyclette, sous le regard de sa mère (en arrière-plan). Elle est heureuse.



En arrière-plan, la maison de notre enfance telle que décrite ci-dessus. On distingue en façade la porte d'entrée permettant d'accéder aux différentes pièces : à droite, deux fenêtres éclairant chacune une chambre ; à gauche, une fenêtre donnant sur la cuisine. En pignon, les deux petites fenêtres sont celles éclairant le grenier ; au rez-de-chaussée, deux fenêtres (l'une d'elle n'est pas visible) donnant sur la cuisine, la seule pièce de vie. Une cheminée permettait d'installer le poêle à charbon.

Le cliché ci-après permet d'avoir une idée de notre maison d'enfance, en façade : on repère notamment la porte d'entrée, une fenêtre éclairant la chambre des parents, une ouverture dans le grenier et le support d'acheminement de l'électricité.



Au premier plan, l'automobile d'un oncle, Pierre Finet. Menuisier de métier, elle lui permettait de transporter son matériel. Son fils Jean-Marc, mon cousin, est là pour la pose !

Les photos ci-après donnent un aperçu de notre logement en pignon et en façade. Le communiant est Michel Sueur (1960) ; la communicante, Marie-France Sueur (1957).



Le cliché ci-dessous donne une idée du potager et du mur d'enceinte en briques qui l'entoure. On y accède par une porte, ici bloquée par un pavé. Le pignon de mur qu'on aperçoit est celui du presbytère. L'ensemble est bien arboré.



La communiant est Marie-France Sueur (1957). Née en 1952, la petite fille est une cousine, Annie Bédanel, ici âgée de cinq ans. Marie-France est la marraine d'Annie.

La prise de vue du cliché ci-dessous est similaire à la photo précédente. On distingue mieux en arrière-plan l'imposante bâtisse du presbytère. Au premier plan le mur d'enceinte est d'une bonne hauteur.



La petite fille coquette avec son sac, chaussures et socquettes blanches, son petit nœud dans les cheveux est Marie-France Sueur. Née en 1945, elle est ici âgée de sept ou huit ans.

Les deux prises de vue ci-dessous ont été faites dans la cour de notre maison natale. On aperçoit les nombreuses dépendances attenantes. Elles étaient nécessaires au stockage du charbon, à l'installation d'un WC extérieur, pour abriter les poules ; ici en liberté sur le cliché.

Tous endimanchés, ces deux photos ont dû être tirées en 1960, à l'occasion de ma communion solennelle.



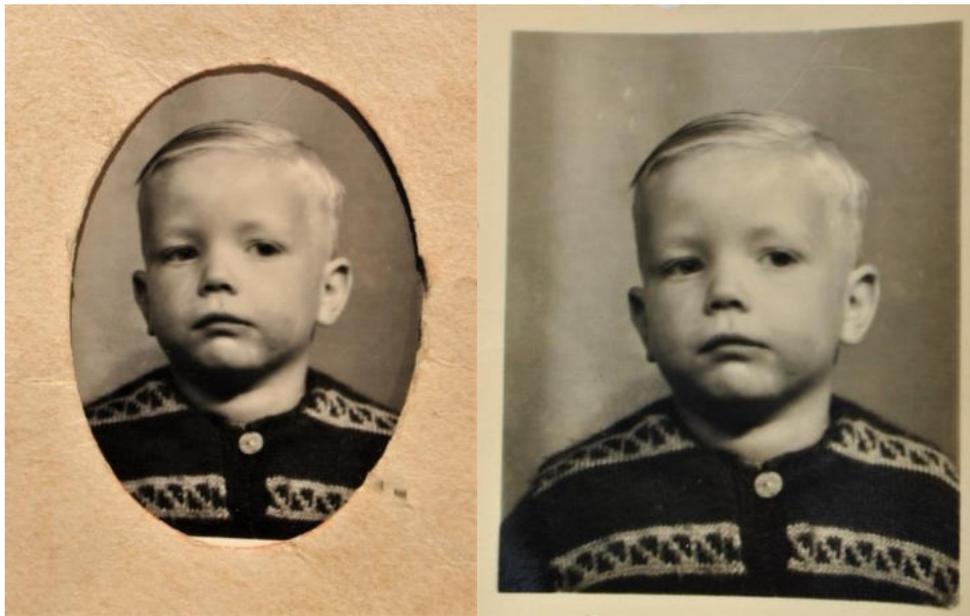
Au centre de la photo, mon père Léon Sueur, ici âgé de 40 ans. A gauche, son frère Dieudonné, mon parrain. Tous deux travaillaient au chemin de fer. A droite, Clément Cauchies, douanier.

Le cliché ci-après montre l'existence dans la cour d'un puits en briques ; un mur séparait notre maison de la ferme Prévost.



Le couple Cauchies-Vaille avec leur petite fille Ghislaine, ici âgée d'environ 7 ans

Pour conclure, cet ensemble de photos : Michel Sueur quand il était petit.



Clin d'œil à la famille Prévost

On souhaite ici faire un clin d'œil à la famille Prévost pour sa gentillesse et les bonnes relations entretenues avec mes parents.

Qui sont les Prévost ?

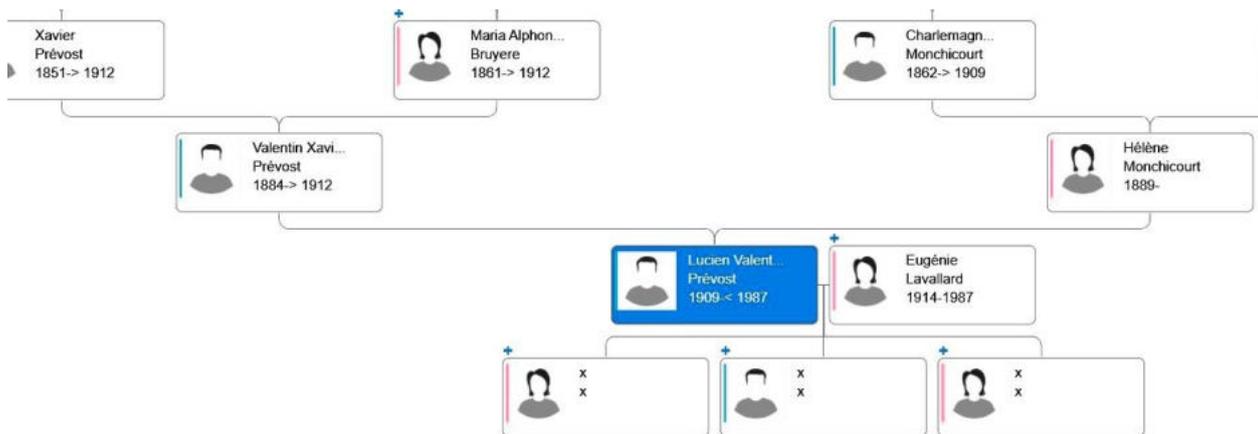
Sur le plan étymologique, PREVOST est un nom de fonction. Le prévôt (latin praepositus = préposé) était au moyen âge un officier de justice (sens le plus fréquent), ou encore un dignitaire ecclésiastique.

Les Prévost de Ruesnes sont une ancienne famille de ce bourg. L'arbre généalogique consulté permet de repérer un certain André Prévost, né à Ruesnes vers 1665. Depuis cette date, dix générations ont succédées dans cette famille, tous cultivateurs.

[Lucien Valentin Prévost : généalogie par dupmouf - Geneanet](#)

Lucien et Eugénie Prévost

Lucien Prévost est né en 1909. Il a épousé en 1936 Eugénie née Lavallard. Trois enfants sont nés : Josette, Lucile et André.



Lucien Valentin Prévost	Eugénie Lavallard
Naissance 13 déc. 1909 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	Naissance 14 août 1914 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
Mariage 18 juil. 1936 avec Eugénie Lavallard Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	Mariage 18 juil. 1936 avec Lucien Valentin Prévost Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
Décès avant 1987 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	Décès 21 mars 1987 Valenciennes, 59606, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France
Inhumation avant 1987 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France	Inhumation 26 mars 1987 Ruesnes, 59518, Nord, Nord-Pas-de-Calais, France

Lucien, Eugénie et leur fils André ont été pour moi des personnes familières. J'ai grandi à leurs côtés. J'en garde de nombreux souvenirs.

Je crois que je les amusais beaucoup.

Lucien faisait du cidre avec son pressoir : curieux, je venais le voir, il m'expliquait et il m'en faisait goûter. Par ailleurs, je dois à Eugénie quelques photos de mon enfance, présentées ci-dessus.

Je leur allume ici une flamme.

Quant à leur fils André Prévost, il a continué à entretenir de bonnes relations avec mes parents.

8- Le brasseur

Après Paul le militaire, on s'intéresse ici au second membre de la fratrie : Gustave Louis Emile Vaille (1876-1955), brasseur.

Comment devient-on brasseur ? Quelle est l'histoire de Gustave Vaille ?

Né à Ruesnes en 1876, les événements de la vie de Gustave vont se précipiter dès le début des années 1900.

Il crée sa brasserie en 1902, à l'âge de 26 ans, sans doute quelques années après son retour du service national : il est de trois ans pour les hommes appartenant à sa génération.

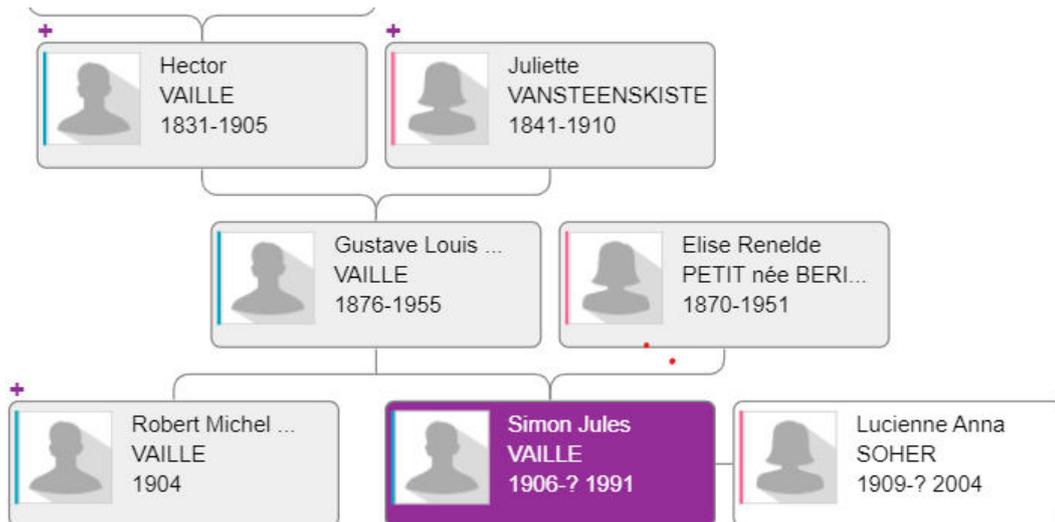
En 1903, il épouse l'institutrice du village, puis naissent deux enfants : Robert en 1904, Simon en 1906. Entre ces deux dates, en 1905, son père Hector décède, mais il a pu marier son fils Gustave, goûter à sa bonne bière et voir naître un petit fils (Robert). Le frère aîné, Paul, est engagé dans l'armée et, en 1900, il est à l'autre bout du monde. En 1910, c'est leur mère Juliette qui décède. Puis, c'est la Grande Guerre. Son frère meurt en captivité en Allemagne en 1916.

Du côté de Gustave Vaille, pas moins de sept événements, heureux et moins heureux, surviennent sur une relativement courte période, entre 1902 et 1916 : création d'une brasserie, un mariage, une première naissance, décès de son père, une seconde naissance, décès de sa mère, décès de son frère aîné.



Carte d'identité de Gustave Louis Emile Vaille, brasseur. La carte est divisée en sections : Naissance (11 avr. 1876, Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE), Mariage (26 sept. 1903, avec Elise PETIT, Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE), et Décès (17 mai 1955, Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE).

Événement	Date	Lieu
Naissance	11 avr. 1876	Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
Mariage	26 sept. 1903	avec Elise PETIT Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
Décès	17 mai 1955	Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE



Une épouse institutrice

Gustave épouse en 1903 Elise Renelde Petit, née Beriot en 1870, à Felleries. Lui est âgé de 27 ans ; elle, de 33 ans. Il n’y a pas de contrat de mariage. On vérifie ici l’évolution de la conception du mariage au début du XXe siècle selon laquelle il s’appuie moins sur la propriété familiale que sur le couple lui-même, son travail et ses propres efforts.

Elise est la fille naturelle non reconnue de Maria Elvire Beriot 21 ans couturière célibataire à Felleries - Déclaration faite par Florimond Bériot 49 ans fabricant de chaises à Felleries, rue de la place - Elise est légitimée le 08/02/1875 à Felleries par le mariage de ses parents Jules Zéphire Petit et Maria Elisa Beriot.

Au moment de son mariage avec Gustave, elle est institutrice laïque à Ruesnes à l’âge de 33 ans, puis elle devient l’année suivante institutrice publique dans la même commune, rue Grande. L’école des filles se situe à deux pas du domicile de Gustave. Cette proximité géographique a sans doute facilité leur rencontre. Et ce, à une époque où le voisinage était le mode majeur de rencontre : plus d’un mariage sur cinq. Ce constat vaut encore en 1920 avant de décliner ensuite. Si ce mode de rencontre a complètement disparu de nos jours, le déclin des rencontres de voisinage en vue du mariage ne s’est fait pas au même rythme selon les milieux sociaux.

Selon l’Ined, « Avant 1945, les agriculteurs pratiquaient les rencontres de voisinage trois fois plus souvent que les cadres, les artisans ou les commerçants, alors que les ouvriers occupaient une position intermédiaire. Dans les années cinquante, épouser sa voisine devient moins fréquent chez les ouvriers qualifiés et tout à fait exceptionnel pour un cadre, mais demeure le choix privilégié des agriculteurs et des employés. C’est dans les années soixante que ces deux groupes, ne pouvant plus compter sur le voisinage, étendent leur aire de prospection matrimoniale ».

Pour Elise Petit, être institutrice à la fin du XIXe – début du XXe siècle, sous Jules Ferry et les réformes introduites à l’école, représente pour une jeune femme, une certaine

ascension sociale par rapport à son milieu social d'origine (sa mère était couturière ; son père ?). Tout au moins, il s'agit d'une évasion réussie d'une certaine condition « paysanne », sans doute prise en milieu rural. Son grand-père était, en 1870, « fabricant de chaises », un artisan.

Certains membres de la famille d'Elise (oncle, cousin) ne sont pas d'origine paysanne. Ils appartiennent à ce milieu social des artisans voire de la petite bourgeoisie citadine. Lors de son mariage Elise avait choisi comme témoins des membres de sa famille de son âge (33 ans) : son oncle Emile Beriot, comptable à Valenciennes ; son cousin germain Léon Josse, tailleur d'habits à Sars-Poteries. C'est une ville proche de Felleries ayant compté près de 2 600 habitants avant la Grande Guerre. Elle connaîtra ensuite le déclin démographique.

C'est aussi un artisan qu'Elise épouse, et non pas un humble paysan : Gustave possède l'esprit d'entreprise. Il crée sa brasserie. Il est brasseur. Il produit et il commercialise de la bière. Gustave est issu, du côté de sa mère, d'une famille de marchands : les Vansteenkiste ont perpétué sur plusieurs générations le métier de fripier. Du côté de son père, Hector est charron, un artisan.

De Felleries à Ruesnes

Une quarantaine kilomètres sépare Felleries de Ruesnes. Un certain Hector Vaille, douanier avait fait le trajet en sens inverse au cours du dernier quart du XIXe siècle. Depuis, le réseau de chemin de fer s'est développé et, en 1901, une nouvelle ligne de chemin de fer est inaugurée à Felleries. Il est donc plus facile pour Elise de se déplacer. La règle de l'endogamie géographique continue néanmoins à être confirmée, mais comme pour Hector, il y a exogamie sur un plan professionnel.

Le modèle de limitation volontaire des naissances

Le couple Vaille-Petit est de ceux qui ont une nouvelle conception de la famille - pas de contrat de mariage - et dans laquelle on limite aussi volontairement le nombre des naissances. Le couple est précurseur dans la mesure où il s'inscrit dans cette nouvelle tendance qui émerge en France à la fin du XIXe siècle, notamment dans les milieux de la petite bourgeoisie. Et le couple vit cette nouvelle époque et il appartient à ce milieu social. Deux seuls enfants naîtront, début 1900, à deux ans d'intervalle ; et il n'y en a pas eu d'autres.

Une brasserie créée à Ruesnes en 1902

En 1902, Gustave Louis Emile Vaille crée une activité nouvelle à Ruesnes au moment où l'activité brassicole est à son apogée. Dans l'Avesnois, en 1835 on comptait 130 brasseurs soit près de 1 brasseur par commune ; en 1900, 241 brasseries étaient recensées et autant de brasseurs, soit deux fois plus. L'or liquide coule à flot.

De 1902 à 1914, la brasserie créée est une entreprise familiale ayant le nom de : « Brasserie VAILLE-PETIT frères et sœurs » ; puis elle prendra le seul nom du membre fondateur : « Brasserie VAILLE Gustave », rue du Quesnoy, jusqu'en 1940. La brasserie produisait 2000 hectolitres de bière.

Une seconde brasserie créée en 1926

En 1926, une seconde brasserie se crée à Ruesnes. Il s'agit de : « Brasserie EGOT Achille », rue du Quesnoy. A la différence de celle de Gustave, elle démarre son activité dans le contexte défavorable d'après-guerre où le nombre de brasseries a été divisé plus que par deux : dans l'Avesnois, il n'en restait plus qu'une centaine entre 1920 et 1930. En 1932, la brasserie prendra le nom de : « Brasserie EGOT-MONCHICOURT », jusqu'en 1939. Elle avait une capacité de production 2 à 4 fois plus importante que la « Brasserie VAILLE Gustave » : la brasserie produisait entre 4000 et 8000 hectolitres de bière.

L'activité brassicole : un bouleversement entre 1900 et 1950

Entre 1900 et 1950, l'activité brassicole va connaître un bouleversement ; à l'image de celui que l'agriculture connaîtra au cours du ½ siècle qui suit (de 1950 à 2000). Demeurée pendant longtemps une activité artisanale, l'activité brassicole s'industrialise pour s'inscrire dans une économie de marché. Les restructurations dans ce secteur d'activité sont importantes. Par ailleurs, l'activité brassicole connaît au cours de cette période deux conflits mondiaux ayant comme conséquence la destruction de nombreuses brasseries.

Comment la brasserie de Gustave a-t-elle traversé cette période ? Pour le savoir, il est nécessaire de prendre en compte l'évolution d'un contexte en France à la fin du XIXe – début du XXe siècle précisant :

- le passage de l'autosubsistance à une économie de marché (§a)
- les conséquences sur la situation des petites industries entre 1880 et 1900 (§b)
- la transformation du marché de la bière (§c)

a) Le passage de l'autosubsistance à une économie de marché

Eugen Weber s'interroge sur le fait de savoir à partir de quand en France, dans l'agriculture, nous sommes passés d'une économie d'autosubsistance à une économie de marché ?

Il s'appuie alors sur le sociologue Robert Redfield qui « fait une distinction entre le paysan pour lequel l'agriculture est un mode de vie, non une source de profit, et l'agriculteur (farmer) qui pratique l'agriculture comme une industrie, et considère la terre comme un capital et une marchandise. En ce sens, pendant une grande partie du XIXe siècle, la plupart des Français qui travaillaient la terre et beaucoup de ceux qui la possédaient étaient des paysans, conservant les anciennes manières, produisant sans trop se soucier du marché, s'en remettant essentiellement à la productivité naturelle de la terre. Ce ne fut qu'à la fin du siècle, qu'une proportion significative d'entre eux ajusta sa production aux besoins du marché ; ce ne fut qu'à cette époque que la notion même de marché devint accessible à la paysannerie et prit une certaine importance à ses yeux. [...] Le but de l'exploitation était de nourrir le paysan et sa famille, non de gagner de l'argent. [...] En termes économiques, le réseau commercial et la mentalité des producteurs demeuraient à un stade archaïque ».

Dans son chapitre intitulé « le glas du passé », l'auteur précise : « Traditionnellement, le travail était une façon de vivre et pas seulement une façon de gagner sa vie [...] »

Les paysans ne tenaient pas de comptes. Ce qu'ils faisaient de leur temps était déterminé, non par le marché, mais par les besoins familiaux, et ils ne pouvaient pas travailler plus dur qu'ils ne le faisaient déjà [...]

Ce n'est qu'aux alentours de 1900 – 1905, écrivait un observateur aveyronnais, que les paysans commencèrent à saisir « les notions de productivité et de l'usage du temps ». C'est seulement à cette époque que beaucoup d'entre eux réalisèrent enfin qu'une agriculture de subsistance, loin de conduire à une glorieuse autonomie, était l'essence même de l'inutilité et de l'auto-exploitation. Tout comme avant lui, l'ouvrier du XIXe siècle, le paysan du XXe siècle en vint à envisager le travail sous un nouvel éclairage ; non plus pour la seule subsistance, mais pour une rémunération. La logique de l'économie basée sur l'argent prit le relais. Une des conséquences fut que dorénavant tout travail devait rapporter un revenu en argent proportionnel à l'effort fourni ».

C'est dans les vingt années qui ont précédé 1914 que l'agriculture en France s'est tournée vers l'économie de marché. Selon Eugen Weber, « La ligne de partage entre l'ancienne agriculture et la nouvelle (pour la grande masse des paysans) paraît se situer approximativement dans le courant des vingt années qui ont précédé 1914 ».

b) Les conséquences sur la situation des petites industries entre 1880 et 1900

Selon Eugen Weber, les conséquences de l'avènement d'une économie de marché sont les suivantes sur la situation des petites industries entre 1880 et 1900.

« Dans les dix ou vingt dernières années du XIXe siècle, les petites industries basées sur des matières premières locales et sur la vente à une clientèle proche disparurent, perdirent de l'importance, ou simplement stagnèrent. On constate cette régression dans toutes les régions. [...] Ces industries avaient toutes profité de la rareté et de la pauvreté des communications. Quand celles-ci s'améliorèrent, elles ne purent se maintenir. Une fois ces industries disparues, les paysans ne trouvèrent rien qui pût les remplacer comme source complémentaire de revenus. Les travaux à temps partiel qui avaient contribué à maintenir la « vie patriarcale » et ses institutions archaïques n'existaient plus. La disparition des activités subsidiaires encouragea la migration vers les villes, particulièrement chez les jeunes. Elle laissa dans les campagnes une population vieillie. [...] D'un autre côté, cette situation reflétait la pénétration des produits modernes, et de leur marché qu'elle contribuait à dynamiser.

L'un des principaux produits en question était le vin qui n'avait qu'un marché très limité pendant la première moitié du XIXe siècle. Les chemins de fer changèrent cet état de choses. Mais cela ne signifie pas qu'ils ouvrirent seulement de nouveaux marchés pour le commerce du vin. Ils permirent également à des régions viticoles d'accéder à ce commerce. [...]

La présence de routes et de chemins de fer viables et accessibles transforma les gens et leur mode de vie. De fait, elle les changea radicalement. Elle ouvrit des possibilités parfois désirées, mais restées jusque-là inaccessibles. Toutes les roues qui tournaient sur les rails et sur les routes, y compris même celles des brouettes, représentaient une augmentation considérable des possibilités de transport, plus de mouvement, des déplacements plus rapides, plus de productivité et plus de ressources, plus de choix ou, du moins, plus de liberté de choisir. [...] Routes et voies ferroviaires reliaient les hommes au marché, leur permettaient de boire du vin ou d'en vendre avantageusement, de développer des cultures qui auparavant n'avaient pas de débouchés, d'en abandonner d'autres dont on pouvait désormais acheter les produits à moindre prix. Elles ruinaient les entreprises locales que ne protégeaient plus l'isolement, les groupes professionnels d'un autre âge, comme les mariniers et les producteurs de biens ou de cultures locales médiocres, condamnés à être concurrencés par des producteurs plus spécialisés. Le rail et la route accroissaient la mobilité, parce que les gens pouvaient ou devaient maintenant quitter leur pays, parce que les choses empiraient ou s'amélioraient, parce que de nouvelles possibilités appelaient pour la première fois les gens ailleurs. La mobilité ne concernait pas seulement l'espace, mais aussi le temps et la mentalité : les routes et les chemins de fer introduisaient de nouveaux types d'alimentation, de nouveaux matériaux pour la construction des maisons, de nouveaux objets à l'intérieur de celles-ci, de nouveaux outils dans les champs qui les entouraient, de nouvelles choses à faire pendant les jours de vacances, et de nouveaux types de vêtements à porter. Ils offraient des possibilités à l'esprit d'entreprise et donc à la mobilité sociale qui n'existaient pas auparavant ; les emplois qui arrivaient avec les routes et les chemins de fer étaient des tentations qui mettaient beaucoup de gens en mouvement ».

c) La transformation du marché de la bière

L'analyse d'Eugen Weber ci-dessus nous offre un cadre d'analyse approprié pour ce qui est de la transformation du marché de la bière. Son histoire est au fond la même que celle du vin (ou d'autres produits de l'alimentation ou de l'habillement). Il souligne notamment le rôle des routes et du chemin de fer dans l'émergence et le développement d'une économie de marché. Dans ce nouveau contexte, l'auteur évoque l'apparition et la circulation de nouveaux produits ; des notions telles que la concurrence, la liberté de choix, la productivité, l'esprit d'entreprise, etc.

Qu'en est-il du marché de la bière dans le Nord de la France ?

La bière, boisson millénaire, a une vieille histoire. Notre propos n'est pas de la raconter, mais de montrer comment, à la fin du XIXe – début du XXe siècle, la bière passe d'un stade de production artisanal visant à satisfaire des besoins locaux à un stade de production industriel opérant sur un marché plus large. On s'appuie ici sur le site web [brasseurs-de-France](#), illustrant l'analyse d'Eugen Weber ci-dessus.

Selon ce site web, dans le Nord de la France, « Dès la fin du XIXe siècle, l'arrivée de la fermentation basse et de l'industrie fait voler en éclats les pratiques traditionnelles, en introduisant dans la profession une notion de croissance et d'augmentation obligatoire et

illimitée de la production, basée sur la concurrence et la disparition de nombreuses petites brasseries.

Dès 1890, l'expansion de la fabrication de la bière, qui s'est effectuée essentiellement dans le Nord de la France, permet à chaque village de posséder une voire même plusieurs brasseries. À cette époque, 1336 brasseries sont connues dans cette région.

A la fin du XIXème siècle, avec l'essor du chemin de fer, la bière voyage, notamment des régions à forte tradition brassicole du Nord et de l'Est de la France vers le Sud ».

Toujours selon le site web brasseurs-de-France, on assiste à partir du XXe siècle à une disparition de nombreuses brasseries, à une évolution du goût des consommateurs et des techniques.

« En 1910, on comptait 1.929 brasseries dans le nord de la France pour un total de 2.827 sur l'ensemble du territoire. Pendant la guerre 1914-1918, de nombreuses brasseries ont été détruites réduisant leur nombre à 919.

Par ailleurs, le goût des consommateurs change, la fermentation basse se généralise et des évolutions techniques s'opèrent.

La seconde guerre mondiale accélère plus encore le mouvement. Près de 900 établissements disparaissent pendant cette période. Certains se reconvertissent en dépositaires.

En 1947, 503 brasseries sont encore en fonction ; en 1950, il n'en reste plus que 116 ».

Qu'en est-il du marché de la bière en Avesnois ?

Entre 1835 et 1900, le marché de la bière est en plein développement. Il arrive à son apogée en 1900 pour décliner ensuite.

En 1835 (on le rappelle ici), on comptait dans les 150 communes de l'Avesnois 130 brasseurs et 1.100 « débitants de bière, cabaretiers » ; soit près de 1 brasseur et plus de 7 cabaretiers par commune, en moyenne (Annuaire statistique, 1835).

En 1900, le site web « les brasseries de l'avesnois » recense 241 brasseries ; et probablement autant de brasseurs, soit deux fois plus qu'en 1835.

Entre 1835 et 1900, on assiste donc à une expansion importante de l'activité brassicole. En 1900, les brasseries en Avesnois sont nombreuses : en moyenne, chaque village en compte une (c'est le cas à Ruesnes) ; de nombreux autres en comptent deux.

Compte-tenu de l'analyse ci-dessus, un grand nombre d'entre elles vont disparaître et ce, très rapidement, à la fois sous l'effet de restructurations internes à l'activité brassicole et de destructions de brasseries dues aux deux conflits mondiaux.

En 1910, il ne reste que 204 brasseries sur 241, dix ans auparavant.

Après le Grande Guerre, seulement 106 en 1920.

En 1940, 64 brasseries sont encore en fonction.

Après le second conflit mondial, seulement 35 en 1950.

Comme indiqué en tête de ce chapitre, c'est donc à un véritable bouleversement de l'activité brassicole auquel on assiste entre 1900 et 1950.

Et les restructurations vont se poursuivre dans les décennies suivantes, notamment sous la forme de mouvements de concentration : 18 brasseries en 1960 ; seulement 7 en 1970.

Selon le site web « les brasseries de l'avesnois », « Suite aux rachats, regroupements des gros groupes brassicoles, il ne restait plus que 4 brasseries en activité en 1973 :

- La brasserie coopérative des 3 cantons à Felleries, fermée en 1984
- La brasserie Duyck à Jenlain
- La brasserie Descamps (actuellement Forest) à Monceau Saint Waast
- La brasserie Thellier à Bavay (fermée en 2018) »

Qu'en est-il de la brasserie Gustave Vaille à Ruesnes ?

Gustave Vaille est dans le contexte décrit ci-dessus quand il crée sa brasserie en 1902. Il ne sait pas qu'il va assister entre 1900 et 1950 à un bouleversement de son activité. Comment s'est-il adapté, pour ne pas disparaître ? Voici son histoire.

L'importance de l'argent dans une économie de marché

A la différence de la petite exploitation familiale de son frère Léandre, un héritage du XIXe siècle relevant du modèle de l'autosubsistance, la brasserie de Gustave Vaille relève quant à elle d'une économie de marché. Il s'agit d'une nouvelle activité qu'il crée à Ruesnes en 1902. Il développe un projet et il a besoin d'argent. Où le trouver à cette époque ?

Selon Eugen Weber, « L'argent, dans l'économie traditionnelle, était épargné au prix de grands efforts, en vue de constituer une réserve, une sorte d'assurance, comme les grains stockés dans une grange. Son usage était aussi limité que sa quantité. Une fois passé le stade de la subsistance [...], l'argent devint d'une grande importance ».

Une brasserie ayant une structure familiale

Il fallait que Gustave trouve d'abord l'argent nécessaire à l'achat du matériel de brasserie. Et ce, à une époque où, si l'économie de marché se développait, l'économie monétaire l'était moins. Les structures financières existent, mais elles sont rares voire archaïques.

On s'appuie ici sur Eugen Weber selon lequel par exemple, « La Caisse d'Épargne fut fondée en 1881, caisse des Postes essentiellement, dont les facilités contribuèrent grandement à vider les bas de laine et les matelas au profit des livrets rapportant un intérêt. Entre 1882 et 1890, les dépôts se multiplièrent par neuf, et vers la fin de 1897, ils avaient augmenté presque autant. Tous ces chiffres montrent clairement néanmoins que les structures de

l'investissement et du crédit restèrent archaïques et primitives jusqu'au dernier quart du siècle ».

Compte-tenu de la situation décrite ci-dessus, c'est vers ses propres ressources financières et celles des familles respectives, associant les frères et les sœurs, que Gustave va se tourner pour trouver les fonds nécessaires à la création de sa brasserie. Il lui donne une structure familiale sous le nom de :

« Brasserie VAILLE-PETIT frères et sœurs »

Son épouse Elise est institutrice. Grâce à son salaire, c'est l'assurance d'avoir des revenus réguliers permettant de faire vivre la petite famille.

La brasserie produit 2000 hectolitres de bière. Elle coule et elle circule.

Puis vint la Grande Guerre et ses conséquences sur l'activité brassicole.

Selon le site web « les brasseries de l'avesnois », « En 1918 les allemands pillent, voire détruisent systématiquement les sites industriels y compris les brasseries pour s'emparer des métaux, le cuivre en priorité. Les brasseurs sinistrés vont être indemnisés ».

Pour en savoir plus sur l'occupation allemande en Avesnois, voir le site très intéressant (texte et nombreuses cartes postales) :

[GUERRE 14-18 - Occupation de l'Avesnois \(1\) - CHRISNORD TRELON \(Nord\) \(canalblog.com\)](#)

En 1920, Gustave reprend son activité brassicole et il veut croire à la paix. La brasserie perd sa structure familiale et prend alors le nom de :

« Brasserie VAILLE Gustave »

Située rue du Quesnoy, elle gardera ce nom jusqu'en 1940.

En 1920, Gustave ne sait pas que les deux décennies qui vont suivre, qu'on appellera l'entre-deux-guerres, vont déboucher sur un second conflit mondial.

Entre 1920 et 1930, il ne reste plus qu'une centaine de brasseries en Avesnois alors qu'il y en avait le double, voire plus avant la guerre.

Une seconde brasserie est créée en 1926 à Ruesnes

En 1926, une deuxième brasserie se crée à Ruesnes, rue du Quesnoy, à deux pas de celle de Gustave et plus importante. Il s'agit de :

« Brasserie EGOT Achille »

En 1926, la paix est revenue depuis plus de six ans et elle paraît durable. Achille se lance dans l'activité brassicole, comme Gustave l'avait fait vingt-quatre ans auparavant. Et il voit grand. Sa brasserie a une capacité de production de 2 à 4 fois plus importante que la

« Brasserie VAILLE Gustave » : de 4000 à 8000 hectolitres de bière. La brasserie gardera ce nom jusqu'en 1932.

Achille s'associe ensuite avec la famille MONCHICOURT pour devenir :

« Brasserie EGOT-MONCHICOURT »

En 1940, les deux brasseries ruesnoises cessent leur activité

Comme celle de Gustave, la brasserie Egot-Monchicourt cessera son activité en 1940, mais seulement 14 années après son démarrage. En 1926, Achille ne savait pas qu'un second conflit mondial allait éclater 14 ans plus tard. Gustave Vaille quant à lui a fait perdurer son activité pendant 38 années. C'est une prouesse dans le contexte d'une activité concurrentielle, en permanente restructuration ; il fallait s'adapter ou disparaître. C'est la seconde guerre mondiale qui aura raison de la brasserie de Gustave.

En mai 1940, l'armée allemande a envahi la Belgique, la Hollande et le Luxembourg. La guerre se rapproche. La grande bataille est engagée. Arras, puis Amiens tombent. Comme dans d'autres villages, Ruesnes va bientôt se vider de ses habitants. En juin 1940, c'est l'évacuation.

En 1940, Gustave est âgé de 64 ans ; c'est l'heure de la retraite. Il arrête son activité dans une France qui vit sous l'occupation allemande.

La seconde guerre mondiale apportera, comme la première, son lot de destructions et de pillages. Elle accélère plus encore le mouvement de concentration de l'activité brassicole. Et après celle-ci, la concurrence du vin se fait de plus en plus sévère.

En 1950, on le rappelle de nouveau ici, en Avesnois il ne reste plus que 35 brasseries ; alors qu'il y en avait 240 cinquante ans plus tôt, en 1900. C'est là un véritable bouleversement.

En 1955, Gustave décède à l'âge de 79 ans.

En mémoire de la bière de Gustave Vaille

On l'a compris, l'activité brassicole est concurrentielle. La publicité y est entrée rapidement. Les brasseries ont rivalisé entre elles pour concevoir de nombreux objets publicitaires. Le lecteur intéressé pourra consulter sur le site web des brasseries de l'avesnois une collection d'objets les plus divers (étiquettes, verres, capsules bouchons, cendriers, jeux de cartes, décapsuleurs, etc.).

Sur ce site, nous n'en n'avons pas trouvé concernant la « bière Vaille ».

En mémoire de la bière de Gustave Vaille, on suggère ici quelques « slogans » possibles dont le premier rappelle celui d'une marque de moutarde !

- Il n'y a que Vaille qui vaille : la bière Vaille

- La bière Vaille, il n'y a qu'elle qui vaille
- Vaille que vaille, c'est la bière Vaille qu'il nous faut
- Vaille que vaille, il faut qu'on la goûte : la bière Vaille
- Il faut qu'on aille la chercher : la bière Vaille
- Il n'y a que Gustave qui vaille : la bière de Gustave Vaille
- Une bière pas chère ? La bière Vaille : elle ne met pas sur la paille
- Avec la bière Vaille, vous n'êtes pas sur la paille
- Vous avez dit Vaille ? La bière Vaille
- Il n'y a que la bière Vaille qui m'aille
- Avec des cochonnailles, la bière Vaille
- Après les semailles, une bonne bière Vaille
- Pour vos fiançailles, la bière Vaille

Une charade :

Elle ne met pas sur la paille

Elle se boit sur la paille

La bière Vaille

En mémoire des bonnes relations entre Léandre et ses frères cadets

On voudrait souligner ici l'existence de bonnes relations entre Léandre et ses frères cadets nés du second mariage de leur père. On en veut pour preuve le fait que Léandre a été associé à divers événements. Par exemple, il a été témoin lors du mariage de son frère Georges en 1904 ; témoin également lors de la naissance de Simon en 1906. En 1922, lors de l'inauguration du monument aux morts de Ruesnes, on trouvera dans la collection des rares photos de famille, en souvenir de son frère Paul, la carte postale éditée à cette occasion.

Pour aller traire ses vaches, Léandre devait traverser le bourg, avec son attelage canin, afin se rendre dans une pâture située, banlieue de Le Quesnoy vers Ruesnes. Il passait devant la brasserie de son frère Gustave. Nul doute qu'il a dû goûter à sa bière. Et même en ramener chez lui en échange d'une ou deux pintes de lait !

Le devenir des enfants du couple Vaille-Petit

a) Robert Vaille (1904-1984), le cheminot

Robert est l'aîné des deux enfants de Gustave et Elise. C'est souvent lui qui assure la continuité de l'activité du père. Ce ne sera pas son cas. Selon les informations généalogiques

de Monique Chailloux, Robert intègre la famille du chemin de fer, probablement dans les années 1920, en tant qu'ouvrier qualifié : il est « tourneur au chemin de fer du Nord ». Il s'inscrit dans cette extraordinaire vague de recrutement d'employés des chemins de fer en France, grâce au Plan Freycinet : 222 800 employés en 1881 ; 511 000 en 1922.

Il épouse une fille, comptable, mais dont les parents appartiennent à la grande famille du chemin de fer.

La Compagnie du chemin de fer du Nord

« La Compagnie du chemin de fer du Nord est une compagnie française qui exploite le réseau ferroviaire du Nord de la France de 1845 à 1938. Elle est créée le 20 septembre 1845 par le banquier James de Rothschild et ses associés, sous le nom de Compagnie du chemin de fer du Nord, pour exploiter la concession par l'État des lignes de Paris à la frontière belge par Lille et Valenciennes, avec des embranchements annexes. Elle gardera le nom de Compagnie du Chemin de fer du Nord malgré l'absorption d'autres compagnies du secteur Nord de la France. Elle acquiert rapidement une forte densité de réseau et de trafic, et sert de modèle aux autres grandes compagnies. Elle est une des principales composantes de la SNCF créée en 1938 ». (Source : Wikimonde)

Il épouse la fille de la garde-barrière d'Ohain en Avesnois

Il s'agit de Renée Marie Durieux, née à Ohain le 28 décembre 1912. Elle est la fille de Maria Adèle Lussiez née en 1881, garde-barrière et de Charles Emile Durieux né en 1879, employé au chemin de fer, domiciliés à Ohain, lieu-dit « barrière Coqueret ».

En règle générale, les passages à niveaux étaient tenus par un couple d'agents. Le mari, cantonnier, entretenait la voie de chemin de fer le jour et assurait la garde des barrières la nuit. L'épouse s'occupait de la garde des barrières le jour. C'est le cas du couple Durieux-Lussiez ; des cheminots.

Le mariage d'un cheminot et d'une comptable

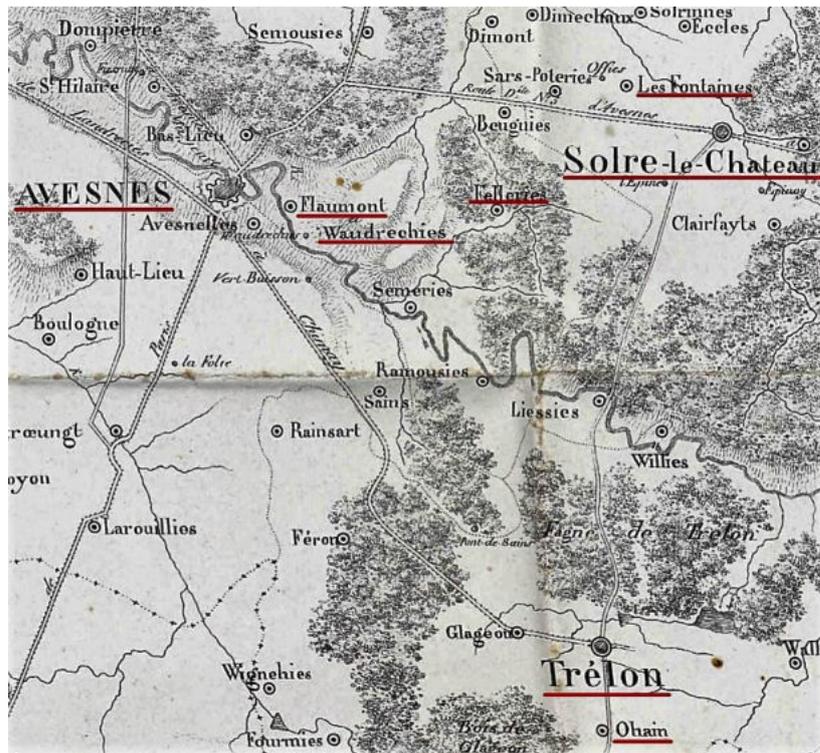
A la différence de son frère cadet Simon, un arboriculteur épousant une paysanne, Robert est « tourneur au chemin de fer du nord » et épouse Renée, une comptable fille d'une famille cheminote. Le mariage a eu lieu à Valenciennes le 26 septembre 1933. Lui est âgé de 29 ans ; elle de 21 ans.

Ohain est une commune rurale de l'Avesnois d'un peu plus de 1 000 habitants. Elle jouxte la ville de Fourmies. Distante de 18 kilomètres d'Avesnes-sur-Helpe, elle se situe à 20 kilomètres de Felleries.

Une endogamie géographique ?

L'aire géographique de rencontre de la future conjointe de Robert, comme de celle de son frère Simon, ne se situe pas dans leur village natal (Ruesnes), mais du côté de celui de leur mère Elise (Felleries). Les relations qui se nouent en milieu rural dans les années 1930 semblent s'établir ici moins entre les habitants du même village où on épouse sa voisine ; ou

encore entre des habitants de villages voisins que séparent parfois une rivière (comme Maresches et Sepmeries, séparés par La Rhônelle). Les relations s'établissent ici dans une aire géographique plus vaste, s'étendant au « pays ». Y a-t-il pour autant exogamie sur le plan géographique en matière de mariage ? Dans le cas présent, Robert et Simon épousent des filles habitant dans des villages proches du pays de naissance de leur mère. Les relations familiales qu'elle a probablement continué à entretenir avec sa famille jouent ici un rôle. Les rencontres ne se sont pas faites au hasard. L'aire géographique de prospection matrimoniale est relativement limitée : de 6 à 20 kilomètres de Felleries.



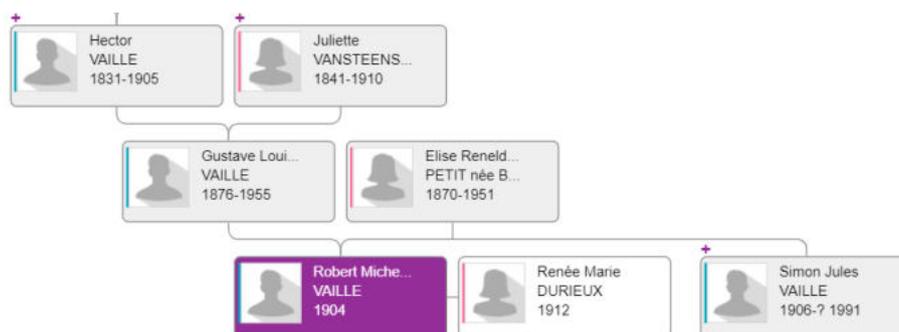
Felleries : Lieu de naissance d'Elise Petit, la mère de Robert et Simon

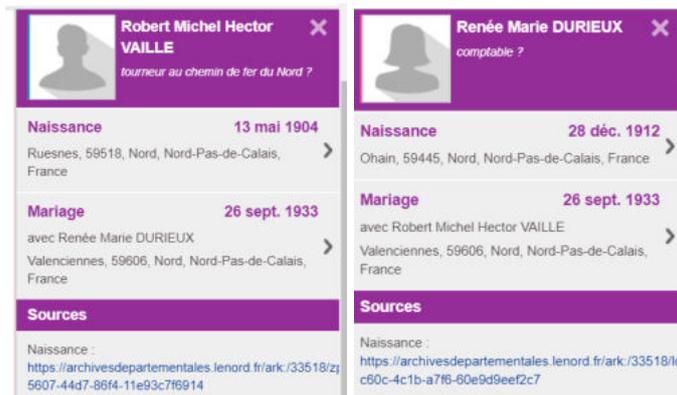
Ohain : Lieu de naissance de Renée Durieux, future épouse de Robert

Les Fontaines : Lieu de naissance de Lucienne Sohet, future épouse de Simon

Flaumont-Waudrechies : Lieu du mariage de Simon et Lucienne

Valenciennes : Lieu du mariage de Robert et Renée





Source : [Robert Michel Hector VAILLE - Geneanet](#)

Une exogamie professionnelle ?

Issu du monde rural, Robert en découvre un autre en travaillant au chemin de fer : le monde des cheminots. Il y aurait donc ici une exogamie sur le plan professionnel. Toutefois, on aurait souhaité développer cette idée en sachant, par exemple si cette exogamie s'accompagne d'une installation du couple en milieu urbain (à Valenciennes par exemple, lieu de leur mariage) ou s'il continue à résider dans des communes rurales. Autrement dit, la sortie du monde rural s'accompagne-t-elle d'une mobilité géographique ? La question mérite d'être posée car on sait que les employés recrutés avant 1937, comme Robert, ceux des compagnies privées de chemins de fer, travaillent en gare, sur les voies et au sein d'ateliers de maintenance (Robert est tourneur) qui sont souvent implantés dans des régions rurales.

Par ailleurs, à la différence de son frère Simon, on ne dispose pas d'éléments sur la descendance (conception de la famille, aspirations à la réussite et devenir des enfants). La généalogie peut-elle nous aider ?

b) Simon Vaille (1906-1991), l'arboriculteur

En 1923, la durée du service militaire est réduite de 3 ans à 18 mois. C'est probablement la disposition dont a bénéficié Simon, né en 1906. De retour du service militaire en 1928, il est relativement jeune : Simon est âgé de 22 ans. Pour se marier, il attend quelques années. Le temps pour lui, comme pour son père, de développer à Ruesnes une activité nouvelle. Son père est brasseur depuis 1902 et une nouvelle brasserie, d'une capacité de production importante, est en activité dans le village depuis 1926. Et nous sommes toujours dans le contexte d'une économie de marché.

Quelle activité nouvelle développer ?

C'est vers la production de pommes que Simon se tourne. Ce marché est porteur, mais la pomme est un produit hautement concurrentiel. Il faut investir et avoir de la productivité.

En 1934, à l'âge de 28 ans Simon est arboriculteur et épouse Lucienne Sohet, une fille de cultivateur. Par cette alliance matrimoniale, le couple Vaille-Sohet s'écarte ici du modèle parental d'ascension sociale : Simon épouse Lucienne, une fille de cultivateur et elle n'est pas institutrice !

De cette union, naissent quatre enfants. Le couple s'écarte à nouveau du modèle parental par rapport à une certaine conception de la famille.

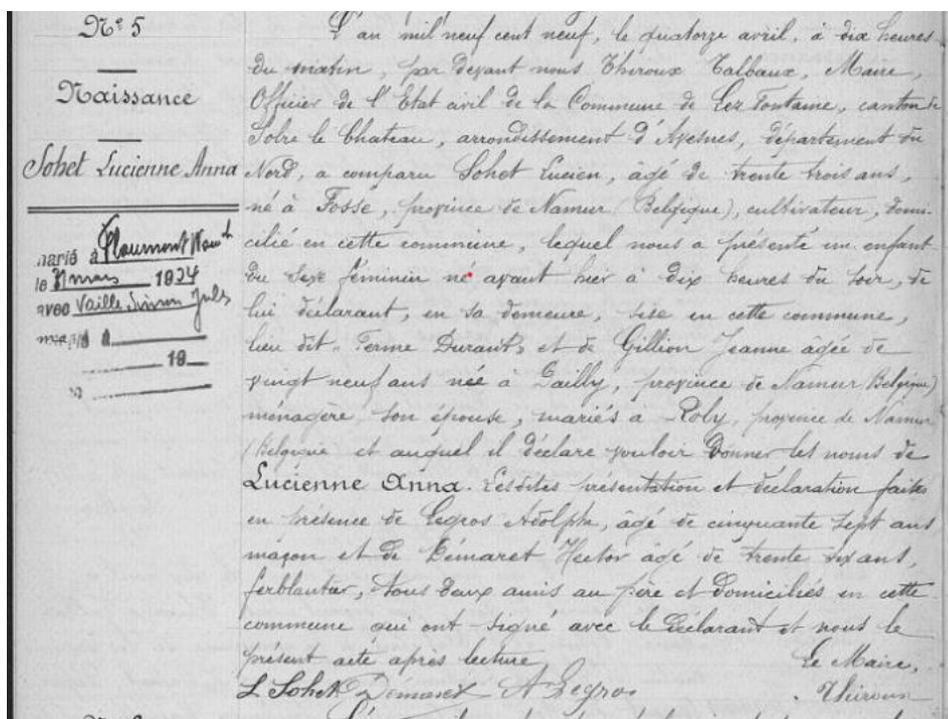
Mais ils auront pour les deux derniers nés un désir de réussite et d'ascension sociale qui va être satisfait : ils deviennent bacheliers dans les années 60 et connaîtront une exogamie sur le plan géographique et professionnel. C'est le fils aîné qui prend la succession de son père jusqu'en 2003. Ce sera une réussite sur le plan économique puisque la pérennité de la production de pommes, malgré le second conflit mondial, a été assurée pendant 70 ans.

Le mariage de Simon Vaille et de Lucienne Sohet

Simon, Jules Vaille épouse Lucienne Anna Sohet le 31 mars 1934 à Flaumont – Waudrechies, un village d'environ 400 habitants à cette date, proche de Felleries. Lui est âgé de 28 ans ; elle, de 25 ans. Par cette alliance matrimoniale, Simon renoue avec des liens familiaux existants entre les Vaille et des familles d'origine belges ; il conforte aussi la persistance, dans les années 30, d'une tendance à l'endogamie.

Qui est Lucienne Sohet ?

C'est une fille de cultivateur en Avesnois, mais dont les parents sont d'origine belges : ils sont nés et se sont mariés dans des bourgs de la Province de Namur en Belgique. Son père, Lucien est né en 1876 à Fosse ; sa mère née Jeanne Gillion est née en 1880 à Dailly ; tous deux mariés à Roly.



Au moment de la naissance de Lucienne en 1909, son père est cultivateur à Lez-Fontaine, lieu-dit Ferme Durant ; sa mère est ménagère. Lez-Fontaine est une toute petite commune rurale de 250 habitants située à 6 kilomètres de Felleries, la commune d'origine d'Elise, la mère de Simon ! On vérifie ici la persistance d'une endogamie géographique en

matière de choix du conjoint. Lez-Fontaine est aussi une commune proche de Dimechaux ; là où un certain Hector Vaille, né à Ruesnes, a résidé pendant près de dix ans, de 1877 à 1886, à l'époque où il était douanier et où, dans les environs, à Aibes, il trouva l'âme sœur, une certaine Hermance.

A travers le temps, et d'une époque à l'autre, tout semble se passer comme si les membres d'une famille empruntent, dans les deux sens, les mêmes chemins. Les personnes circulent dans une aire géographique restreinte, de quelques dizaines de kilomètres, qu'il s'agisse de trouver un conjoint ou d'exercer une activité professionnelle. C'est là une caractéristique de l'endogamie. Et elle persiste dans le temps.

Une arboriculture relevant de l'économie de marché

Simon Vaille devient arboriculteur vers la fin des années 20 et dans les années 30. Il exerce cette activité pendant une dizaine d'années ; celle-ci étant perturbée durant la guerre 1939-45. Après la guerre et la reconstruction du pays, la pomme est un marché important, en forte expansion et qui se transforme. Précisons aussi que l'activité arboricole est soumise à des aléas climatiques.

On s'appuie ci-dessous sur un article de Nicole Tardivel sur l'évolution de la demande des principaux fruits consommés en France entre 1950 et 1962, publié par la Revue Consommation. Notre objectif est de montrer en quoi l'arboriculture relève d'une économie de marché.

L'arboriculture : une activité soumise à des aléas climatiques

Comme dans l'agriculture, l'arboriculture est soumise à des aléas climatiques. Il y a des intempéries comme, par exemple le gel de 1956 et la mauvaise récolte de 1959 ayant affecté la production de pommes (et de poires). La procession religieuse ayant eu lieu à Ruesnes en juin 1955 n'a apparemment pas produit ses effets.

La pomme : un marché important et porteur après la guerre

La pomme est un marché important et en pleine expansion. Avec les poires elles constituent l'essentiel de la production française de fruits, tant par les surfaces cultivées que par le tonnage produit. On ne considère ici que les pommes et les poires de table à l'exclusion des pommes à cidre et des poires à poiré.

La pomme est un marché porteur. Entre 1950 et 1962, les quantités de pommes produites en France ont fortement augmenté (en 1962 indice 208 par rapport à l'année de base 1950). La production de 1962 se chiffre à 857,2 millions de tonnes ; une production qui ne cessera de croître les années suivantes.

La pomme : un marché qui se transforme début des années 60

Au début des années 60, le marché de la pomme se transforme : les variétés produites évoluent ; la production est moins dispersée géographiquement.

Le marché se transforme avec l'importance prise par la production de variétés américaines de pommes par rapport à celles européennes. En 1961 et 62, d'immenses vergers de variétés américaines à cultures mécanisées se sont multipliés, tandis qu'a décliné le nombre des vergers familiaux et des plantations de petites dimensions. On assiste par conséquent à une substitution progressive des variétés américaines robustes aux variétés traditionnelles françaises moins résistantes. Les pommiers ne fructifient que 4 années après leur plantation.

D'un point de vue géographique, l'extension de la production ne s'est pas effectuée d'une manière uniforme. En 1950 la culture était très dispersée ; en 1962 une certaine concentration apparaît ; ainsi 58 % de la production provient de 4 régions : Val de Loire (21%) ; Sud-Ouest (14 %) ; Sud-Est (15 %) ; Nord et Picardie (8 %).

Une partie de plus en plus importante de la production de pommes est livrée aux industries de jus de pomme et de compote.

De 1950 à 1962, on assiste au passage progressif de moyens de stockage assez rudimentaires (comme le fruitier à l'air libre) aux procédés modernes de conservation en entrepôts frigorifiques à température réglementée et parfois en atmosphère contrôlée.

Le développement de moyens de stockage permet d'allonger la période de commercialisation. Les récoltes de pommes s'effectuent à des époques très limitées de l'année; la cueillette s'étale du milieu du mois d'août à fin octobre. A l'aide de procédés de conservation on arrive à étaler la consommation des pommes selon des campagnes de commercialisation : du mois d'août de l'année (n) au mois de mai de l'année (n+1).

Notre propos n'est pas ici de développer une analyse historique et rétrospective de l'évolution du marché de la pomme. Elle est de montrer comment un arboriculteur et son fils ont dû s'adapter en permanence aux évolutions du marché que ce soit du point de vue de la production, du stockage et de la commercialisation d'une marchandise : la pomme. Et ce, tout en faisant face aux aléas climatiques.

En 1950, Simon Vaille est un homme en avance sur son époque

C'est vers le début des années 50 que Simon Vaille achète un tracteur, le premier pas vers la modernité. Engin de tractage, ses avantages sont la vitesse et la puissance par rapport à l'attelage de chevaux. Avec le tracteur, c'est aussi un ensemble de matériel agricole nouveau qu'il peut tracter, comme par exemple une remorque agricole, dernier cri. On en veut pour preuve le cliché ci-après pris en juin 1955 à Ruesnes lors d'une procession religieuse. C'est son fils Francis, âgé de 20 ans, qui conduit le tracteur attelé à une remorque sur pneus. Il est endimanché pour l'occasion avec la chemise blanche et la cravate, le bracelet-montre de sa communion. Il est fier et il a raison. A cette époque, le village comptait peu de tracteurs; l'attelage avec les chevaux était encore prépondérant. Il faudra attendre le début des années 60 pour assister à une modernisation de l'agriculture française ; le tracteur remplace alors la traction animale. De ce point de vue, Simon Vaille est ici en avance sur son époque.

Cette adaptation nécessaire et permanente a permis à cette famille de maintenir leur activité pendant plus de 70 ans (de la fin des années 1920 à la fin de l'année 2003).

En 1963, son fils Francis Vaille crée son entreprise

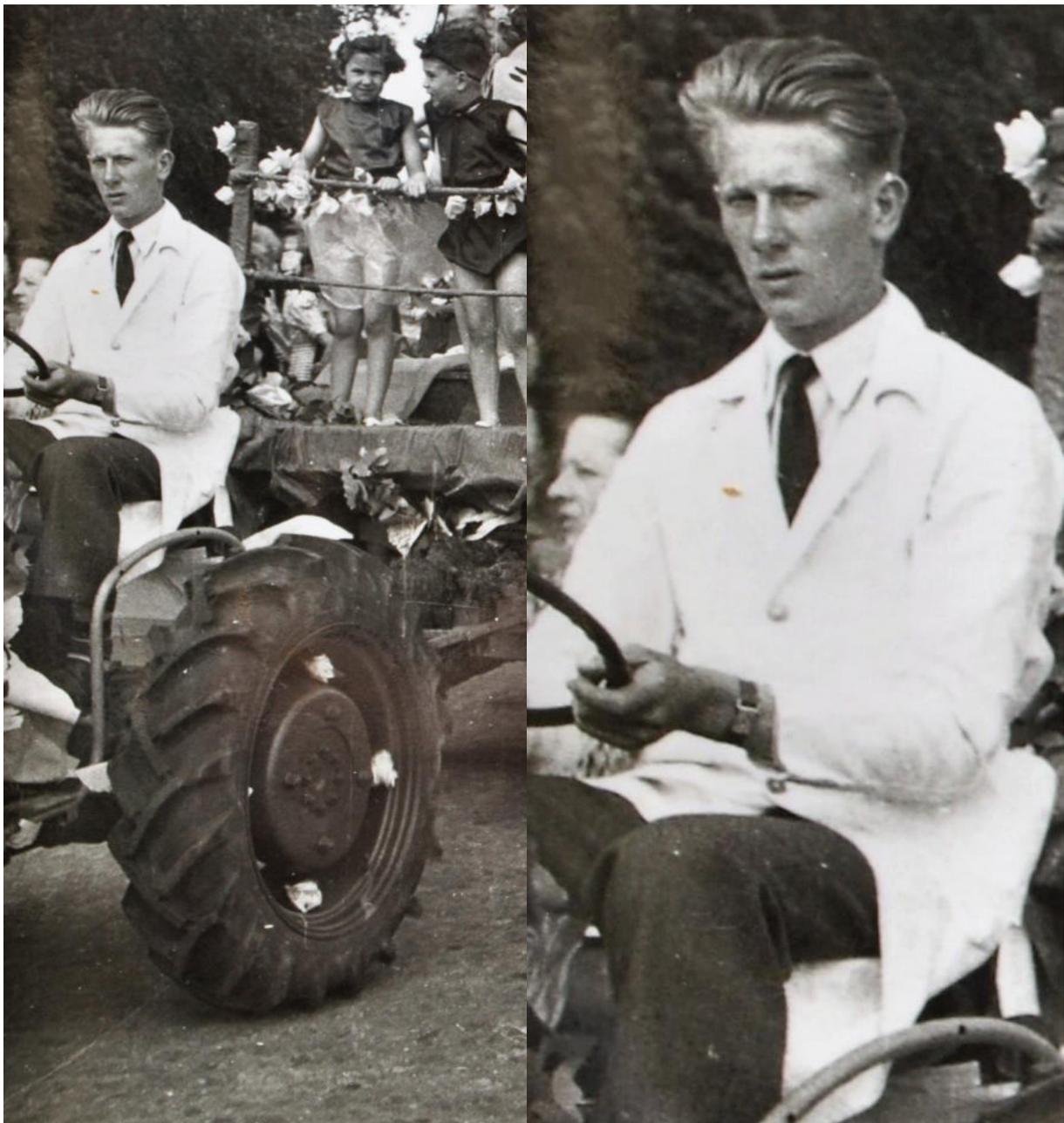
Le 25 décembre 1963, Francis Vaille, âgé de 28 ans (son père Simon est quant à lui âgé de 57 ans), devient « entrepreneur individuel » et crée son entreprise ayant pour nom :

Société Monsieur Francis Vaille

Et comme adresse : 12 Rue du Quesnoy à Ruesnes

Fermée le 31 décembre 2003, Francis maintient à flot son entreprise pendant 40 ans. C'est l'heure de la retraite : il est âgé de 68 ans.

Francis Vaille, âgé de 20 ans



Détail d'un cliché d'une procession religieuse en 1955

Simon et Lucienne s'écartent du modèle de la limitation volontaire des naissances

A la différence de ses parents, ainsi que des couples Vaille-Houriez et Cauchies-Vaille, ses cousins de la même génération, le couple Vaille-Sohet a une conception différente de la famille. Il s'écarte du modèle de la limitation volontaire des naissances puisqu'ils auront quatre enfants.

Deux sont nés avant la guerre 1939-1945 : Francis en 1935 et Marie-Thérèse l'année suivante ; deux autres, après : Jeannie en 1945 et Alain en 1947.

Le couple a peut-être écouté le conseil de Dieu selon lequel il demandait à ses enfants de se multiplier.

Lucienne Sohet (Lucienne Anna Sohet) est décédée le 13 décembre 2004 au Quesnoy à l'âge de 95 ans.

Marie-Thérèse Vaille (Marie-Thérèse Elise Jeanne Vaille) est décédée le 22 mai 2010 au Quesnoy à l'âge de 73 ans et née à Ruesnes le 10 octobre 1936.

Des aspirations à la réussite et à l'ascension sociale de l'enfant

Le couple Vaille-Sohet a des aspirations à la réussite et à l'ascension sociale des deux derniers enfants, nés après la guerre 1939-45. Dix ans séparent la naissance des aînés de celle des cadets Jeannie et Alain.

Le désir du couple va être satisfait puisque les deux cadets obtiendront leur baccalauréat dans les années 60.

- Jeannie l'obtient en 1964. Cette année-là, seulement 14,3 % des filles de sa génération étaient devenues bachelères.

- Alain l'obtient en 1969. Cette année-là, seulement 14,7 % des garçons de sa génération étaient devenus bacheliers

Classe de terminale en philosophie 1963-64 – Lycée E. Thomas, Le Quesnoy



Jeannie Vaille (au premier rang) et Marie-France Sueur (au second rang)

Classe de terminale en philosophie 1967-68 – Lycée E. Thomas, Le Quesnoy



Alain Vaille (1^{er} rang, 4^{ème} en partant de la droite vers la gauche)

Classe de 1^{ère} ABC en 1962-63 – Lycée E. Thomas, Le Quesnoy



Marie-France Sueur (1^{er} rang, 1^{ère} à gauche) et Jeannie Vaille (1^{er} rang, 4^{ème} à gauche)

Classe de 1^{ère} Littéraire 1965-66 – Lycée E. Thomas, Le Quesnoy



Alain Vaille (3^{ème} rang, 3^{ème} en partant de la gauche)

L'obtention du baccalauréat par Jeannie et Alain Vaille est donc une satisfaction pour leurs parents. Leur désir de réussite et d'ascension sociale est comblé.

Au-delà de cette famille, ce sont les enfants de Ruesnes qui réussissent : dans ce petit bourg, cinq d'entre eux obtiennent leur baccalauréat dans les années 60 : une performance.

Cinq bacheliers dans les années 60 : une performance

Dans cette décennie, on le rappelle, seulement 15% environ des jeunes d'une génération obtenaient le baccalauréat. Dans ce petit village de l'Avesnois de moins de 400 habitants, cinq enfants sont devenus bacheliers. Qui sont-ils ?

Le premier à le devenir au cours de cette période est un enfant issu de l'immigration polonaise : Claude Répétylo (§1). Les quatre autres sont deux enfants de deux familles aux parcours scolaires symétriques : Sueur et Vaille (§2).

1) L'enfant issu de l'immigration polonaise

Né en 1944, **Claude Répétylo** a été le premier jeune Ruesnois à obtenir en 1963 le baccalauréat, qui plus est, dans la prestigieuse section : « Mathématiques élémentaires » ! Il s'inscrit ici dans le sillage d'un autre Ruesnois, né dans la décennie précédente des années trente : André Marin (voir ci-après).

En Math Elem, les garçons étaient majoritaires. C'était un bac difficile où il fallait bien sûr être « bon en maths ». Et lui, l'était. Fils d'immigré polonais, son père était ouvrier agricole chez le Maire de la commune, Augustin Laden.

Ce n'était donc pas un héritier au sens du sociologue Pierre Bourdieu. Etre issu de la petite bourgeoisie et hériter d'un capital culturel de sa famille sert directement la réussite scolaire de l'enfant. Ce n'était pas le cas non plus pour ma sœur et moi : nous n'étions pas issus de la petite bourgeoisie et, encore moins des enfants de bourgeois et de nobles ayant habité le château de Ruesnes !

Cela a pu être le cas pour Jeannie et Alain Vaille : sa famille n'a pas habité le château, mais leur grand-mère Elise était institutrice et c'est sans doute là un facteur favorable de leur réussite scolaire. En 1945, après la guerre, c'était encore l'époque où les grands-parents, les parents et les enfants habitaient sous le même toit. C'est dans ce contexte que Jeannie et Alain ont grandi auprès de leurs grands-parents pendant une bonne partie de leur enfance. Cette cohabitation a peut-être permis une transmission plus facile du capital culturel.

Claude Répétylo était un amateur de la petite reine. Une passion qu'il partageait avec son ami Alain Milloncourt. Il habitait le village voisin de Beaudignies. Ils s'étaient sans doute connus lors de leurs études secondaires au Lycée de Le Quesnoy : ils avaient obtenu le même baccalauréat. Amateurs également de la petite bière, tous deux aimaient se retrouver à la brasserie « *Au Blagau* » de Le Quesnoy.

Claude Répétylo avait une sœur, Jeanine, plus âgée. Elle n'a pas eu la chance de son frère de pouvoir entreprendre des études secondaires. Sa mère est décédée prématurément, sans qu'on puisse ici préciser de date. Jeanine s'est alors retrouvée « devant les fourneaux », tout en travaillant à Valenciennes en tant qu' « employée de maison ».

Né à Le Quesnoy, Claude est décédé en 2015 à l'âge de 70 ans, inhumé au cimetière de Ruesnes.

André Marin, l'héritier

André Marin est le fils d'un couple d'instituteurs ayant enseigné à Ruesnes pendant de nombreuses années. Il est né en 1935 dans la décennie ayant précédé celle de Claude Répétylo (1944).

Sa mère était institutrice à l'école des filles ; son père à l'école des garçons. Ils ont appris à lire, à écrire et à compter à de nombreux jeunes de Ruesnes. L'objectif était qu'ils obtiennent le Certificat d'Etudes Primaires. Marin père était connu pour sa sévérité. Mes oncles, nés fin des années 20 – début des années 30, ayant fréquenté l'école primaire, la relataient : ils en avaient des souvenirs. A cette époque l'autorité de l'instituteur n'était pas contestée par les familles. Avec elles, c'était même parfois la double punition de l'enfant !

André Marin est un héritier au sens sociologique évoqué ci-dessus. Il fréquente l'école communale et entre au Lycée de Le Quesnoy en 1946. Il devient bachelier en 1954 ; seuls 7% des garçons de sa génération l'étaient devenus. Il poursuit ensuite des études supérieures en mathématiques à la Faculté des Sciences de Lille.

Il est enseignant dans cette discipline en 1958 au Collège de Le Quesnoy, puis au Lycée où il y fera toute sa carrière. Il prend sa retraite en 1995.

Il a ensuite pris en charge l'Association des Anciens Elèves du Lycée de Le Quesnoy ; il a récemment cédé la place, mais demeure Président d'Honneur.

En 2022, il est âgé de 87 ans.

André Marin réside à Marly, près de Valenciennes ; mais il a probablement des souvenirs de Ruesnes !

Classe de 2ème M1 - 1964 - Lycée Le Quesnoy



1964 2ème M1 Lycée Le Quesnoy



Au centre du cliché, André Marin et ses élèves

2) Deux enfants de deux familles aux parcours scolaires symétriques

La sœur et le frère de chacune des familles ont eu des parcours scolaires symétriques : Marie-France et Michel Sueur ; Jeannie et Alain Vaille. Bien qu'appartenant à deux familles différentes (Sueur et Vaille), il existe entre elles un lien de parenté : nous sommes cousins !

a) Nées en 1945, **Jeannie Vaille et Marie-France Sueur** obtiendront en 1964 leur baccalauréat dans une section où les filles sont majoritaires : la philosophie. Un parcours scolaire sans-faute, (comme celui de Claude Répétylo), émaillé de nombreuses distinctions (encouragements, félicitations) et d'obtention de nombreux prix (livres) à l'époque où dans la salle de cinéma de Le Quesnoy avait lieu la cérémonie de distribution annuelle des prix en présence du proviseur, des enseignants, des élèves et des familles.

Ma mère, ravie et fière de sa fille n'en manquait jamais une.

b) Nés respectivement en 1947 et en 1948, **Alain Vaille et Michel Sueur** obtiendront leur baccalauréat en 1969 pour l'un, en section « philosophie » ; en 1968 pour l'autre, en section « sciences expérimentales ».

Notre parcours scolaire n'a pas été un sans-faute. C'est connu, les garçons travaillent moins bien que les filles ! Mais, dans les années 60, ceux qui obtiennent leur baccalauréat poursuivent des études supérieures un peu plus fréquemment que les filles.

Ce sera notre cas.

Alain Vaille, après avoir suivi l'essentiel de ses études secondaires au Lycée de Le Quesnoy, a obtenu son bac en 1969 au Lycée Ernest Couteaux à Saint-Amand-les-Eaux (source : Les copains d'avant). Puis, il poursuit ses études supérieures à la Faculté d'Anglais tout en étant « pion ». En 1971-72, il est enseignant à Hautmont, dans l'Avesnois.

En 1977, à l'âge de 30 ans environ, Alain évolue sur un plan professionnel en effectuant un parcours en entreprise (Piquet, Coface, Dun and Bradstreet) à Lyon et ce, jusqu'en 2006, soit pendant 29 ans. Il opère ici une mobilité professionnelle et géographique importante, loin de son Avesnois natal et de son métier d'enseignant. Aujourd'hui retraité, il réside à Carcassonne.

Quant à Michel Sueur, après avoir obtenu son bac en 1968, il poursuit des études supérieures en sociologie à Lille. En 1972, **j'ai eu la chance** de travailler dans la recherche et l'enseignement supérieur, aux côtés des professeurs qui m'ont formé, à l'Institut de Sociologie (Université de Lille 1, Villeneuve d'Ascq). Ayant intégré le CNRS en 1981, j'ai travaillé dans un laboratoire de recherche tout en contribuant à la formation de nombreux étudiants, avec l'objectif de leur mettre le pied à l'étrier. J'étais à l'aise dans ce milieu universitaire où j'appréciais l'autonomie ; la liberté dans la recherche et l'enseignement.

Retraité depuis 2010, je réside aujourd'hui en Périgord. Comme Alain, je suis loin de mon Avesnois natal. Mais j'y suis toujours attaché ; j'en veux pour preuve le présent travail, en cours de rédaction, qui s'appuie sur un état d'esprit et des savoirs acquis à l'Université.

Retour sur mon parcours scolaire

Dans les années 60, nombreuses sont les jeunes filles qui entrent dans la vie professionnelle, après le certificat d'études primaire ou un CAP. Elles sont très jeunes. Il en est de même pour les garçons qui quittent le système scolaire. Souvent pressés par leurs parents, ils ne poussent pas leurs études jusqu'au baccalauréat et entrent en apprentissage ou dans la vie active dès la fin de l'école obligatoire.

A Ruesnes, cela a été le cas de tous ceux avec lesquels j'ai grandi et avec qui je suis allé à l'école communale ; ceux avec qui j'avais joué aux billes, au gendarme et au voleur, au football, à la bagarre, à cache-cache, au mouchoir, à Colin-maillard, etc.

Cela aurait pu être mon cas.

Mais un jour d'école, s'adressant aux élèves, et nous étions plusieurs concernés, l'instituteur demande : « A la prochaine rentrée scolaire, qui veut être inscrit pour aller en classe de sixième au Lycée de Le Quesnoy ? ».

Sans hésitation, j'ai levé le doigt, bien haut.

J'avais été le seul à le faire.

J'étais inscrit.

Ce fut ma chance.

En 1960, à l'âge de 12 ans, j'entrais en sixième au Lycée de Le Quesnoy, dans une classe regroupant les élèves ayant opté pour l'allemand en première langue et pour l'apprentissage du latin.

C'est à bicyclette que je suis parti pour le lycée. Un oncle m'avait donnée la sienne : « Oncle Roland » ; sans doute celle avec laquelle il venait courtoiser Tante Gisèle en 1950. Dix ans s'étaient écoulés depuis et, un peu rouillée, elle avait besoin d'être retapée.

Je garde en mémoire le fait que j'étais allé en train à Valenciennes avec ma mère chez le « marchand de vélos » pour acheter de quoi la remettre en état (peinture, décalcomanie, pneus, chambre à air, patins, câbles de freins, etc.).

Le cliché ci-après me montre ici prêt pour la rentrée de septembre, avec une bicyclette, comme neuve et avec mon cartable neuf. J'étais sûrement fier d'entrer au lycée.

A noter que depuis ma communion qui avait eu lieu quelques mois auparavant, j'avais changé de look : j'étais maintenant coiffé « à la brosse » (et non plus avec une ligne sur le côté). Mais j'avais continué à porter des courtes culottes ; ce que je ferai jusqu'en classe de troisième. J'étais le seul élève de la classe à en porter, en été comme en hiver !

Notre mère veillait néanmoins à notre confort pour affronter le froid : chaussures montantes et moufles fourrées, grandes chaussettes, passe-montagne, écharpe, etc. ; pour affronter la pluie: la cape cycliste et sa capuche !

Fier d'entrer au lycée (1960)



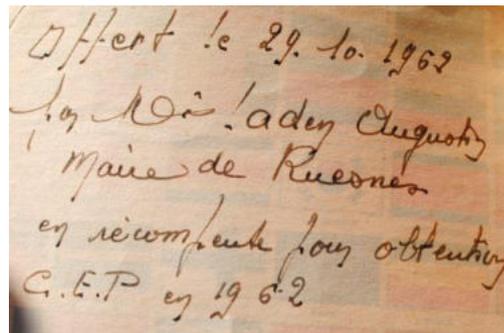
La bicyclette d' « Oncle Roland », comme neuve ; un cartable neuf ; des culottes courtes

Ma seconde chance est d'avoir une sœur, de trois ans mon aînée, qui avait tracé le sillon. Entrée en sixième en 1957, à l'âge de 12 ans, elle réussissait : toujours en haut du tableau d'honneur avec les encouragements ou les félicitations. La distribution annuelle des prix faisait l'objet d'une cérémonie. Elle était plusieurs fois citée et elle décrochait de nombreux prix : des livres.

Ma troisième chance est d'avoir eu une maman qui nous a permis de faire des études et qui nous a poussés. Elle avait des aspirations à la réussite de ses enfants. Accéder au métier d'instituteur était son rêve pour nous. C'était, pour elle, la profession idéale pour une femme ; permettant de concilier la vie familiale et professionnelle. Sa fille Marie-France comblera ce désir. Avec un parcours sans faute dans sa scolarité, elle est nommée institutrice en classe de maternelle en septembre 64, à l'âge de 19 ans. C'est à bicyclette qu'elle prendra son poste (un remplacement) à Vendegies-sur-Écaillon, un bourg du Cambrésis situé à 6 km de Ruesnes.

Avec son fils, ma mère voyait bien que c'était plus difficile. « Je n'étais pas bileux », disait-elle de moi. J'étais le garçon, et c'est connu, il travaille souvent moins bien que la fille. Cela était le cas, mais je parvenais à cheminer dans le système scolaire. Par sécurité, on me fit passer mon certificat d'études primaires lorsque j'étais en classe de cinquième. Je l'ai obtenu, avec d'autres de l'école communale. Mais ces derniers, sauf moi, avaient été récompensés par le Maire de Ruesnes qui leur avait offert l'édition 1962 du « Petit Larousse », le « Dictionnaire encyclopédique pour tous ».

Apprenant cela, ma mère est allée en Mairie, afin qu'il soit réparé à cette injustice. Ce fut chose faite. Je possède toujours ce dictionnaire avec logo Larousse et la mention manuscrite ci-dessous.



Je poursuivis ensuite mon cheminement, moins brillamment que ma sœur et non sans faute, obtenant mon baccalauréat en 1968, à l'âge de 20 ans. J'avais redoublé la classe de 3^{ème} alors que j'avais obtenu mon BEPC en juin 1964 ; ma sœur Marie-France obtenant son baccalauréat. Ce jour-là, notre mère était tellement heureuse de la double réussite de ses enfants qu'elle avait pleurée !

Quant à moi, j'avais été vexé de devoir redoubler la classe de 3^{ème} en ayant obtenu le BEPC : je trouvais cela injuste et j'en voulais au conseil de classe d'avoir pris cette décision. Ma cousine Ghislaine, présente dans le lycée lors de l'affichage des résultats du brevet a encore en mémoire, soixante ans après, la colère que j'exprimais dans l'établissement. Une fois passée, j'acceptais le redoublement en me disant que j'allais rafler des prix dans certaines matières. Ce que je fis et qui n'est pas passé inaperçu du corps enseignant mentionnant, à l'appui de mes résultats, que le redoublement m'avait été bénéfique... J'avais également décidé que ce ne serait plus à bicyclette que je reprendrai le chemin du lycée lors de la rentrée de septembre 64. J'étais âgé de 16 ans et avec mes économies accumulées réalisées au fil des années grâce à des travaux agricoles saisonniers, je me suis acheté une mobylette. Et désormais, je porterai des pantalons. J'étais devenu un jeune homme.

Classe de 4^{ème} M3 1962-63 – Lycée E. Thomas, Le Quesnoy

Michel Sueur, 3^{ème} rang, milieu



Classe de 1^{ère} CD 1966-67 – Lycée E. Thomas, Le Quesnoy

Michel Sueur, 2^{ème} rang, 3^{ème} en partant de la gauche



9 – Le cultivateur, devenu agriculteur médaillé

Georges Vaille est cultivateur à Ruesnes ; il devient ensuite l'agriculteur médaillé. Il réside alors à Thiant.

C'est son histoire qui est ici contée.

Qui est Georges, Aimé, Michel Vaille (1881-1962) ?

Georges, Aimé, Michel Vaille est né à Ruesnes en 1881. C'est le dernier né de la fratrie de dix enfants. Une trentaine d'années le sépare de l'aîné François Vaille, le charron. Pourquoi un tel écart d'âge entre le premier et le dernier né ? On souhaite faire un petit rappel sur l'histoire de cette fratrie.

Rappel sur l'histoire de la fratrie

La famille Vaille est nombreuse. Elle s'est agrandie suite au remariage d'Hector du fait d'un veuvage, de courte durée (moins d'un an). Sept enfants étaient nés d'un premier mariage ; trois autres d'un second. Vingt années se sont écoulées entre les deux mariages. L'intervalle entre la naissance du premier et celle du dernier né est donc ici important.

Les naissances des sept premiers enfants se sont succédées aussi régulièrement que l'a permis la fécondité du couple Vaille-Delsart. Cette fécondité s'est arrêtée à un âge relativement jeune : âgé de 30 ans le couple n'aura plus d'enfants. On rappelle que les remariages, nombreux, ne sont pas tant liés aux divorces, mais aux décès prématurés dont les causes sont multiples : les maladies, mais aussi les grossesses répétées dont seul l'allaitement les espère. On le vérifie ici au sujet de ce couple qui n'aura plus d'enfants pendant plus de dix ans, dont l'épouse Eulalie Vaille, née Delsart décède à l'âge de 41 ans.

Il en va autrement pour ce qui est de la fécondité du couple Vaille-Vansteenkiste, suite au remariage d'Hector, à l'âge de 42 ans.

Juliette est âgée de 32 ans et seulement trois enfants naîtront entre 1874 et 1881 en l'espace de 7 ans. Si l'intervalle entre les deux premières naissances est de deux ans, il est de cinq ans entre la deuxième et la troisième naissance. Dans ce dernier quart du XIXe siècle, c'est donc le modèle de la limitation volontaire des naissances qui commence à s'imposer ici.

Le mariage de Georges Vaille

Georges Vaille se marie en 1904, dès son retour du service militaire (durée : 3 ans). Son frère Gustave le brasseur, de cinq ans son aîné, s'était marié l'année précédente.

Le mariage de Georges a lieu à Ruesnes avec Marthe Marie Anne Jouglet, née en 1878. Lui est âgé de 23 ans ; elle de 26 ans.

Mon arrière-grand père Léandre participe à ce mariage comme témoin en tant que « frère de l'époux », est-il mentionné. C'est un indice de la qualité des relations au sein de la famille Vaille qui s'est agrandie suite au remariage d'Hector.

Un indice de la qualité des relations familiales

Contrat de mariage
Pas de contrat de mariage

Témoïn
Aimé Léonide VAILLE
cultivateur
42 ans
Commentaire : frère de l'époux
Domicile
Commune : Ruesnes

Témoïn
Gustave Louis Émile VAILLE
brasseur
27 ans
Commentaire : frère de l'époux
Domicile
Commune : Ruesnes

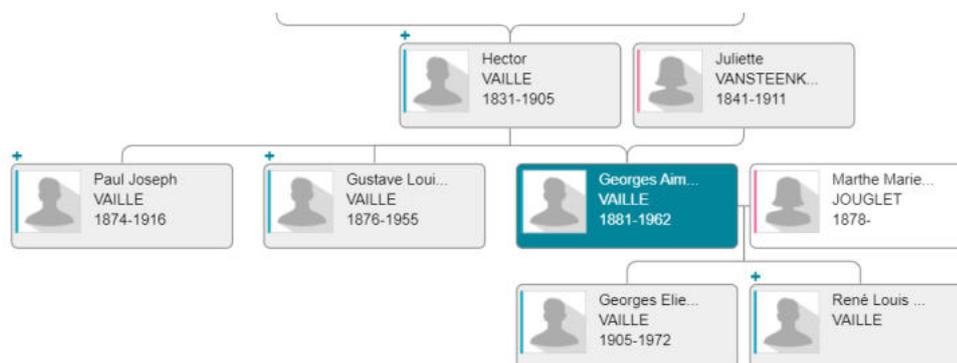
Une nouvelle conception de la famille

Le couple Vaillle-Jouglet a une nouvelle conception de la famille, conforme à celle qui se fait jour en ce début du XXe siècle. Il n'y a pas de contrat de mariage. C'est le modèle de la limitation volontaire des naissances qui s'impose : deux seuls enfants naissent.

Le premier naît le 10 février 1905, l'année qui suit le mariage du couple. Il lui donne le même prénom que celui du père, Georges, suivi de ceux des grands-parents, Elie, puis Hector. Ce dernier n'aura pas le temps de voir grandir son petit-fils : il décède le 18 décembre 1905. Décédée cinq ans plus tard, sa grand-mère Juliette a un peu plus de temps.

La déclaration de sa naissance en mairie est faite par le père, devant le Maire de l'époque, Isidore Carpentier, en présence de ses oncles paternels, est-il mentionné : Gustave, brasseur et Léandre (mon arrière-grand-père), signataires de l'acte.

Un second enfant naît en 1906 : René, Louis, Bruno Vaillle.



	Marthe Marie Anne JOUGLET
Naissance	1878 Denain, 59220, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
Mariage	10 mars 1904 avec Georges Aimé Michel VAILLE Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
Décès	

	Georges Aimé Michel VAILLE
Naissance	30 janv. 1881 Ruesnes, 59530, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE
Mariage	10 mars 1904 avec Marthe Marie Anne JOUGLET Ruesnes, 59530, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
Décès	1 déc. 1962 Thiant, 59224, Nord, Nord-Pas-de-Calais, FRANCE

Source : Généalogie d'Elisabeth Bourlet de la Vallée

Acte de naissance de Georges, Elie, Hector Vaile le 10 février 1905

N ^o 1	
Naissance	N'ayant plus cent ans, le onze de mois
Vaile	de février à midi, par devant nous, Carpentier
Georges-Elie	Léandre, Maire, officier de l'état civil de la commune
Hector	de Ruesnes, Canton du Quenoy-Est, arrondis-
marié à Marie	sement d'Arennes, département du Nord, a
19 12 1934	comparu Vaile George, âgé de vingt quatre
1900 28 12 1934	ans cultivateur, né à Gortoulie en cette commune
Divorcé par jugement	lequel nous a présenté un enfant du sexe
du tribunal de Valenciennes	masculin ne lui appartenant de nature
du 19 mai 1954	de lui déclarant, en sa demeure, qui en cette
Le Greffier,	Commune de Ruesnes, Canton du Quenoy-Est de l'arrondissement
4 5	de Valenciennes, âgé de vingt six ans,
Décédé à	sans profession, marié à Ruesnes et de domicile
THIANT	et auquel il déclare vouloir donner les prénoms
Le 27-5-72	de Georges-Elie-Hector. Les dites déclarations
Le 1954	et présentations faites en présence de Gustave
	Vaile, âgé de vingt huit ans, et Léandre Vaile
	âgé de quarante quatre ans, tous deux habitants
	domiciliés en cette Commune et oncles paternels
	à l'enfant. Le père et les témoins ont
	signé avec nous le présent acte après
	lecture faite.
	Gustave Vaile Léandre Vaile George

Léandre Vaile, âgé de 44 ans, est signataire de l'acte de naissance de son neveu

Source : archives départementales du Nord

<https://archivesdepartementales.lenord.fr/ark:/33518/dm1gnkqls8wz/0c620699-3e8c-4862-8eb3-fccb3d69a698>

Georges Vaile, cultivateur à Ruesnes

Au moment du mariage, Georges est cultivateur à Ruesnes. Les éléments en notre possession nous permettent de penser que le couple Vaile-Jouglet y réside peu de temps (environ 2 ans) : le second enfant naît à Denain en 1906. Le couple garde néanmoins des liens familiaux.

On rappelle ici que de 1902 à 1914, Georges est associé à l'entreprise familiale de son frère Gustave créée sous le nom de : « Brasserie VAILLE-PETIT frères et sœurs ».

Le mariage de Georges a lieu à Ruesnes, un enfant y est également né.

Ce sont Gustave et Georges qui déclarent les décès de leurs parents en Mairie de Ruesnes en 1905, puis en 1910.

Avec la naissance du second enfant à Denain le 12 avril 1906, on peut penser que le couple Vaile-Jouglet réside dans cette commune.

Jusque quand ? Jusqu'à la veille de la Grande Guerre ou après la fin du conflit ? La question reste posée.

Le couple Vaille-Jouglet part alors de Denain pour Thiant où Georges n'est plus cultivateur ; il devient agriculteur.

De Denain à Thiant

On ne connaît pas les motivations ayant présidé au départ du couple Vaille-Jouglet de Denain vers Thiant, ni les raisons du choix de cette ville. On peut néanmoins apporter quelques éléments.

Au moment du mariage, le choix de l'épouse de résider à Ruesnes auprès de Georges se fait à contre-courant du mouvement d'exode rural qui se poursuit en ce début du XXe siècle. Peut-être avaient-ils convenu qu'il s'agissait là d'une situation provisoire. Marthe est une fille de la ville et elle n'est pas d'origine paysanne. En habitant Ruesnes, elle découvre le monde rural. A-t-elle la nostalgie de la ville et de ses attraits, notamment pour une jeune femme ?

Par ailleurs, quelle est la situation du couple à Ruesnes, avant leur départ pour Denain ?

Agés, respectivement de 25 ans (Georges) et de 28 ans (Marthe) en 1906, le couple a deux enfants. Thiant est une commune proche de la ville natale de Marthe.

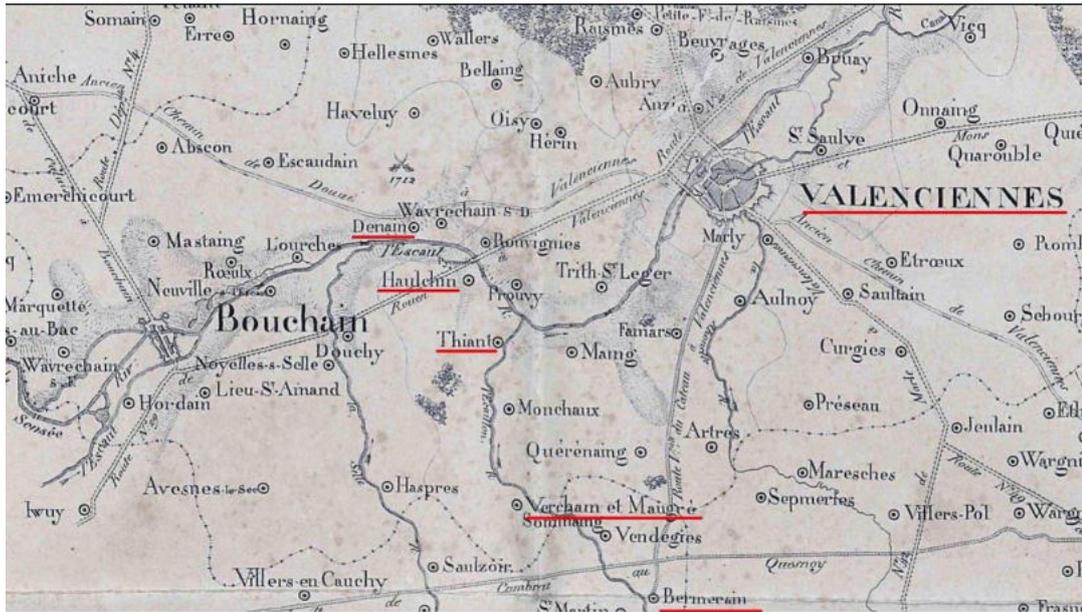
Thiant est proche de Denain, la ville natale de Marthe

Thiant est à une quinzaine de kilomètres de Ruesnes. Mais, ce n'est pas tant la distance qui compte ici, mais l'environnement de cette commune. A la différence de Ruesnes, un petit village de l'Avesnois en milieu rural, Thiant est une ville du Valenciennois, proche de Denain, qui se trouve en milieu urbain. Et quand Georges épouse Marthe, il n'épouse pas une paysanne mais une citadine.

En effet, Thiant est une petite ville qui connaît une certaine dynamique démographique : elle passe de 1.955 habitants en 1921 à 2.859 habitants en 1962. Elle est située à 7 - 8 kilomètres de Denain, la ville natale de Marthe Jouglet où elle a grandi. Elle n'est pas une paysanne, mais une fille de la ville ; une fille d'artisan et non de cultivateur : son père Elie, Joseph, né en 1844, était brasseur, un artisan. Denain est une ville satellite de Valenciennes en plein développement économique et démographique. Capitale du charbon et de l'acier, elle est située au cœur du bassin minier du Nord. Elle passe de 23.000 habitants en 1921 à près de 30.000 habitants en 1962, avant de connaître le déclin. Par ailleurs, Thiant se situe aussi à une dizaine de kilomètres environ de Valenciennes qui compte 34.000 habitants en 1921 ; 45.000 habitants en 1962.

Bref, le couple Vaille-Jouglet réside dans un environnement urbain, une caractéristique du Valenciennois et ce, à la différence de l'Avesnois.

A Thiant, Georges n'est plus cultivateur. Il devient agriculteur, décoré du mérite agricole.

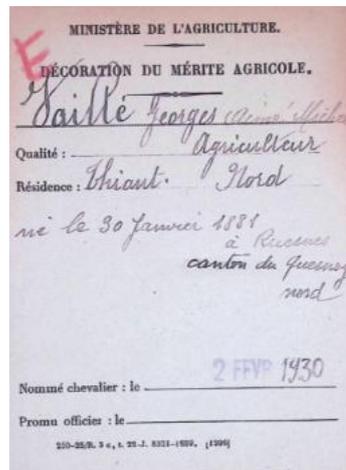


Du cultivateur à l'agriculteur médaillé

On rappelle ici que c'est dans les vingt années ayant précédé 1914 que l'agriculture en France s'est tournée vers l'économie de marché.

Georges Vaille, comme son frère Gustave, se situe dans ce contexte d'une économie de marché et d'une « nouvelle agriculture ». Il contribue à la développer, sans qu'on puisse ici préciser de quelle manière, puisqu'il est décoré du mérite agricole, nommé chevalier le 2 février 1930, à l'âge de 49 ans. Il s'agit là d'une distinction honorifique pour récompenser les services marquants rendus à l'agriculture.

On peut néanmoins penser que l'environnement urbain, les routes et le chemin de fer ont été des facteurs favorables au développement d'une économie de marché dans le domaine de l'agriculture dont Georges a été l'un des acteurs. Encore fallait-il prendre des initiatives et saisir les opportunités qui s'offraient à lui.



Source : [\[AN - 19910528/51\]](#) - France - Décorés du Mérite agricole | 1883 - 1970 - Geneanet

Médaille de chevalier - Source : [Ordre du Mérite agricole — Wikipédia \(wikipedia.org\)](#)

Les Vaille s'installent durablement à Thiant

De l'Avesnois au Valenciennois, il y a ici exogamie géographique. Le couple Vaille-Jougllet s'établit durablement à Thiant. Georges y est décédé en 1962, à l'âge de 81 ans. L'aîné des enfants, également établi dans cette ville, est décédé en 1972, âgé de 67 ans.

René Vaille s'est marié à Hortense Boursiez à Verchain-Maugré. Fille de cultivateur, elle est née en 1905. Selon l'arbre généalogique de Patrick Dulieu consulté, les « Boursiez » sont une famille de cultivateurs depuis de nombreuses générations. Verchain-Maugré est un village du Valenciennois de 1 000 habitants environ, situé entre Thiant et Ruesnes !

René est décédé en 1990, à l'âge de 84 ans. Hortense en 1992, à l'âge de 87 ans. Ils ont eu une fille, Anne Marie Vaille.

A ce stade de notre analyse, ce qui apparaît ici de façon étonnante, c'est la tendance à l'endogamie géographique. En se déplaçant de Ruesnes vers Denain, puis Thiant, Georges Vaille fait, en sens inverse, le même chemin que celui de son ancêtre plusieurs siècles avant lui ! Si son fils aîné demeure à Thiant, le cadet quant à lui effectue un retour vers Ruesnes.

Un retour vers le bourg d'origine de l'ancêtre Vaille

Thiant est situé à deux kilomètres d'Haulchin ; la commune d'origine de l'ancêtre Vaille, venu à Ruesnes, il y a environ trois siècles, vers le milieu des années 1600. L'endogamie géographique perdure ici de façon spectaculaire.

Des proverbes renforçant l'endogamie

Au XIXe, et même encore au XXe siècle, il y avait de nombreux proverbes mettant en garde ceux qui s'éloignaient de chez eux. On s'appuie sur l'ouvrage d'Eugen Weber rapportant que dans la France rurale de cette époque : « Toute personne venant de plus loin que le rayon familial de quinze ou vingt kilomètres, [dit Guillaumin à propos des paysans des années 1930], était encore un « étranger ».

Il y avait là un préjugé naturel que les proverbes renforçaient : « A beau mentir qui vient de loin ». Mais ces mêmes proverbes enseignaient également qu'il était dangereux de trop s'éloigner de chez soi : « Les femmes et les poules se perdent quand elles vont trop loin ». « Dans les terres étrangères les petites vaches peuvent manger de grands bœufs ».

Il était risqué, surtout, de se marier loin de chez soi. Un Franc-Comtois demanda au curé de son village de l'aider à se décider entre deux filles, l'une de l'endroit, l'autre d'un autre « pays ». « Ah, dit le prêtre, bouse ici, bouse là-bas, prends-la dans ton pays, tu t'épargneras le transport ».

Le proverbe basque exprime la chose de manière peut-être plus pénétrante : « Qui va trop loin se marier va pour tromper ou pour être trompé ». Le jeune homme qui se mariait dans un village voisin épousait une *étrangère* qu'il ne pouvait pas vraiment connaître. Ainsi dit-on dans le Tarn-et-Garonne : « Prends la fille de ton voisin, Que tu vois passer chaque matin ».

Conclusion

Des hommes de valeur ?

Sur le plan étymologique « Vaille » signifie « Homme de valeur ». Ceux ayant été l'objet de notre histoire sont-ils des hommes de valeur ? On laisse le soin au lecteur d'en juger ; rappelant ici qu'il s'agit d'une histoire possible. Et que d'autres le sont, à condition d'avoir des éléments à l'appui. S'agit-il pour autant d'une histoire singulière ?

Une histoire singulière ?

L'histoire des Vaille de Ruesnes telle que nous l'avons rapportée est-elle singulière ?

Nous ne le pensons pas. De nombreuses autres familles ont connu la même histoire. A leur lecture, chacun d'entre nous peut trouver des membres de sa famille ayant eu le même destin. Au fond, c'est l'histoire des gens d'en bas, des gens ordinaires ; et ils sont nombreux. Occupés majoritairement par le travail de la terre, ils ont permis aux élites et à l'Etat de se développer. Nous avons cherché à articuler cette histoire d'en bas avec celle d'en haut. Pour ce faire, dans la présentation faite, nous n'avons négligé ni l'économie, ni les structures sociales, ni l'action des élites. On a souligné par exemple l'importance du plan Freycinet, de la réforme de l'enseignement de Jules Ferry, etc. De la même façon, nous avons suffisamment insisté sur l'avènement d'une économie de marché, sur les conséquences des guerres et sur les transformations sociétales.

Les Vaille : un groupe familial se situant entre tradition, modernité et innovation

Cette famille, dont les membres ont fait l'objet de notre histoire, grosso-modo sur la période 1850-1950, se situe entre la tradition, la modernité et l'innovation

La tradition est portée par l'aîné de la fratrie : **François** Vaille. Il est l'héritier d'un ancien métier prestigieux dont le savoir et le savoir-faire se sont transmis de façon ancestrale : celui de charron. **Léandre** Vaille, le cadet (mon arrière-grand-père maternel), hérite quant à lui d'une exploitation agricole relevant du modèle de l'économie d'autosubsistance ; pour son activité, il utilise l'attelage canin, le cheval du pauvre. **Amand** Vaille, est occupé par le travail de la terre en tant que « journalier » ; « le journal » étant une unité de mesure du travail de la terre héritée de l'Ancien Régime. Puis il devient charretier, un métier qui éloignait parfois les gens de leur domicile en allant chercher le travail là où il était.

Hector Vaille ne revient pas dans son bourg natal après son service militaire. Il a été pour lui un agent d'émigration et un facteur d'exode rural. Il entre dans l'administration des Douanes. Elle le conduit de la campagne à la ville. Hector trace ici un sillon que vont suivre de nombreux membres de sa parentèle. Il relève de la modernité. Tout comme sa sœur **Rosémante** Vaille : elle épouse un douanier, échappe à la condition paysanne et contribue à l'exode rural. Par ailleurs, elle adopte le modèle de la limitation volontaire des naissances, encore peu en cours à l'époque, en 1880. Seule fille survivante de sa fratrie, Rosémante est sans doute en avance sur son temps : c'est une femme moderne. Elle devient un modèle pour des membres de sa parentèle quant à la conception de la famille.

Paul Vaille devient militaire. On peut y voir un effet du rôle de l'école de Jules Ferry des années 1880 dans l'enseignement de ses valeurs, parmi lesquelles il faut compter le patriotisme. C'est après 1870 que l'armée n'est plus l'épouvantail des paysans ; ce qui avait valu à Léandre d'être déclaré par son père en 1861 comme étant né de sexe féminin, afin d'échapper au service national. En 1893, à peine âgé de 19 ans, son frère puîné Paul s'engage quant à lui « volontaire » pour quatre ans. Ensuite l'armée le propulse à l'autre bout du monde, aux Etats-Unis, puis au Vietnam jusqu'au début des années 1900. La société a changé ; les hommes aussi. La France est entrée dans le monde moderne.

Gustave crée une activité nouvelle dans son bourg natal : une brasserie. Il innove, comme le fera son fils Simon dans l'arboriculture, dans un contexte où se développe une économie de marché ; un modèle à l'opposé de celui relevant de l'autosubsistance. Le plan Freycinet sur le développement des routes et des chemins de fer avait comme objectif de sortir l'économie française de sa léthargie. L'objectif est atteint. Le vin concurrence la bière. L'activité brassicole se restructure. Il faut s'adapter ou disparaître. Gustave maintient à flot sa brasserie pendant près de quarante ans, malgré les conflits mondiaux.

Georges est le cadet de la fratrie. Il contribue à l'entrée de l'agriculture dans la modernité et l'économie de marché. En 1930, à l'âge de 49 ans, il est décoré du mérite agricole. Il s'agit d'une distinction honorifique récompensant les services marquants rendus à l'agriculture.

Les Vaille : un groupe familial étendu

L'intérêt des données généalogiques est de reconstituer les liens de parenté au sein d'une famille. Et dans la famille traditionnelle, c'est la parenté qui compte. On peut l'illustrer en prenant l'exemple du faire-part de décès de Léandre Vaille, joint ci-après en annexe. Son analyse met en évidence l'étendue de son groupe familial.

Un groupe d'une cinquantaine de personnes

Le groupe familial de Léandre, outre les familles collatérales, compte une cinquantaine de personnes : ses enfants, leur conjoint(e) et les petits-enfants ; ses frères et sa sœur, leur conjoint(e) et leurs enfants. Un groupe auquel il convient d'ajouter six familles collatérales : Porcq, Lesur, Meurisse, Lefort, Froment et...Noisette ! Cela fait du monde.

Toutefois, l'étendue de ce groupe familial n'est pas une condition suffisante à l'existence de relations entre les membres d'une famille. On a souligné à plusieurs reprises l'importance de l'endogamie. C'est la proximité géographique des membres du groupe familial qui a permis à Léandre d'entretenir des rapports familiaux fréquents, et de qualité.

Des rapports familiaux fréquents, et de qualité

On rappelle ici que Léandre a été témoin en Mairie de nombreux événements familiaux de la grande famille des *Vaille de Ruesnes* (déclaration de naissances, célébration de mariages).

Chez les Vaille, il y avait une certaine force dans l'attachement à la famille et dans les sentiments que les uns éprouvaient envers les autres.

Est-il utile de rappeler que le prénom usuel de « Léandre » était celui de son neveu, décédé prématurément ? Que parmi sa collection de photos, la carte postale éditée lors de l'inauguration du monument aux morts de Ruesnes en 1922 a été conservée précieusement, en souvenir des siens « morts pour la France ».

Léandre a dû apprécier la bonne bière de son frère Gustave, le brasseur. Et il avait les bonnes chaussures d'Hippolyte Porcq, le cordonnier, son beau-frère. Et il devait posséder les meilleures laitières de l'Avesnois avec son autre beau-frère, Jean-Baptiste Meurisse, marchand de vaches !

En contrepartie, Léandre et Sophie avaient les bons produits de leur ferme : le lait, la crème, le beurre, le babeurre et le fromage.

Enfin, le chemin de fer et un « point d'arrêt » à Ruesnes ont fait se rapprocher la ville et la campagne. Il a permis aux membres de cette famille ayant quitté leur bourg natal d'y revenir de temps à autre. On pense ici à Hector, son frère aîné et à Rosémente, sa sœur unique, ayant migré tous deux dans le Valenciennois.

Une solidarité familiale

Ce groupe familial, comme d'autres, a dû faire preuve de solidarité face aux événements de la vie. Il a eu à faire face aux guerres et à leurs conséquences ; aux épidémies, aux maladies, aux décès prématurés laissant des enfants orphelins et des familles dans la peine ; aux intempéries, aux hivers rigoureux, aux récoltes aléatoires, etc. Il y avait néanmoins des moments heureux. Dans la société française traditionnelle, le mariage en était un ; l'un des rares moments de répit venant interrompre la routine, le travail harassant et les privations. Il y avait aussi le jour où on tuait le cochon et, sans doute, d'autres jours heureux.

Pas de nostalgie, de la reconnaissance

Je n'ai aucune nostalgie pour ces temps anciens, mais une grande reconnaissance pour ceux qui les ont vécus et pour la vie dure qui a été la leur. Nous sommes nombreux à leur devoir notre existence aujourd'hui. Gardons-leur la flamme allumée pour qu'ils ne tombent jamais dans l'oubli. L'histoire d'une famille se nourrit de dates et de lieux. Ne les oublions pas.

A ceux qui voudraient revenir à ces temps anciens, ils ne les connaissent pas ; ils n'ont même pas de connaissance livresque de la condition paysanne ou de la condition ouvrière.

Aller de l'avant

Au moment où on s'interroge sur la société de demain, savoir d'où on vient permet de savoir où on va pour aller de l'avant. Une société qui oublie son histoire ne va nulle part.

Quand elle avance sans mémoire, elle ne sait pas où elle va.

Le faire-part de décès de Léandre Vaille



Monsieur & Madame FINET-VAILLE et leurs Enfants ;
Monsieur & Madame VAILLE-DELHAYE et leur Fille ;
Monsieur & Madame CAUCHIES-VAILLE et leur Fille ;
Monsieur & Madame DELSART-CHOMBART et leur Fille ;
Madame Veuve VAILLE-ETHUIN et ses Enfants ;
Les Enfants de feu VAILLE-SAPART ;
Monsieur & Madame VAILLE-BRUYÈRE et leurs Enfants ;
Madame Veuve DOBY-VAILLE et ses Enfants ;
Madame Veuve PAUL VAILLE et son Fils ;
Monsieur & Madame VAILLE-PETIT et leurs Fils ;
Monsieur & Madame VAILLE-JOUGLET et leurs Fils ;
Madame Veuve PORCO-LESUR et ses Enfants ;
Les Familles LEFORT, MEURISSE, LESUR, FROMENT et NOISETTE,

Ont la douleur de vous faire part de la perte irréparable qu'ils viennent d'éprouver en la personne de Monsieur

LÉANDRE VAILLE

leur Père, Beau-Père, Grand'Père, Frère, Oncle, Grand-Oncle et Cousin décédé à Ruesnes, le 24 Septembre 1930, à l'âge de 69 ans, administré des Sacrements de Notre Mère la Sainte-Eglise.

Ils vous prient d'assister aux Convoi, Service et Enterrement qui auront lieu en l'Eglise paroissiale de Ruesnes, le **Samedi 27 Septembre 1930, à 10 heures.**

L'assemblée en la Maison mortuaire, à 10 heures moins le quart.

Qu'In De Profundis, S. H. H.

Ruesnes, le 24 Septembre 1930.

Imp. LESNES-CAUDREUILER, Le Quesnoy

Les Vaille : un groupe familial étendu

Le cadre-photo de Léandre et Sophie (mes arrières grands-parents)



Léandre Vaille (1861-1930) – Sophie Lesur (1861-1929)

Léandre et Sophie Vaile, avec leurs enfants : Hélène, Léon et la petite Sophie



Un cliché rare, réunissant parents et enfants en 1913

Remerciements

Les remerciements vont à ma famille et aux auteur(e)s de généalogies

Des remerciements à ma famille

Ma famille a tout de suite manifesté son intérêt lorsque je leur ai parlé de mon projet d'écrire notre histoire. Elle a apporté son concours pour évoquer des souvenirs, préciser des événements et des dates, rechercher des documents, des photos et des cartes postales. Cet intérêt n'a pas faibli au fur-et-à mesure que je faisais part oralement de mes avancées. C'était motivant pour moi et un encouragement à poursuivre le travail entrepris. Il est aujourd'hui abouti. J'ai pris beaucoup de plaisir à rédiger cet ouvrage et je souhaite que tous en aient autant à le lire.

Ce travail s'appuie sur des lectures. Outre le texte, son intérêt est de mêler des photos et des souvenirs. Pour cela, il a fallu faire appel à la mémoire de la famille. Et c'est la femme qui la possède : merci à tante Gisèle, également ma marraine ; merci à Marie-France, ma sœur ; merci à Ghislaine, ma cousine. Les photos et les souvenirs sont des trésors.

Merci aux enfants, cousines et cousins, celles et ceux avec qui je me suis entretenu.

Merci à Jean-Pierre Lavaud, ancien collègue sociologue de l'Université de Lille, pour ses conseils bibliographiques et nos échanges fructueux.

Des remerciements aux auteur(e)s de généalogies

Merci à tous ceux qui s'intéressent à la généalogie. Grâce à eux on dispose aujourd'hui d'une base de données s'enrichissant chaque jour et accessible grâce à des sites web de généalogie. Cet ouvrage fait appel à ces données. Je présente de nombreux arbres généalogiques en citant leurs auteurs : merci à eux. Ils permettent d'établir les différents liens de parenté, rappelant ici que dans la famille traditionnelle, c'est la parenté qui compte.

Des remerciements à Elisabeth Bourlet de la Vallée

C'est sans difficulté que j'ai trouvé l'arbre généalogique auquel ma famille appartient, côté Vaille. Celle dont nous sommes la plus proche est la famille d'Elisabeth Bourlet de la Vallée. Elle appartient, côté maternel à la branche d'Hector Vaille ayant migré de l'Avesnois vers le Valenciennois où les Vaille se sont répandus.

La généalogie dont Elisabeth Bourlet de la Vallée est l'auteure m'a permis de connaître son existence. En prenant contact, elle a manifesté son intérêt pour mon projet ; proposant même d'apporter son concours si j'avais besoin de données complémentaires. C'était là pour moi une grande source de motivation. Je la remercie.

Bibliographie

Ouvrages

Weber (Eugen), La fin des terroirs 1870 – 1914, Collection Grand Pluriel, 2016

Winock (Michel), Jeanne et les siens, Seuil, 2003

Winock (Michel), Jours anciens, Gallimard, 2020

Articles

Beaussart (Philippe), Les thermes gallo-romains de Famars, Revue du Nord, 1980

Bourdieu (Pierre), Célibat et condition paysanne, Études rurales, n°5-6, 1962

Buriez-Duez (Marie-Pascale), Le mouvement de la population dans le département du nord au XIXe siècle, Presses universitaires du Septentrion,

Guillaume (Henri), L'aqueduc romain de Famars, Revue du Nord, 1960

Lesaege-Dugied (Aline), La mortalité infantile dans le département du Nord de 1815 à 1914, Presses universitaires du Septentrion, 1972

Llosa (Marie), Le recensement des morts pour la France du Lot en 1914-1919 : analyse et constatations, Presses universitaires du Midi, 2013

Tardivel (Nicole), L'évolution de la demande des principaux fruits consommés en France entre 1950 et 1962, Revue Consommation n°4, 1964

Tricart (Jean-Paul), compte-rendu de l'ouvrage de Firmin Lentacker, La frontière franco-belge. Etude géographique des effets d'une frontière internationale sur la vie de relations, Revue Française de Sociologie, 18-4, 1977

Autres Ouvrages

Alary (Eric), L'Histoire des paysans français, Perrin, 2016

Bertrand (Romain) et Boucheron (Patrick) (Sous la direction de), Faire musée d'une histoire commune, Seuil, 2019

Bourdieu (Pierre), Passeron (Jean-Claude), Les Héritiers. Les étudiants et la culture, Collection Le sens commun, 1964

Chatelain (Abel), L'industrie automobile française, Revue de géographie jointe au Bulletin de la Société de géographie de Lyon et de la région lyonnaise, vol. 25, n°2, 1950. pp. 106-112

Diamond (Jared), De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire, Collection Poche, 1997

Druesne (Loïc), Histoire des Druesne et des seigneurs de Ruesnes, Version 2 – Noël 2019

Grille (François-Joseph) [1782-1853], Description du Nord 1825-1838, Paris, Sazerac et Duval

La Ville lumière, Paris, Larousse, 1909

Mendras (Henri), La fin des paysans, Babel, 1992

Moriceau (Jean-Marc), Les couleurs de nos campagnes, un siècle d'histoire rurale 1880-1960, Les Arènes, 2020

Vanhove (Jean-François), Nord-Pas-de-Calais d'antan, 2012

Annuaire

Annuaire statistique du département du Nord

Dictionnaire

Encyclopédie Larousse

Wikipedia

Cartes postales anciennes

A la recherche du passé, Maroilles, Balade en cartes postales anciennes, Syndicat d'initiative de Maroilles, merci à Mme Marie-France Vilbas

Sites Web

<https://histoire-de-la-douane.org/>

<https://villesetvillagesdelavesnois.org/>

[Les Chemins de fer d'Autrefois en Avesnois – Chemin faisant en Avesnois \(patrimoine-avesnois.fr\)](http://www.patrimoine-avesnois.fr/)

<http://lesbrasseriesdelavesnois.fr/>

[GUERRE 14-18 - Occupation de l'Avesnois \(1\) - CHRISNORD TRELON \(Nord\) \(canalblog.com\)](http://www.canalblog.com/)

[Monument à Ruesnes | Les monuments aux morts \(univ-lille.fr\)](http://www.univ-lille.fr/)

www.druenne.be

<https://www.geneanet.org/>

[Elisabeth Bourlet de la Vallée \(généalogie\) - Geneanet](http://www.geneanet.org/)

L'auteur: Michel Sueur est né en 1948 à Ruesnes où il a grandi. Dans ce bourg de l'Avesnois, il a passé son enfance, rue de l'église ; puis, à l'âge de douze ans, il est parti habiter avec ses parents et avec sa sœur chez sa grand-mère, une maison située rue de Bermerain : elle a été l'un des berceaux des Vaille pendant plusieurs générations. Il a fréquenté l'école communale des garçons, puis il a fait ses études secondaires au Lycée de Le Quesnoy. En 1968, à l'âge de vingt ans, il est entré à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Lille pour apprendre une discipline : la sociologie. A la fin de ses études supérieures, c'est aux côtés des enseignants qui l'ont formé qu'il a intégré le CNRS et l'Université de Lille1 où il a fait de la recherche et où il a participé à la formation de plusieurs générations d'étudiants. Il a apprécié la liberté de penser, de chercher et d'enseigner.



Michel Sueur, Université de Lille1, 2010 (Cliché de la douce Ray)

Résumé: Cet ouvrage est dédié à une famille de l'Avesnois : les Vaille de Ruesnes. En leur mémoire, je leur offre ce cadeau d'étrennes puisqu'il paraît, hasard du calendrier, au moment d'un Nouvel An : l'An 2024.

Les « Vaille » ont été une famille importante de Ruesnes. Mais qui sont-ils ? Quel a été leur rôle ? Quel est de devenir des membres d'une fratrie - et des descendants - née dans la seconde partie du XIXe siècle ? Qui sont les ancêtres ? Quand la famille s'est-elle implantée dans le bourg ?

Les « Vaille » sont à l'origine une famille de charrons ; des artisans. Ils ont également été occupés par le travail de la terre. Par leur activité, ils ont fait vivre le pays dans la diversité des métiers formant la structure sociale des bourgs ruraux de la société traditionnelle du XIXe siècle. Ils ont fait en sorte que la société tourne. Ils ont permis à l'Etat de se développer.

Leur histoire est aussi celle d'un bourg confronté à l'exode rural. Après le service national, nombreux sont ceux qui ne reviennent pas dans leur village natal en entrant par exemple, dans l'administration des douanes. Des filles échappent à la vie paysanne en partant en ville ou en épousant un douanier. On évoque aussi le rôle des Vaille durant la Grande Guerre pour laquelle ils ont payé un lourd tribut. Enfin, des membres de cette famille sont devenus les maîtres du village en remplaçant les nobles et les bourgeois qui les avaient dominés : l'un est devenu adjoint au maire ; un autre est devenu propriétaire du château.

Cet ouvrage a été rédigé avec beaucoup de plaisir. Curieux, j'ai beaucoup appris.

Couverture: Ruesnes sur les albums de Croÿ, Tome IX, Comté de Hainaut XI